



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX, FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:

OCTOBRE, 1779.

TOME X.
HUITIÈME ANNÉE.



A PARIS,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des
Noyers, vis-à-vis Saint Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harreveelt* , Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

A Stockholm , à *M. Gjorvel* , Bibliothécaire du Roi , pour toute la Suede.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



L'ESPRIT

D E S

JOURNAUX.

ÉLOGE DE JEANNE D'ARC , dite la Pucelle d'Orléans , prononcé dans l'église cathédrale d'Orléans , le 8 mai 1779 , jour anniversaire de la levée du siège de cette ville , en 1429 ; par M. ANDRÉ - GUILLAUME DE GERY , abbé de Sainte Genevieve , supérieur-général des chanoines réguliers de la congrégation de France , & de l'ordre du Val-des-Ecoliers , de l'académie de Châlons-sur-Marne. A Paris , de l'imprimerie de Pierres , 1779. In 4to.

V Oici un discours d'appareil , analogue aux circonstances , prononcé avec éclat dans une des principales villes d'un grand royaume , par le chef d'une société considérable , déjà distingué par ses talens & ses vertus avant sa promotion à la place éminente qu'il honore. Il a reçu des applaudissemens réitérés d'un auditoire

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nombreux & instruit. Les doit-il au charme du débit seulement ou aussi à l'éloquence du fonds ? Nous invitons chacun à le lire soi-même pour en juger avec connoissance , en promettant qu'il intéresse assez pour que personne ne regrette le tems qu'il y aura employé.

Le texte est formé de ces paroles : *Vous êtes la gloire de Jerusalem , la joie & l'honneur de notre nation ; parce que vous avez montré un courage digne des hommes les plus vaillans. Le Seigneur vous a donné ce courage comme une récompense de votre amour pour la chasteté ; & votre mémoire sera à jamais en bénédiction.* Judith 15.

L'orateur en déduit dans son exorde un beau parallèle de Judith , libératrice de la Judée , & de Jeanne d'Arc , libératrice de la France : parallèle dans lequel on sent bien que l'héroïne françoise doit avoir tout l'avantage : ensuite il expose ainsi son sujet & la division de son discours. » J'entreprends de vous prouver , » Messieurs, que dans cet événement célèbre , le » Très-Haut nous a préservés des plus grands » malheurs auxquels nous pussions être exposés , & qu'il nous en a préservés par un » véritable prodige de sa puissance & de sa » sagesse. «

Les malheurs dont la France a été préservée par les exploits de Jeanne d'Arc , sont donc le sujet de la première partie du discours. Quels sont ces malheurs ? L'orateur l'exprime en ces termes énergiques dans la bouche d'un François : » *Nous courions risque de devenir Anglois , & c'est ce que je regarde comme le plus*

» *grand des malheurs.* Pourquoi ? Parce que
 » nous ne pouvions le devenir sans renoncer
 » à des loix sur lesquelles notre tranquillité est
 » fondée, & sans prendre part aux révolutions
 » les plus étranges & les plus funestes ; c'est
 » que nous aurions subi un joug qui a paru
 » insupportable à toutes les nations sur lesquelles
 » l'Angleterre a étendu sa domination ; c'est
 » enfin parce que la religion eût été frappée
 » du même coup que la patrie & la liberté
 » publique, & que nous eussions participé au
 » schisme & aux erreurs des Anglois, comme
 » aux scènes sanglantes qu'ils ont données à
 » l'univers. « Tel est le vaste champ qui s'ou-
 vre devant M. de Gery, & qu'il parcourt
 avec autant de méthode que de rapidité.

Entre les loix auxquelles les François au-
 roient été obligés de renoncer, en devenant
 sujets des rois d'Angleterre, on distingue sur-
 tout » *celles qui fixent la couronne dans la ligne*
 » *masculine, & qui excluent les filles mêmes des*
 » *rois, du droit de la porter ou de la transmet-*
 » *tre.* « Ici l'orateur développe les motifs de la
 loi salique, avec une circonspection pleine d'é-
 gards pour les Dames. » Dans ce jour où nous
 » célébrons une héroïne, libératrice de la Fran-
 » ce, il ne conviendrait pas de soutenir que
 » les femmes soient par elles-mêmes incapables
 » de l'élévation d'esprit & de la grandeur de
 » courage nécessaire pour commander à un
 » peuple fier & belliqueux. Si Jeanne d'Arc,
 » née par la disposition de la Providence dans
 » la classe des citoyens obscurs, est devenue

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» l'émule de nos grands capitaines ; ... des
» princesses formées du plus pur sang de nos rois,
» auroient sans doute pu posséder ces qualités
» héroïques.... & la France eût pu se glo-
» rifier , comme les royaumes étrangers , de ses
» Elizabeth , de ses Catherine , de ses Marie-
» Thérèse. Non ! ce n'est pas ce motif qui a
» déterminé nos braves ancêtres à exclure de
» la couronne les filles de nos rois : vous sa-
» vez assez leurs sentimens à l'égard de ce sexe....
» & jusqu'où ils ont porté l'espece de culte
» qu'ils lui ont rendu. Mais une raison plus
» forte & plus essentielle établissoit la nécessité
» de cette loi : les filles de nos rois demeu-
» rent rarement dans la cour qui les a vu
» naître : elles deviennent l'ornement d'un royaume étranger. « Si elles y portoient des droits
à la couronne , il nous auroit fallu recevoir
pour nos souverains , des princes issus par les
femmes du sang de nos rois , à la vérité , mais
nourris parmi nos ennemis , imbus de leurs
maximes , héritiers de leurs préjugés.

» Combien n'avons-nous pas été voisins de
» ce malheur O jour déplorable ! où
» l'on vit tous les ordres de l'état courber ser-
» vilement la tête sous un joug étranger , ab-
» jurer au pied des autels l'obéissance qu'ils
» devoient à leur légitime souverain , & dans
» des sermens sacrilèges , prendre à témoin les
» évangiles mêmes de Jesus-Christ , de la per-
» fidie détestable qui y est sévèrement condam-
» née ! Jour d'illusion & de vertige , où un
» prince de la maison de France fit hommage

» au monarque Anglois , des vastes domaines
 » qu'il tenoit de la couronne , & se rendre le
 » vassal de celui dont il pouvoit devenir le
 » souverain ! O prince qui avez mérité de la
 » part de vos sujets le nom si honorable de Phi-
 » lippe *le Bon* , à quel excès vous conduit
 » une aveugle vengeance ! »

M. de Gery examine quelle eût été la situation du royaume de France , si le fatal traité de Troyes eût subsisté , & si Jeanne d'Arc n'eût pas rétabli les souverains légitimes. C'est-là qu'il peint à grands traits & avec de fortes couleurs les révolutions que l'Angleterre a essuyées , & que la France eût partagées , si les deux couronnes eussent demeuré réunies sur la tête de Henri de Lancastre & de ses successeurs ; & qu'il représente dans un tableau frappant les funestes événemens des annales d'Angleterre depuis le regne de l'infortuné Henri VI , mort dans les fers , jusqu'à la fin encore plus tragique de Charles I, reprochée aux Anglois, ainsi que celle de Marie Stuart , comme autant de parricides déguisés sous la forme de jugemens qui ont couvert leur nation d'un opprobre éternel.

Au milieu de ces atrocités » avez-vous pu,
 » Messieurs , ne pas appercevoir la fausseté d'un
 » préjugé trop répandu peut-être parmi les Fran-
 » çois eux-mêmes , & trop accrédité par quel-
 » ques-uns de leurs écrivains ; de ce préjugé
 » qui suppose que l'Angleterre est le séjour &
 » le siege de la liberté ; que son gouvernement
 » est de tous le plus sage , le plus parfait &
 » le plus capable de rendre les hommes heu-

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» reux Est - on libre précisément parce
» qu'on peut avec impunité insulter son souve-
» rain , & répandre contre lui & contre son
» gouvernement des sarcasmes injurieux , ou
» des écrits pleins de fureur & d'emportement?...
» Appellerons-nous un peuple libre , celui qui
» a toujours été dominé par le premier fac-
» tieux , assez hardi pour l'entreprendre?....
» Regarderons-nous comme de puissantes bar-
» rieres de la liberté publique ces assemblées....
» dans lesquelles le distributeur des graces est
» toujours le maître absolu , & se rit des dé-
» bats impuissans qui s'opposent à ses volon-
» tés?... Ces assemblées que nous avons vues
» schismatiques sous Henri VIII , hérétiques
» sous Edouard VI , Catholiques sous Marie ,
» & fixées enfin dans le schisme & l'hérésie par
» l'autorité d'Elizabeth? Non! Messieurs... bien
» loin que les Anglois soient le peuple le plus
» libre de l'univers , je n'en connois point qui
» ait été plus souvent esclave de la tyrannie.
» Ils portent leurs chaînes avec plus d'impa-
» tience ; ils les secouent avec plus de bruit ;
» ils les rompent quelquefois avec plus de
» fracas ; mais ils ne s'en délivrent que pour
» en reprendre de plus dures & de plus ac-
» cablantes. «

L'orateur avoit promis de prouver que les François , en devenant sujets des Anglois , auroient subi un joug qui a paru un fléau à toutes les nations , sur lesquelles il s'est étendu : il en trouve la preuve dans l'oppression , sous laquelle gémissent l'Irlande & l'Ecosse , &

dans la conduite de l'Angleterre envers ses colonies. » Les sujets les plus indociles sont
 » ordinairement les maîtres les plus impérieux ;
 » c'est ce qu'ont éprouvé de la part du peuple Anglois , les nations qui lui ont été affujetties : c'est ce que nous aurions éprouvé
 » nous-mêmes , si les exploits de Jeanne d'Arc ,
 » &c :..... Quelle est l'origine de cette
 » guerre , qui déjà embrase l'Europe , l'Amérique , les Indes ?..... La dureté de l'Angleterre à l'égard de ses colonies Si
 » elle traite ainsi ses propres concitoyens ,
 » que leur eût été votre sort , ô François !..... Vous
 » eût-elle pardonné les victoires de Philippe-Auguste , & celles de du Guesclin.....
 » & ses rois souvent cités , jugés , condamnés
 » à la cour des pairs , & tant de fois humiliés
 » aux genoux du monarque François , leur
 » souverain seigneur ? «

M. de Gery n'examine point si les provinces Américaines , en s'unissant pour leur commune défense , & en refusant d'obéir au roi d'Angleterre , ont agi suivant les principes inviolables , auxquels les François font gloire de ne jamais déroger ; mais il fait une réflexion judicieuse : » c'est que ces principes ne sont pas
 » ceux des Anglois ; & l'Amérique , en repoussant par la force une oppression tyrannique ,
 » n'a fait que suivre les maximes & les exemples de la mere-patrie. «

Aussi zélé pour les intérêts du christianisme , que pour ceux de la France sa patrie , il frémit à l'aspect des dangers que la religion eût

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

courus sous la domination britannique. » De-
» venus , comme les Anglois , le jouet du vent
» des opinions , nous aurions flotté comme eux
» au milieu de mille erreurs différentes : car
» qui peut dire quelle est la religion de l'An-
» gleterre ? «

Après avoir montré dans sa première partie ,
que Jeanne d'Arc a sauvé la ville d'Orléans ,
la France & la religion , le panégyriste passe
à la seconde partie , où il considère les exploits
de l'illustre Pucelle , comme un prodige visi-
ble de la sagesse & de la puissance divine.

Il ne se dissimule pas que dans ce siècle
philosophe , publier des prodiges , c'est s'attirer
le mépris des gens déterminés à n'en point ad-
mettre ; mais il brave ce mépris impie , & ne
cessera de dire que le salut de la France a
été » un prodige dans l'ordre moral des cho-
» ses , comme le passage des Hébreux , à tra-
» vers les eaux suspendues de la Mer-Rouge ,
» en est un dans l'ordre physique. «

En effet , sans orner son récit des révéla-
tions de Jeanne d'Arc , & des circonstances
merveilleuses , auxquelles nos ancêtres n'ont
pas dédaigné d'ajouter foi : » Qu'un royaume
» réduit par une longue suite de disgrâces au
» dernier degré d'épuisement & de faiblesse ,
» se relève tout-à-coup sans aucun secours
» étranger Que des troupes découra-
» gées , humiliées & consternées de défaites
» encore récentes , se montrent à l'ennemi plei-
» nes d'une noble audace , précisément parce
» qu'elles ont à leur tête une jeune fille sans

le nom & sans expérience ; que réciproquement
 » une armée long-tems victorieuse , soit frap-
 » pée d'une terreur panique , à la vue de cette
 » fille ; qu'elle lui laisse exécuter des entrepri-
 » ses faciles à arrêter ; qu'elle fuie devant elle ,
 » qu'elle se laisse battre par elle ;... que cette
 » fille annonce avec assurance les succès les
 » moins vraisemblables , & que ses promesses
 » se réalisent Cela ne vous paroît-il pas
 » sortir de l'ordre naturel , & ne reconnoissez-
 » vous pas le doigt de Dieu dans des événe-
 » mens aussi extraordinaires ? «

L'orateur trace une vive image des malheurs
 de la France , engendrés par l'étrange maladie
 de Charles VI. ce qui lui donne sujet d'adres-
 ser à Dieu si à propos ces paroles du Ps. 75.
*Deus qui aufers spiritum principum , terribilis apud
 reges terræ !* Les divisions des princes , les fac-
 tions des Bourguignons & des Armagnacs , les
 meurtres des ducs d'Orléans & de Bourgogne ,
 le ressentiment du fils de ce dernier , & celui
 d'Isabelle de Baviere , les batailles d'Azincour
 & de Verneuil , sont rappelés avec énergie
 & précision. » Semblable à un aigle , qui ,
 » planant au haut des cieux , apperçoit deux
 » vautours qui se disputent une tendre colom-
 » be , & fondant sur eux tout-à-coup , en fait
 » lui-même sa proie , le roi d'Angleterre tombe
 » sur la France déchirée..... Quelle ressource
 » restoit à ce royaume infortuné !..... Sa res-
 » source , Messieurs , c'est le bras du Dieu fort...
 » qui dit à la mer : Tu viendras jusqu'ici , &
 » ici se briseront tes flots écumans ; de ce

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Dieu qui aime à manifester sa puissance par
» les moyens les plus foibles..... qui a ter-
» rassé Goliath par la main de David encore
» enfant ; qui a armé le bras de Judith contre
» Holopherne , & celui de Débora , pour anéan-
» tir la puissance des rois de Chanaan. «

Au fond de la Champagne , dans un village obscur , il existe une fille , qui n'est distinguée que par l'innocence & la pureté de ses mœurs. C'est la libératrice que le Seigneur destine à la France. Sans cesse une voix intérieure lui inspire qu'elle doit relever le trône Elle vient à la cour , s'y fait recevoir & croire. » Bien-
» tôt à cheval & couverte de fer , elle dé-
» ploie à la tête des troupes françoises son
» étendard , signal assuré de la victoire & de
» la protection du Très-Haut. O mon Dieu !
» en même-tems que vous ranimiez le courage
» des François , vous répandiez sur leurs fiers
» ennemis la crainte & la frayeur ; des chaî-
» nes invisibles arrêtent leurs bras. Jeanne
» d'Arc conduit à travers leur propre camp ,
» un convoi destiné à sauver la ville assiégée ;
» ils le voient passer avec une tranquillité stu-
» pide. Semblables à ces peuples infidèles , à
» qui le Seigneur ne permit pas de faire le
» moindre mouvement pour s'opposer au pas-
» sage des Israélites , ils deviennent , selon l'ex-
» pression de l'écriture , immobiles comme des
» pierres. *Immobiles quasi lapis* , &c. [Exod. 15.]

Le siege d'Orléans est levé ; le redoutable Talbot est défait. » N'envions point aux Du-
» nois , aux Richemond , aux Xaintrailles , la

» gloire dont ils se couvrirent.... Mais ces
 » grands hommes n'étoient ni moins vaillans,
 » ni moins habiles avant que la Pucelle se mît
 » à leur tête, & jusqu'à ce moment ils ne s'é-
 » toient montrés à l'ennemi que pour être vain-
 » cûs. Il y avoit, dit l'écriture, des hommes
 » yaillans dans Israël, avant que Débora y
 » parût; mais leur valeur étoit enchaînée, elle
 » laissoit le peuple de Dieu sous l'oppression,
 » jusqu'à ce que cette héroïne lui rendit sa
 » force & son autorité : *Cessaverunt fortes in*
 » *Israël & quieverunt donec surgeret Debora.*
 » [Judic. 5.]

La Champagne soumise, Charles VII cou-
 ronné à Rheims, la mission de Jeanne d'Arc
 étoit remplie. C'étoit-là le terme que le ciel avoit
 marqué à ses hauts faits d'armes : elle tombe au
 pouvoir des ennemis qui la livrent au supplice.
 Cette horrible catastrophe est retracée d'une
 maniere attendrissante. L'auteur ne doute point
 que son innocente héroïne, purifiée encore par
 le feu des souffrances, n'ait été reçue dans le sein
 de la divinité, & qu'elle ne regne au milieu des
 ames bienheureuses qui du haut des cieux veil-
 lent au bonheur & à la prospérité de la mo-
 narchie françoise. Plein d'une aussi juste con-
 fiance, il s'écrie dans sa péroration : » Puissent
 » ses prieres jointes à celles du saint roi dont
 » elle a maintenu la postérité sur le trône, nous
 » obtenir une paix solide & glorieuse avec cette
 » nation qu'ils ont l'un & l'autre tant de fois
 » humiliée ! Que cette brave, mais injuste na-
 » tion, cesse, s'il est possible, d'être notre enne-

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» mie ! Qu'elle apprenne de sa propre histoire ;
» combien sa haine contre nous lui a été fu-
» neste, & de quels revers ses succès mêmes
» ont été suivis ! Que notre auguste monar-
» que devienne le pacificateur de l'univers !
» Que son trône s'affermisse ! Que sa postérité
» se multiplie ! Et qu'un fils héritier de sa
» couronne, accordé promptement à nos vœux,
» voie son berceau environné de l'olivier, sym-
» bole de la paix, plutôt encore que des lau-
» riers sanglans de la victoire. «

C'est par ce vœu religieux & patriotique ;
que cet éloquent discours est terminé. Le plan
en est noble & bien suivi, la marche simple, grave
& majestueuse. Le sujet est traité en grand dans
toute son étendue ; sa force & l'intérêt vont
toujours en augmentant par degrés du com-
mencement à la fin. Le style en est par-tout
bien proportionné & ressemblant à celui des fa-
meux orateurs chrétiens du siècle de Louis XIV.
Les applications de l'écriture y sont justes &
heureuses. Comme il est évident que l'auteur
s'est proposé de communiquer aux François,
l'amour pour la religion & la patrie dont il
est lui-même entièrement pénétré, & de les
nourrir de sentimens conformes aux conjonc-
tures vis-à-vis des Anglois, il nous paroît qu'il
a parfaitement rempli son dessein. C'est sous
ce point de vue, qu'il faut l'examiner pour le
juger. Enfin, après avoir lu nous-mêmes ce
discours célèbre, & l'avoir comparé avec di-
vers jugemens, nous sousscrivons à celui de son
censeur, M. l'abbé Riballier, en ces termes : On

Y trouvera beaucoup de connoissances historiques, des sentimens vraiment patriotiques, & sur-tout cet esprit de religion à qui seul il appartient de donner du prix & une gloire solide aux actions d'éclat.

Des grammairiens se sont amusés à en critiquer quelques expressions, comme celles de *chaire de peste*; *jouer du vent des opinions*; *illustre Pucelle*; mais les gens pieux & éclairés désapprouveront cette affectation de condamner, dans un ministre de l'évangile, le langage qui lui convient le mieux. Car chaire ou chaise de peste est le langage même du St. Esprit, dans le premier psaume, ce que Furetiere, Richelet & l'Académie, reconnoissent dans leurs dictionnaires, au mot *peste*. Il en est de même du *vent des opinions*; métaphore de St. Paul : *circumferamur omni vento doctrinae*, dans l'Épître aux Ephésiens. A l'égard de la dénomination de *Pucelle*, outre qu'elle est consacrée par l'usage de plusieurs siècles dans le sujet dont il s'agit, l'orateur a, en quelque sorte, demandé la permission de s'en servir, en ces termes, pag. 4.

» Je donne ici, Messieurs, à Jeanne d'Arc,
 » le nom que lui donna la naïveté de nos peres,
 » en témoignage de la pureté de ses mœurs, &
 » que la postérité lui a conservé. « Il faut être bien scrupuleux & bien sévère pour lui refuser une licence qu'il avoit droit de prendre. Enfin, quand ces expressions seroient peu compassées, les grands orateurs entièrement occupés de leur sujet, ne se sont point arrêtés à des minuties qui les auroient distraits, & auroient affoibli les impressions qu'ils vouloient produire. Il y a long-

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

tems que Quintilien a dit : *Cura verborum derogat affectibus fidem.*

(*Affiches-d'Orléans, Mercure de France, Journal général de France, &c.*)

ŒUVRES de BLAISE PASCAL , 5 vol. in-8vo.

A la Haye , chez Detune , libraire ; & se trouve à Paris , chez Nyon , l'ainé , rue St. Jean-de-Beauvais. 1779.

Cette édition est la première collection complète des œuvres de ce Pascal , qui fut un homme extraordinaire dans le siècle des Descartes , des Galilées , des Newtons , des Huyghens & des Leibnitz , qui mérita d'être un modèle dans la plaisanterie comme dans l'éloquence , qui fut d'une gaieté naïve & piquante dans ses *Provinciales* , tandis que ses pensées portent la teinte d'une mélancolie sombre & profonde , dont enfin le corps , naturellement foible , étoit exténué par de longues douleurs , lorsqu'il produisit l'ouvrage qui montre peut-être le plus de quelle force l'esprit humain est capable. Jusqu'à présent du moins la plupart de ses ouvrages n'avoient point été réunis en corps ; quelques-uns étoient restés manuscrits ; d'autres , imprimés d'abord , mais tirés à un petit nombre , étoient devenus si rares , qu'ils se seroient perdus , si cette collection eût été retardée plus long-tems. Ce sort menaçoit sur-tout ses ouvrages de mathématiques. L'e-

tude de la religion , dont il s'occupa uniquement sur la fin de sa vie , qui ne fut pas longue , & dont la courte durée fut affligée de tant de maladies, l'espece de renoncement qu'elle lui inspira pour tout autre soin que celui de son salut, les lui firent négliger absolument. Leur perte eût entraîné celle d'une partie de sa gloire , & sans doute la plus intéressante aux yeux de la postérité : car dans les sciences exactes , s'il y a un avantage précieux attaché aux productions du génie inventeur : c'est qu'en cessant même d'être nouvelles pour le fond des choses , elles sont toujours instructives par l'art d'exposer & de chercher la vérité.

Parmi les ouvrages de ce genre que l'on doit à Pascal , il y en a plusieurs dont on regrette la perte ; tels sont , entr'autres , son traité intitulé : *Promotas Apollonius Gallus* , dans lequel il étendoit la théorie des sections coniques , & en découvroit plusieurs propriétés que les anciens avoient entièrement ignorées ; ses traités sous le titre de *Tactiones sphericæ ; Tactiones conicæ ; Loci plani ac solidi ; Perspectivæ methodus*.

» On ne peut trop regretter , observe son
 » savant éditeur , qu'ils n'aient pas été imprimés en leur tems ; car ils auroient hâté alors
 » le progrès de la science , & ils nous feroient
 » connoître aujourd'hui le point précis où Pascal avoit porté les sujets qu'il y traitoit. Mais ,
 » selon toutes les apparences , quand même on
 » parviendroit maintenant à les retrouver , ils
 » feroient peu utiles aux géometres de nos jours :
 » car dans les sciences exactes , les connoissan-

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» ces s'augmentent , les méthodes se simplifient ;
 » chaque âge ajoute aux découvertes de l'âge
 » précédent ; on ne lit plus guere ni Archi-
 » mede , ni même Newton , précisément dans la
 » vue de s'instruire. La substance de leurs
 » ouvrages a passé & s'est accrue dans ceux de
 » leurs successeurs. Ces derniers auront à leur
 » tour un sort pareil. Il n'en est pas ainsi dans
 » la poésie , dans l'éloquence , & généralement
 » dans tous les arts qui dépendent de l'imagi-
 » nation.... Les noms du poète & de l'orateur ,
 » répétés sans cesse par la multitude , se répan-
 » dent par-tout & s'attirent , en peu de tems ,
 » l'hommage des nations. Cependant la gloire
 » des inventeurs dans les sciences semble avoir
 » un éclat plus fixe , plus imposant. Les vé-
 » rités qu'ils ont découvertes , circulent de fie-
 » cle en siecle , pour l'utilité de tous les hom-
 » mes , sans être assujetties à la vicissitude des
 » langues. Si leurs ouvrages cessent de servir
 » immédiatement à l'instruction de la postérité ,
 » ils subsistent comme des monumens destinés
 » à marquer , pour ainsi dire , la borne de
 » l'esprit humain à l'époque où ils ont paru. «

Cette collection précieuse étoit digne des soins
 d'un mathématicien profond , & d'un littérateur
 éclairé ; nous la devons à M. l'abbé B*** , &
 Pascal méritoit de l'avoir pour éditeur. Jusqu'à
 présent ceux qui ont cherché à nous faire con-
 noître cet écrivain célèbre , n'ont pas écarté
 les préjugés. Si les jansénistes n'ont pas exagéré
 son mérite , parce qu'il en avoit beaucoup , ils
 ont chargé ses portraits d'une multitude de dé-

taills minutieux & souvent puériles. Ils se sont moins arrêtés à faire valoir ses talens, qui étoient en effet d'un ordre rare, qu'à faire valoir sa religion & ses mœurs. Nous respectons plus que personne cette rigueur & cette austérité dont tout le monde n'est pas capable ; mais on peut être religieux & pieux, sans se revêtir d'une ceinture armée de pointes de fer on peut avoir des mœurs très-pures, & ne pas gronder sa sœur, s'il lui échappe de dire devant ses gens qu'elle a vu une jolie femme ; parce que le mot de jolie femme peut faire venir de mauvaises pensées à ses gens. Il nous semble aussi qu'il n'auroit peut-être pas fallu tant exalter la chasteté de Pascal, parce qu'ayant rencontré sur la fin de ses jours une jeune fille aimable & malheureuse, il en respecta la beauté en soulageant sa misère. Il seroit tems sans doute que les rhéteurs cessassent de louer, comme ils le font depuis 2000 ans, Cyrus & Scipion de n'avoir point violé leurs prisonnières.

Les molinistes sont tombés dans un excès opposé : ils ont refusé à Pascal toutes sortes de vertus & de talens. On peut pardonner à un parti qui se venge : il ne fait tort qu'à lui-même, personne n'est sa dupe, & l'on fait que le ressentiment étouffe presque toujours la justice. On en eût dû attendre davantage de quelques écrivains qui ne paroissent infectés d'aucun esprit de parti, & ils n'ont pas toujours tenu une balance bien égale. Selon eux, Pascal est un de ces hommes extraordinaires qui ont plus de droit à notre admiration qu'à nos

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

re reconnoissance. Il en résulte que la vie de cet homme célèbre étoit très-difficile à écrire , parce qu'il n'est indifférent à aucun parti. Jansénistes , molinistes , croyans , incrédules , tous ont vu en lui un défenseur ou un adversaire ; & cet aspect a dû nécessairement influencer sur leur manière de le voir & de le peindre. M. l'abbé B*** est le seul peut-être qui ait su le considérer sans partialité , & apprécier ses ouvrages au flambeau de la raison , de la justice & du goût.

En nous présentant les ouvrages de Pascal , il falloit l'envisager comme géometre & comme théologien ; ce n'est pas sous ce dernier titre qu'il fera plus recommandable à la postérité ; mais c'est sous celui-là qu'il a fait le plus de bruit de son tems , & qu'il a acquis une célébrité qui dure encore. Son pere lui avoit inspiré , dès l'enfance , l'amour & la croyance intime de la religion ; l'étude des sciences , loin de les affoiblir , les avoit fortifiés ; ils le furent encore par les liaisons qu'il contracta avec les pieux & savans solitaires de Port - Royal. Il trouva chez eux de la raison , de l'éloquence & la véritable piété ; ils reconnurent aussi la supériorité de son génie. Sacy sur-tout conçut pour lui une estime qui offre une singularité remarquable & plaisante. » Ce savant laborieux , » qui passoit sa vie à étudier l'écriture sainte » & les ouvrages des peres , s'étoit pris d'une » passion violente pour St. Augustin ; il y trou- » voit par réminiscence tout ce qu'il entendoit » dire d'extraordinaire : dans cette pieuse illu-

» sion , aussi-tôt que Pascal laissoit échapper
 » quelques-uns de ces traits sublimes qui lui
 » étoient familiers, Sacy se rappelloit d'avoir
 » lu la même chose dans son auteur favori ;
 » mais il ne faisoit qu'en admirer davantage
 » Pascal , & il ne pouvoit comprendre com-
 » ment un jeune homme , sans avoir jamais
 » lu les peres , se rencontroit néanmoins tou-
 » jours , par la seule pénétration de son esprit ,
 » avec le docteur de l'église. «

Pascal étoit encore jeune ; il s'étoit déjà fait un nom parmi les mathématiciens ; il devoit bientôt s'en faire un parmi les théologiens , en devenant le défenseur de Port-Royal ; la querelle du molinisme & du jansénisme lui préparoit une nouvelle carrière à la célébrité ; elle donna lieu aux fameuses *Provinciales* , qui occupent la première place dans ce recueil , dont elles remplissent le premier volume.

L'*Augustinus* de Corneille Jansenius , évêque d'Ypres , écrit sans ordre , sans méthode , non moins obscur par le style & par une diffusion accablante que par le fondement des matieres , n'eût jamais fait le bruit & le mal qu'il a produits , si on l'eût abandonné à sa destinée naturelle. Du Verger , abbé de St. Cyran , ami de l'auteur , ennemi des jésuites & de la science moyenne qu'ils enseignoient , s'empressa de l'annoncer après la mort du prélat , comme le véritable interprete de la doctrine de St. Augustin & de l'église sur la prédestination. Les solitaires de Port-Royal tinrent bientôt le même langage. Les jésuites se souleverent aussi-tôt ; deux

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

motifs les excitoient : celui de soutenir l'honneur de leur théologie , & celui de se venger des savans de Port-Royal , qui les effaçoient dans tous les genres de littérature. Ils firent condamner en 1653 les cinq propositions qu'Innocent X censura sans décider si elles avoient été prises dans le sens de Jansénius ; & ce fut Alexandre VII qui , en 1656 , décida qu'elles l'étoient dans ce sens. Les jésuites ne dûrent leur triomphe qu'à la haine qu'eurent contre leurs ennemis deux ministres qui se succédèrent. Richelieu , qui n'aimoit pas du Verger & ne le craignoit point , avoit déjà tenté , mais sans y mettre de la suite & de l'intérêt , de faire condamner ses opinions à Rome. Mazarin , très-indifférent sur les matieres théologiques , mais piqué contre les solitaires de Port-Royal , liés avec le cardinal de Retz , son ennemi , qui l'avoit fait trembler , appuya fortement les jésuites , sans prévoir les suites funestes qu'auroit le service qu'il leur rendoit. La condamnation sembloit devoir , en effet , mettre fin à toute dispute ; mais il s'en éleva une autre bien singulière ; elle ne regardoit pas les propositions en elles-mêmes , sur le sens littéral desquelles il n'y avoit qu'une voix ; mais on prétendit qu'elles n'étoient pas dans Jansénius. Le docteur Arnauld s'avisa d'écrire qu'il avoit lu l'*Augustinus* , & qu'il ne les y avoit pas vues. Traitant ensuite de la grace en général , il dit que St. Pierre étoit un exemple d'un juste à qui la grace avoit manqué. La première assertion parut injurieuse au St. siege , qui avoit décidé le

contraire ; la seconde fut suspecte d'hérésie ; on vouloit lui faire subir une censure humiliante de la part de la Sorbonne ; ses amis l'ayant engagé à se défendre , il sentit que son style ; qui avoit contracté la sécheresse dogmatique ; pourroit nuire à sa cause ; il emprunta la plume de Pascal.

La premiere *Provinciale* parut. Elle n'avoit pour objet que de se moquer des assemblées qui se tenoient en Sorbonne ; elle mit tout le public dans le parti du docteur ; mais ses ennemis avoient eu soin d'assurer leur triomphe en faisant venir à ces assemblées tant de moines & de docteurs mendiants, voués à l'autorité , que la pluralité des voix fut contre lui. Pascal le vengea par les 2eme., 3eme. & 4eme. lettres, consacrées à imprimer un ridicule ineffaçable sur ce jugement , sur ceux qui l'avoient dicté , sur ceux qui l'avoient rendu , parmi lesquels il se trouvoit beaucoup de personnes qui avoient eu la foiblesse de donner leur voix ; ou pour ménager leur crédit , ou pour satisfaire de petites haines. Les jésuites sur-tout payerent chèrement la joie que ce succès leur avoit d'abord causée. Les lettres suivantes (elles sont en tout au nombre de 18) furent absolument dirigées contre eux. Ce fut dans leurs écrits de *théologie morale* que furent puisés tous les traits dont l'auteur les accabla. Il étoit facile de les rendre simplement odieux ; mais dans un pays tel que la France , l'effet eût été moindre que celui de faire rire à leurs dépens. Ils ouvroient un champ vaste au ridicule par la

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

maniere grave dont ils avoient discuté les questions les plus niaises & les plus burlesques , donné avec tant de bonhommie des moyens si plaisans *de trahir la vérité sans mentir , d'imputer à ses ennemis des crimes supposés sans les calomnier , de les tuer sans être coupable d'homicide.* On sent tout ce que cela devoit devenir entre les mains d'un homme tel que Pascal. Il eût trouvé encore bien d'autres armes plus piquantes peut-être , si l'austérité de ses mœurs lui eût permis de s'en servir.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur ces fameuses *Provinciales*. Tout le monde sait que cet ouvrage n'a point eu de modele chez les anciens. Selon M. de Voltaire , les meilleures comédies de Moliere n'ont pas plus de sel , & Bossuet n'a rien écrit de plus sublime que les dernières. » Lévêque de Luçon , fils du célèbre » Buffi , continue-t-il , m'a dit qu'ayant demandé » à M. de Meaux quel ouvrage il eût mieux » aimé avoir fait s'il n'eût pas fait les siens , » il lui répondit : *les Lettres Provinciales.* » On peut ajouter avec l'éditeur , que si la destruction des jésuites diminue un peu l'empressement de certains hommes pour cet ouvrage , il subsistera toujours parmi les gens-de-lettres & de goût , comme un modele de style , de bonne plaisanterie & d'éloquence. C'est le premier livre de génie que nous ayons eu en prose ; il faut rapporter à sa publication l'époque de la fixation du langage ; il n'y a point de mot qui , depuis plus de 100 ans , se soit ressenti du changement qui altere si souvent les langues vivantes.

L'ouvrage

L'ouvrage de Pascal qui a été réimprimé le plus souvent après les *Provinciales* : ce sont ses *Pensées*. On fait qu'à la fin de sa vie, il s'occupoit d'un grand ouvrage sur la religion ; il jettoit sur le papier toutes les idées qui lui venoient sur ce sujet important. Sa mort prématurée l'empêcha d'en faire usage & de les rédiger. On les recueillit ; MM. de Port-Royal furent les premiers qui en publièrent une partie ; ils s'arrêtèrent à celles qui étoient les plus conformes à leur goût ou aux intérêts de la religion ; ils en rejetterent beaucoup qui méritoient d'être conservées. Ceux qui ont voulu les publier après eux avec des augmentations, se sont exposés au même reproche. Heureusement les manuscrits originaux étoient restés entre les mains du neveu de Pascal, l'abbé Périer ; c'est sur une copie exacte, qu'on s'en est procurée, qu'a été faite l'édition qu'on en trouve ici ; elle est la plus complète & la plus étendue qui ait encore paru. On y a mis toutes les pensées de Pascal, sans en retrancher aucune, pas même celles qu'on peut trouver reprehensibles. On ne s'est pas non plus donné la peine de commenter celles qui sont susceptibles de sens très-éloignés de l'idée de l'auteur. Quant à celles-ci, il suffisoit d'observer que plusieurs sont des idées jettées à la hâte, que Pascal se proposoit de développer, & dont il devoit ensuite fixer nettement le sens. Quand à celles-là, il est indubitable qu'il ne les avoit écrites que pour les réfuter comme des objections qui entroient dans son plan. Ce qui confirme cette

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

conjecture & lui donne un juste fondement, c'est qu'il y en a qui sont prises de divers écrivains, & entr'autres, de Montaigne.

Ces pensées sont divisées en deux parties. La première contient celles qui se rapportent à la philosophie, à la morale & aux belles-lettres ; la seconde, celles qui sont relatives à la religion. Toutes devoient entrer dans l'ouvrage de Pascal ; son plan est fier & hardi ; nous ne pouvons en donner une meilleure idée qu'en nous servant des expressions de son savant éditeur. » Quel sentiment, dit-il, doit » éprouver l'homme jetté sur la terre, pour » vu d'intelligence & environné de toutes les » merveilles de la nature ? Tout lui annonce, » sans doute, un être suprême qui a tiré l'univers du néant, & qui le gouverne à sa » volonté. Mais se bornera-t-il à une admiration stérile de tant de prodiges ? Est-ce là le » seul hommage que la créature intelligente » puisse rendre au créateur ? Ne lui doit-elle » par un tribut perpétuel de reconnaissance & » d'adoration ? Mais quel culte cet être souverain exige-t-il de nous ? Interrogeons les philosophes ; parcourons l'histoire des peuples ; examinons leurs loix, leurs usages, leurs opinions religieuses : nous trouverons d'abord » des sectes de philosophes qui contredisent sur » la nature du souverain être, la destination » de l'homme, les récompenses & les peines » qu'il doit espérer ou craindre ; des religions » où l'on adore plusieurs dieux, & souvent des » dieux plus corrompus & plus ridicules que

» les hommes, des cultes qui naissent, meurent
 » avec les empires, par-tout le mensonge & la
 » superstition répandant leurs ténèbres sur la
 » terre : dans cette nuit d'erreurs, un peuple
 » obscur, caché dans un coin de la Palestine,
 » non loin des bords de la méditerranée, vient
 » attirer notre attention par les circonstances
 » extraordinaires de son histoire, & par sa ma-
 » nière d'exister parmi tous les autres peuples.
 » Il se présente avec un seul livre qui contient
 » tout-à-la-fois l'histoire de son origine, les loix
 » politiques de son institution, & le culte re-
 » ligieux qu'il rend au créateur. Tous les au-
 » tres peuples avoient défiguré l'image de Dieu;
 » lui seul enseigne clairement que l'univers est
 » l'ouvrage de ce Dieu; que l'homme avoit
 » reçu une portion de son intelligence infinie,
 » mais que la créature s'étant révoltée contre
 » le créateur, elle a perdu en grande partie
 » les avantages qu'elle tenoit de sa bonté; que
 » dès-lors elle est devenue sujette au péché, à
 » la douleur, à la mort, &c. Ces notions si
 » simples expliquent mieux que tous les systè-
 » mes des philosophes, l'origine du mal qui existe
 » sur la terre, & fondent nos espérances pour
 » une meilleure vie. En approfondissant de plus
 » en plus l'histoire du peuple Juif, on recon-
 » noît qu'il possède la vérité, qu'il a reçue
 » immédiatement de son auteur même; on est
 » frappé de la divinité des écritures; on ad-
 » mire l'accomplissement des prophéties; on
 » voit naître & s'élever sur des fondemens iné-
 » branlables la religion chrétienne, qui est la

» fin & le complément de celle que Dieu avoit
 » donnée aux Juifs pour un tems limité dans
 » ses décrets. «

Le troisieme volume nous ramene encore aux jésuites. Cette société , que les *Provinciales* sembloient avoir foudroyée , & qui n'avoit alors aucun écrivain capable de répondre , accoutumée à se conduire par les principes d'une fierté inflexible & d'une politique conséquente , ne put se résoudre à condamner des auteurs qu'elle avoit autorisés , & qui avoient travaillé pour son agrandissement : car dans son institut singulier tous les membres étoient conduits par une même impulsion qui dirigeoit leurs talens vers un but unique , la gloire de leur corps. Elle défendit ses casuistes ; & parmi les ouvrages qu'elle publia , celui qui faisoit spécialement leur apologie contre les calomnies des jansénistes , souleva les curés de Paris & ceux de diverses provinces. MM. de Port-Royal ne manquerent pas de saisir l'occasion que cette querelle leur fournissoit de s'élever contre ceux qui vouloient les opprimer. Arnauld , Nicole & Pascal s'unirent pour publier des factums en faveur des curés ; les deux premiers fournissoient les matériaux au dernier qui tenoit la plume ; & quoiqu'il n'ait avoué aucun de ces ouvrages , on les lui attribue , du moins en société avec eux. Nous nous contentons d'indiquer ce volume , qui n'a plus l'intérêt qu'il avoit dans le tems , où l'on retrouve la véhémence & la solidité qu'on remarque dans les *Provinciales* , mais non le sel qui en soutient

la réputation, à présent que les disputes du jansénisme & du molinisme n'existent presque plus que dans le souvenir.

Les deux derniers volumes sont consacrés aux ouvrages mathématiques de Pascal ; ce sont ceux que le public en général connoît le moins, & ceux qui le distinguèrent spécialement aux yeux des savans. Dès l'enfance il apporta les plus heureuses & les plus rares dispositions ; le goût de son pere pour les sciences exactes, (*) celui même de son siecle , qui étoit tourné tout entier de ce côté , parce que la saine philosophie ou la vraie méthode de philosopher commençoit alors à pénétrer par-tout , & même dans les écoles , contribuerent à les

(*) Le pere de Pascal avoit la plus grande partie de son bien en rentes sur l'hôtel-de-ville ; ces rentes furent réduites par le cardinal de Richelieu , ministre plus occupé de la grandeur du roi que des droits des sujets , & plus propre à faire de la France la premiere puissance de l'Europe , qu'à rendre les François heureux. Les rentiers s'assemblerent : Etienne Pascal accusé d'avoir parlé dans ces assemblées avec trop de chaleur , fut puni , par l'exil , de cette indiscretion vraie ou supposée. Une circonstance singuliere termina bientôt cet exil. La fille cadette de Pascal , encore enfant , avoit quelque talent pour la déclamation ; on voulut qu'elle jouât dans une fête que la duchesse d'Aiguillon donnoit au cardinal ; elle y consentit , plut au premier ministre , & son pere fut rappelé. Bientôt après on le nomma à l'intendance de Rouen. Ce citoyen éclairé & vertueux auroit peut-être languì long - tems dans l'oppression , si le premier ministre eût moins aimé la comédie.

perfectionner. Tous ceux qui ont écrit sa vie se sont accordés à rapporter qu'à l'âge de 11 ans, il découvrit seul & sans secours la 32^{eme}. proposition d'Euclide. Son éditeur avoue qu'on a élevé des nuages sur ce fait, que les uns ont regardé comme fabuleux, & les autres comme peu extraordinaire. Il répond aux premiers qu'il est trop attesté pour être révoqué en doute, & aux autres, que si cet effort de l'esprit n'est pas au-dessus de la nature humaine, il est du moins fort supérieur à l'ordre commun. Quoi qu'il en soit, il décida son pere à lui permettre d'étudier la géométrie, ce qu'il lui avoit refusé jusques-là; ses progrès furent si rapides que bientôt il fut en état de tenir sa place dans l'assemblée des savans qui se réunissoient chez lui, & même d'y porter ses ouvrages. Le premier fut un traité sur les sections coniques, qui fut regardé comme un prodige pour son âge; il n'avoit alors que 16 ans. A 19, il inventa la fameuse machine arithmétique qui porte son nom. Les opérations arithmétiques sont indispensables dans le commerce ordinaire de la société; elles ne le sont pas moins dans les applications qu'on en peut faire aux mathématiques, à la physique & aux arts, puisqu'en dernière analyse les relations des quantités qui entrent dans un problème, doivent toujours être exprimées en nombres. Les méthodes pour exprimer ces calculs numériques, une fois trouvées, leur usage monotone & prolix fatigue souvent l'attention sans occuper l'esprit. Un moyen mécanique & ex-

péditif de faire toutes sortes de calculs sans autre secours que celui des yeux & de la main, eût été fort utile. Pascal se proposa de le fournir par sa machine. » Les pieces qui en
 » forment le principe & l'essence , sont plusieurs rouleaux ou barillets paralleles entr'eux , & mobiles autour de leur axes : sur
 » chacun d'eux on écrit deux suites de nombres, depuis 0 jusqu'à 9 , lesquelles vont en
 » sens contraires , de sorte que la somme de deux chiffres correspondans forme toujours
 » 9. Ensuite on fait tourner par un même mouvement tous ces barillets de gauche à droite ,
 » & les chiffres dont on a besoin pour les différentes opérations de l'arithmétique , paroissent à travers de petites fenêtres percées dans
 » la face supérieure. La machine est composée d'ailleurs de roues & de pignons qui s'engrenent ensemble , & qui font leurs révolutions
 » par un mécanisme à-peu-près semblable à celui d'une montre ou d'une pendule.....
 » L'idée de cette machine a paru si belle & si utile , qu'on a cherché plusieurs fois à la perfectionner & la rendre plus commode dans la pratique. Leibnitz s'est occupé longtemps de ce problème , & il a trouvé effectivement une machine plus simple que celle de Pascal ; malheureusement toutes ces machines sont coûteuses , un peu embarrassantes par le volume , & sujettes à se déranger. «

Le seul moyen de donner une idée suffisante de cette machine étoit de la décrire ; M. Diderot

l'a fait dans le premier volume de l'*Encyclopédie* ; & cette description exacte , se trouve dans ce recueil.

Les expériences faites en Italie par Toricelli sur le vuide , tournerent l'attention de Pascal du côté de la physique. Il les refit , en imaginant de nouvelles , & sur-tout celle sur le Puy-de-Dome , qu'il publia sous le titre d'*Expériences nouvelles sur le vuide*. Toute la mauvaise physique de son tems s'arma contre lui ; quelques personnes voulurent lui ravir l'honneur de l'invention ; Descartes même , oubliant que ses principes n'y conduisoient pas , prétendit , dit-on , en avoir donné l'idée à Pascal. Les jésuites l'attaquerent aussi , & peut-être aigriront-ils dès-lors son esprit , & le préparèrent par-là à accepter la commission de leur faire ensuite la guerre. L'histoire de cette recherche , observe l'éditeur , offre un exemple remarquable du progrès lent & successif des connoissances humaines. Galilée avoit prouvé la pesanteur de l'air ; Toricelli avoit conjecturé qu'elle produit la suspension de l'eau dans les pompes , du mercure dans les tubes , & ce fut Pascal qui convertit cette conjecture en démonstration. Ses expériences sur la pesanteur de l'air le conduisirent à l'examen , à des loix générales auxquelles l'équilibre des fluides est assujetti.

Ces recherches sur cette partie intéressante de la physique sont les seules que nous ayons de Pascal. Elles prouvent que cette science lui a des obligations. Les mathématiques lui en ont de plus grandes encore ; & ses travaux lui ont

donné un rang parmi les savans qui s'en sont occupés avec le plus de succès. Son triangle arithmétique est une invention vraiment originale dont il ne partage la gloire avec personne. Ce traité, avec ses recherches sur les propriétés des nombres, & toutes celles qui y sont relatives, furent trouvés imprimés parmi ses papiers après sa mort; cependant ils n'avoient point encore été publiés.

Le traité de la roulette est aussi un de ses ouvrages qui font le mieux connoître son génie pour les sciences. Ses recherches & ses découvertes à cet égard sont comptées encore aujourd'hui parmi les plus grands efforts de l'esprit humain. » En moins de 8 jours, au milieu des plus cruelles souffrances, il trouva une méthode, dit M. l'abbé B.***, fondée sur la formation de certaines suites, dont il avoit donné les principes dans quelques écrits qui accompagnent le traité du triangle arithmétique. De-là à un calcul différentiel & intégral, il n'y avoit plus qu'un pas; & l'on a lieu de présumer fortement que si Pascal eût pu donner encore quelque tems à la géométrie, il auroit enlevé à Leibnitz & à Newton la gloire d'inventer ces calculs. «

On fait que le duc de Roannez, frappé de sa découverte, voulut la faire servir au triomphe de la religion, en prouvant par l'exemple de Pascal qu'on pouvoit être un géometre du premier ordre & un chrétien soumis. On proposa donc les questions qu'il venoit de résoudre à tous les mathématiciens, & on les ex-

cita à s'en occuper par l'appas d'un prix, s'ils parvenaient à en donner la solution; ils en auroient reconnu les difficultés; la science devoit y gagner, & le mérite d'en avoir accéléré le progrès restoit toujours au premier inventeur. Beaucoup de savans travaillèrent; aucun ne réussit; Pascal, qui s'étoit caché sous le nom de Dettenville, en proposant le prix pour une solution qu'il annonçoit avoir trouvée, la publia au tems où il avoit promis de la donner. Wallis se plaignit; les ennemis de Pascal ne manquèrent pas d'exagérer ses plaintes; M. B.^{***}, qui les discute avec soin, & qui rapporte avec la plus grande exactitude les pièces de ce procès, le justifie pleinement. Aux preuves positives auxquelles il n'y a rien à objecter, il en joint de morales qui ne méritent pas moins d'attention. » Est-il croyable que Pascal, qui dépensoit la plus grande partie de son bien en aumônes, eût manqué à l'obligation plus essentielle d'acquitter une dette légitime? Ignoroit-il que la justice est le premier devoir de l'homme? Auroit-il osé transgresser publiquement ce précepte? En auroit-il eu le pouvoir, & n'y avoit-il pas d'autres juges d'esprit? Qu'auroient pensé les hommes austères auxquels il étoit en spectacle? Supposera-t-on que l'esprit de parti ait pu les aveugler tous au point que, pour assurer à un janséniste l'honneur d'avoir résolu seul des problèmes difficiles, on avoit formé le projet de soutenir cette prétention par un mensonge physiquement impossible à cacher? «

Le traité de la roulette, l'histoire des recherches & des découvertes qui en furent la suite, sont les derniers ouvrages de Pascal, auxquels on a joint toutes les pièces relatives qu'on a pu recueillir, & qui consistent en plusieurs lettres écrites tant par lui que par d'autres sur ce sujet. Cet homme célèbre, dont la vie avoit toujours été souffrante, mourut le 19 août 1662, âgé de 39 ans & 2 mois; il fut enterré dans l'église de St. Etienne-du-Mont, sa paroisse, derrière le maître autel, près de la chapelle de la Vierge. On avoit appliqué au coin du pilier qui est à main droite de cette chapelle, l'építaphe suivante, qui a été transportée ensuite au bas de l'église, au-dessus de la porte latérale à droite.

Pro columnâ superiori, sub tumulo marmoreo, BLASIUS PASCAL, Claromontanus, Stephani Pascal, in supremâ apud Arvernensium subsidiorum curiâ præsidis, filius, post aliquot annos in sæviori secessu & divinæ legis meditatione transactos, feliciter & religiosè in pace Christi vitâ functus, anno 1662, ætatis 39, die 19 augusti. Optasset ille quidem, præ paupertatis & humilitatis studio, etiam his sepulchri honoribus carere, mortuusque etiam nunc latere, qui vivus semper latere voluerat; verum ejus hæc in parte cedere non posset Florinus Perier, in eadem subsidiorum curiâ consiliarius, ac Gilbertæ Pascal, Blasii Pascal sororis, conjux amantissimus, hanc tabulam posuit, quâ & suam in illum pietatem significaret, & christianos ad christiana precum officia sibi & defuncto profutura cohortaretur.

Nous ne pouvons mieux terminer cet extrait que par ces mots de l'éditeur, qui sont le résumé de tout tout ce que l'on peut dire de Pascal & de ses ouvrages.

» Tel fut cet homme extraordinaire, qui re-
 » çut en partage de la nature tous les dons de
 » l'esprit : géometre du premier ordre ; dia-
 » lecticien profond ; écrivain éloquent & su-
 » blimé. Si on se rappelle que dans une vie
 » très-courte, accablé de souffrances presque
 » continuelles, il a inventé la machine arithmé-
 » tique, les élémens du calcul des probabilités,
 » la méthode pour résoudre les problèmes de
 » la roulette ; qu'il a fixé d'une manière irré-
 » vocable les opinions encore flottantes des sa-
 » vans, touchant la pesanteur de l'air ; qu'il a
 » écrit un des ouvrages les plus parfaits qui
 » existe dans la langue Française ; que dans
 » ses *Pensées*, il y a des morceaux d'une pro-
 » fondeur & d'une éloquence incomparables ;
 » on sera porté à croire que chez aucun peu-
 » ple, dans aucun tems, il n'a existé de plus
 » grand génie.

» Tous ceux qui l'approchoient dans le com-
 » merce ordinaire de la vie reconnoissoient sa
 » supériorité : on la lui pardonnoit, parce qu'il
 » ne la faisoit jamais sentir lui-même. Sa con-
 » versation instruisoit, sans qu'on s'en apper-
 » çût, & qu'on pût en être humilié. Il étoit
 » d'une indulgence extrême pour les défauts
 » d'autrui. Seulement par une suite de l'atten-
 » tion qu'il avoit de réprimer en lui-même les
 » mouvemens de l'amour propre, il en auroit

» souffert difficilement dans les autres l'expres-
 » sion trop marquée. Il disoit à ce sujet qu'un
 » honnête-homme doit éviter de se nommer ;
 » que la piété chrétienne anéantit le moi hu-
 » main, & que la civilité humaine le cache &
 » le supprime. On voit par les *Lettres provincia-*
 » *les*, & par plusieurs autres ouvrages, qu'il
 » étoit né avec un grand fonds de gaîté : ses
 » maux même n'avoient pu parvenir à la dé-
 » truire entièrement. Il se permettoit volontiers
 » dans la société ces railleries douces & ingé-
 » nieuses, qui n'offensent point, & qui ré-
 » veillent la langueur des conversations : elles
 » avoient ordinairement un but moral ; ainsi,
 » par exemple, il se moquoit avec plaisir de
 » ces auteurs qui disent sans cesse : *Mon li-*
 » *vre, mon commentaire, mon histoire : ils serbient*
 » *mieux*, ajoutoit-il plaisamment, *de dire, notre*
 » *livre, notre commentaire, notre histoire ; vu que*
 » *d'ordinaire il y a en cela plus du bien d'autrui*
 » *que du leur.* »

Le portrait de Pascal est placé à la tête du
 premier volume. On lit au bas ces vers de M.
 d'Alembert.

Il joignit l'éloquence aux talens d'Uranie ;
 Mais bientôt à Dieu même immolant son génie,
 Il vengea de la foi l'auguste obscurité.
 O toi ! religion, dont la sévérité
 Enleva ce grand homme à la philosophie,
 Per mets du moins qu'il en soit regretté.

(Mercur de France ; Journal encyclopédi-
 que ; Gazette universelle de littérature.)

L'AMI de la concorde , ou essai sur les moyens d'éviter les procès , & sur les moyens d'en tarir la source ; par un avocat en parlement. Vol. In-8vo. de 102 pages. A Londres , & se trouve à Paris , chez Monory , rue & vis-à-vis l'ancienne comédie Française. 1779.

UN jurisconsulte plein de candeur , plein d'amour pour ses concitoyons , vient leur révéler les mystères d'iniquité qui souillent le temple de la justice , & les brigandages dont ils feront inévitablement les victimes , si assez imprudens pour entrer dans ce labyrinthe , ils confient à ceux qui l'habitent la défense de leur honneur , de leur fortune , de leurs droits les plus incontestables. Louis XIV avoit fait de sages réglemens contre la chicane ; mais leur exécution n'a jamais eu lieu , sur-tout l'article 13 du titre 31 de l'ordonnance de 1667. On en a publié de nouveaux qui laissent subsister la racine du mal. » Il semble , dit l'auteur , » que la justice ait voulu proposer des prix à » ceux qui sauront le mieux faire des amplifications , & qu'elle ait voulu favoriser les » traitans qui vendent du papier. « En fixant le nombre de lignes qui doivent entrer dans chaque page , & le nombre de lettres que doit renfermer chaque ligne , on a laissé une large porte ouverte aux abus , puisque les procureurs

restent les maîtres de multiplier le nombre des rôles , & de se taxer réciproquement leurs écritures ; d'ailleurs , on fait qu'ils ne daignent pas même respecter ce point du règlement , car on voit souvent des lignes composées d'un seul mot ; heureux encore lorsqu'on n'est pas obligé de recourir à la ligne suivante pour y trouver la fin d'un mot. Une simple date , telle que *le 18 février 1779* , occupe ordinairement un quart de page *in-folio* , & la même date est quelquefois répétée dans cent pages différentes de la même pièce d'écriture. On peut juger delà du nombre de feuillets qu'il faut retourner , & de l'espace qu'on doit parcourir avant d'arriver à la fin d'un raisonnement.

L'auteur a calculé ce que les 400 procureurs au Parlement gagnent chaque année sur les plaideurs ; il trouve un résultat de quatre millions : ceux du Châtelet enlèvent à leur tour au moins deux millions de la bourse de leurs cliens ; si l'on y joint les sommes que perçoivent de leur côté , & les *procureurs au grand-conseil* & les *avocats ès conseils* , & les autres suppôts de la chicane attachés à *la prévôté de l'hôtel* , au *bureau de la ville* , à *l'élection* , aux *consuls* , &c. &c. » on verra avec étonnement qu'il n'y a » pas d'armée victorieuse qui puisse tirer au- » tant de contributions d'un pays conquis , que » cette milice de la justice en fait tirer de ses » concitoyens. «

Dans toutes les classes de cette hiérarchie , l'auteur découvre des abus odieux ; mais qu'il croit faciles à détruire ; il passe en revue les

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

huissiers, les procureurs, les greffiers, les substitués, les secrétaires de substitués & de rapporteurs, les avocats & les juges; tous lui paroissent reprehensibles; tous ont au moins franchi les bornes de la délicatesse & de la décence.

Les huissiers ont fait un pacte avec les procureurs, qui, sans nécessité, se font signifier une multitude d'actes ruineux pour les plaideurs : les uns cedent aux autres un cinquieme du produit de leurs exploits, & par cet acte même de désintéressement apparent, *les procureurs augmentent leurs charges de 40 pour cent, & les huissiers augmentent les leurs de 60 ; ce qui coûte annuellement aux parties 177,000 liv.*

Quand une affaire est instruite, & qu'on devoit l'introduire devant le tribunal, les *procureurs même qui jouissent de la meilleure réputation*, ont imaginé, avant d'aller à l'audience, de prendre au greffe trois sentences par défaut, l'un contre l'autre, auxquelles ils forment opposition; & ce n'est qu'après s'être laissé condamner respectivement qu'ils font paroître la cause à l'audience. » Chacune de ces sentences coûte au » moins 9 liv. chaque procureur en obtient au » moins cent par année, ce qui fait pour les 400 » procureurs une somme annuelle de 360,000 » livres. «

Les appointemens qu'ils font prononcer, le plus souvent sans nécessité, augmentent encore les procédures, & par conséquent les dépenses des plaideurs : alors on a un prétexte favorable de répéter cinq ou six fois les mêmes choses dans différentes especes de grimoires, connus

sous les noms barbares de *requêtes d'emploi*, de *requêtes en demande*, de *demandes en jugeant*, d'*inventaire de productions*, de *griefs & moyens d'appel*, d'*avertissemens*, de *contredits & salvations*, &c. &c. C'est sur-tout dans les affaires appointées que les procureurs, au lieu de produire toutes les pieces qui sont entre leurs mains, en réservent une partie qu'ils produisent successivement; ce qui leur donne lieu de renouveler les requêtes, les griefs, les avertissemens, les contredits, les salvations, &c. » Toutes ces écritures sont mises en grosse, les sacs se multiplient, & une affaire la plus modique devient souvent d'un volume & d'un poids effrayant. «

Ces sacs sont voiturés chez les secrétaires des rapporteurs, qui doivent en faire l'extrait; mais l'or seul peut déterminer un secrétaire à les ouvrir. » Ils vendent au poids de l'or, leur travail supposé; & ils vendent à tous de préférence. On croit même pouvoir acheter d'eux la certitude de gagner son procès; préjugé devenu trop commun, préjugé non moins déshonorant pour les magistrats qu'utile à leurs secrétaires, qui sont sous les yeux de la justice même des fortunes aussi rapides que dans les meilleurs emplois de la finance. «

Après le travail des secrétaires, vient celui du rapporteur qui présente l'affaire aux juges. Si la contestation leur paroît trop difficile à juger, ils prononcent un interlocutoire; les parties alors sont obligées de produire de nouvelles pieces; ce sont ou des plans d'héritage,

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ou des enquêtes, ou des visites d'experts, ou des témoins à entendre, à taxer, à concilier, à payer. Ici commence le rôle des greffiers. *Ils grossoyent autant que faire se peut, parce qu'ils sont payés en raison inverse de la beauté & de la correction de leur écriture; c'est-à-dire, que plus ils gâtent de parchemin, plus ils sont récompensés.* L'auteur assure que dans certaines affaires, on voit de simples jugemens qui ne sont pas définitifs, & remplissent jusqu'à cinq & six mille rôles de parchemin.

Dans ces heureuses circonstances on entasse appointemens sur appointemens; on oblige celui qui veut être jugé, à *consigner des vacations*: » C'est-là, dit Loiseau, que messieurs les conseillers & messeigneurs les présidens prennent salaire des vacations qu'ils font aux procès de commissaires, hors les heures qu'ils disent assister à l'ordinaire. *« Et si la partie condamnée est insolvable, le victorieux se trouve ruiné.*

» Tel a gagné dans une chambre qui auroit perdu dans une autre,..... & moyennant quelques louis, on est distribué à quelle chambre on veut; on a même quel rapporteur on desire. «

A ces déprédations, l'auteur ajoute celles qui se commettent dans les successions par les frais d'oppositions & levée des scellés, inventaire, vente, liquidations, comptes & partages. Il rapporte l'exemple d'une réduction de frais, faite par le Châtelet de 1000 liv. à 440, & il assure qu'il n'y a pas de taxe de frais d'oppo-

fitions, levée de scellé, inventaire & vente, qui ne soit dans le cas de supporter de semblable réduction. » J'ai actuellement sous les yeux, dit-il, l'exemple d'une succession d'environ 30000 liv. dans laquelle les officiers de la justice, sans qu'il y ait eu de contestation entre les héritiers, ont d'abord prélevé près de 6000 liv. C'est toujours le plus clair & le plus net, qui est employé à payer ces frais, qui sont toujours privilégiés : il a fallu dans cette succession, après avoir compté les deniers comptans, la vaisselle d'argent & le prix des meubles, vendre encore tous les bestiaux, qui servoient à l'exploitation des biens immeubles, pour payer ces sangsues, qui ne quittent prise, que lorsqu'il n'y a plus rien. Les héritiers se trouvent ensuite propriétaires des biens-fonds, chargés de payer le centième denier, les droits seigneuriaux, les impôts ordinaires ; ils n'ont point d'argent pour faire les réparations, point d'avances pour faire les cultures, point de bestiaux pour l'amendement ; & c'est la justice qui est cause de tous ces maux. «

Nous n'avons pas le courage de transcrire ce qu'on lit dans ce livre, sur les *ventes par décret* & les *saisies-réelles* ; on en frémiroit d'horreur. Il vaut mieux parler des moyens de réforme que l'auteur propose au gouvernement.

1°. On devroit défendre de mettre en grosse les écritures des avocats, & de les estimer en justice à proportion de leur longueur. Cet usage qui est fort nuisible aux parties, soit par les

frais en papier timbré où il les constitue , soit par le dégoût qu'inspirent aux juges des écritures d'une forme aussi bizarre ; il l'est encore davantage par l'habitude qu'il fait contracter aux avocats , de noyer leurs raisonnemens & leurs moyens dans un déluge de paroles inutiles ; & par l'espece de dépendance où il les met à l'égard des procureurs qui regardent la prolixité d'un avocat , comme un mérite essentiel à leur intérêt. Il faudroit supprimer le *droit de révision* que les procureurs obtinrent en 1693 pour une somme de 100,000 , & qui au lieu de leur rapporter 360,000 , a déjà produit au moins 7, 200,000 liv.

2°. Afin d'engager les procureurs à ne plus se charger des causes évidemment insoutenables ;
 » il faudroit distinguer ce qui entre en taxe
 » pour une cause gagnée ou perdue. On pour-
 » roit réduire à la moitié ou aux deux tiers
 » de la taxe générale les frais du procureur qui
 » succomberoit ou dans sa demande ou dans sa
 » défense ; ensorte qu'il ne trouveroit plus son
 » intérêt dans la multiplicité des procédures. «
 L'auteur ajoute , qu'il en connoît plusieurs qui
applaudiroient à cette réforme.

3°. Outre les réformes qui tiennent immédiatement à la chose , l'auteur voudroit qu'on renversât l'ordre établi dans nos écoles ; qu'il y eut plusieurs professeurs en droit françois , & un seul en droit romain ; qu'au lieu de theses & d'argumens *toujours communiqués aux élèves* , on les exerçât à discourir sur des matieres légales ; on leur fit rédiger & faire des con-

sultations proportionnées à leur savoir ; & qu'on distribuât des prix au lieu d'exiger de l'argent.

L'auteur voudroit encore qu'on enseignât indistinctement à la jeunesse de toutes les classes, les premiers principes du droit & de la jurisprudence ; qu'on entremêlât ces leçons avec la physique, non la physique générale qui n'apprend rien ; mais *la physique appliquée aux usages de la vie, aux arts & métiers.*

Il seroit à desirer que ce livre, d'un prix très-modique, fût entre les mains de tout le monde ; sa lecture seule pourroit calmer les fureurs litigieuses d'un grand nombre de personnes qui n'ont aucune idée de la profondeur de l'abyme où les entraîne la chicane. Le style en est foible & trop négligé ; mais il est si fort de choses, que l'auteur n'a besoin pour émouvoir d'aucun secours de l'art.

(*Mercur de France ; Gazette universelle de littérature.*)

LE Favori de la Fortune. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue St. Jacques, au Temple du Goût ; in-12. de 358 pages, en deux parties. Prix, 2 liv. 8 sols. 1779.

LE *Favori de la Fortune* est traduit de l'Anglois. La premiere partie a quelques rapports avec le *Memnon* de M. de Voltaire. *Memnon* se

propose d'être sage, & ne manque jamais d'oublier toutes ses belles résolutions à chaque occasion qui se présente. *Patrick Ohara*, Irlandois, héros de ce nouveau roman, se promet bien de ne pas s'abandonner à sa sensibilité pour n'être pas dupe. Mais la raison ne peut l'empêcher de suivre son bon cœur & de faire des étourderies. Ce n'est que dans la seconde partie qu'il cesse d'être délicat, & alors il devient véritablement le *Favori de la Fortune*. Il avoit une ressource presque inmanquable pour réussir : il étoit jeune, bien fait, d'une belle figure. Il fait un voyage à Dublin. On l'adresse à *Ladi Dempster*, maîtresse du viceroi ou lord-lieutenant d'Irlande, à laquelle il plaît fort rapidement. En attendant une audience particulière, deux favoris de cette femme le mettent au fait de son caractère & de ses aventures. L'un étoit un jeune ecclésiastique, à qui elle procuroit un excellent doyenné. Elle avoit demandé une pension pour l'autre : mais elle s'étoit doutée qu'il avoit été question d'elle dans leur entretien avec *Patrick Ohara*. Elle lui fait des questions : *Patrick* trahit leur confiance indiscret, rapporte sous quels traits ces Messieurs l'avoient peinte. La vindicative *Ladi* retire ses bienfaits, entreprend de faire donner la pension à son nouvel amant, & à son instigation, le doyenné à un honnête ecclésiastique qui avoit des droits sur ce bénéfice. Elle envoie *Patrick* au viceroi avec une lettre, & avant de le laisser partir, elle lui donne des leçons essentielles relativement au caractère de cette excel-

lence. » Cet homme, lui dit-elle, est très-infa-
 » tué de son rang . . . Opposez de l'esprit &
 » de la dignité à ses hauteurs, & affectez de
 » l'indifférence pour ses faveurs ; il a le ca-
 » ractère un peu féminin : moins vous paroî-
 » trez empressé à lui demander, plus il s'em-
 » pressera de vous accorder. « *Patrick* part avec
 ces instructions. Il se présente de la part de
Ladi Dempster, & on l'introduit sur le champ.
 » Pourquoi n'attendez-vous pas l'heure de l'au-
 » dience, lui dit le viceroi, les yeux attachés
 » sur quelques papiers qu'il ne lisoit pas ? Qui
 » êtes-vous ? Que demandez-vous ? Cette lettre
 » en instruira votre excellence, répondit notre
 » héros en lui remettant celle de *Ladi Demp-*
ster. Je crois en vérité que cette femme ex-
 » travague, s'écria le lord - lieutenant, jettant
 » un regard dédaigneux sur *Patrick*, & se le-
 » vant avec courroux ; quel mérite a-t-elle
 » donc trouvé en vous, pour qu'on vous donne
 » une pension de cinq cens livres ? --- C'est
 » un secret, Milord, qu'elle réserve pour votre
 » excellence ; je n'ai pas l'honneur d'être dans
 » sa confidence. --- Vous n'avez pas l'honneur
 » d'être dans sa confidence, reprit le lord - lieu-
 » tenant, imitant le ton décidé de notre héros !
 » Non, Milord, répondit-il, en prenant une
 » prise de tabac & se carrant devant une glace
 » qui étoit vis-à-vis de lui. --- Et vous ne vous
 » attendez pas sans doute que j'acquiesce à sa
 » demande ? --- Je n'en fais rien, Milord, mais
 » je le suppose. --- Et bien ! vous vous trom-
 » pez dans votre supposition : car je n'en ferai

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» rien. --- Fort bien, Milord, j'ai l'honneur
 » d'être votre serviteur très-humble ; & après
 » une légère inclination, il gagna la porte.
 » A-t-on jamais vu une pareille impudence,
 » s'écria le viceroi ? Ecoutez, Monsieur, écoutez.
 » --- Que vous plaît-il Milord ? --- Ce
 » qu'il me plaît, Monsieur, est de vous de-
 » mander où vous avez appris cette façon de
 » mendier des graces ? --- Moi, Milord, je ne
 » mendie rien ; c'est *Ladi Dempster*, & non moi
 » que votre excellence refuse. --- Belle distinc-
 » tion, en vérité, s'écria de nouveau le vice-
 » roi, un peu surpris de la réponse de *Patrick*
 » & craignant d'offenser la comtesse ! Si vous
 » étiez à la place de M. *Creighton*, seriez-vous
 » bien aise d'être privé d'une pension due à
 » vos services ? --- Vous voudrez bien me per-
 » mettre, Milord, de ne pas répondre à cette
 » question. --- C'est donc à dire que pour plaire
 » à *Ladi Dempster*, il faudra que j'ôte le pain
 » à un homme de mérite Cette réflexion
 » toucha le cœur de notre héros, qui se livrant
 » à ses sentimens généreux étoit sur le point
 » de les suivre, lorsque son intérêt lui dit à
 » l'oreille : Que son excellence se conduise
 » comme elle le jugera à propos ; ce n'est pas
 » à toi à lui dicter ce qu'il doit faire ; sou-
 » viens-toi sur-tout que tu es dans la misère.
 » Le viceroi s'approcha d'une fenêtre, ou après
 » quelques minutes de réflexions, il se retourna
 » d'un air affable vers *Patrick*. --- Puisque *Ladi*
 » *Dempster* ne s'oppose point à la promotion
 » du docteur *Crammer*, vous aurez cette pen-
 » sion.

» sion. Dites-lui que j'enverrai en conséquence
 » un courier à Londres cet après-dîner. Réser-
 » vez vos remerciemens pour une autre fois,
 » je n'ai pas le tems de les écouter à présent.
 » Mais souvenez-vous, jeune homme, de vous
 » défaire de cet air important & décidé que
 » je ne serai pas toujours d'humeur à supporter,
 » je vous en avertis..... Et il parut à son
 » audience, s'appuyant avec bonté sur l'épaule
 » de notre héros. «

De ce moment, *Patrick* eut tous les succès imaginables ; les femmes se l'arracherent les unes aux autres, & il devint en peu de tems immensément riche. Mais ce qui n'est pas trop vraisemblable, c'est qu'il sût s'arrêter au milieu de ce torrent de prospérités, il se ressouvint d'une certaine petite *Henriette* qu'il avoit laissée dans son pays & qui l'aimoit de tout son cœur ; il alla lui offrir sa fortune bien ou mal acquise, & reprit désormais toute son honnêteté. Ce dénouement rappelle la réponse d'un voleur de grand chemin, à qui ses juges demandoient ce qui l'avoit porté à commettre de tels crimes. *C'étoit, dit-il, pour retourner ensuite dans mon pays, & y vivre en honnête-homme le reste de mes jours.*

Quoi qu'il en soit, ce petit roman est un des plus agréables qui aient paru depuis long-tems, & l'auteur a peint avec la plus grande vérité les mœurs des cours où dominent les passions des femmes. Le morceau que nous avons rapporté donnera une idée du style du traducteur. L'ouvrage est agréable, plaisant même en

beaucoup d'endroits , & il est écrit avec légèreté.

(*Journal de Paris ; Affiches & Annonces de Paris.*)

DIALOGUES concerning the innate principles , &c. *Dialogues sur les principes innés ; contenant un examen de la doctrine de M. LOCKE , sur ce sujet. Par l'auteur des trois dialogues sur la liberté. (*) In-8vo. Londres 1779 , chez Doddsley.*

L'AUTEUR de cet ouvrage a pour but de réfuter la doctrine de M. Locke , sur les principes innés. En conséquence , il commence par observer , que M. Locke a été conduit à nier l'existence des principes innés , par l'erreur où il est tombé en confondant *certaines propositions morales* , dont l'entendement perçoit la vérité , avec les *sentimens intérieurs* sur lesquels ces propositions sont fondées. Il est clair , dit notre auteur , que les premières considérées purement comme propositions formées par notre faculté intellectuelle , d'après une mûre considération des choses , ne sont pas innées. Mais dans la nature des choses , il doit y avoir des principes dont l'existence est antérieure à la forma-

(*) *Esprit des Journaux* , janvier 1777 , page 721

tion des axiomes & des propositions qui en dérivent. Ces principes ne ressemblent en rien aux propositions ; la bienveillance est agréable , & le sentiment contraire est pénible , parce qu'il y a des principes dans la nature humaine qui produisent ces différens effets. Nous pouvons juger de la vérité ou de la fausseté des propositions morales , en nous en rapportant seulement à notre sens intime qui perçoit le juste ou l'injuste , le droit ou le tort dans les actions. Tous les êtres créés ont de certains principes nécessairement innés qui constituent leur nature , & les font être ce qu'ils sont. En accordant que les idées ne sont pas innées , il s'ensuivra que les propositions ne le sont pas non plus ; mais on ne peut pas en conclure que nous n'avons pas des principes innés ; car les principes moraux sont les fondemens de nos idées morales , & doivent par conséquent exister avant elles. Le préjugé & la passion peuvent troubler les idées des hommes , & les empêcher de discerner clairement la vérité morale , mais les principes sur lesquels elles sont fondées ont leur existence dans la nature , & doivent toujours rester les mêmes.

Notre auteur observe ensuite que par principes il faut entendre certaines propriétés , qualités , énergies ou loix , qui sont nécessairement inhérentes à un être , & constituent sa nature. Les loix générales par lesquelles tous les êtres d'un même genre existent & agissent , sont les *principes généraux* de ce genre ; les loix particulières par lesquelles chaque espèce existe &

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

agit différemment , sont les *principes particuliers* de cette espece. Ils sont très-différens de ces *données* sur lesquelles procede le raisonnement humain , comme axiomes , maximes , regles , &c. qu'on nomme quelquefois principes. Celles-ci sont de pures inventions de l'esprit humain , qui s'en sert comme d'un secours dans la recherche de la vérité. Ces maximes , à la vérité , doivent être fondées sur des principes moraux originaiement inhérens à l'homme , car le raisonnement ne pourroit jamais faire appercevoir la vérité d'une maxime morale , à un homme dépourvu de principes moraux , car nous ne jugeons de la vérité ou de la fausseté de ces maximes que par leur rapport avec les sentimens moraux qui nous sont innés. Ils sont spécifiquement les mêmes dans tous les hommes , & la diversité des opinions sur les matieres de morale ne provient que des différens degrés de clarté dans le discernement , ou de force dans les principes.

Le développement progressif des idées & des connoissances n'est pas une objection contre cette doctrine.

» Dirons-nous , observe notre auteur , que
 » le sens de l'ouïe n'est pas inné , parce que
 » nous ne naissons pas excellens musiciens ?
 » Dirons-nous que le sens de la vue n'est pas
 » inné , parce que nous ne naissons pas opti-
 » ciens ? Non certainement. Pourquoi donc ,
 » de ce que nous ne sommes pas nés philoso-
 » phes moralistes , en concluerons-nous que le
 » sens de notre conscience n'est pas inné ? Si

» le tems & l'expérience sont nécessaires pour
 » la perfection de nos autres sens comme la
 » vue & l'ouïe, & si pour arranger convena-
 » blement les idées que ces sens nous procu-
 » rent, il faut de la raison, de l'attention &
 » du jugement, ne devons-nous pas convenir
 » qu'il faut le même tems, la même experien-
 » ce, la même raison, la même attention & le
 » même jugement pour développer notre sens
 » moral inné ?

» Dans l'imbécillité & l'étourderie de la pre-
 » miere & de la seconde enfance, nous ne
 » sommes guere propres à faire des observa-
 » tions délicates sur nos sensations & nos idées,
 » de quelque genre qu'elles soient, moins en-
 » core sur celles qui sont du genre moral,
 » parce qu'alors nous ne pouvons pas encore
 » être considérés comme agens moraux. Cela
 » est incontestable dans la premiere enfance ;
 » & dans l'âge qui suit immédiatement celui-
 » là, il y a peu de cas laissés à l'exercice de
 » la conscience, ce qui a été sagement réglé,
 » car alors nous avons trop peu de jugement
 » pour en observer les effets. Dieu nous a
 » placés pour tout ce tems, & pour un tems
 » encore plus long, sous la garde & l'inspec-
 » tion de nos parens, montrant clairement
 » par-là notre inexpérience & notre défaut de
 » capacité pour nous gouverner nous-mêmes.
 » En un mot, en morale comme en tout au-
 » tre genre de science, le développement de
 » nos connoissances est progressif, & quiconque
 » voudra s'instruire dans celle-là, trouvera

» qu'elle n'exige pas moins d'expérience , d'ap-
 » plication & de bon sens que toutes les au-
 » tres. La nature & les circonstances de la
 » vie humaine n'exigent point ce que M. Locke
 » regarde comme une preuve nécessaire de l'exis-
 » tence des principes moraux innés, savoir, qu'ils
 » soient nés avec nous de maniere que nous
 » puissions les percevoir d'abord sous la forme
 » de propositions incontestablement vraies. Car
 » quoique toutes nos facultés corporelles &
 » intellectuelles soient nées avec nous, cepen-
 » dant , comme la perfection de ces facultés
 » n'est ni naturelle ni utile dans la premiere
 » enfance , Dieu ayant créé nos corps & nos
 » ames dans un état progressif , & non dans un
 » état parfait , prétendre qu'une de ces facultés
 » ne nous est pas innée , parce que nous ne
 » l'avons pas apportée en naissant dans un état
 » parfait , c'est faire une objection dont on pour-
 » roit se servir pour prouver qu'aucune des fa-
 » cultés de notre corps n'est innée. Vos sens
 » peuvent être aussi forts , aussi clairs & aussi
 » parfaits que les sens de l'homme l'ont jamais
 » été ; votre sens moral peut être aussi droit
 » & aussi juste , & quoique tous ces sens soient
 » innés , cependant les connoissances que vous
 » acquérez par leur moyen sont progressifs ,
 » & ne deviennent parfaites , s'il y en a de
 » telles , que par degrés & lentement ; je ne
 » vois pas la moindre raison pour excepter le
 » sens moral de cette regle générale. Il me
 » semble au contraire que dans ce développe-
 » ment progressif , il n'y a rien que de naturel

» & d'entièrement conforme à la condition de
» l'humanité & aux circonstances où se trou-
» vent les hommes. «

Voilà la substance des raisonnemens de l'auteur sur les principes innés, dont il nous paroît qu'il prouve l'existence d'une manière très-satisfaisante. Cet ouvrage est écrit avec une précision & une correction qui en rendront la lecture très-agréable aux personnes qui s'occupent de discussions métaphysiques.

(*Monthly Review.*)



MÉMOIRES sur les conducteurs , pour préserver les édifices de la foudre ; par M. l'abbé JOSEPH TOALDO , prévôt de la Sainte-Trinité , membre des facultés de philosophie & de théologie , & des académies des belles-lettres & d'agriculture de Padoue , de l'institut de Bologne , &c. &c. Professeur d'astronomie , de géométrie & de météorologie , dans l'université de Padoue ; traduits de l'Italien avec des notes & des additions , par M. BARBIER DE TINAN , de l'académie des sciences , arts & belles-lettres de Dijon , avec des planches. Vol. in-8vo. de 241 pages. A Strasbourg , chez Baver & Treuttell , libraires. 1779.

LA frayeur qu'inspire la foudre ne doit pas être confondue avec cette pusillanimité méprisable qui s'alarme sans motif , qui exagere & multiplie gratuitement le danger. Quoique de toutes les morts promptes & subites , celles qui sont occasionnées par le tonnerre soient les plus rares , il est cependant vrai qu'on ne peut guere se défendre d'une impression de terreur à la vue d'un ciel qui s'embrase , & dont les détonations fulminantes semblent menacer de détruire la nature entière. En vain le physicien éclairé cherche à rassurer les peuples par l'explication des causes productrices de ce terrible météore ; les

ravages par lesquels il désolé si souvent la terre, & l'incompréhensible célérité de son action, font partager cette crainte aux âmes même les plus intrépides.

L'expérience cependant nous apprend qu'on peut se garantir des ravages du tonnerre, & c'est à M. Franklin qu'est dûe cette précieuse découverte. Il est le premier qui trouva les *conducteurs*, destinés à dissiper ou à détourner la foudre. Les savans de l'Europe, éveillés par ce nouvel effort d'un génie créateur, s'empresèrent de communiquer à leurs compatriotes une invention plus propre à rassurer les esprits timides que tous les raisonnemens. M. l'abbé Toaldo essaya avec le plus heureux succès les nouveaux conducteurs, & il fit voir combien il étoit important d'adopter un préservatif aussi admirable. Les malheurs que le tonnerre fit essuyer à la ville de Brescia, & ceux qui répandirent la consternation dans plusieurs endroits de la Suède, étoient des leçons trop frappantes pour ne pas essayer d'un secret auquel on avoit fait d'abord très-peu d'attention. L'impératrice-reine ordonna d'appliquer des conducteurs aux magasins à poudre. Le grand-duc de Toscane imita cette sage précaution; le sénat de Venise, par un décret du 9 mai 1778, en fit placer sur toutes les terres de sa domination, & ordonna que tous les vaisseaux de la république, seroient dorénavant munis de chaînes électriques qui feroient partie des agrès nécessaires de chaque vaisseau, ce qui a été fidèlement & complètement exécuté. On a adapté

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des conducteurs aux magasins à poudre près de Londres , à l'église de St. Paul de cette ville , au château royal de Thurin , à l'observatoire de Padoue , aux magasins à poudre du grand-duc de Toscane , aux bâtimens des archives de Milan , &c. Les conducteurs sont aujourd'hui si communs en Amérique , qu'outre ceux des églises , des édifices publics , des magasins à poudre & des châteaux des personnes de distinction à la campagne , il y en a dans les principales villes un très-grand nombre que des particuliers ont élevés sur leurs maisons. » Les coups de fou-
 » dre y sont beaucoup plus fréquens qu'en Eu-
 » rope ; & on n'y a cependant pas d'exemple
 » qu'une maison ait été endommagée par le ton-
 » nerre. «

Il n'est point d'invention qui ne soit plus ou moins susceptible de perfection ; les conducteurs méritoient à tous égards que les physiciens travaillassent à rendre leurs effets plus certains :
 » car , si des exemples heureux , dit M. Toal-
 » do , prouvent l'efficacité des conducteurs ;
 » quelques cas douteux semblent pouvoir en-
 » core les rendre suspects , ou plutôt engagent
 » à rechercher quelques précautions à prendre
 » dans leur construction & leur application.
 Tel a été le but que l'auteur s'est proposé dans ces mémoires , bien propres à dissiper les doutes qu'on pourroit conserver encore sur l'utilité des conducteurs. La traduction qu'en donne M. Barbier de Tinan , mettra la doctrine & les préceptes qu'ils renferment à la portée de ceux qui n'ont aucune connoissance de la langue ita-

lienne ; & facilitera aux artistes les moyens d'exécuter & de perfectionner un instrument secourable , le seul connu qui puisse préserver les hommes & leurs habitations des ravages destructeurs de la foudre.

M. Toaldo , dans son *avis au peuple , sur la maniere de préserver les édifices du tonnerre* , établit les principes sur lesquels l'invention & l'usage des conducteurs posent comme sur leur base. Il existe des substances qui arrêtent la marche du feu électrique , & semblent le repousser ; ces substances sont elles-mêmes pénétrées de ce feu ; elles le fournissent , tandis qu'elles résistent à en recevoir d'ailleurs. On peut donc intercepter le mouvement du feu électrique , en lui opposant les corps *isolans* , *résistans* , tels que le verre , la poix , le succin , la cire , la soie , l'air , &c.

Les plus célèbres physiciens ont reconnu dans les différens phénomènes , produits par le feu électrique , mis en mouvement par des machines , une identité parfaite avec ceux que nous présentent les éclairs & le tonnerre. On peut regarder comme certain que le feu du tonnerre n'est autre chose qu'un feu électrique naturel. Ce principe admis , il est donc incontestable , 1°. que le feu du tonnerre ayant les mêmes propriétés que le feu électrique , doit se décharger de préférence sur certains corps , qu'on peut regarder comme les conducteurs de ce feu ; 2°. qu'il est facile de distinguer les corps avec lesquels il a le plus d'analogie , de ceux qui sont plus à l'abri de ses coups ; 3°. qu'à l'aide de l'art , on peut pré-

server jusqu'à un certain point les hommes & les édifices du danger de la foudre. Le succès des tentatives nombreuses qu'on a faites , prouve que la théorie des physiciens sur le tonnerre n'est point hasardée , & qu'on ne peut sans folie rejeter les conducteurs , sous prétexte que , dans tous les cas , ils n'ont point complètement réussi. M. Toaldo fait usage d'une comparaison , qui montre l'injustice & le ridicule de cette prévention. *On se prémunit , dit-il , contre les inondations en élevant des digues , en ouvrant des canaux de décharge ; mais les précautions deviennent quelquefois inutiles par la crue excessive des eaux. Cependant on ne les néglige pas , parce que l'utilité en est reconnue. Pourquoi ne pas appliquer la même règle de jugement aux conducteurs ? S'ils sont mal faits , sans doute ils ne produiront aucun effet ; de même , si les digues sont trop foibles , elles ne garantiront point les villes , les campagnes de la dévastation des débordemens. Les mêmes préjugés sont vivement combattus dans le manifeste que M. de Saussure , professeur à Geneve , fit paroître en 1771 , & que l'on a inséré dans ce recueil de mémoires. Cette piece doit être lue en entier.*

M. Toaldo n'a rien négligé pour bannir les scrupules de quelques personnes , ou foiblement instruites de la théorie des météores , ou prévenues contre les expériences auxquelles ils ont donné lieu. Il a exposé , dans le plus grand détail , les objections qu'on peut opposer non-seulement à l'usage des conducteurs , mais encore à la théorie sur laquelle on l'appuie : c'étoit

le moyen de porter la conviction dans les esprits qui cherchent de bonne foi à s'éclairer.

La premiere objection roule sur le peu d'unanimité des physiciens, dans la question célèbre de l'électricité : les François & les Anglois se disputent encore sur la nature du feu électrique ; ce n'est donc ici qu'une hypothese , qui, toute spécieuse qu'elle est, ne peut servir de fondement à un système pratique, dont les suites intéressent vivement la société.

M. Toaldo répond que l'ouvrage du P. Beccaria contient un système d'expériences, tellement liées & suivies, & si propres à forcer la nature de nous dévoiler ses mysteres, que, depuis l'optique de Newton, il n'existe peut-être pas d'ouvrage de physique aussi lumineux. Sans connoître la nature de la lumiere, il a suffi d'être instruit de ses propriétés, pour parvenir à la construction d'une foule d'instrumens utiles pour l'optique. De même, dès qu'on a constaté, par des expériences incontestables, la propriété qu'a le feu électrique de fuir les substances vitreuses & résineuses, de suivre les métaux & les corps humides, & dès qu'on a eu la certitude que le feu électrique est de même nature que celui de la foudre, on en a conclu, avec fondement, l'utilité de l'application des conducteurs aux édifices. Qu'importe qu'on ignore la nature de ce feu ? Est-il donc nécessaire de connoître celle d'une substance, pour être en état de l'employer utilement ? On peut constater l'identité du feu de la foudre & du feu électrique par les ca-

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

racteres suivans. 1°. Ils forment tous deux des éclairs droits ou serpentans. 2°. Ils suivent les corps humides & les substances métalliques. 3°. Ils passent plus aisément par les corps angulaires & pointus. 4°. Ils allument les substances inflammables. 5°. Ils fondent les métaux. 6°. Ils percent différens corps. 7°. Ils répandent une odeur de soufre. 8°. Ils aveuglent quelquefois les animaux. 9°. Ils sont en état de les tuer , &c.

On objecte que souvent on a vu des expériences qui avoient réussi en petit manquer en grand. Quelle proportion entre de petites expériences électriques & les grandes opérations de la nature ?

» Dans le cas présent , répond l'auteur , si
» l'on compare avec attention l'opération de
» l'art avec celle de la nature , on les trou-
» vera parfaitement semblables. On voit , dans
» toutes les relations anciennes ou modernes
» de la foudre , l'équilibre de l'électricité rom-
» pu , & son mouvement intercepté par des
» substances électriques , effets qui cessent du
» moment où l'on établit la communication
» par le moyen du conducteur. «

Si la foudre n'est que l'explosion du feu électrique des nuages , ajoute-t-on , excitée par les métaux & les corps humides qui se trouvent près de terre , pourquoi à chaque orage , les arbres qui contiennent de l'humidité , les clochers pleins de parties métalliques saillantes , ne sont-ils pas frappés ? Pourquoi la foudre frappe-t-elle souvent de préférence des bâti-

mens bas , des corps moins faits pour l'attirer ? Si l'on ne connoît point encore la marche , la direction du feu électrique , pourquoi promettre quelque chose de positif sur le remède à un mal inconnu ?

M. Toaldo ne prétend pas que l'on soit parvenu à une connoissance universelle & parfaite des effets de la foudre , dans toutes les directions qu'elle prend. Mais il observe que les nuages orageux & toutes leurs parties, n'étant pas également imprégnés de feu électrique , on peut concevoir pourquoi les arbres & les clochers , exposés à un nuage orageux , ne sont pas à chaque fois frappés de la foudre. D'ailleurs ; la pluie répand sur la terre une partie de ce feu électrique , & cette dissipation rend nécessairement la foudre moins fréquente. D'où il suit que le moment du plus grand danger des orages , est celui où tombent les premières gouttes de pluie , qui sont communément aussi les plus grosses , & que l'on a vu quelquefois reluire & jeter des étincelles.

On insiste & on demande pourquoi la foudre n'enflamme pas des corps combustibles auprès desquels elle passe , tandis qu'elle consume en un instant les plus solides édifices.

» Ces faits sont vrais , dit M. Toaldo , mais
 » je ne vois pas qu'ils puissent faire objection
 » contre l'usage des conducteurs Il ne faut
 » pas s'étonner que la foudre n'allume pas des
 » corps très-combustibles , près desquels elle
 » passe . . . Ces corps peuvent n'être point dé-
 » férans ou conducteurs , & de plus , quand

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» même ils le feroient , le trait de feu de la
 » foudre , qui s'élance réuni & avec une vi-
 » tesse extrême , suit sa direction avec tant
 » d'impétuosité , qu'il ne se divise pas même
 » en traversant des corps déferens , & peut per-
 » cer une plaque de métal , sans se dissiper ,
 » & passer sous l'eau sans se séparer . . . En
 » général , le feu électrique n'enflamme que
 » lorsqu'il échauffe , & n'échauffe que lorsqu'il
 » est condensé ; il enflamme . dans ce cas , les
 » corps les moins combustibles. Lorsqu'il est
 » moins dense , il traverse les corps les plus
 » combustibles sans les allumer. «

Voici , la grande objection , que la terreur panique des ennemis de l'usage du conducteur ne cessent de répéter. Si la foudre attaque de préférence les métaux aigus , saillans & élevés , n'est-il pas à craindre d'attirer la foudre sur les bâtimens armés de conducteurs , dont les pointes , suivant le docteur Franklin , ne sauroient être ni trop longues ni trop aiguës ?

Non , répond M. Toaldo , cette crainte ne peut être fondée ; le conducteur ne peut attirer le feu électrique que dans sa sphere d'explosion. Ce feu , épars dans le nuage , offre plusieurs branches de matieres ignées plus ou moins chargées ; le conducteur diminue le volume de ce feu , & en dissipe une partie en la conduisant dans l'intérieur de la terre. Quel danger y a-t-il donc dans ce mouvement hydraulique du feu ? Autant vaudroit-il affirmer qu'un canal de décharge augmente au lieu de diminuer la quantité d'eau d'une riviere à la

quelle il est adapté, dans les justes proportions du niveau & du courant de cette riviere.

Mais une pointe métallique ouvrira le nuage & en fera descendre le torrent de feu qui y étoit renfermé.

Illusion pure ! Ce n'est point ici un tonneau qui laisse échapper ce qu'il contient, lorsqu'on le perce : les vapeurs qui forment la nuée sont rapprochées sans être contiguës. Ainsi la pointe métallique du conducteur peut tout au plus attirer à elle un de ces flocons de feu répandus dans l'air, le transmettre sans bruit & instantanément à la terre, mais jamais elle ne les accumulera.

Enfin, nos maisons subsistent depuis longtemps sans conducteurs, ce n'est ici qu'une innovation de mode; on n'est pas d'accord sur la figure qu'on doit donner à ces instrumens, autre raison pour s'en passer; les Anglois eux-mêmes en font peu d'usage; telle est le langage des personnes les moins prévenues contre l'usage des conducteurs.

Mais, comme l'observe M. Toaldo, c'est le langage de la paresse. Cela ne s'est jamais fait, donc cela ne doit pas se faire. On ne doit aucune réponse à de pareils raisonnemens.

On a été divisé sur la forme qu'on doit donner aux conducteurs, cela est vrai; mais M. Franklin a fait cesser en partie cette division, qui, d'ailleurs, ne tomboit que sur les formes, & n'avoir pour objet que des précautions de scrupule. Les Anglois, depuis dix ans, se servent de conducteurs, & en placent par-tout,

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

à Londres , dans les provinces , sur les vaisseaux.

Pour ne pas nous éloigner de l'ordre suivi dans ces mémoires , nous devrions donner ici , la description du conducteur ; mais , sans les planches , elle seroit inintelligible , & par conséquent inutile. Nous renvoyons à l'ouvrage même où les figures sont bien dessinées & clairement expliquées. (*)

Nous finirons par quelques observations épar-
ses dans cet ouvrage intéressant. Les hommes
& les animaux attirent la foudre à cause de
l'abondance des liqueurs qu'ils contiennent ; on
a vu , dans des hommes tués par ce terrible
météore , les traces de l'explosion parcourir
toutes les ramifications des veines jusqu'à leurs
extrémités les plus capillaires , & surpasser ;
par leur délicatesse , les injections qu'auroit pu
faire le plus habile anatomiste. Il est donc im-
prudent de s'exposer sans nécessité , & d'af-
fecter , par des bravades souvent funestes dans leurs
effets , de marcher , de courir , lorsque l'orage
est prêt à crever ; il est même dangereux , quand
on est surpris en rase campagne , de se mettre
à couvert sous un arbre écarté des autres , sur-

(*) Ces planches représentent la tour de St. Marc de Venise , l'observatoire de Padoue , deux maisons & un mât de vaisseau , le tout armé de différens conducteurs & ce qui suffira pour qu'on puisse , à leur imitation , adapter des conducteurs à toute espèce d'édifice , tant en dedans qu'en dehors.

tout si cette arbre est du nombre de ceux qui sont remplis de suc résineux , tels que le pin , le chêne , le hêtre , &c. Les habillemens de toile de lin & de chanvre attirent la foudre , parce que la toile est faite d'une matiere végétale dont la nature est déferente. La laine , au contraire , & la soie repoussent le feu électrique. Quoique la bizarrerie des effets du tonnerre rende souvent inutiles les précautions que l'on prend pour se garantir de ses coups , on peut cependant les éviter , & M. Franklin conseille à ceux qui , pendant l'orage , se trouvent dans une maison , qui n'est point armée de conducteur , d'éviter le voisinage des cheminées , des glaces , des dorures , de toute espee de métaux , de s'asseoir sur une chaise , les pieds croisés l'un sur l'autre , pour toucher la terre le moins qu'il sera possible.

On nous avertit encore que les endroits les moins exposés à la foudre , sont les grottes , les caves , les chambres basses & bien fermées , en général , les lieux les moins exposés aux vapeurs de l'air , aux vents humides , qui sont souvent le véhicule de la foudre. Il ne faut pas au reste pousser ces précautions à l'excès. Mais , c'est une imprudence d'ouvrir les portes ou les fenêtres , lorsque l'orage se trouve perpendiculaire à la maison qu'on habite.

M. Toaldo explique très-au long la maniere dont a été fait & adapté le conducteur de St. Marc de Venise , édifice qui a été frappé neuf fois de la foudre ; il donne aussi le modele de ceux dont il faut armer les magasins à poudre

& les vaisseaux. Après ces indications, il présente une relation des effets de la foudre, tombée sur la tour de l'observatoire public de Padoue, suivie d'une note relative à cet accident & au conducteur qu'on y a établi depuis.

Le traducteur, à la suite de ces différentes pièces, nous offre des considérations judicieuses sur les conducteurs en général. Il réduit toutes les questions qu'on peut faire à deux principales. 1°. Est-il prouvé qu'un conducteur bien construit préserve l'édifice, auquel il est appliqué, des ravages de la foudre ?

2°. Quelle est, dans tous les points, la construction des conducteurs la plus propre à remplir complètement l'effet qu'on en attend ?

En regardant la première question comme résolue, tant par l'ouvrage de M. Toaldo, que par la réunion de la théorie & de l'expérience, M. Barbier de Tinan passe à la seconde, dont la solution dépend d'un grand nombre d'observations, auxquelles la variété des opinions sur la meilleure forme du conducteur a donné lieu. Le traducteur n'embrasse, ne combat aucun parti, & il joint modestement ses idées à celles des plus grands physiciens, sans autre prétention que celle qui a toujours été permise à un ami de l'humanité. Nous ne le suivrons pas dans l'explication détaillée qu'il donne de huit observations, toutes relatives à la construction des conducteurs ; nous préférons de rapporter ce qu'il dit sur la manière dont les nuées renferment & lancent le feu électrique qui forme la foudre.

» Les nuées sont composées de vapeurs
 » aqueuses, répandues dans la région supérieure
 » de l'atmosphère, & qui s'y tiennent sus-
 » pendues par l'action continuée de la cause de
 » leur expansion, jusqu'au moment, où, cette
 » cause cessant, leurs particules se rapprochent
 » & forment les gouttes de pluie qui tombent
 » en vertu de leur pesanteur. « Mais comment
 ces nuées peuvent-elles s'électrifier ; comment
 cette électricité est-elle tantôt positive, tantôt
 négative ? Les hypothèses imaginées jusqu'à ce
 jour, quelque ingénieuses qu'elles soient, n'ont
 point encore absolument satisfait la curiosité des
 physiciens.

Comme on a observé que dans les tems par-
 faitement sereins, il regne, à la partie supé-
 rieure de l'atmosphère, une électricité posi-
 tive, qui se manifeste quelquefois foiblement,
 mais toujours sensiblement, M. Barbier présume
 que cette surabondance de feu électrique pro-
 vient du degré de raréfaction dont jouit l'ath-
 mosphère, à mesure qu'il s'élève : si cela est
 vrai, l'intensité de cette électricité positive doit
 croître à mesure qu'on s'élève dans l'athmos-
 phère, & peut devenir assez considérable dans
 la région ordinaire des nuages, dont les uns
 qui flottent ont déjà contracté l'électricité po-
 sitive des couches de l'air, & les autres n'é-
 tant affectés que par l'électricité comprimante
 des couches d'air supérieures, donnent vers la
 terre des signes de l'électricité positive, sans
 avoir reçu d'augmentation réelle dans la quan-
 tité d'électricité naturelle qu'ils possèdent.

70 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Mais comment se font les différentes décharges de cette électricité , soit d'un nuage à un autre , soit des nuages à la terre ; ou immédiatement , ou par le moyen des corps élevés ; décharges qui forment les coups de tonnerre & les éclairs ? Lorsqu'un nuage électrisé s'approche d'un nuage qui ne l'est pas , l'électricité de l'un s'élance à l'autre , sous la forme d'une étincelle ; en sorte qu'à chaque explosion ; entre les particules différentes du nuage , plus ou moins séparées par un milieu isolant , il y a des traînées d'étincelles dont les éclairs nous laissent quelquefois appercevoir la succession , ce qui s'apperoit même encore par la durée du bruit qui suit l'éclair , & qui se propageant jusqu'aux extrémités des nuages , à des distances considérables , se fait entendre pendant un tems assez long , à cause de la lenteur du mouvement du son comparé à celui de la lumière.

Quelquefois le tonnerre tombe avec un bruit effroyable ; c'est qu'il a n'a rencontré dans son trajet aucun obstacle. Plus souvent le bruit est foible & presque unique ; c'est qu'il a éprouvé de la résistance dans sa chute , & lorsque le feu , sortant de la nuée , n'a qu'un mouvement retardé , on entend un craquement continu , effet de quelqu'obstacle qu'il a dû vaincre.

Tel est le détail très abrégé que nous avons pu donner de ce recueil intéressant ; puisse-t-il multiplier les conducteurs ! puissent les physiciens approfondir avec persévérance la théorie de la foudre , & par de nouvelles découvertes

nous apprendre l'art si précieux de nous garantir de ses coups! (*)

(*Journal de littérature, des sciences & des arts; Nouvelles de la république des lettres & des arts; Journal général de France.*)

NOUVEAUX opuscules de M. FEUTRY, de la société philosophique de Philadelphie, &c. A Dijon, & se trouve à Paris, chez les libraires qui vendent les nouveautés, 1779.

MR. Feutry, connu si avantageusement par son poëme *des Tombeaux* & celui *des Ruines*, publia en 1771 un volume d'opuscules qui fut accueilli du public avec distinction; encouragé par le succès, il donne aujourd'hui un nouveau volume qui n'est point inférieur au premier, & dont le moindre mérite est d'offrir

(*) Attentifs à recueillir ce qui paroît sur un objet aussi essentiel; on trouve dans ce journal l'exposé de tous les faits qui y ont rapport. On peut consulter à cet égard, les journaux de *mars* 1775, page 305, *avril*, page 363, *mai*, page 316, *juillet*, page 278, *août*, page 303; *janvier* 1776, page 315, *juillet*, page 315, *août*, page 316, *novembre*, page 287, 296; *février* 1777, page 297, *juin*, page 276, 279, 281, *octobre*, page 311, *décembre*, page 294; *janvier* 1778, page 293, *octobre*, page 385, *novembre*, page 302-312.

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

une agréable variété dans les pieces qu'il contient. D'abord c'est une trentaine de fables toutes remarquables par une étonnante précision , ensuite des pieces fugitives , des épigrammes traduites de différens poëtes étrangers , & un extrait de la vie & des ouvrages d'une foule innombrable de poëtes Arabes , Basques , Espagnols , Italiens , &c. dont la plupart sont peu connus , & qui méritent de l'être ; M. Feutry a répandu sur ce morceau curieux les richesses de l'érudition.

Une excellente repartie fait le sujet de la fable suivante , intitulée , *Un masque du fauxbourg Saint-Antoine & un monsieur.*

Avec ton cheval de carton ,
Range-toi , vilain masque. ---- Oh ! oh ! vilain vous-même.

--- Insolent ! range-toi , mais très-vîte , sinon...

--- Tout doux , mon beau monsieur , quel que soit votre nom ,

Cette dureté semble extrême.

Le peuple doit avoir du plaisir à son tour ;

Il se masque par an , trois fois vers le carême ,

Et vous vous masquez tous les jours.

M. Feutry est inépuisable en traits satyriques contre les traitans ; il peut s'en trouver de semblables à ceux qu'il dépeint ; mais il en est qui ne doivent point être enveloppés dans cette proscription générale ; on connoît des financiers sensibles , humains , généreux , qui joignent aux lumieres de l'esprit toutes les qualités du cœur. Ainsi , l'on ne doit pas prendre à la lettre les boutades poétiques auxquelles se livre M. Feutry.

try. Elles ne s'adressent qu'aux parvenus insolens, qu'à ces vils favoris de la fortune dont le cœur est entouré d'un triple acier; c'est contre leur cupidité aveugle & barbare que M. Feutry a raison d'employer les armes tranchantes du ridicule.

Un financier, son médecin & une sang-sue.

J'éprouve un mal bien extraordinaire,
Docteur, un même instant me voit rire aux éclats,
Et devenir d'un sombre attrabilaire;
Je sens de plus que chaque pas
Ebranle mon cerveau, me met enfin si bas,
Que je redoute la lumière. ---
Allons vite, monsieur, une sang-sue au bras,
A la tempe, à la jugulaire,
Et nous vous tirerons d'affaire.
Vous vous trompez, l'ami, ce n'est point-là le cas;
D'une sang-sue, apprenez ce mystère:
Sur l'épiderme d'un confrère
Notre morsure ne prend pas.

L'hommage que M. Feutry rend à M. de Sartine est celui de tous les bons patriotes. Il a pour titre : *Réponse à un fat.*

Comment donc monsieur de Sartine,
Ne connoissant flux ni reflux,
Peut-il conduire la marine?
Il fait comme fit Lucullus,
Qui, s'instruisant, prit l'Arménie.
On fait tout avec des vertus,
De la constance & du génie.

Quelques personnes pouvoient hasarder la
Tome X. D

question qui donne lieu à cette réponse avant que ce grand ministre eût le département de la marine ; mais aujourd'hui elle seroit un outrage , & l'expression de l'ingratitude : aujourd'hui que , grâces à son génie actif & prévoyant , toutes les mers sont couvertes de nos flottes , & que notre marine a été pour ainsi dire régénérée par ses soins.

Les commandemens de l'honnête homme remplissent bien ce titre. C'est un petit traité complet de morale , mis en vers familiers & à la portée des enfans & des habitans de la campagne. Plusieurs intendans de province qui ont senti leur utilité les ont fait imprimer , afficher , distribuer dans les villages de leur dépendance. Assurément rien ne fait mieux l'éloge de ces maximes rimées , qui ont obtenu l'applaudissement du *Solon* de l'Amérique , du vertueux Franklin.

Le volume est terminé , comme nous l'avons dit , par un jugement détaillé sur plusieurs poëtes , & par des réflexions sur leurs ouvrages qui font honneur au goût & aux connoissances variées de M. Feutry. Il faut qu'il se soit armé d'un courage infatigable pour fouiller dans le chaos de la poésie arabe , castillane , &c. remonter à leur origine , analyser leurs beautés , &c.

Nous ne ferons qu'un reproche à M. Feutry , c'est de ne nous avoir donné que de petites pieces dans lesquelles il n'a pas pu déployer le talent qui brille dans le poëme des *Tombeaux*. Nous l'exhortons à travailler à quel-

qu'ouvrage de longue haleine, dans lequel son imagination ne soit pas resserrée. De l'esprit, de la facilité, de bonnes plaisanteries, quelquefois de la négligence, voilà ce que l'on trouvera dans ce volume. *

(*Année Littéraire.*)

ESSAI sur différentes espèces d'air, qu'on désigne sous le nom d'air fixe, pour servir de suite & de supplément aux Elémens de physique du même auteur ; par M. SIGAUD DE LA FOND, ancien démonstrateur de physique expérimentale de l'université, de la société royale des sciences de Montpellier, des académies de Saint-Petersbourg, d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, &c. Vol. in-8vo. de 400 pag. avec figures. Prix 5 liv. broché. A Paris, chez P. S. Gueffier, libraire-imprimeur, au bas de la rue de la Harpe. 1779.

L'OUVRAGE que nous annonçons est un ouvrage élémentaire, où les découvertes de M. Priestley sont mises à la portée de tous les esprits, & présentées sous le jour le plus favorable.

Pour peu qu'on s'occupe des sciences naturelles, on n'a pu entendre sans étonnement le récit des merveilles que la nature a présentées depuis plusieurs années aux physiciens

observateurs. Des substances invisibles qui éteignent la lumière & les corps embrasés , ainsi que la vie des animaux ; d'autres qui engendrent la flamme & produisent les plus vives explosions ; l'air *nitreux* devenu la pierre de touche de l'air que nous respirons ; l'air *déphlogistiqué* beaucoup plus pur que l'air de l'atmosphère ; les *acides* réduits sous la forme d'air , tantôt fluide & transparent , tantôt solide & concret ; les *alkalis* présentés sous la même forme ; le mélange ou la combinaison de ces différens êtres , qui donne naissance à d'autres ; toutes ces espèces de prodiges qui frappent les yeux , étonnent l'imagination , plaisent à la raison en les tourmentant , rendront à jamais célèbre le nom de M. Priestley. Une nouvelle carrière est ouverte aux physiciens ; la chimie semble prendre une autre face. La formation des métaux , les exhalaisons souterraines , les tremblemens de terre & les révolutions du globe , la nature des *acides* & des *alkalis* , ces agens mystérieux de la chimie , la constitution même de notre atmosphère , & la connoissance de *la chose que nous respirons* , (pour emprunter les termes de M. Priestley) tout paroît tenir aux nouvelles découvertes. *L'air fixe & l'électricité* seront peut-être désormais deux clefs de la nature ; & leurs phénomènes bien observés , bien comparés , porteront le flambeau dans les ténèbres les plus impénétrables. L'ouvrage de M. Priestley , qui rend compte de ces belles découvertes , est entre les mains de tout le monde ; mais peu de personnes sont en état

de suivre sans fatigue & avec fruit, la marche de ce grand physicien. On ne peut le comprendre sans admirer sa sagacité; mais il faut être déjà très-instruit pour le comprendre. Des savans recommandables, entr'autres MM. Fontana, Lavoisier, Macquer, ont répandu à l'envi des lumieres sur ces objets difficiles & obscurs; mais aucun d'eux n'a fait un livre qui ne demande d'autres dispositions pour être bien saisi, qu'un bon esprit & le desir de s'instruire. Cet ouvrage manquoit absolument, & M. Sigaud de la Fond vient de le donner au public. Le talent de cet habile démonstrateur est connu. Ses *élémens de physique & la description de son cabinet* ont réuni les suffrages. L'*essai sur les différentes especes d'air* est un nouveau titre qui lui assurera la réputation d'un physicien clair, méthodique, impartial, & celle d'un démonstrateur plein de dextérité & fécond en ressources.

Si l'air fixe est entre les mains du physicien, comme une clef qui lui ouvre l'entrée du laboratoire secret de la nature, il peut devenir entre les mains d'un médecin habile, une source abondante de remedes contre plusieurs maladies dangereuses qui affligent l'humanité. On ne sauroit donc assez répandre la connoissance de ce nouveau *principe* des mixtes, & nous allons nous y arrêter un moment.

Tous les corps contiennent une certaine quantité d'air atmosphérique qu'on voit s'échapper de leurs pores, quand on les soumet à l'action de la machine pneumatique. Mais cet air qui se dégage & se manifeste, n'entre pour rien dans

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la composition des mixtes, & ne cause, en s'évaporant, aucun changement dans leur constitution. Il se trouve au contraire dans le sein des corps une autre espèce de fluide extrêmement *expansible*, mais qui ne jouit point de la force *expansive*, parce qu'il est comme enchaîné dans les mixtes, avec lesquels il s'est amalgamé. C'est ce qu'on a appelé *air fixe*, dénomination cependant que quelques philosophes lui contestent; mais pourquoi disputer sur les mots?

Cet air, ainsi coagulé, ne peut être arraché des corps que par des moyens violens, qui sont la *distillation*, la *fermentation* & l'*effervescence*. Mais en s'échappant même, il conserve au moins la trace & l'empreinte des lieux où il a séjourné, & emporte ordinairement avec lui quelques-uns des principes les plus fugaces avec lesquels il a plus d'adhérence. Cette adhésion des parties solides du corps avec les corpuscules aériens a fait douter si ce prétendu *air fixe* n'étoit pas primitivement le même que l'air atmosphérique, altéré, dénaturé par la jonction de particules étrangères. Les différences palpables qui s'observent dans l'évaporation de l'air fixe & de l'air atmosphérique, ont fait croire d'abord qu'ils avoient une nature essentiellement différente; mais plusieurs membres de la célèbre académie de Dijon ont pensé que l'air, au moment où il s'unit avec les corps, est toujours le même, & que ses différentes propriétés ne naissent que de cette union, de cet amalgame des parties naturelles avec les atômes aériens.

Cette opinion nous paroît très-bien fondée. En effet, non-seulement elle rend parfaitement raison de cette étonnante variété d'*effluves* aériens qu'on obtient par la dissolution, ou la décomposition; non-seulement elle s'accorde parfaitement avec l'expérience journalière qui nous offre de ces effluves, qui réunissent toutes les propriétés de l'air que nous respirons; mais encore elle semble presque démontrée par une expérience du docteur Priestley. Ce célèbre physicien a remarqué, & tous les observateurs l'ont reconnu après lui, que les plantes qui végètent dans l'air fixe sont notablement affectées par les principes étrangers & destructeurs dont il est, pour ainsi dire, saturé; que dépouillé en partie de ces principes meurtriers; il agit ensuite moins puissamment, & que progressivement, il se purifie & revient à son état primitif, perd toutes ses qualités dangereuses, recouvre presque toutes les propriétés de l'air ordinaire; preuve presque évidente de son identité primitive avec l'air atmosphérique. Aussi plusieurs physiciens n'hésitent presque pas à croire que l'air fixe n'est autre chose que l'air atmosphérique imprégné des parties du corps où il s'est insinué, & avec lesquelles il s'est comme identifié; & s'il arrive quelquefois qu'on ne puisse dépurer suffisamment l'air fixe pour lui rendre les propriétés de l'air proprement dit, il ne faut attribuer cet effet qu'à la difficulté d'opérer sur ces substances invisibles, & au défaut de connoissances propres à détruire l'aggrégation & la combinai-

son de l'air & des élémens du corps. Mais c'est assez s'occuper de la nature de l'air fixe, il est plus curieux, plus utile, d'en examiner les propriétés.

En considérant l'air fixe à son passage à travers une masse d'eau, il paroît au premier aspect, parfaitement semblable à l'air atmosphérique. Cependant des différences essentielles caractérisent & distinguent ces deux especes d'air.

D'abord la pesanteur spécifique de l'air fixe est plus considérable que celle de l'air commun, & c'est, sans doute, cet excès de pesanteur qui l'empêche de se mêler avec l'air de l'atmosphère, & de se dissiper, à moins qu'ils ne soient violemment agités l'un & l'autre.

La seconde propriété qui distingue l'air fixe, c'est qu'il est singulièrement *méphitique*. Tandis que l'air ordinaire entretient & nourrit la flamme, que sa respiration seule peut donner du jeu & du ressort à nos poulmons; l'air fixe, au contraire, éteint la lumière qui y est plongée, ôte bientôt la vie aux animaux qui le respirent; & comme il est invisible, à moins qu'il ne soit chargé de vapeurs épaisses, on peut par ce moyen faire des expériences surprenantes, & qui aux yeux de spectateurs ignorans feroient accuser le physicien de magie. Telle feroit, par exemple, l'expérience que fit en présence de l'académie des sciences, M. le duc de Chaulnes, ce seigneur qui sacrifie si généreusement au progrès des sciences les hautes espérances que lui donnoient l'éclat de son nom & son mérite personnel. Cet illustre physicien fit ap-

porter à l'académie de grandes cruches de grais où il avoit renfermé une quantité considérable d'air fixe. On posa l'orifice d'une de ces cruches sur un grand bocal de verre au fond duquel étoit une souris. On versa dans le bocal l'air fixe que renfermoit la cruche. La souris sentit aussi-tôt l'influence de cet air meurtrier ; des symptômes convulsifs manifesterent sensiblement le mal-aîse qu'elle éprouvoit, & bientôt elle tomba dans un état de mort, qui fût devenu réelle, si l'envie de l'examiner ne l'eût fait retirer du danger pour la remettre dans l'air salubre de l'atmosphère. Cependant il étoit impossible d'appercevoir la chute de l'air fixe ; en sorte que des personnes qui n'eussent pas été instruites dans cette matiere auroient dû regarder comme un tour d'escamoteur ce versement où l'on ne voyoit rien couler, ni tomber ; cet état d'asphyxie de la souris, & son rétablissement, quoiqu'il n'y eût aucune cause sensible de ces états successifs.

Une semblable expérience fut répétée à l'académie en présence de l'empereur, à l'exception qu'on substitua un moineau à la place d'une souris. M. Sage, célèbre chymiste, rendit en quelque sorte la vie à la victime de l'air fixe, à l'aide d'une petite dose d'*alkali volatil fluor* ; & de ce moment on fait la fortune que fit cet alkali. Accrédité par la résurrection apparente du moineau, on le prôna comme un spécifique infailible, unique contre les asphyxies causées ou par la respiration du principe méphitique que produit la fermentation vineuse,

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ou par la vapeur du charbon ; plusieurs tentatives heureuses augmentèrent encore la gloire du spécifique , & quelques noyés efficacement secourus acheverent son triomphe. L'auteur examine avec toute l'impartialité d'un vrai philosophe si ce triomphe est aussi solide , aussi légitime qu'il fut brillant ; & quoiqu'il nous ait paru établir que *l'alkali volatil fluor* n'est pas aussi efficace qu'on le prétendoit dans plusieurs circonstances , il a cependant la modestie d'abandonner le jugement de ses observations aux gens de l'art. Nous ne le suivrons point dans cette discussion. Revenons aux propriétés de l'air fixe.

La qualité *méphétique* de cet élément se manifeste non-seulement par l'extinction de la lumière qui y est plongée , par la suffocation des animaux qui le respirent ; mais encore par le dépérissement des plantes qui y sont exposées ; par le changement de couleur qu'il fait subir aux fleurs ; un rose rouge fraîchement cueillie par le docteur Priestley , plongée par lui dans une atmosphère d'air fixe , devint parfaitement blanche en moins de vingt-quatre heures.

L'on seroit tenté de croire, d'après ce qui vient d'être rapporté , que l'air fixe n'est qu'un véritable poison ; mais loin de nous une idée qui fait injure à la sagesse & à la bienfaisance de l'auteur de la nature. Il n'est peut-être aucune substance qui ne renferme certaines qualités précieuses dont l'homme peut tirer une infinité d'avantages lorsqu'il parvient à les découvrir. L'air fixe arrête la corruption des vian-

des, une infinité d'expériences le prouve. M. Hey, considérant cette vertu anti-septique, en conclut qu'il devoit être un spécifique puissant, lorsqu'aidé des efforts de la nature, on l'appliqueroit immédiatement au corps vivant attaqué d'une maladie putride. Il s'avisa donc un jour de mêler de l'air fixe dans la boisson d'une personne en proie à une fièvre putride très-opiniâtre; il fit de plus administrer à son malade des lavemens d'air fixe, &, dans peu de jours, il eut la consolation de voir disparaître les symptômes de cette grave maladie, qui avoit résisté jusqu'alors aux remèdes les plus appropriés à cet état. Ce même moyen sagement employé a toujours eu depuis le même succès. Il n'est pas moins efficace dans les maladies scorbutiques; mais c'est sur-tout dans les maladies cancéreuses qu'il produit des effets merveilleux. L'auteur en rapporte une infinité de preuves & d'exemples. Si ce spécifique n'a pas toujours un succès complet, c'est peut-être uniquement parce qu'on n'a pas encore fait des observations assez profondes, des recherches assez suivies sur la manière de l'administrer. Mais ce qui doit exciter sur-tout l'attention des médecins physiciens, c'est que quelques expériences heureuses semblent annoncer que le même fluide a la vertu de dissoudre la pierre dans le corps humain. Quelle gloire pour les physiciens, quelle précieuse découverte pour l'humanité souffrante, si de nouveaux essais assuroient à l'air fixe la guérison facile d'une maladie cruelle, contre laquelle on ne connoît d'autre remède qu'une

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

opération aussi dangereuse que douloureuse!

Une autre propriété de ce fluide merveilleux, propriété non moins utile , & plus curieuse encore que les précédentes , c'est que par l'affinité qu'il a avec l'eau , il procure le moyen de fabriquer des eaux minérales factices , semblables en tout aux eaux minérales naturelles , ou même plus salubres. C'est à M. Venel qu'on est redevable de cette importante découverte. Par divers moyens il parvint à dépouiller une quantité d'eau de *Seltz* , de l'air fixe dont elle étoit saturée : cette eau perdit dès-lors son goût piquant & acidule , & même devint *plate & rapide* ; cependant par l'analyse qu'il en fit , il trouva qu'elle contenoit encore une petite quantité de sel marin. D'après ces observations & quelques raisonnemens qu'elles firent naître , il prit de l'eau ordinaire , il y fit dissoudre une certaine quantité d'air fixe , & y joignit un peu de sel marin , & cette eau factice eut le même goût , les mêmes propriétés que les eaux naturelles de *Seltz*.

D'après ce procédé , rien de plus facile que d'imiter toutes les eaux minérales quelconques. On peut par l'analyse chymique connoître les mixtes qui la composent. Cette connoissance acquise , qu'on introduise dans une eau commune une quantité d'air fixe égale à celle que contient l'eau minérale qu'on veut représenter ; cette opération faite , on y introduira les autres principes qui entrent dans la composition , comme *sels & matieres ferrugineuses* , &c. Car , c'est encore une des propriétés de ce fluide vraiment

miraculeux, que l'eau qui en est saturée a la faculté de dissoudre le fer ; & voilà des eaux minérales factices de toute espèce , & qui auront même sur les naturelles deux avantages bien précieux , l'un que pouvant y introduire une quantité d'air fixe beaucoup plus considérable que n'en contiennent les eaux renfermées dans le sein de la terre , les eaux artificielles pourront aussi dissoudre une plus grande quantité de fer , & par-là deviendront plus actives , & entre les mains d'un médecin expérimenté , produiront des effets plus prompts & plus efficaces que ceux qu'on peut attendre des eaux minérales naturelles.

Un second avantage des eaux artificielles ; c'est que les eaux naturelles peuvent contenir quelques principes qui nuiroient aux vues du médecin , & dont cependant on ne peut les dépouiller ; au lieu que dans les eaux artificielles , on peut , ou ne pas insérer ces principes funestes , ou n'en mettre que la dose suffisante pour les effets qu'on en attend.

On voit quels avantages l'humanité doit retirer des ces découvertes précieuses , puisque désormais le plus simple villageois , à peu de frais , pourra se procurer ces eaux salutaires , remèdes uniques pour une foule de maladies ; ces eaux que la nature avare sembloit n'avoir réservées que pour les riches qui ne savoient qu'en abuser. Cette découverte précieuse fera à jamais époque dans l'histoire des connoissances humaines , & seule suffira pour immortaliser les génies bienfaisans à qui nous de-

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vons la connoissance de l'air fixe & de ses propriétés.

Mais il s'en faut bien que nous ayions parlé de toutes les propriétés merveilleuses de ce fluide ; nous n'avons pu entrer dans l'examen particulier des différentes especes d'air renfermées sous la dénomination générique d'air fixe. Nous n'avons parlé ni de l'*air inflammable*, ni de l'*air déphlogistiqué*, ni des différens *airs acides & alkalis*, qui tous présentent les phénomènes les plus curieux, & dont la parfaite connoissance, jointe à celle de l'électricité, rendroit probablement raison de la formation des métaux, des exhalaisons souterraines, des tremblemens de terre, des révolutions les plus étonnantes du globe. Nous avons passé sous silence une infinité d'expériences très-curieuses qui sont rapportées dans cet ouvrage, & ne sont pas susceptibles d'analyse ; nous avons cru devoir plutôt nos attacher aux objets d'une utilité réelle qu'à celles qui ne pourroient satisfaire que la curiosité.

Nous ne pouvons en conséquence terminer cet article sans dire un mot d'une espece particuliere d'*air*, nommé l'*air nitreux*, qui est devenu comme la pierre de touche de l'air atmosphérique, & qui peut servir en quelque sorte de thermometre pour graduer les différens degrés de salubrité ou d'insalubrité de l'air que nous respirons.

En combinant l'*acide nitreux* avec toutes les substances qui abondent en phlogistique, il se forme une effervescence très-brusque & très forte, &

il s'en dégage un fluide très-abondant, très-expandible, auquel on a donné le nom d'*air nitreux* ; or le mélange de cet air avec l'air commun ou atmosphérique produit une vapeur rutilante très-abondante, & dont la rougeur & l'abondance seront d'autant plus grandes que l'air atmosphérique combiné avec l'air nitreux fera plus pur & plus salubre ; & par conséquent l'évaporation des deux substances combinées sera plus considérable à proportion de la plus grande pureté de l'air atmosphérique, l'air nitreux restant le même ; ainsi l'on pourra juger de la salubrité de l'air que l'on respire par la quantité du volume aérien qui restera après la combinaison. Il ne reste plus qu'à connoître les moyens de recueillir & de combiner ces deux especes d'air. Rien de plus simple & de plus facile. L'auteur assigne plusieurs méthodes des faire ces amas ; mais nous ne pouvons le suivre dans tous ces procédés ingénieux qu'il faut lire dans l'ouvrage.

Une réflexion bien importante, c'est que, par les résultats de plusieurs expériences faites suivant ces méthodes, l'auteur a constaté que l'air des spectacles est beaucoup plus dangereux que celui-même de la salle des pansemens de l'hôtel-dieu de Paris. Effrayante vérité, qui peut-être ne dégoûtera personne des spectacles, mais qui du moins devrait bien engager une administration aussi éclairée, aussi patriotique que la nôtre, à chercher, & à mettre en pratique les moyens les plus propres pour renouveler l'air des spectacles.

La nature de la matiere & les bornes du

88 L'ESPRIT DE JOURNAUX ,

journal ne nous permettent pas d'entrer dans de plus longs détails sur cette découverte aussi utile que curieuse. La justesse dans les idées , la clarté dans l'élocution , la sagacité dans les expériences , caractérisent tous les travaux , tous les ouvrages de l'auteur. Mais de tous ceux qu'il a publiés jusqu'à présent , c'est celui-ci , sans contredit , qui mérite le plus l'attention & la reconnoissance du public , autant pour le mérite de l'exécution , que par l'importance de la matière , devenue non-seulement un objet de curiosité pour les amateurs ; mais encore une ressource précieuse pour l'humanité souffrante. (*)

(*Année littéraire ; Mercure de France ;
Affiches & annonces de Paris ; Journal
des savans.*)

(*) M. Sigaud a prié les journalistes de prévenir qu'en parlant , dans la *section Ve.* du *spath* & de l'air qu'on en retire , il s'étoit trompé chaque fois qu'il avoit écrit ce mot , & qu'au lieu de *spath* & *spathique* , il avoit toujours écrit *sphat* & *sphatique*.



DICIONNAIRE historique de la ville de Paris & de ses environs , dans lequel on trouve la description des monumens & curiosités de cette capitale ; l'établissement des communautés d'artistes & d'artisans ; le nombre des rues & leur détail historique , tous les colleges & bourses qui leur sont affectées , &c. &c. avec le plan nouveau de la ville & celui des environs à quinze lieux au moins à la ronde. Dédié à M. le maréchal, duc de Brissac , par MM. HURTAUT , maître-ès-arts & de pension de l'université , ancien professeur de l'école-royale militaire ; & MAGNY , ancien premier commis des fermes du roi. 4 vol. in-8vo. A Paris , chez Moutard , imprimeur-libraire de la reine , hôtel de Cluny , rue des Mathurins , 1779. Prix 24 liv. rel. , & 20 liv. broché.

LA capitale de la France s'embellit de jour en jour , & ne cesse de prendre de nouveaux accroissemens : aussi voit-on se multiplier les ouvrages destinés à faire connoître les monumens, les édifices & toutes les singularités qu'elle renferme. Ce dictionnaire de la ville de Paris offre des détails très-étendus ; tout ce que Sauval , Germain Brice , Piganiol , l'abbé le Bœuf & Saint-Foix ont écrit d'intéressant sur cette

métropole de la France, s'y trouve refondu & rapproché, & pour porter cette compilation au degré de perfection dont elle est fufceptible, les auteurs affurent qu'ils ont encore fait un ufage éclairé d'un grand nombre de mémoires que différens particuliers leur ont communiqués. Nous allons parcourir ce dictionnaire, & , pour donner une idée du travail des rédacteurs, en extraire les observations & les fingularités qui nous paroîtront les moins connues.

A l'article du bois de *Boulogne*, on nous apprend qu'en 1429 un célèbre cordelier, nommé *frere Richard*, revenu depuis peu de Jerufalem, prêchoit avec tant de fuccès dans la petite église du village de Boulogne, qu'on accouroit en foule de Paris pour l'entendre. Un jour entr'autres il fit un fi beau ferman, que peu d'infans après le retour de ceux qui y avoient affifté, on vit plus de deux cens feux allumés au milieu des rues de Paris, » dans lefquels les hommes brûloient tables, » cartes, billes, billards, boules; & les femmes les atours de leurs têtes, comme bourreaux, truffes, pieces de cuir & de baleine, » leurs cornes, leurs queues, &c. « On y eut auffi fans doute brûlé bien des plumes, fi le prédicateur eût été de notre fiecle.

L'article *Bourreau* renferme une anecdote affez plaifante. Une homme riche, fort avare, & ennuyé de la vie, confervoit encore affez de fens & de raifon pour regarder le fucide comme une mort furtive & honteufe, comme un

vol fait au genre humain. Il vouloit néanmoins cesser de vivre. Agité par ces idées contradictoires, il imagina un moyen qui paroïssoit lui fournir la solution de ses difficultés. Il alla trouver le sieur Longueval, pour lors exécuteur des hautes-œuvres. — » Bon jour, Monsieur, » lui dit-il... est-ce au maître des hautes-œuvres que je parle. « Longueval lui répondit qu'oui; s'imaginant, à l'air respectueux & timide de l'inconnu, qu'il étoit visité par un confrère indigent, qui venoit peut-être lui demander son assistance, de l'emploi ou sa protection. Mais la seconde question lui fit connoître qu'il ne parloit pas à un homme du métier. » — Com- » bien vous vaut, Monsieur, une exécution » ordinaire? « C'est suivant, lui répondit Longueval. (En ce temps, il y avoit des prix fixés pour chaque exécution; aujourd'hui le maître des hautes-œuvres est appointé) — » Je de- » mande, continua-t-il, à combien montent » vos honoraires pour la peine que vous avez » à pendre un homme? --- Elle est assez modique : elle est de tant. --- Eh, bien! je vous » en donne le double; faites-moi l'amitié de » me pendre. « A une proposition si extraordinaire, le bourreau lui objecta que cela ne se pouvoit. » Obtenez, lui dit-il, une sentence » qui vous y condamne, & je ferai volontiers » votre affaire, sans cette formalité, je ne puis » vous obliger. « Ce refus excita la colere du solliciteur : il crut injurier le bourreau, en lui disant qu'il n'étoit pas digne de la charge dont il étoit revêtu. » Je m'avise d'un moyen plus

» simple , reprit-il , après un moment de ré-
 » flexion.... puisque vous ne voulez pas m'ex-
 » pédier , je dois renoncer à votre secours ;
 » mais je me pendrai moi - même , vous n'en
 » aurez rien , & j'aurai la satisfaction d'épargner
 » la somme que j'allois sacrifier pour me déli-
 » vrer du poids importun de la vie. --- Quelle
 » erreur est la vôtre , repartit l'exécuteur ,
 » comme la passion vous aveugle ! Remarquez
 » donc , Monsieur , je vous prie , 1°. que votre
 » procédé seroit une contravention manifeste ,
 » & que dans un état bien policé , il
 » n'est pas permis d'empiéter ainsi sur la pro-
 » fession d'autrui ; 2°. que du côté de l'intérêt ,
 » cela m'est absolument indifférent , parce que
 » la justice m'ordonnera de vous reprendre , &
 » mon salaire est égal pour un mort comme
 » pour un vivant ; 3°. Que vous n'y gagnerez
 » rien , parce que les frais du procès criminel ,
 » qui seront assez considérables , & l'amende à
 » laquelle vous serez personnellement condam-
 » né , seront pris sur votre bien..... « Cette
 dernière considération toucha vivement l'homme ennuyé de vivre. Il renonça au projet d'une mort volontaire , & son avarice lui sauva la vie.

Parmi certains usages singuliers de l'université de Paris , il y en a un dont peu d'auteurs ont fait mention. Cet usage regardoit les étudiants nouveaux venus , autrement dits les *Béjaunes*. Ils avoient à leur tête un intendant ou supérieur , qu'on appelloit le *chapelain-abbé des Béjaunes*. Il devoit s'acquiescer de deux fonctions le

jour des SS. Innocens. Le matin, il montoit sur un âne, & conduisoit les *Béjaunes* en procession par toute la ville. L'après-dîné, il les rassembloit tous dans un même lieu; & là, avec de grands seaux d'eau, il faisoit sur eux des aspersions très-copieuses : c'étoit une sorte de baptême qui les rendoit enfans de l'université.

Les rédacteurs de ce dictionnaire nous font connoître un singulier hommage, qui doit être rendu par le prieur de Saint-Thomas d'Epernon au seigneur de Montorgueil. Ce prieur est obligé de se trouver en personne, ou par procureur, tous les ans le lendemain de Pâques; en la place où étoit le château de Montorgueil, qui est aujourd'hui détruit. Il doit être botté & éperonné, avoir une épée au côté, une nappe blanche en écharpe, croisée d'une autre écharpe de pervenche, avoir une couronne aussi de pervenche sur sa tête nue, & des gants blancs neufs en ses mains. Ainsi équipé, il monte sur un cheval qui doit avoir les quatre pieds & le chamfrein blancs, & doit être sellé d'une selle à piquer, à l'arçon de laquelle doit être attachée une bouteille ronde de verre, couverte d'osier & remplie de vin : ledit prieur doit tenir devant lui un grand gâteau, fait de la fleur d'un minot de bled, & orné de pervenche. Le cavalier, dans cet équipage, doit se présenter en la place où étoit la principale porte du château, & demander par trois fois, à haute & intelligible voix : *Monseigneur de Montorgueil, êtes-vous ici ou gens pour vous ?* Après qu'on lui a répondu que ses

officiers y sont pour lui, le prieur dit hautement & intelligiblement, *qu'il vient rendre les foi & hommage, & offrir audit seigneur les gâteau, bouteille de vin & gants, ainsi armé, pour devoirs qu'il doit audit seigneur de Montorgueil, à pareil jour, & en requiert acte.* Le bailli du seigneur donne l'acte demandé, & reçoit le gâteau, la bouteille de vin & les gants. Outre ces formalités, le prieur amène d'Epéron un sellier & un maréchal, pour visiter ensemble l'équipage & le cheval sur lequel il doit rendre l'hommage. Les officiers du seigneur de Montorgueil amènent aussi de leur côté un sellier & un maréchal, pour faire pareillement leur visite; car, s'il manquoit le moindre clou au fer dudit cheval, ou le moindre ardillon dans son harnois ou équipement, le cheval seroit confisqué, & l'année du revenu des dîmes, données à la charge de ladite foi & dudit hommage, reviendroit au seigneur, de même que le muid de bled, dont on a fait le gâteau, & ce muid est pour lors évalué à soixante liv.

La maison qu'occupent aujourd'hui les Chartreux étoit autrefois le château de Vauvert ou Valvert, que la crédule & superstitieuse populace, s'imaginoit être la demeure des diables. Les auteurs prétendent que l'étymologie du nom de la rue d'Enfer, vient de la corruption du mot *inférieur*; qu'elle s'appelloit autrefois *via inferior*, comme si l'on disoit *la rue basse*; qu'on peut même conjecturer que le terrain qu'elle occupe aujourd'hui a été relevé, & qu'autrefois elle descendoit plus bas, vers le

château de *Vauvert*, donné par S. Louis aux disciples de S. Bruno. On voit, dans le grand cloître de ces moines, un monument qui rappelle la fondation de quatorze cellules, par la comtesse d'Alençon. La princesse offre à la Sainte Vierge, tenant l'Enfant Jesus dans ses mains, & à Saint Jean-Baptiste, quatorze Chartreux à genoux; le peintre a fait sortir de la bouche de la fondatrice ces paroles : *Vierge mere & pucelle, à ton cher Fieus présente quatorze freres qui prient pour moi.* L'Enfant Jesus lui répond : *Ma fille, je prends le don que tu me fais, & te rends tous tes meffaits :* les rédacteurs annonceront sans doute, dans une nouvelle édition, le don que les Chartreux ont fait au roi des admirables tableaux de leur petit cloître.

On voit dans une note, relative au cimetiere des Innocens, » qu'en 1424, sous le règne de Charles VII, après la bataille de » Verneuil, le cimetiere des Innocens fut choisi » pour être le lieu de la scene d'un spectacle » anglois. Les personnes des deux sexes, de » tout âge & de toute condition, y passerent » en revue & exécuterent diverses danses, » ayant la mort pour Coryphée. Cette triste » & dégoûtante allégorie s'appelloit la *Danse* » *Macabrée.* (De deux mots anglois *to make*, » faire, & *to break* briser.) C'est peut-être » d'elle que dans les siècles suivans le célèbre » Shakespear a pris l'idée de cette scene du fossoyeur de sa tragédie d'*Hamlet*, où les traits » les plus sublimes se trouvent confondus avec » les images les plus révoltantes. «

96 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Puisque nous en sommes à l'article des morts , nous ferons part à nos lecteurs d'une épitaphe assez singulière , qu'on lisoit autrefois dans le même cimetière des SS. Innocens : comme elle étoit gravée sur une plaque de cuivre , quelque misérable l'a enlevée pour la vendre. Voici ce qu'elle contenoit :

Cy gist Yolande Bailli

Qui trépassa l'an 1514 , le 88e. an de son âge , le 42e. de son veuvage ; laquel a vu ou pu voir , devant son trépas , deux cens quatre-vingt-quinze enfans , issus d'elle.

L'histoire des différens théâtres de Paris a fourni , aux auteurs de cette compilation , une ample moisson d'anecdotes ; entr'autres , celles-ci : un acteur , qui arrivoit fraîchement de Lille en Flandres , débuta par le rôle d'*Andronic* , à une des premières représentations de cette pièce de *Campistron* , & déplut souverainement. Quand il vint à réciter ces vers :

Mais pour ma fuite , ami , quel parti dois-je prendre ?

Un plaisant du parterre s'empressa de répondre :

L'ami , prenez la poste & retournez en Flandre.

Baron , le plus fameux des acteurs françois , voulut , dans un âge très-avancé , jouer dans la tragédie des *Machabées* , le rôle de *Mizael* ; on fit à ce sujet les vers suivans :

Et

Et le vieillard Baron, en l'honneur d'Israël,

Fait le rôle enfantin du jeune Mizaël;

Et, pour rendre la scène exacte,

Il se fait raser à chaque acte.

L'article *filles & femmes publiques*, peut trouver sa place à la suite de celui de la comédie; on y voit que cet affreux libertinage remonte aux premiers tems de la monarchie. Charlemagne bannit toutes les prostituées de Paris, mais elles y rentrèrent & formèrent un corps, que l'on chargeoit de taxes & qui avoit des juges & des statuts. » Tous les ans elles faisoient une procession solennelle le jour de la Magdeleine. On leur assigna pour demeure les rues Froimenteau, Pavée, Glatigny, Titou, Chapon, Tireboudin, Brisemiche, du Renard, du Hurleur, de la Vieille Bouclerie, de l'Abreuvoir, Mâcon & Champfleuri.... On ne peut pas dire le nombre qu'il y avoit dans ce tems-là de ces *filles folles de leurs corps*; mais par un état tenu à la police, on en comptoit, en 1773, jusqu'à 28000, « preuve d'une corruption presque universelle. Louis VIII, pour distinguer les filles publiques des femmes honnêtes, défendit à celles-ci de porter des ceintures dorées, d'où est venu le proverbe : *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*. L'article X de l'ordonnance des états tenus à Orléans en 1560, abolit tous les lieux de prostitution; mais le docteur Cayet, précepteur de Henri IV, présenta au parlement un mémoire pour prouver la nécessité de les rétablir.

Voici une anecdote qui semble prouver que Henri-le-Grand , n'étoit pas aussi prodigue que certains auteurs ont affecté de le croire. Fauchet , premier-président de la cour des monnoies , venoit souvent saluer Henri IV , à Saint-Germain en-Laye ; ce prince , pour s'en débarrasser , lui dit un jour , en lui montrant , sur la muraille , un médaillon qui lui ressembloit : *M. le président , j'ai fait mettre là votre effigie pour perpétuelle mémoire.* Fauchet , qui demandoit autre chose qu'un portrait , fit les vers suivans étant de retour chez lui :

J'ai trouvé dedans Saint-Germain,
De mes longs travaux le salaire :
Le roi , de pierre m'a fait faire,
Tant il est courtois & humain.
S'il pouvoit aussi bien de faim
Me garantir que mon image ,
Ah ! que j'aurois fait bon voyage !
J'y retournerois dès demain.
Viens Tacite , Saluste , & toi
Qui as tant honoré Padoue ;
Venez ici faire la moue
En quelque coin ainsi que moi.

Henri IV n'eut pas plutôt vu ces vers , qu'il fit donner au président six cens écus de gages , avec le titre de son historiographe.

Puisque nous en sommes aux bons-mots , nous allons citer la traduction d'une épitaphe que fit Buchanan , pour un médecin avare , enterré à S. Germain l'Auxerrois : cette traduction est de Colletet :

De l'avare *Dubois* la science profonde,
 Ne donna rien pour rien, tant qu'il vécut au monde;
 Et si les corps encor s'animent pour le bien,
 Il est sous ce tombeau, qu'il murmure & qu'il gronde
 De quoi tu lis ces vers sans qu'il t'en coûte rien.

MM. Hurtaut & Magny ont traité l'article *Modes* en casuistes sévères. Le beau-sexe, & cette classe d'êtres frivoles qui n'existent que par la *parure*, ne goûteront certainement pas la réflexion suivante : » Ce n'est pas d'aujourd'hui, que, grâce à l'inconstance de notre nation, l'habillement de l'année courante, diffère presque autant de celui de la précédente que du siècle qui l'a devancé. ... Y a-t-il rien de plus extravagant, & d'une plus grande superfluité que ces boucles de souliers, dont l'énorme grandeur emboîte presque tout le pied; c'est un arc parfait de plus de six pouces de circonférence qui touche la semelle des souliers ? « Le petit-maître répondra que ces boucles tiennent le pied ferme en marchant, & en diminuent à l'œil le volume & la grandeur, défaut que les dames ne passent plus aux hommes. Autrefois les femmes élégantes portoient sur la tête des cornes très-exhaussées, auxquelles on a substitué, dans d'autres tems, des panaches de plumes. Les cornes antiques s'appelloient *hennins*. Un certain *Thomas Conette*, carme Breton, entreprit de faire tomber ces cornes ridicules. Il tonna, dans ses pathétiques sermons, contre cette extravagante coëffure. Mais, dit *Paradin*, les dames firent comme les limaçons, lesquels, quand ils entendent quel-

100 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que bruit , retirent & resserrent tout bellement leurs cornes ; mais le bruit passé , soudain les relevent plus que devant , ainsi firent les dames ; car les hennins ne furent jamais plus pompeux & superbes qu'après le partement de frere Thomas.

On compte aujourd'hui , disent nos auteurs ; deux cens sortes de bonnets à la mode , cent cinquante especes de garnitures de robes ; voici les noms de quelques-unes : » *Les plaintes in-*
» discrettes , la grande réputation , l'insensible ,
» le desir marqué ; il y en a à la préférence ,
» aux vapeurs , au doux sourire , à l'agitation ,
» aux regrets , à la composition honnête , &c...
» Les rubans à la mode s'appellent attention ,
» marque d'espoir , œil abattu , soupir de Vénus ;
» un instant , une conviction , &c. &c. &c....
» On a vu dernièrement à l'opéra une dame
» avec une robe soupir étouffé , ornée des regrets
» superflus , avec un point au milieu de candeur
» parfaite , une attention marquée , des souliers
» des cheveux de la reine , brodés en diamant en
» coups perfides & le venez-y voir en émeraudes ,
» frisée en sentimens soutenus , avec un bonnet
» de conquête assurée , garni de plumes volages ,
» avec des rubans d'œil abattu , ayant un chat
» sur l'épaule , couleur de gens nouvellement ar-
» rivés , derriere , une Médicis montée en bien-
» séance , avec un désespoir d'opale & un man-
» chon d'agitation momentanée. «

A l'article *Pavé* , les auteurs nous apprennent que Philippe-Auguste , vers l'an 1185 , fit paver les rues de Paris , & qu'un financier contribua d'onze mille marcs d'argent à cet em-

bellissement. Exemple qui sera toujours unique, selon Mezerai, parce que les financiers iroient plutôt à la mort que de venir à restitution, & qu'il est plus aisé de les empêcher de prendre que de les obliger de rendre.

La rue & la porte St. Denis donnent occasion aux auteurs de rappeler quelques anecdotes. Ils observent que les reines autrefois faisoient leur entrée par cette porte, & que les corps de métiers, habillés en *Vertus*, en *Péchés mortels*, en habitans du *Paradis* ou de *l'Enfer*, y représentoient des piéces, telles que le combat de *David contre Goliath*, *l'Anesse de Balaam*, &c. Ces spectacles paroissent si merveilleux aux hommes de ces siècles, que Charles VI voulut être témoin de l'entrée de la reine; mais comme il gardoit l'incognito, il partagea avec la populace les coups de *boulayes* que les sergens distribuoient pour écarter la foule. Il étoit encore d'usage que les députés de la ville se déguisassent en *ours*, en *licornes*, pour offrir leurs présens. » Ce n'est pas; » ajoutent les auteurs, la première & la dernière cérémonie où les villes ont choisi des animaux pour leurs députés. « On plaçoit aussi, de distance en distance, des troupes de dix à douze personnes avec des pots-de-chambre, pour les dames & demoiselles du cortège, qui se trouveroient pressées de quelques besoins. L'attention & la politesse des Parisiens a toujours été jusqu'aux petits soins.

Le garde-meuble de la couronne, placé aujourd'hui près de la place de Louis XV, est,

en ce genre , un des plus riches dépôts de l'Europe. On y voit une quantité immense de tapisseries , dont les plus estimées , parmi les anciennes , sont celles qui ont appartenu à François I ; mais on y admire sur - tout celles que Louis XIV & Louis XV ont fait exécuter aux Gobelins , d'après les deffins des le Brun , des Jouvenet , des Coypel , des de Troy , des Oudry , & dont la plupart sont rehaussées d'or & d'argent. Il suffit de dire que l'aunage de ces riches tapisseries , monte environ à vingt-quatre mille aunes. Les tapis de la belle manufacture de la savonnerie y sont aussi en grande quantité : on y remarque sur-tout celui qui étoit destiné pour la grande galerie du Louvre ; il est en quatre-vingt-quinze pieces , formant ensemble 227 toises de long. Ce grand morceau est unique dans son genre.

Parmi les différens lits qui ont appartenu à nos rois , on distingue celui qu'on appelle le *lit du sacre* , parce qu'il sert à la reine au sacre des rois ; il est de broderie à fond d'or , à grains d'or , avec cartouches & tableaux rehaussés d'or , où sont représentés plusieurs sujets de l'histoire de Moïse , d'après les deffins de Raphaël d'Urbain. Ce meuble , le plus riche qui soit en Europe , a été exécuté par les ordres de François I.

Parmi les autres effets précieux , déposés dans ce garde-meuble , on montre encore la chapelle d'or du cardinal de Richelieu , donnée au roi par contrat du premier juin 1636 ; elle consiste en une croix , deux chandeliers , un ca-

lice & sa patene, deux burettes, un ciboire, un goupillon, une figure de la Vierge & une de St. Louis. Cette chapelle pèse 64 marcs, & est enrichie de neuf mille treize diamans & de 224 rubis. La nef d'or du roi, qui sert dans les grandes cérémonies, est du poids de cent six marcs, & garnie de diamans & de rubis. C'est l'ouvrage du fameux orfèvre Balin.

En faisant l'énumération des criminels de distinction qui illustrèrent les fourches patibulaires de Montfaucon, les auteurs parlent d'un *Laurent Garnier* de Provins, qui demeura un an & demi attaché à Montfaucon, où, nonobstant sa grace, il avoit été pendu en 1476, par arrêt du parlement, pour avoir tué un collecteur des tailles. Cependant, à la sollicitation de son frere, il fut dépendu, mis dans un cercueil, & porté, avec tout l'appareil des pompes funebres, par la rue St. Denis, jusqu'à la porte Saint-Antoine. De côté & d'autre marchaient douze hommes vêtus de deuil; les uns une torche, les autres une cierge à la main. Ils étoient précédés de quatre crieurs, sonnant leurs cloches, & portant les armoiries du défunt sur le dos & la poitrine. Celui qui marchoit à la tête de la cérémonie, crioit à haute voix : *Bonnes gens, dites vos patenostes pour l'ame du feu Laurent Garnier, en son vivant, demeurant à Provins, qu'on a nouvellement trouvé mort sous un chêne : dites en vos patenostes, que Dieu bonne merci lui fasse.*

C'est au pere Joseph, ce capucin si fameux sous le ministère du cardinal de Richelieu,

qu'on doit l'établissement des espions de police. Les premiers furent institués en 1629. En 1637, un homme, qui paroissoit assez à son aise, devint amoureux d'une fille, que la mort de ses parens & la misere avoient jettée dans le libertinage ; il l'épousa. Quelques mois après, elle découvrit que son mari étoit espion de police : *Apparemment*, lui dit-elle, *que vous n'avez pris ce métier qu'après avoir réfléchi qu'on risque sa vie à faire celui de voleur & d'assassin.* Elle sortit & alla se précipiter du Pont-Royal dans la Seine, où elle se noya.

A l'article du parlement de Paris, on fait mention d'un usage assez singulier qui est tombé en désuétude. » Les ducs & pairs, soit qu'ils » fussent princes ou même fils de France, les » rois & reines de Navarre, étoient obligés de » donner des roses au parlement en avril, mai » & juin. Nous ne favons pas la cause d'une » telle coutume, ni le tems où elle commença. » Nous ne sommes pas non plus fort instruits de » la maniere dont elle s'observoit. Nous favons » seulement que le pair qui présentoit ces fleurs, » faisoit joncher de roses, de fleurs & d'herbes » odoriférantes, toutes les chambres du parle- » ment, & avant l'audience donnoit splendide- » ment à déjeûner aux présidens & aux con- » seillers, même aux greffiers & huissiers de la » cour. Il alloit ensuite dans chaque chambre, » faisant porter devant lui un grand bassin d'ar- » gent, plein d'autant de bouquets d'œillets, de » roses ou d'autres fleurs de soie ou naturelles, » qu'il y avoit d'officiers, & d'autant de cou-

» rones de même, rehaussées de ses armes. On
 » lui donnoit ensuite audience dans la grand-
 » chambre, puis on entendoit la messe. Les
 » hautbois jouoient pendant tout ce tems-là ;
 » excepté durant l'audience ; ils alloient même
 » jouer chez les présidens avant leur dîner. Il
 » faut observer de plus , 1^o. que celui qui écri-
 » voit sous le greffier avoit son droit de roses ;
 » 2^o. que le parlement avoit son faiseur de roses ,
 » appelé *le rosier de la cour* ; 3^o. que les pairs
 » achetoient de lui celles dont ils faisoient leurs
 » présens. Le parlement de Paris ordonna le 17
 » de juin 1541 , que *Louis de Bourbon* , prince
 » du sang , duc de Montpensier , créé duc &
 » pair au mois de février 1538 , lui présenteroit
 » des roses avant *François de Cleves* , créée duc
 » de Nevers , pair de France , au mois de janvier
 » de la même année 1538. La présentation des
 » roses se faisoit généralement par tous ceux qui
 » avoient des pairies dans le ressort du parle-
 » ment. . . . Cette redevance a cessé dans le sie-
 » cle dernier , sans que l'on puisse en fixer pré-
 » cisément l'époque. Il y a apparence que c'est
 » sous le ministère du cardinal de Richelieu. »

La plupart des articles de ce dictionnaire nous ont paru très-bien rédigés , quoiqu'il y ait cependant , comme dans toutes les collec- tions de ce genre , des erreurs & des omis- sions , qui pourront disparoître à mesure qu'on le réimprimera. La liste de tous les auteurs nés à Paris vivans ou morts est très-défectueuse. On range au nombre des auteurs nés à Paris , Crébillon pere , qui étoit né à Dijon , & on

ne place point dans cette liste Boileau, qui étoit né à Crosne, & dont toute la famille étoit établie à Paris; Lamotte, fils d'un chapelier de la même ville; Quinault, autre célèbre Parisien, & Moliere, que tout le monde fait être né sous les piliers des halles. Cette dernière omission est la plus inexcusable de toutes; car Moliere est assurément l'homme de génie le plus capable de faire honneur au pays qui l'a produit.

(*Journal de Paris; Journal de littérature, des sciences & des arts; Journal général de France.*)

G. G. SCHILLINGII de lepra commentationes, &c. *Dissertations sur la lepre; par M. SCHILLING, publiées par M. HAHN.* A Leyde, chez S. & J. Luchtmans; & à Utrecht, chez A. van Paddenburg. 1778. Grand in-8vo. de 203 pag. sans la préface, qui en a 60.

CET ouvrage mérite à double titre la reconnaissance du public; d'un côté, l'auteur décrit avec la plus grande exactitude une maladie dont on ne connoît presque que le nom; & de l'autre, il désabusera par ce moyen nombre de gens qui s'imaginent que la lepre, dont heureusement on n'entend point parler jusqu'à présent parmi nous, n'a tout au plus existé que du tems des anciens Israélites, & a pris fin avec leur gouvernement.

Il est donc de l'intérêt général, & en particulier de celui des Hollandois, de savoir que la lepre, outre plusieurs autres endroits où elle fait des ravages, infecte actuellement leurs colonies d'Amérique, & entr'autres celle de Surinam, lieu où réside notre estimable auteur, & où il a exercé pendant plusieurs années la médecine & la chirurgie, avec beaucoup de succès & de réputation. M. Schilling a cru ne pouvoir rendre de service plus essentiel aux Hollandois, qu'en les excitant à prendre des mesures efficaces pour empêcher que la lepre, qui est certainement contagieuse, ne parvienne & ne se répande dans cette république. Cela est d'autant plus important que souvent cette funeste maladie a déjà corrompu toute la masse du sang de ceux qu'elle attaque, lorsqu'ils se doutent le moins d'en être atteints. Quelquefois elle ne se manifeste que par une petite tache de la grandeur d'un sol de notre monnoie, & reste pendant plusieurs mois, & même pendant une année, dans le même état, avant de faire des progrès ultérieurs, ce qui dépend beaucoup de la conduite & du genre de vie; mais pour l'ordinaire sa marche est plus rapide, elle s'étend successivement par de pareilles taches à tous les endroits du corps, premièrement aux oreilles, ensuite au nez, aux lèvres & enfin à tout le visage; toutes ces parties enflent & deviennent d'un rouge qui n'est pas naturel, & qui change avec le tems en une couleur bleuâtre & livide; il s'y forme des tubercules ou grosseurs dures & hideuses; le

108 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mal gagne ainsi de la tête jusqu'aux pieds , toute la peau se durcit , le bout des doigts se détache sans que le malade s'en ressente , parce que (& c'est là un symptôme caractéristique de la lepre) les parties qui en sont infectées perdent absolument tout sentiment : soit qu'on les perce avec quelque instrument pointu , soit qu'on les brûle , le lépreux n'en sent rien.

Cette maladie , quoique par elle-même susceptible de guérison , est le plus souvent incurable par les raisons suivantes. 1. Ceux qui ont la lepre , la cachent tant qu'ils peuvent , de peur qu'on ne les fuie & qu'on ne rompe tout commerce avec eux , de sorte que leur maladie n'est connue que lorsqu'elle a jetté de profondes racines , & qu'elle est devenue d'autant plus difficile à guérir. 2. Comme la lepre exige une cure laborieuse & de longue haleine , puisqu'il faut un an & quelquefois deux avant de pouvoir dompter cette cruelle maladie , des gens aisés & accoutumés à ne se rien refuser , n'ont pas la force & le courage de se soumettre pendant un si long espace de temps au régime prescrit , & de prendre les remèdes nécessaires. 3. Les pauvres voyant qu'ils n'ont pas les moyens de fournir aux frais qu'exige une aussi longue cure , ne font rien pour se soustraire à leur malheureux sort , & meurent enfin dans un déplorable état. Quelquefois ils vont jusqu'à se donner la mort à eux-mêmes ; ce qui a souvent lieu parmi les negres , dont les maîtres après en avoir retiré tout le service qu'ils ont pu , tant qu'ils ont été en état de

travailler, aiment mieux les laisser mourir de faim, lorsque la lepre en est venue au point de les rendre incapables de travail, que de faire aucune dépense pour leur guérison.

M. Schilling condamne absolument l'usage du mercure pour la guérison de la lepre, mais il croit, avec plusieurs anciens auteurs, que la chaire de vipere renferme quelque chose de spécifique contre cette maladie. Il dit aussi avoir découvert, dans un coin de la ville de Paramaribo, une négresse affranchie qui avoit une méthode particuliere de guérir les lépreux; curieux de savoir ce qui en étoit, il trouva en effet plus d'une vingtaine de ces malheureux dans la maison de cette femme, & à prix d'argent il obtint d'elle la communication de son secret. Il consistoit dans une décoction de la racine & du bois d'un arbrisseau nommé *tondin*, dont les feuilles ressembloit beaucoup à celles de l'orme. La négresse faisoit prendre à ses malades trois fois par jour pendant plusieurs semaines une livre de cette décoction, après les avoir préalablement purgés plusieurs fois avec la *gomme-gutte*; elle recommandoit à ses lépreux de faire beaucoup d'exercice, & après les avoir lavés d'une autre décoction faite des feuilles du même arbrisseau, elle avoit soin de les bien couvrir, & de les faire suer environ une heure. Elle préparoit encore une espece d'onguent ou plutôt de liniment dont elle frottoit ensuite les parties lépreuses: ce liniment étoit composé d'une plante, (espece de *cuscuta* qui croît abondamment dans ce pays-là) réduite en pulpe avec

du suc de limons ; l'auteur nous donne la figure de cette plante , avec celle du *tondin* , dans des planches proprement gravées à la fin de l'ouvrage. Il a été surpris du succès de cette méthode , par laquelle des lepreux ont été guéris en 3 ou 4 mois de temps. Il fera aisé de la perfectionner en y ajoutant les préceptes de diète & de régime , dont cette femme n'avoit aucune connoissance.

L'habile médecin de Surinam croit que la lepre moderne est de même nature que celle dont il est parlé dans l'écriture sainte , & il a placé à la suite de sa relation , une dissertation inaugurale sur la lepre des Hébreux , publiée à Franequer l'année 1709 , par Philippe Ouseel , docteur en médecine. Cette piece académique étoit devenue très-rare , & méritoit bien d'être réimprimée. M. Schilling l'a accompagnée de savantes remarques , où il relève diverses erreurs de M. Ouseel , entr'autres celle de n'avoir pas cru que la lepre fût contagieuse , pendant que notre auteur prouve évidemment le contraire. Au reste ce n'est pas en Amérique seulement qu'il a trouvé des gens atteints de cette maladie ; dans un voyage qu'il fit il y a quelques années en Italie , un célèbre botaniste de Turin lui procura l'occasion d'aller examiner par lui-même une malheureuse famille , entretenue des deniers publics dans le voisinage de Moncal (dans le Montferrat.) M. Schilling reconnut d'abord que tous ceux qui composoient cette famille étoient atteints de la lepre : le pere & trois enfans vivoient encore ; la mere & le fils aîné en étoient morts deux ans auparavant.

Ce qui ajoute un nouveau prix à cet ouvrage, c'est une excellente préface dont M. Hahn l'a enrichi. Outre qu'elle est pleine de recherches & d'observations extrêmement intéressantes, elle est écrite avec toutes ces graces du style que le célèbre professeur de Leyde fait répandre dans ses ouvrages. Après avoir rendu justice aux talens, aux travaux, & aux lumières distinguées de M. Schilling, l'éditeur avertit qu'il n'adopte pas pour cela entièrement ses idées sur la lepre. Il croit sur-tout qu'on n'a pas encore expliqué & qu'on n'expliquera peut-être jamais d'une maniere satisfaisante, ce que c'étoit que la lepre des Hébreux. Au reste, quelque terrible qu'elle fût, elle ne pouvoit l'être plus que celle dont est actuellement attaqué un homme revenu l'année dernière des isles danoises de l'Amérique. La description que M. Hahn nous donne ici de l'état de cet infortuné, & des progrès successifs de son affreuse maladie, lui a été communiquée par M. Hensler, médecin d'Altena.

Cette histoire est bien propre à réveiller l'attention & le zèle de tous ceux qui sont à portée d'employer les moyens les plus efficaces pour arrêter les progrès d'une maladie, qui ne sauroit manquer de devenir un fléau terrible, si l'on néglige d'en arrêter le cours.

N'oublions pas d'avertir que dans le reste de sa préface, M. Hahn parle d'un nouveau remède que M. Schilling lui a indiqué contre l'hydropisie, & de plusieurs expériences sur l'*anguille*

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

tremblante (*); Cela donne occasion à l'habile professeur de Leyde de faire diverses réflexions sages & ingénieuses sur l'électricité & sur le magnétisme animal.

(*Bibliothèque Hollandoise des sciences & des beaux-arts.*)

(*) M. Schilling communiqua il y a quelques années ces mêmes expériences à l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin : on peut consulter les mémoires de cette Acad. pour l'année 1770.



RECHERCHES sur les volcans éteints du Vivarais & du Velay ; avec un discours sur les volcans brûlans ; des mémoires analytiques sur les schozls, la zéolite, le basalte, la pouzzolane, les laves & les différentes substances qui s'y trouvent engagées ; par M. FAUJAS de SAINT-FOND :

*Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, lique factaque voluere saeva.*
VIRG. Georg. lib. IV. v. 472.

A Grenoble, chez Joseph Cuchet, imprimeur-libraire de Mgr. le duc d'Orléans; à Paris, chez Nyon aîné, libraire, rue St. Jean-de-Beauvais, & chez Née & Masquelier, graveurs, rue des Francs-Bourgeois, porte Saint-Michel, 1778. Avec approbation & privilege du roi. 490 pages *in-folio* avec vingt belles planches en taille-douce.

P R E M I E R E X T R A I T.

VOICI un ouvrage qui présente des faits incroyables, des vérités nouvelles, des choses inouïes, que nos ancêtres, les Gaulois & les Celtes, n'ont peut-être jamais soupçonnés. Il existe en France une grande multitude de volcans éteints ; plusieurs de nos provinces sont

couvertes de laves & hériffées de montagnes parfaitement reffemblantes à l'Etna & au Vésuve. On y retrouve les mêmes productions, les mêmes bouleversemens, les mêmes catastrophes que dans les Royaumes de Naples & de Sicile. M. Faujas de Saint-Fond est le premier qui ait découvert & démontré l'existence des volcans du Velay & du Vivarais. Cette découverte passeroit sans doute pour le rêve d'un philosophe en délire, si les mêmes phénomènes n'avoient pas déjà été observés dans l'Auvergne, dans la Bretagne, dans le Languedoc & dans la Provence, par des naturalistes (*), dont les

(*) Comme cette découverte sera bientôt suivie de plusieurs autres de même espece, qu'elle doit ajouter de grandes lumieres à la théorie du globe, & enrichir l'histoire du regne minéral d'une classe très-étendue de productions intéressantes, on va citer par ordre chronologique les observateurs à qui nous en sommes redevables. La premiere notion sur les volcans de France est due à des voyageurs étrangers; ce sont MM. Bowls & Olzendorff, qui, en 1750, parcourant l'Auvergne avec M. Ozi, chymiste de Clermont-Ferrand, lui firent voir qu'une partie de cette province étoit volcanisée.

En 1751, M. Guettard, accompagnant un magistrat aussi distingué par ses connoissances en physique qu'en littérature & en législation, vérifia ce fait dans la plupart des montagnes de l'Auvergne; & les mémoires de l'Académie des Sciences en firent mention l'année suivante.

Huit ans après cette époque, le même ouvrage offrit au public des observations *sur les basaltes d'Auvergne*, par MM. Guettard & Desmarests: ce dernier a fait de-

lumieres & la sagesse méritent quelque croyance.

On trouve encore dans le Velay & le Vivarais plusieurs bouches ou *crateres* de volcans, aussi bien caractérisés que ceux des volcans brûlans de nos jours ; on y rencontre à chaque pas des eaux thermales froides & chaudes ; les torrens, les rivières & la Loire même entraîne encore avec elle , depuis des siècles, des laves compactes, des aiguilles de schorl & des ponces qui surnagent. Près de cent lieues quarrées sont couvertes de montagnes, de monticules & de rochers que le feu paroît avoir vomi du sein de la terre ; d'immenses colonnades d'un basalte presque aussi dur & aussi pesant que le fer, gisent çà & là dans cette horrible contrée ; des lacs aujourd'hui poissonneux servoient autrefois de soupirail à ces grandes fournaises ; des terres & des pierres en fusion, coulant à grands flots sur les campagnes, ont comblé des abîmes, retréci des vallées, formé des plaines, & fait changer d'aspect au sol entier de ces provinces. Dans le seul Vivarais M. Faujas a découvert

puis sur ces mêmes volcans des recherches très-étendues & très-savantes, qu'il doit publier incessamment.

La même année M. Monter publia de semblables découvertes sur les montagnes du Bas-Languedoc qu'il venoit d'étudier.

Enfin celles du Vivarais furent reconnues en 1769 par M. Faujas ; il commença dès-lors une collection de laves & d'autres productions volcaniques qui existent encore dans son cabinet d'histoire-naturelle ; & il ne découvrit que plusieurs années après les volcans du Velay.

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

un espace de 4 lieues de large sur 26 de long ; entièrement brûlé par des feux souterrains : il nous dit que les volcans ont exercé leurs ravages sur une surface de 284 lieues quarrées, dans la seule partie de la France qu'il a parcourue.

L'auteur, en nous faisant connoître les volcans éteints du Vivarais & du Velay , nous dévoile un nouveau genre de richesses du royaume , tant pour les objets qui ne seroient que de pure curiosité , que pour ceux qui peuvent être utiles. Les magnifiques gravures dont l'auteur a enrichi son livre, deviennent d'autant plus intéressantes que les descriptions qui les accompagnent , paroissent ne rien laisser à désirer.

Dans la préface , l'auteur rend compte du plan qu'il a suivi ; & des raisons qui l'ont déterminé à faire précéder ses recherches de plusieurs mémoires préliminaires , nécessaires pour fixer les idées sur plusieurs points de lithologie. Ayant à parler des volcans éteints , M. Faujas , pour en éclaircir la théorie , devoit nécessairement parler des volcans brûlans. C'est par un discours sur ce sujet qu'il débute.

Le Vésuve & l'Etna sont les deux objets principaux de ce discours. C'est d'après les meilleurs observateurs , tels que le chevalier Hamilton , le P. de la Torre , MM. Ferber & Brydone que l'auteur a décrit les phénomènes de ces bouches enflammées. Il donne des extraits de ce que les différens auteurs ont dit de plus curieux , de plus précis & de plus neuf ; l'ensem-

ble offre une réunion de faits instructifs, tels que les personnes qui ne sont pas à portée de se transporter sur les lieux, peuvent aisément se former une idée représentative de ces volcans, des terribles phénomènes de leurs éruptions, & que les naturalistes exercés trouvent sous un même point de vue les détails les plus importans analogues à ces mêmes objets; M. Faujas termine ce qui regarde le mont Etna par la notice d'une suite de 21 échantillons des matières rejetées par les volcans; & pour compléter ce qui a pour objet les volcans brûlans, il a ajouté le peu que l'on sait du mont Heccla, des volcans de Kamischatka, de ceux d'Asie, d'Afrique & d'Amérique. Ce discours est suivi de plusieurs mémoires sur différentes substances minérales relatives aux volcans, telles que les schorls, la zéolite & le basalte.

Après avoir parcouru en général les schorls de différentes couleurs, & avoir remarqué que le noir est le seul qui offre des cristaux prismatiques exactement prononcés, l'auteur examine si cette substance est une production du feu. Sa discussion, très-curieuse, dans laquelle il répond aux objections déjà faites à ce sujet, prouve que les schorls ne se trouvent qu'accidentellement dans les matières volcaniques, & qu'ils sont une substance primitive formée dans un fluide, comme le quartz, le crystal de roche & les cristaux spathiques.

Le mémoire sur la zéolite débute par un avant-propos qui fait également honneur à M. Faujas & à M. Pafumot, de l'académie de Dijon;

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

naturaliste assez connu. La science n'auroit pas souvent à souffrir de la mauvaise foi de ceux qui s'approprient les découvertes, si les savans se rendoient justice. On en voit deux ici qui, sans autre prétention que celle de concourir au progrès de la science, découvrent séparément la zéolite dans les matériaux volcanisés ; M. Pasumot communique sa découverte à l'académie royale des sciences ; M. Faujas est à 125 lieues de Paris, où il apprend la publication de la découverte de M. Pasumot, qui, sans vouloir s'arroger à lui seul la découverte, en prétextant la priorité de publicité, laisse non-seulement M. Faujas jouir de ce qui lui est personnel, mais même lui communique son mémoire, que M. Faujas a fait imprimer de son agrément, en lui rendant avec honnêteté & une candeur bien digne d'être imitée, toute la justice qu'il mérite. Nous allons faire connoître ce mémoire, parce qu'il est suivi d'un autre de M. Faujas sur la même pierre.

La zéolite est une espèce de pierre qui n'est connue que depuis environ 12 ans. Feu M. le président Ogier s'étoit procuré, pendant son ambassade en Danemarck, une suite nombreuse & très-variée des zéolites d'Islande & de Ferroé. M. Pasumot ayant observé dans le cabinet de ce magistrat, d'après une note d'un minéralogiste danois, que les terres adhérentes à la zéolite sont brûlées, & s'étant persuadé qu'il avoit dû trouver cette pierre dans les produits volcanisés de l'Auvergne, en fit examiner une trouvée dans les basaltes d'Auvergne, & que

sa configuration extérieure assimiloit à la zéolite. Cette pierre se trouva soluble dans les acides. Pendant cet examen, M. le président Ogier mourut ; son cabinet fut vendu ; & M. Pasumot ayant acquis une lave de Ferroé dans laquelle la zéolite est crySTALLISÉE en rayons divergens, examina sa collection des matieres volcanisées. Il trouva la zéolite dans les pépives du volcan de Gergocia ; il la trouva aussi dans un pépive du Vieux-Brissac, dans les laves de l'isle Bourbon & dans celles du volcan de l'isle-de-France. M. Pasumot en conclut, non pas que la zéolite est une production des volcans, mais que c'est une reproduction de la décomposition des terres volcanisées. L'auteur termine son mémoire en répondant à quelques objections par lesquelles il éclaircit comment la zéolite se trouve dans la calcédoine, dans le jaspe ; comment elle varie dans ses couleurs, & pourquoi enfin, à cause de son fréquent mélange avec le spath, elle existe en stalactites ou en géodes, & crySTALLISÉE sous différentes formes.

M. Faujas, après avoir rendu justice au travail & aux vues de M. Pasumot, débute dans son mémoire, par rapporter l'analyse de la zéolite par M. Sage, expose ensuite les variétés de cette pierre, d'après MM. Cronstedt, de Thomé, Delisle & le chevalier de Born. Ce dernier ayant classé la tourmaline avec les zéolites, M. Faujas prouve par une digression, que cette pierre ne doit point être confondue avec la zéolite. Ayant ensuite rapproché, d'après M.

le chevalier de Born , les différentes matieres dans lesquelles l'on trouve les zéolites , il met en parallele trois divisions que M. Sage fait des zéolites , cinq especes de cette pierre , reconnues par M. Pasumot dans les produits volcaniques , & enfin treize especes qu'il possède dans sa collection. Il termine cet article par deux especes qui , au premier coup-d'œil , paroissent être la zéolite , & M. Faujas expose quinze résultats de zéolite d'après ses essais. Enfin , ayant encore exposé que l'on trouve du quartz & du spath zéolitiforme , l'auteur conclut que la zéolite est formée de la combinaison de la matiere calcaire avec la terre à base d'alun ou avec celle du quartz. Comme les expériences tentées sur la zéolite avec les acides ne donnent pas des résultats uniformes , on verra avec plaisir qu'à l'aide d'un feu dirigé par un chalumeau , M. Faujas établit deux caracteres particuliers à toute zéolite , savoir : de donner une lueur phosphorique bien distincte & un émail cellulaire blanc.

D'après ces préliminaires , M. Faujas , pour discuter l'opinion de M. Pasumot , savoir , si la zéolite est formée de la décomposition d'une terre volcanisée , expose deux tableaux desquels il résulte un plus grand nombre de zéolites non volcanisées que de celles qui se trouvent dans les matieres qui ont subi l'action du feu , & il conclut que cette dernière espece a été simplement engagée dans les matieres volcaniques ; mais examinant cependant si la zéolite ne peut , dans aucune circonstance , se former dans les
matieres

matieres volcanifées , M. Faujas en admet la possibilité ; & les conclusions générales , qui résultent de toutes les questions du mémoire , sont , 1°. que la zéolite est une pierre mixte & de seconde formation , produire par l'union intime de la matiere calcaire avec la terre vitrifiable ; 2°. que la voie humide est , en général , celle que la nature emploie pour la fermentation de cette pierre , & que celles qu'on trouve dans les laves & dans le basalte y sont étrangères & y ont été prises accidentellement pendant que la matiere étoit en fusion ; 3°. que les eaux ont pu & peuvent encore attaquer la zéolite engagée dans les laves , la déplacer & la déposer en lames , quelquefois même en petits cristaux , dans les fissures du basalte ; 4°. que les feux souterrains doivent aussi former des combinaisons de la matiere calcaire avec la terre vitrifiable , ou de la terre vitrifiable avec certaines substances salines , propres à servir de base aux zéolites , mais qu'il faut toujours que l'eau vienne perfectionner ce que le feu n'a fait qu'ébaucher.

Le mémoire sur le basalte comprend dans 54 pages un travail fort étendu sur cette matiere volcanique & sur les différentes especes de laves. C'est , de l'aveu de M. Faujas , la partie la plus difficile de son ouvrage. Après avoir défini le basalte , il décrit comment on le trouve disposé en masses irrégulieres ou en prismes solides & articulés , & il ajoute l'énumération des corps étrangers qu'il contient ; laissant pour un instant ce que la chymie peut apprendre sur la

nature de cette pierre , il expose dans un très-grand détail tout ce qui s'offre à la vue & tout ce qui doit être observé dans le basalte.

Deux naturalistes françois ont traité au-long une question relative au basalte des anciens ; il s'agissoit de savoir d'où il venoit & s'il étoit volcanique. M. Guétard a composé un très-grand mémoire , rempli d'érudition , qui annonce des recherches profondes dans une multitude d'auteurs anciens & modernes. Il ne croyoit pas alors que les prismes de basalte fussent volcaniques. M. Desmarest , s'appuyant sur une partie des mêmes passages & des mêmes citations , a publié des observations méthodiques , & que M. Faujas croit être en général préférables. N'auroit-il pas été plus simple , dans une question relative à des faits , dit M. Faujas , de laisser-là les livres anciens & les statues antiques , sur l'origine desquelles il n'y a rien absolument de bien positif ? Pour s'occuper essentiellement de l'objet utile de la chose , il falloit aller en Egypte même , vérifier le point de fait , ou tout au moins y prendre des renseignemens exacts qui auroient mis fin à toute discussion. M. Faujas rapporte des observations qu'il a faites sur le basalte des Egyptiens , pour faire voir qu'on a mis en œuvre en Egypte un basalte qui a tous les caractères d'une lave compacte , & pour prouver qu'on trouve sur une des plus hautes montagnes du Velay un basalte qui en rapproche beaucoup.

C'est à M. le duc de Chaulnes & à son amour pour les sciences , que M. Faujas doit les échan-

tillons qu'il lui a laissé détacher de deux statues de basalte , égyptiennes , mutilées & non réparées , qui font suite à la belle & nombreuse collection qu'il a rapportée de son voyage en Egypte. Ces deux statues sont chargées de caractères hiéroglyphiques ; la matiere en est absolument la même , c'étoit un basalte gris cendré , un peu verdâtre ; le *basaltes viridis orientalis* , ou *basalda verda , dura , orientale* ; *basalda cinerina , dura , antica orientale* des Italiens , le même dont on voit de très-belles statues dans la villa Albani & au Capitole.

Ce basalte , que M. Faujas a examiné avec attention , est moins dur que le basalte noir du Vivarais , puisque à l'aide d'une pointe bien acérée on peut l'attaquer & le mordre sans le faire partir en éclats ; tandis que le basalte noir de nos volcans , qui est presque intraitable , se brise & s'écaille plutôt que de se laisser entamer par des instrumens tranchans. Lorsqu'on promene une lame de couteau bien trempée , en appuyant avec effort sur les cassures du basalte égyptien , la lame y mord un peu , & dès-lors la matiere prend sur cette superficie ainsi égrugée un œil blanc ; ce qui est occasionné par la division des molécules. Vu en cet état , le grain de ce basalte paroît d'un gris blanc , semé de petites taches noires qui ne sont que des portions plus dures & plus compactes. L'on voit , après cette opération , des particules métalliques brillantes ; mais il ne faut pas s'y tromper. M. Faujas avertit qu'elles ne sont occasionnées que par l'acier de l'instrument qui s'est

attaché sur la surface mordante & raboreuse de la pierre. Un naturaliste exercé fera aisément cette distinction. Ce basalte est attirable à l'aimant, & fait mouvoir le barreau magnétique tout aussi bien que le basalte-lave. Il fait une excellente pierre de touche. Enfin il se fond sans addition ; il devient poreux ; & poussé à un feu violent, il forme une espèce de verre ou d'émail noir.

M. Faujas examine les variétés des basaltes du Vivarais & du Velay. Après un épisode sur les dangers auxquels les naturalistes sont quelquefois exposés vis-à-vis des gens de campagne, qui s'effarouchent & prennent un ombrage brutal sur les idées fâcheuses qu'ils se font à raison de leur ignorance, M. Faujas expose dix variétés de basalte. On aura peut-être beaucoup de peine à lui accorder, au sujet de la cinquième variété, que certains basaltes peuvent passer à l'état de granit. Cette idée, il faut l'avouer, est absolument neuve & même contraire à l'opinion commune, que le basalte est un granit fondu ; mais il faut lire dans l'ouvrage même les raisons dont est appuyé le système de l'auteur, qui dans la théorie délicate qu'il essaie de développer, convient au reste qu'il ne hasarde cette conjecture qu'en passant.

M. Faujas examine ensuite les basaltes prismatiques, qui, depuis la forme triangulaire, vont jusqu'à être octogones. On lira avec plaisir ce qu'il dit de deux prismes pentagones égaux qui, ayant englobé, eux deux, dans leur juste position latérale, un fragment de granit naturel

qui les unissoit, en ont conservé chacun une moitié dans la séparation qui en a été faite.

Après les prismes solides, il étoit naturel que l'auteur s'occupât des prismes articulés ; des prismes irréguliers, du basalte en boules, en tables & en prismes irréguliers. A l'occasion du basalte en boule, M. Faujas en indique un de 45 pieds de circonférence, qui couronne une masse de prismes, disposée dans tous les sens, près de la petite ville de Pradelle. A l'article du basalte en tables, l'auteur met en avant un système neuf : c'est que ce basalte a pu être déposé en couches dans les cavités qui accompagnent les volcans, & que ces masses auront pu être soulevées en entier & mises hors de terre par les efforts inconcevables de quelqu'éruption violente. M. Faujas pensant que son idée paroîtra gigantesque & bien extraordinaire, demande au lecteur de suspendre son jugement, & de ne prononcer qu'après avoir lu les détails qu'il donne sur le rocher de roche rouge, près Landriat ; détails par lesquels on se convaincra que la force des volcans peut pousser hors de terre des rochers basaltiques tout formés.

L'article du basalte irrégulier n'est que l'énumération des corps étrangers qu'il contient ; savoir : la zéolite en différens cristaux, le feldspath, le schorl noir, du cos, du tripoli ; des pierres attaquables en partie par les acides, des pierres entièrement calcaires, brutes & cristallines, du granit altéré & non-altéré, de la chrysolite qui varie en couleur & en degrés

d'altération, & enfin des stalactites ferrugineuses. L'article 56 de cette énumération traite du basalte entier des couches de pierres calcaires; & à ce sujet, M. Faujas développe son sentiment, qui est que la lave s'est frayé des routes sous terre à travers des rochers calcaires, après en avoir séparé & soulevé les masses.

Cet article est suivi de ce qui regarde les différentes laves à demi-poreuses & les laves poreuses, dont plusieurs des unes & des autres contiennent des corps étrangers, naturels, fondus ou à demi-fondus, savoir: du feldt-spath, des chrysolites en tables, du grès même; après quoi l'on trouve un petit article assez court sur la *Pierre de gallinace* ou *émail des volcans*, qu'on a appelé fort improprement *agate noire d'Islande*, & que M. Faujas a trouvé dans les volcans éteints du Vivarais, ainsi que tous les matériaux volcanisés dont il fait l'énumération.

Il traite ensuite des laves poudingues & breches volcaniques, produites par le feu, sans le concours de l'eau, ainsi que de celles qui proviennent des éruptions boueuses. Cette division, ainsi que celles qui précèdent, montrent le naturaliste exercé qui suit la marche de la nature, & qui dans les sous-divisions que l'immensité des objets l'oblige de faire, ne sous-divise que parce que l'ordre naturel l'y force. Les volcans éteints de Danès & de Poulignac, près du Puy en Velay, ainsi que le sommet du pic de St. Michel au Puy même, lui ont fourni les breches ou poudingues qui sont la production du feu; & le volcan de

Roche-Maure, près Montelimart, a donné les variétés des breches ou poudingues qui doivent leur état aux éruptions boueuses.

La pouzzolane, qui n'est qu'un *detritus* des laves, devoit suivre cet article; mais l'auteur se contente d'en indiquer cinq especes, & renvoie les détails à un travail plus étendu, qui fait une partie curieuse de son ouvrage, & dont nous parlerons plus bas.

Le tems, l'air, l'eau, les sels, le froid & le chaud concourent également à la destruction des corps, comme à leur formation. Aussi M. Faujas a-t-il ajouté un article sur les matieres volcaniques décomposées qui passent à l'état argilleux, & qui sont le basalte & les laves, même la chrysolite & le filix. Enfin, pour ne rien omettre de ce que l'on rencontre parmi les matériaux volcanisés, l'auteur a fait mention des grenats, des hyacinthes & des saphirs que l'on trouve dans le ruisseau de Riou perzouliere à Expailly, près du Puy. Il promene avec lui son lecteur dans le voyage qu'il a fait pour découvrir la mine de ces pierres fines; il rapporte comment les gens du pays les cherchent & les trouvent dans un sable noir, ferrugineux, attirable à l'aimant, qui n'est formé que des fragmens prismatiques d'une pierre ferrugineuse, crySTALLISÉE, & qui même contient des crySTaux réguliers octaédres.

Les mémoires dont nous venons de rendre compte, sont suivis d'une lettre fort longue à milord Hamilton. M. Faujas, après lui avoir restitué la précieuse découverte qu'il fit à la

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Solfatare en 1771 , que les vapeurs sulfureuses convertissent en argile les laves & autres matieres volcanisées , entre dans le détail des observations qu'il a faites sur les matériaux brûlés de la montagne de Mezinc , à 6 lieues du Puy , & qui contiennent les objets les plus instructifs sur les laves altérées & converties en argile. C'est d'après des chantillons dont M. Faujas a envoyé une collection à M. le chevalier Hamilton , & dont il fait une exacte & magnifique description , qu'il insiste pour prouver & démontrer que certains basaltes peuvent passer à l'état de granit ; que ce ne sont pas seulement les vapeurs sulfureuses qui ont altéré ces substances & se sont converties en argile blanche , mais que la matiere vitrifiable des déjections volcaniques subit une multitude de modifications lorsqu'elle éprouve l'action du feu ou des eaux, ou lorsqu'elle est combinée avec les substances salines, acides, alkali- niques ou phosphoriques. M. Faujas appelle à l'appui de son opinion les expériences de M. Achard , chymiste de Berlin , au sujet de la régénération de la terre calcaire par l'intermede de l'eau imprégnée d'air fixe. Ensuite il décrit exactement la montagne volcanique qui fait face à la tête du château de Polignac , près du Puy ; & d'après ce tableau il engage les naturalistes à aller y étudier l'altération des matieres volcanisées par l'effet de l'eau , parce qu'il lui paroît probable que c'est un volcan *sous-marin* qui brûloit à l'époque où la terre étoit ensevelie sous les eaux.

L'ordre des matieres a conduit l'auteur à placer après cette lettre un travail étendu, sous le titre de *Recherches sur la pouzzolane*, qui est cette terre volcanisée si célébrée par les Romains, laquelle, selon Vitruve, opere *naturellement des choses admirables*, que l'on ne peut assez admirer, selon Pline, à cause de la propriété de former un ciment qui s'endurcit dans l'eau même, au point d'y former une espece de pierre, & dont le nom enfin dérive de la ville de Pouzzole, près de laquelle il s'en trouve en abondance. M. Faujas indique les provinces du royaume où l'on trouve de la pouzzolane; il pense qu'elle s'est formée en général, des débris graveleux de la lave poreuse; que ce n'est point une cendre, parcequ'il n'y en a point de véritable dans les volcans; que ce n'est qu'une poussiere produite par une lave plus ou moins calcinée & divisée, & que la couleur jaunâtre, grise, noire ou rougeâtre n'a lieu qu'à raison de l'altération du principe ferrugineux. L'auteur ajoute que le basalte le plus compacte & le plus dur peut être converti en une pouzzolane d'une très-bonne qualité. Il en a observé dans le Vivarais des bancs entiers convertis en pouzzolane rouge, recouverts par d'autres bancs intacts d'un basalte dur & noir. Il a trouvé sur le sommet de la montagne de Chenavari & dans le voisinage des crateres le basalte décomposé tenant encore au basalte sain & intact.

Au reste, il déclare qu'il ne prétend point restreindre la nature aux moyens dont il parle;

130 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pour la formation de la pouzzolane. Il donne une analyse de cette substance, en indiquant quelques expériences faciles à faire, & dont il résulte que la pouzzolane a une indurité parfaite avec toutes les matières volcaniques qui ont pour base une substance quartzeuse ou vitrifiable unie avec beaucoup de fer.

Comme l'objet principal de ce travail est l'utilité de la pouzzolane dans l'art de bâtir, M. Faujas, après avoir rapporté ce que dit Vitruve des proportions de ce sable dans la construction des ouvrages sous l'eau, s'occupe de la chaux, qu'on divise ordinairement en chaux vive & en chaux grasse : la première est faite avec une espèce de pierre vive & cristalline dans sa cassure, & qui se rapproche du spath calcaire. La chaux grasse est faite avec des pierres terreuses qui contiennent souvent beaucoup de corps marins fossiles. L'eau dissout parfaitement la chaux vive & a de la peine à dissoudre la chaux grasse. Il faut la laisser macérer assez long-tems dans ce liquide, & les loix romaines défendoient de l'employer à moins qu'elle n'eût trois ans de fusion. La chaux vive est la meilleure ; mais comme il est impossible que celle d'un pays soit absolument égale à celle d'une autre contrée, l'on ne peut pas établir une seule & unique espèce de chaux ; pour en connoître la qualité, M. Faujas indique le moyen d'en faire l'essai avec la pouzzolane, en en composant un mortier dont on remplira une caisse dont les planches seront percées, & qu'on laissera ensuite séjourner dans

l'eau pendant 3 mois. Si cette chaux convient à la pouzzolane, le mortier aura formé un corps dur que l'eau & le tems durciront encore plus.

L'auteur indique aussi la composition d'un mortier de pouzzolane pour les constructions dans la mer, mortier employé depuis long-tems à Toulon, où l'on voit, en mer, dans le pied du vieux bâtiment de la *vieille tour*, les pierres de taille détruites par l'eau & le sel qu'elle contient, tandis que les joints faits avec le mortier indiqué sont intacts, ont résisté à tout effet, & forment en saillie un encadrement singulier. La meilleure maniere, sans contredit, d'être utile, c'est de prouver les préceptes par des faits. L'on voit à Pouzzolane même les restes de l'ancien mole nommé le *pont* de Caligula, qui depuis près de dix-huit siècles résiste à la causticité du sel marin & à tout l'effort des vagues.

M. Faujas donne ensuite la composition d'un mortier pour les aqueducs, citernes, bassins, souterreins humides, &c. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut s'instruire & étudier les procédés qui y sont indiqués. L'auteur expose d'après M. Baggé, de Gothenbourg en Suede, un moyen employé pour suppléer à la pouzzolane; ce moyen, qui lui a été communiqué par M. Escalier, commissaire de la marine à Toulon, consiste à calciner deux fois un schiste ardoisé assez commun en France, & à le réduire en poudre que l'on mêle avec le mortier. C'est sans doute le bon effet de la pouz-

zolane qui a donné lieu à l'usage assez général de composer pour les bassins, puits & citernes, un mortier dans lequel on fait entrer la brique pilée, au lieu de pouzzolane. Ce mortier a tout le succès dont il est susceptible; mais M. Faujas, examinant pourquoi l'on préfère en Suede la pouzzolane factice à l'usage de la brique pilée, a trouvé que la brique contient trop peu de fer, tandis que la poussière calcinée du schiste ardoisé renferme presque autant de ce métal que la pouzzolane d'Italie & du Vivarais; & c'est à l'abondance de ce fer qu'est due la propriété de la pouzzolane, de former un mortier si excellent.

Cette propriété a conduit notre auteur à examiner la théorie de la dureté du mortier. Le meilleur n'a pas acquis son dernier degré de dureté après 30 ans, selon les observations des maçons consommés dans l'art de bâtir. Les murs des fondations des édifices deviennent à la longue de la plus grande dureté, quoiqu'exposés à une humidité continuelle, tandis que ceux qui reçoivent l'alternative d'un air tantôt sec & tantôt humide, sont friables, très-peu solides & faciles à détruire. Ces observations ont engagé M. Faujas à faire quelques recherches à ce sujet, & à risquer quelques conjectures. Il y procède en montrant très-méthodiquement que, selon toute apparence, la pierre calcaire ne doit sa dureté qu'à une espèce de cristallisation avec une matière quelconque; qu'elle attire alors fortement l'humidité de l'air & tombe en poussière; qu'à l'aide d'un liquide il s'opère une

nouvelle crySTALLISATION, & que la pierre se régénère; que dans la calcination il s'échappe un acide volatil surchargé de phlogistique, auquel on a donné le nom de *gas* ou d'*air fixe*, que l'on pourroit peut-être reconnoître pour le principe de la cohésion des corps.

D'après ces considérations, & sur-tout d'après les nouvelles expériences de M. Achard; dont nous avons déjà parlé, M. Faujas avance que l'on pourroit être fondé à conjecturer que dans les matieres calcaires, l'air fixe combiné avec la substance alkaline peut faire une espece de substance neutre, une sorte de crystal pierreux dont les molécules réunies plus ou moins rapidement forment une pierre calcaire & communément, un marbre ou un spath rhomboïdal.

Le tems & les expériences acheveront de confirmer cette théorie, qui est celle de la chimie moderne : afin de pouvoir découvrir quelques rapports qui tendroient à jeter du jour sur un sujet si délicat, M. Faujas essaie de comparer les chaux calcaires. Ces chaux sont produites avec les mêmes circonstances & les mêmes résultats, soit par la dissolution dans les acides, soit par le feu; mais le contact immédiat de l'air est toujours nécessaire. Le phlogistique revivifie les chaux métalliques par la voie sèche de nos laboratoires. Par rapport aux chaux calcaires, c'est par la voie humide que cette revivification a lieu; mais dans le laboratoire de la nature, qui recele les métaux à des profondeurs considérables, les terres métalliques sont élaborées par le principe du feu, par l'in-

termede de l'eau ; ainsi la revivification des métaux, comme celle des pierres calcaires, est dans la nature l'ouvrage de l'eau imprégnée d'un feu modifié qui se travestit sous mille formes différentes. Ce parallele bien fait est assurément très-frappant : à la vérité, il n'explique pas ce que c'est que le principe caché qui est le grand agent de la nature ; mais sa marche uniforme fera peut-être découvrir si c'est le feu seul comme feu ou comme *gas* ou air fixe ou acide qui opere ces merveilles.

Après avoir reconnu par les phénomènes de la calcination, qu'il ne reste à la pierre calcaire, lorsqu'elle a été calcinée, qu'un acide igné très-concentré, tellement avide d'eau que le moindre atôme humide qui s'en approche est promptement saisi, & qu'il se forme par-là une combinaison très-subite, M. Faujas passe aux phénomènes de la régénération de la matière calcaire. Toute la théorie de cette régénération consiste dans une dissolution parfaite opérée par l'intermede d'une eau fortement imprégnée d'un principe que la chaux elle même communique, & qui donne à cette eau la propriété de déposer la matière en forme de petits cristaux qui ont plus ou moins de dureté en raison du tems employé pour leur parfaite formation. Il paroît difficile d'assigner le tems nécessaire pour cette opération, puisque ce n'est qu'après 30 ou 40 ans que les mortiers des murs de fondation ont acquis leur parfaite dureté. Les belles expériences de M. Achard de Berlin, qui n'obtint des cristaux factices qu'a :

près 10 semaines, indiquent la marche lente de la nature, dont il faut toujours tâcher de se rapprocher : aussi lorsqu'on accélérera trop la cristallisation, les composés qui en résulteront, tels que les mortiers, seront-ils toujours friables & sans adhésion, parce que la dissolution aura été incomplète.

Il suit naturellement de ces principes, ainsi que de l'expérience, qu'il ne faudroit pas plus bâtir dans les ardeurs de la canicule que pendant l'hiver, puisque les constructions faites durant le printems & l'automne, sur-tout pendant les pluies, sont les meilleures. Il suit encore delà, que, puisque c'est par l'intermede de ce qu'on appelle *gas* ou air fixe, que la dissolution parfaite s'opere, ainsi que la meilleure cristallisation, il faut tâcher d'employer des matieres qui puissent fournir ce principe. Le fer, qui en contient beaucoup, & qui est répandu avec tant de profusion dans la nature, est le métal auquel il faut avoir recours; c'est pour cela qu'on a toujours employé dans les cimens la brique pilée; mais comme le fer n'y est pas en si grande abondance que dans la pouzzolane, cette substance préparée par la nature même doit être préférée & employée autant qu'il est possible.

Ces recherches de M. Faujas sur la pouzzolane sont terminées par les procédés qu'il a imaginés & suivis pour obtenir le meilleur mortier de pouzzolane, & qui lui ont réussi. Il commença d'abord par faire couvrir, au château de Serdepare, à une demi-lieue de

136 L'ESPRIT DE JOURNAUX ;

Montelimar , une terrasse voûtée en plein air , en employant parties égales de chaux vive , de pouzzolane & de gros sable. Cet essai réussit au-delà de l'espérance & forma un pavé de la plus grande solidité.

M. de Sartine , ministre de la marine , chargea notre auteur d'envoyer à Toulon plusieurs tonneaux de pouzzolane , afin d'en faire l'essai dans la mer ; M. Faujas se rendit dans cette ville , & avec MM. les commissaires de la marine en fit trois essais , le premier avec de la pouzzolane d'Italie , le second avec de la pouzzolane rouge du Vivarais , le troisième avec de la pouzzolane grise rougeâtre du même canton : ces matières furent amalgamées avec de la chaux vive , du gros sable , de la recoupe de pierre & de l'eau douce. On remplit ensuite de chacun de ces mélanges des caisses différentes , trouées de tous côtés , qui furent clouées & liées avec des chaînes de fer & coulées dans la mer , où elles sont restées plusieurs mois en épreuve. Il fut dressé de ces essais un procès-verbal déposé au contrôle de la marine.

Après cette opération , M. Faujas a fait couvrir dans sa maison de Montelimar , l'aire d'un salon ; il est parvenu à la former de la plus grande solidité , & il y a même fait dessiner une forme de carrelage très-propre ; il a fait ensuite construire une terrasse italienne , très-solide , de 32 toises de superficie , & sur une voûte sous laquelle on n'a éprouvé aucun suintement quelconque. M. Faujas a détaillé très-exactement ses procédés , qui sont faciles à fai-

fir ; la bonté & la solidité de ces ouvrages sont constatées par des procès-verbaux imprimés qui terminent ce travail sur la pouzzolane. (*)

(*La fin de cette analyse au journal prochain.*)

LES FASTES, ou *les Usages de l'année*, poème en seize chants ; par M. LE MIERRE. A Paris, chez P. Fr. Gueffier, libraire-imprimeur, rue de la Harpe, à la Liberté ; in-8vo. de 315. pag. 3 liv. broché. 1779.

LEs *Fastes* d'Ovide ont fourni à M. le Mierre l'idée du poème qu'il présente au public : mais ces deux ouvrages n'ont presque rien de commun que le titre ; Ovide décrit les cérémonies religieuses, & recherche l'origine des fêtes ; M. le Mierre peint les usages ; & les amusemens publics que chaque saison amène. Une mythologie riante offroit au poète latin des agrémens toujours nouveaux. L'imagination du poète françois étoit arrêtée par une religion sévère.

(*) Ces recherches sur la pouzzolane ont été imprimées séparément, sous le format in-8vo. pour la commodité des personnes qui s'occupent principalement de l'art de bâtir. Ce traité intéressant, & qui fait suite aux ouvrages de M. Lorient & de M. de la Faye, se vend à Paris, chez Nyon l'aîné ; à Grenoble, chez Cuchet, & dans les autres villes de l'Europe, chez les principaux libraires.

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le premier pouvoit à son gré embellir son récit des ornemens de la fable ; le second ne pouvant tirer le même parti de nos légendes , s'est jetté dans la philosophie , qui , dans un poëme , est toujours un triste supplément aux graces de la fiction.

Privé des ressources de la mythologie , M. le Mierre s'est presque borné à présenter un tableau de nos coutumes annuelles : il expose suivant l'ordre du calendrier , les assemblées , les foires , les mascarades , les promenades , les voyages que la mode prescrit en différens tems. Il résulte de ces descriptions ainsi entassées un ouvrage vague , sans but & sans fondement , qui ne consiste que dans des épisodes isolés qui ne sont point liés ensemble par un sujet principal.

Il est aisé de sentir que nous ne prétendons pas dissimuler les défauts du poëme des *Fastes* ; il en a sans doute , & nous indiquerons ceux qui nous ont le plus frappés ; mais on nous pardonnera d'être aussi empressés à indiquer des beautés qui ne sont peut-être pas assez remarquées. Nous croyons avec la plupart des gens de-lettres , que cette nouvelle production de M. le Mierre est fort au-dessous du poëme de la *Peinture* du même auteur : mais il nous semble aussi qu'on y rencontre souvent d'excellentes tirades , & qui ne peuvent sortir que de la plume d'un homme de beaucoup de talent. Il faudroit être difficile pour ne pas aimer ce portrait de Ste. Genevieve dans le premier chant.

C'est-là que tu naquis, toi dont le nom vanté
 Des échos de Nanterre est encore répété :
 Habitante des cieux, jadis simple bergère,
 Aujourd'hui de Paris l'étoile tutélaire ;
 Sixte né comme toi dans le sein des hameaux,
 Mercenaire gardien du plus vil des troupeaux,
 Que depuis la Fortune, en miracles féconde,
 Eleva par degrés au premier rang du monde,
 Au faite éblouissant de sa prospérité,
 M'étonne moins que toi dans ton obscurité.
 Ah ! qu'en sa politique, il est loin de la gloire
 Qu'une innocente vie assure à ta mémoire !
 Tu dois à ta vertu ce temple si pompeux
 Placé sur la montagne où tu reçois nos vœux :
 Si tu vécus obscure & pauvre & négligée,
 En sceptre après ta mort, ta houlette est changée.

Un autre morceau qui ne le cede point à celui-ci, est l'endroit où l'auteur peint un clair de lune.

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paroître.
 Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre !
 Eloigne, tes pavots, Morphée, & laisse-moi
 Contempler ce bel astre aussi calme que toi,
 Cette voûte des cieux mélancolique & pure,
 Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
 Ces sphères qui roulant dans l'espace des cieux,
 Semblent y ralentir leurs cours silencieux,
 Du disque de Phébé la lumière argentée
 En rayons tremblottans sous ces eaux répétée,
 Ou qui jette en ces bois à travers les rameaux
 Une clarté douteuse & des jours inégaux,
 Des différens objets la couleur affoiblie,
 Tout repose la vue & l'ame recueillie.
 Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,

140 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Le sage réfléchir, le savant observer ;
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure ,
Que ton pâle flambeau se leve & le rassure :
Le ciel où tu me luis est le sacré vallon ,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

Il n'étoit guere possible, ce nous semble ;
de peindre avec plus de vérité les différentes
affections que l'on éprouve en voyant un beau
clair de lune. M. le Mierre se montre ici le
rival du fameux Vernet, & la tirade est termi-
née par la pensée la plus ingénieuse.

Quoi de plus beau dans un autre genre que
ces quatre vers sur les tombeaux des rois à
St. Denis :

Pour mieux représenter leurs grandeurs abattues ,
L'artiste sur le marbre a couché leurs statues ,
N'osant montrer debout ces victimes du tems
Et redonner aux morts le maintien des vivans.

On trouvera encore des traits heureux dans
la description des *Patins*.

Au plus fort des hivers, sous l'âpreté des vents ,
La jeunesse au front gai, pour qui tout est printems,
Sous ses pieds place un fer & de sa lame agile
Sillonne des étangs la surface immobile.
Sur cette triste arene elle amene les ris ;
Comme dans les beaux jours sur les gazons fleuris ,
Par cent divers détours, jeux légers du caprice ,
On se croise, on se fuit sur la glissante lice ;
L'un, tout prêt à tomber, de son bras étendu,
Regagne en un clin-d'œil l'équilibre perdu ;
Un autre dans son cours, sur la glace infidelle,
S'arrête tout-à-coup, se débat & chancelle,

Il tombe; chacun rit, &c.

Il y a dans ce morceau quelques vers expressifs dont l'harmonie imitative fait image.

Sillonne des étangs la surface immobile

est un vers juste & précis qui exprime bien l'action & la marche rapide du patineur.

On se croise, on se fait sur la glissante lice

peint, par le moyen des s multipliées, le bruit des patins sur la glace. Les suivans sont aussi très-pittoresques & représentent bien les mouvemens, les attitudes, & la chute du patineur. Mais ces beautés sont défigurées par plusieurs défauts. *Sous l'âpreté des vents*, hémistiche peu correct. *Sur cette triste arene*, &c. Ces deux vers renferment une réflexion plate & déplacée. *Jeux légers du caprice* est une cheville.

La poésie descriptive domine dans cet ouvrage, qui n'est dans sa totalité qu'un amas de descriptions bien ou mal liées par des transitions légères. Ce genre, très-propre à augmenter nos richesses poétiques, est fort difficile à traiter parce que notre langue n'est pas abondante en termes nobles; parce qu'elle se refuse à une foule de petits détails dont le style seul peut relever la simplicité; enfin, parce qu'elle manque souvent d'expressions énergiques & précises pour peindre les grands objets. Il faut donc qu'un auteur qui veut réussir dans le genre descriptif connoisse à fond le génie de sa langue & toutes

les ressources qu'elle peut fournir ; qu'il soit doué d'un génie fécond & souple tout-à-la-fois, capable de prendre le ton des différens objets qu'il veut peindre, & de répandre sur ses tableaux cette variété agréable qu'on admire dans la nature ; il faut enfin qu'il ait un sentiment exquis du beau qui le guide dans le choix des traits & des circonstances qu'il doit exposer aux yeux de ses lecteurs ; un goût sûr qui lui fasse distinguer la nuance qui sépare le simple d'avec le bas & le trivial, le plaisant d'avec le burlesque, l'expression neuve & hardie d'avec celle qui est bizarre & forcée. Quoiqu'on trouve communément dans les peintures de M. le Mierre de l'esprit & des traits saillans, il paroît qu'en général le goût lui a manqué, & qu'il a rarement su choisir & les objets qu'il falloit peindre, & les couleurs qui leur convenoient. Pour en donner une preuve, nous choisirons un des morceaux les plus brillans du poëme ; c'est la description du bal de l'opéra.

Quelle masse mouvante, & quelle ardeur commune ?

Est-ce un peuple de fous descendus de la lune ?

L'un l'autre en tous les sens je les vois se presser ;

C'est ce bataillon Grec qu'on ne pouvoit percer ;

Pour un visage humain, mille faces postiches ,

Pagodes en vernis , ambulantes fétiches ,

Sous de longs nez crochus grimaces de carton.

Le plus jeune en vieillard , barbe blanche au menton ;

La plus jolie a pris la plus laide figure ;

Bâton d'aveugle en main le riche est sous la bure.

.

*Un fausset d'étiquette y déguisant la voix ,
 N'y permet qu'un langage & sans suite & sans choix.
 La liberté , l'amour , la feinte & la méprise ,
 Sont les divinités de ce lieu de franchise ;
 La vanité se tait , la raison s'étourdit ,
 Sous le masque indulgent la pudeur s'enhardit :
 Ici c'est un secret qu'a surpris l'artifice ,
 Une vengeance ailleurs qu'on tire avec malice ;
 Les intrigues par-tout , les sermens vrais ou faux ,
 Les ruses des amans , les pièges des rivaux ,
 Même la jalousie a pris l'air de la joie.
 Chacun avec ardeur se cherche , se coudoie ,
 Se quitte , se reprend , dans ces lieux enchantés ;
 Damis passe , repasse , attaque vingt beautés ,
 Questionne au travers du tourbillon qui roule ,
 N'attend pas la réponse & se perd dans la foule.*

Ce sujet étoit susceptible de beaucoup d'agrémens , & paroïssoit devoir égayer l'imagination du poëte ; mais M. le Mierre n'a pas su distinguer & saisir les objets gracieux qui s'offroient en foule à son pinceau ; son style est surtout dépourvu du coloris fin , délicat & léger , qui convenoit à un pareil tableau. Au lieu de présenter sous un jour agréable & riant ces masques différens , ces déguisemens si variés , il ne les montre que du côté le plus maussade & le plus dégoûtant ; ses images & ses expressions sont basses , triviales & burlesques. *Faces postiches , ambulantes fétiches , longs nez crochus , grimace de carton , barbe blanche au menton , bâton d'aveugle , fausset d'étiquette.* On ne reconnoît point dans ce style platement bouffon l'artifice délicat d'un agréable pinceau , qui , de l'objet le plus hideux , fait faire un objet aimable.

144 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

On fera plus content de la description des *marionnettes* ; elle est d'un genre comique & bouffon : ce qui la rend piquante , c'est une comparaison ingénieuse & maligne que l'auteur établit entre ces acteurs de bois & les véritables comédiens.

Petits acteurs charmans que l'on taille en plein bois ,
Trottant , gesticulant , le tout par artifices ,
Tirant leur jeu d'un fil , & leur voix des coulisses ,
Point soufflés , point sifflés , de douces mœurs entr'eux ;
Aucune jalousie , aucuns débats fâcheux ,
Cinq ou six fois par jour ils sortent de leur niche ,
Ouvrent leur jeu ; jamais de rhume sur l'affiche.
Grand concours ; on s'y presse , & ces petits acteurs ,
Fêtés , courus , claqués par petits spectateurs ,
Ont pour premier soutien de leurs scènes bouffonnes ,
Le suffrage éclatant des enfans & des bonnes.

Quoique M. le Mierre réussisse mieux dans les grotesques & les bambochades que dans les tableaux où il faut peindre la belle nature , il se livre cependant trop à ses saillies , & parmi quelques traits d'un comique original , il lui échappe souvent des plaisanteries fausses , insipides & forcées. On en remarque plusieurs de cette nature dans la description des jardins anglois.

Qui ne riroit de voir ce grotesque tableau ,
Des cabarets sans vin , des rivières sans eau ,
Un pont sur une ornière , un mont fait à la pelle ,
Des moulins qui dans l'air ne battent que d'une aile ;
Dans d'inutiles prés des vaches de carton ,
Un clocher sans chapelle , & des forts sans canon ,
D.

*Des rochers de sapin & de neurves ruines ,
Un gazon cultivé près d'un buisson d'épines ,
Et des échantillons de champ d'orge & de bled.*

La manie des François jaloux de resserrer dans un petit espace ce que les anglois étalent dans de vastes jardins , prêtoit à une critique fine & ingénieuse ; mais les railleries de M. le Mierre sont la plupart outrées & d'un comique trop bas.

On trouvera un meilleur ton de plaisanterie dans l'énumération que fait l'auteur des différentes sortes de personnes qui vont aux eaux.

*Je vois auprès de lui (du guerrier) Lise se lamentant ,
Rose décolorée & qui vient languissante
Refleurir dans le sein de cette eau bienfaisante.
Un hypocondre Anglois de son spleen consumé ,
Un livide Espagnol par la bile enflammé ,
Le chanoine amaigri , scandale du chapitre ,
Les vaporeux titrés , les vaporeux sans titre.
Ne croyez pas pourtant que la source des bains
Ne prodigue ses flots qu'à d'infirmités humains ;
Toujours le plus plaintif n'est pas le plus malade ;
Il est des maux d'emprunt , des langueurs de parade.
Un peuple féminin que Sénac fatigué ,
Exprès pour s'en défaire , aux bains a relégué ;
D'autres vont d'habitude à cette eau salubre
Humecter tous les ans leur chef visionnaire.
Plus d'un oisif y vient pour guérir son ennui
Sans songer au secret d'en préserver autrui.
Toutefois au milieu de ces fous aquatiques
Sont esprits amusans , charmantes lunatiques ,
Qui malades par air , faites pour le plaisir ,
Se départent souvent du projet de languir.
Un nouveau Céladon a suivi sa bergère ;*

Céliante alléguant un mal anniversaire,
 Et pour fuir par semestre un importun mari,
 Dans l'onde, *autre syrius*, a cherché cet abri.

Il y a néanmoins encore dans cette description quelques plaisanteries fades , exprimées d'une manière plus burlesque que plaisante. Par exemple , *les vaporeux titrés , les vaporeux sans titre , humecter leur chef visionnaire , sous aquatiques , charmantes lunatiques , &c.*

On peut regarder comme une espèce d'épisode le portrait que M. le Mierre a tracé du docteur *Young* ; c'est un des meilleurs morceaux du poëme.

Détracteur de la vie , *Young* , Anglois farouche ,
 Noctambule pressé que le soleil se couche ,
 Pour méditer en paix tes funestes tableaux ,
 Apôtre de la mort , prêchant sur des tombeaux ,
 De quoi m'entretiens-tu ? Sous quel jour infidèle ,
 Vois-tu donc les devoirs de la race mortelle ?
 Lorsque loin des vivans tu vis auprès des morts ,
 Rêveur infortuné , crois-tu veiller ? Tu dors.
Young , pourquoi semblable à l'orage en furie ,
 Viens-tu coucher les fleurs dans le champ de la vie ?
 En proie aux maux du corps , en butte aux noirs chagrins ,
 Les jours de l'homme hélas ! sont-ils donc trop sereins ?
 Et veux-tu sans pitié pour les maux qu'il endure ,
 Ajouter à l'impôt qu'il paie à la nature ?

Nous voudrions pouvoir citer encore quelques autres morceaux de différens genres , qui font honneur au poëte , tels que l'image de la majesté royale , devant qui toute autre grandeur dispaeroit , tirade qui se trouve vers le

commencement du quatorzième chant, celle du jour des morts, à commencer de ce vers ; *entendez-vous ces sons* , &c. Mais sur-tout dans le quinzième chant, le morceau qui concerne le parlement de Paris : *comme la fable a peint cette île de Délos* , &c. &c. Nous ne parlons pas des vers séparés, tels que celui-ci, qui est dans la bouche de tous ceux qui se plaisent à citer des vers heureux :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Ce vers qui termine l'invocation à la variété est charmant ; c'est dommage qu'il ne soit pas amené par celui qui le précède. Cette observation nous conduit à faire remarquer encore la négligence d'un très-grand nombre de vers qui paroissent faits à la hâte ; c'est une manière tantôt sèche, tantôt prosaïque.

L'auteur veut-il peindre l'affluence des habitans de la ville dans les campagnes des environs, il dit :

Jamais en plus grand nombre on ne se rassembla,
Et par le mouvement la ville est encor-là.

Ensuite il tâche de donner une idée de la manière dont on joue la comédie dans les châteaux. *Le noble* , dit-il,

Aujourd'hui plus instruit, & pour les arts formé,
Cherche à mettre en son jeu de l'ame à jour nommé.

Plus loin, il se plaint de l'obscurité dont s'enveloppe la nature :

148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Hélas ! d'une ombre épaisse , aux yeux les plus perçans ,
La nature a caché *ses secrets agissans*.

Il seroit facile de multiplier ces fortes de citations. Ce qui rend encore la lecture de ce poëme pénible est la multitude d'idées bizarres, de vers durs & recherchés que l'auteur semble avoir pris plaisir à y rassembler. S'il veut faire entendre que la journée de Fontenoi a coûté beaucoup de sang , il se fatigue l'imagination , pour exprimer ainsi cette pensée d'une façon extraordinaire :

La branche du ciprès fut le nœud du trophée.

Les écoliers accoutumés à ce qu'ils appellent de l'abondance , boivent du vin pur le jour du Landit : M. le Mierre dit qu'ils *repêchent Bacchus qu'on noyoit sous les eaux*.

A la messe rouge, les conseillers sont

Peus en robe à longs pans , & que la pourpre a teinte.

Le four est

L'âtre en voûte où les feux doivent dorer le pain.

L'auteur exhorte l'habile artiste à représenter les belles actions de ces derniers tems ; peins , lui dit-il ,

Peins Bouffard , montre en lui huit efforts héroïques.

Voici encore deux vers remarquables par un excès de rudesse : il est question des villageois nouvellement enrôlés ,

Tout oreille , tout yeux devant ces vétérans
 D'humeur brusque , mais bons , gens d'honneur , restés
 francs.

Enfin , M. le Mierre appelle cette espece de
 curiosité ambulante , que l'on montre aux Bou-
 levards un *spectacle en boîte & peuplé d'acteurs*
nains.

Opéra sur roulette & qu'on porte à dos d'homme ,
 Où l'on voit par des trous les héros qu'on renomme.

Ce dernier exemple , & beaucoup d'autres que
 nous pourrions rapporter , montre que l'auteur ,
 en se livrant trop à la gaieté , n'a pas toujours
 su éviter la bouffonnerie. Autre reproche gra-
 ve , c'est de ne pas assez respecter la langue.
 Quand il en a besoin pour son vers , il ne fait
 aucune difficulté de mettre au pluriel des noms
 qui ne sont d'usage qu'au singulier , comme
 dans ce vers :

Combien peu de la terre ont secoué *les fanges.*

Ailleurs , ce sont des constructions peu exactes
 & qui jettent de l'obscurité sur sa pensée.
Lubin , dit il , dans le douzieme chant , conte
 les rendez-vous des bergers ,

Eglé surprise un soir , les injures d'Alain ,
 Trompeuse , cœur léger , tournant comme un moulin.

Il est sûr que ce qu'il a voulu dire est presque
 impossible à deviner.

Les citations que nous venons de rassembler

sont toutes frappantes , & nous croyons que les observations que l'on pourroit y ajouter se présentent d'elles-mêmes. Les beaux morceaux indiqués dans cet extrait , inontrent que M. le Mierre a fait souvent preuve d'un talent distingué , même dans le poëme des *Fastes* : mais le reste prouve aussi que la partie qui lui manque le plus , est celle du goût , qu'il ne sauroit par conséquent trop consulter des amis sévères , ni même trop provoquer cette sévérité avec une sorte d'inquiétude.

(*Journal de Paris ; Année littéraire.*)

*LETTRES sur l'emprunt & sur l'impôt , adressées à M*** , par M. RILLIET DE SAUSSURE , citoyen de Geneve , conseiller au grand-conseil. 1779.*

L'EDIT du roi , du 27 novembre 1778 , a donné lieu à ces lettres qui circulent aujourd'hui dans Paris , & y font une sensation vive parmi ceux qui s'occupent de calculs & de spéculations de finances. L'auteur , très-connu dans la république des lettres , établit comme un principe incontestable , que les intérêts de chaque emprunt doivent être représentés par un impôt d'égale valeur , non sur le payfan , dont la ruine entraîne celle de l'état , mais sur la classe des riches , dont il seroit à propos de réduire le luxe , réduction qui ne seroit pas

même un mal de vanité , puisqu'on la rendroit proportionnelle. » L'impôt qui tombe sur la » classe des riches ne l'appauvrit point , s'il » accompagne un nouvel emprunt La » France emprunte quarante millions , & cons- » titue trois millions six cens mille livres de » rentes nouvelles : d'autre part , elle établit » trois millions six cens mille livres d'impôts » sur les riches , pour une durée seulement de » vingt-cinq ans , parce que l'emprunt est via- » ger : n'est-il pas certain qu'avant quatre ans » les François auront autant de contrats de » rentes & de promesses , qu'ils en avoient » quatre ans auparavant , outre les dernières » rentes constituées ; & que , conséquemment , » ces dernières leur viendroient à profit ? « L'auteur prétend & prouve que la majeure partie des capitaux , empruntés par les rois & versés dans la France même , a augmenté ses productions , fécondé les arts , accru les exportations , & ramené un nouvel or. Le commerce & les arts doivent leur vie au prodigieux mouvement que les emprunts des rois imprimerent à l'argent , aux nombreux rentiers que ses emprunts produisirent ; il ne faut donc pas craindre les impôts qui tombent sur la classe des riches dans le cas d'un emprunt , parce que l'on rend d'une main ce que l'on a pris de l'autre , les riches étant les seuls qui puissent , par les emprunts , acquérir de nouvelles rentes , desquelles sur-tout ils n'auront à craindre aucune réduction.

» Que le roi , poursuit l'auteur , mette donc

» des impôts sur les riches & généralement sur
 » les très-grandes villes ; que pour la défense
 » de l'état il s'endette sans crainte ; qu'il s'en-
 » dette, c'est-à-dire, qu'il reçoive passagère-
 » ment de vous la possession, s'il est besoin,
 » de tout votre or ; il vous le relâchera inces-
 » samment ; & quand le capital vous fera ren-
 » tré, il ne laissera pas de vous en payer une
 » rente perpétuelle. Vous n'aurez rien fait con-
 » tre vous, car l'impôt que vous payerez &
 » la rente que vous recevrez, se balançant,
 » ce sera comme s'il n'y avoit ni impôt ni
 » rente. « Mais quelle espece d'impôt mettra-
 t-on sur les riches ? M. Rilliet n'est embarrassé
 que sur le choix. Il propose l'exemple de l'An-
 gleterre qui a mis un droit considérable sur les
 cartes dont chaque jeu coûte actuellement qua-
 rante-huit sols de France dans Londres & dans
 les provinces ; il veut que chaque bouteille de
 vin entrant à Paris paye un gros droit. Mais
 il ne parle que des vins délicats ; avant l'impôt
 on les buvoit par plaisir, on les boira encore
 par vanité ; tous les ouvrages de modes & de
 luxe sont des objets susceptibles de taxe. Les
 riches seuls se les procurent ; plus le prix
 en est haut, plus on se sent d'envie de les
 acheter.

La législation actuelle de l'Angleterre est ap-
 préciée à sa juste valeur par M. Rilliet qui,
 quoique républicain, reconnoît que *les gran-
 des & belles réformes nous viennent des monarques ;
 leur puissance législative est perfectible, celle des ré-
 publiques ne l'est pas.*

» Quand la sagesse elle-même , ajoute-t-il ,
 » descendroit dans le parlement d'Angleterre ,
 » pour l'éclairer sur des matieres nouvelles ;
 » quand les ténèbres de l'erreur commence-
 » roient à se dissiper devant sa lumiere , l'en-
 » vie y rameneroit encore les ténèbres. Sans
 » doute l'envie élève aussi sa voix dans le con-
 » seil des rois ; mais les rois , d'un regard , peu-
 » vent confondre l'envie. Quand le prince
 » fait vouloir , aucune voix ne compte que la
 » sienne. «

Une adresse simulée au feu roi , renferme
 des vues nobles , généreuses & autant fondées
 sur la raison que sur l'expérience. L'auteur in-
 siste sur la nécessité d'humilier l'Angleterre ,
 qui , à la rivalité la plus extravagante , a joint
 l'injustice la plus criante. Mais il exhorte le
 prince à faire des emprunts , seules ressources
 avec lesquelles , sans appauvrir la nation , il
 prétend accabler les Anglois. Un foible emprunt
 ne peut être utile ; c'est à ce point que l'auteur
 ramene ses observations ; & il prétend qu'épar-
 gner les emprunts c'est les prodiguer. Il trouve
 qu'avec cent mille hommes de moins dans les
 troupes de terre , le roi se procurera trois cens
 vaisseaux de ligne , ce qui est infiniment plus
 nécessaire à la France que des garnisons nom-
 breuses , oisives & dispendieuses , entassées dans
 les villes frontieres ; d'ailleurs , selon M. Ril-
 liet , en aucun cas , le prince ne sera obligé de
 remettre sur pied ces cent mille hommes sup-
 primés ; puisqu'ayant alors de bons matelots ,
 on pourra , en cas d'attaque , même sur terre ,

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX

faire usage de leur valeur. Revenant encore sur les gros emprunts, notre auteur assure, que dès que les prêteurs seront aussi assurés des intérêts de leur part qu'ils le sont des fruits de leurs terres, ils faciliteront toujours des emprunts dont les capitaux seront représentés par l'impôt. » Achevez, dit-il, d'emprunter deux » cens millions pour cette année-ci. Ouvrez, » au mois de novembre, un second emprunt » de trois cens millions pour l'année 1780. » Représentez les intérêts de ces sommes pour » l'imposition en apparence de vingt-cinq mil- » lions, en deux années, sur les objets de » luxe; ou si vous voulez absolument imposer » de nouveaux vingtièmes, épargnez du moins » les payfans. Epargnez-les; parce que l'op- » pression du payfan est un moyen qui réunit » tous les vices. Il est tout-à-la-fois barbare » & ruineux pour le royaume; il est d'ailleurs » illusoire. L'Angleterre se rira toujours d'un » moyen qui a une borne nécessaire, par-delà » laquelle on ne peut pas s'étendre, & qui, » par cela même doit céder à tous les moyens » tirés des impôts sur le luxe, qui, par leur » nature, ne connoissent aucune borne. Em- » pruntez cinq cens millions en deux années, » épargnez les payfans, & du reste, s'il le » faut, faites comme il vous plaira: & avant » la fin de l'année prochaine, avant que les » fonds du second emprunt soient tous rentrés » au trésor, vous aurez la paix, & vous aurez » une paix équitable. Après la plus longue » guerre, on est toujours maître, avec un

» impôt applicable à une caisse d'amortissement,
 » d'abaisser la dette, & il est facile de la main-
 » tenir dans cet état d'oscillation pendant toute
 » la durée de la monarchie, sans se mettre en
 » peine qu'elle s'accroisse, quand les paix sont
 » courtes. «

Cette brochure est terminée par des notes, dans l'une desquelles l'auteur nous apprend qu'il a proposé au ministre & à la caisse d'escompte le seul bon projet de banque qui soit admissible: c'est aux gens du métier à prononcer sur la justesse de toutes ces idées financières.

(*Journal de littérature, des sciences
& des arts.*)

PHILOSOPHICAL transactions, &c. *Transactions philosophiques de la société royale de Londres* vol. LXVIII, pour l'année 1778. Part. 1. In-4to. Londres chez Davis.

Nous avons annoncé dans notre journal de septembre de l'année dernière, page 171, la seconde partie du volume précédent. Celui que nous annonçons ne paroît pas moins riche ni moins intéressant. Voici les articles que contient la première partie.

ARTICLE I. *Lettre de sir William Hamilton à sir John Pringle, président de la société royale, contenant la description de certains vestiges de volcans sur les rivages du Rhin.* Cette lettre com-

mençe par le détail des observations faites par M. Hamilton pour s'affurer de l'existence de ces anciens volcans.

» Comme je ne me rappelle pas d'avoir ja-
» mais entendu dire qu'il ait existé ancienne-
» ment des volcans sur les bords de cette ri-
» viere , j'ai le plaisir de vous envoyer quel-
» ques remarques imparfaites que j'ai eu oc-
» casion de faire dans un voyage de quelques
» jours très-agréable sur le Rhin , en allant de
» Bonn à Mayence. Le premier signe évident
» de l'existence d'anciens volcans dans cette con-
» trée, s'est offert à moi dans la cour du pa-
» lais de l'électeur palatin à Duffeldorf , qui est
» nouvellement pavée d'une lave exactement
» semblable à celle de l'Etna & du Vésuve. Sur
» les informations que j'ai prises , on m'a dit
» que cette matiere étoit tirée d'une carriere
» appartenante à l'électeur à Unkel entre Bonn
» & Coblentz. Quand j'arrivai aux portes de
» Cologne , je fus frappé à la vue d'une infi-
» nité de colonnes basaltiques , qui font par-
» tie des murailles de la ville , & je remarquai
» que des colonnes semblables servoient de bor-
» nes dans les rues & à la porte de chaque
» maison ; la plupart sont de forme pentagone ,
» mais il y en a quelques-unes de forme hexa-
» gone , & on en voit très-peu de quadrangu-
» laires ; elles ont beaucoup de ressemblance
» avec les basaltes de la chaussée des Géans ,
» mais elles n'en ont pas les articulations régu-
» lieres. J'ai appris qu'on les tiroit aussi de la
» carriere d'Unkel , & que la ville de Colo-

» gne avoit le droit de tirer de cette carrière
 » autant de pierre qu'elle pouvoit en avoir be-
 » soin. J'ai remarqué pareillement que les murs
 » de la plupart des anciens édifices de Cologne
 » étoient de *tuffa* exactement semblable à celle
 » de Naples & des environs. J'ai appris que cette
 » espèce de pierre abondoit sur les bords du
 » Rhin entre Bonn & Coblantz. Cela m'a en-
 » gagé à y faire une attention particulière, &
 » en approchant de Bonn, je fus frappé des
 » formes volcaniques du *Sevenbergen* ou des *sept*
 » *montagnes*, qui sont à deux lieues de cette ville
 » de l'autre côté du Rhin. On voit dans
 » les remparts & dans les rues de Bonn une
 » grande quantité de ces colonnes de basalte
 » dont j'ai parlé, & la ville est pavée de lave.
 » La pierre dont on s'y sert communément pour
 » bâtir, est une production volcanique très-dure
 » & très-compacte, semblable à celle qu'on trou-
 » ve à Pianura près de Naples, & de l'espèce
 » nommée Piperno en Italie ; elle a quelque
 » ressemblance avec la pierre de taille, mais
 » en l'examinant de plus près on voit que c'est
 » un mélange de fragmens de lave & d'autres
 » substances volcaniques.

M. Hamilton rapporte ensuite qu'ayant
 examiné plusieurs parties des *sept-montagnes* près
 de Bonn, il trouva qu'elles étoient composées
 de *tuffa* & de lave, & il ajoute qu'on distingue
 encore sur ces montagnes les *crateres* d'où la
 lave découloit anciennement. Il décrit encore
 d'autres productions volcaniques qui se trouvent
 en divers endroits sur les bords du Rhin, &

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dont on se sert pour paver , pour bâtir , &c.
& il fait connoître l'usage plus curieux auquel
les Hollandois les emploient.

» Je ne dois pas oublier une autre circon-
» stance curieuse. A Andernach , entre Bonn
» & Coblenz , j'ai vu sur les bords du Rhin,
» de vastes monceaux de *tuffa* nouvellement
» coupée , & des bâtimens hollandois qui s'en
» chargeoient ; j'ai su par les informations que
» j'ai prises , que la Hollande fait avec cette ville
» un commerce assez considérable de cette ma-
» tiere , que les Hollandois réduisent , au moyen
» de leurs moulins à vent , en poussiere , dont
» ils se servent comme de pozzolane pour bâtir
» sous l'eau. Cela répond à une idée que j'a-
» vois exposée dans une de mes premieres let-
» tres à la société royale , savoir que les *tuf-*
» *fas* de Naples étoient composées d'une poz-
» zolane préparée par le feu volcanique dans
» les entrailles de la terre , & qui se mêlant
» avec de l'eau dans le tems de l'explosion ,
» formoit une sorte de mortier ou de ciment
» naturel. Les Hollandois réduisent cette ma-
» tiere à son premier état de pozzolane.

ARTICLE II. *De la chaleur des animaux & des*
végétaux , par M. Jean Hunter. Cet article con-
tient plusieurs observations & expériences cu-
rieuses sur l'effet que les différens degrés de
chaud & de froid produisent sur les animaux
& sur les végétaux. M. Hunter fait voir que
les différentes especes d'animaux , aussi-bien que
les différentes parties d'un même animal , ont
naturellement des degrés de chaleur différens ,

& que la constitution de chaque individu , s'op-
 pose à ce que son degré naturel de chaleur éprouve
 d'altération , c'est-à-dire , que quand un corps
 vivant est placé dans une atmosphère plus chaude
 que lui , quoique sa chaleur s'augmente un peu ,
 elle ne monte cependant pas au degré du *me-
 dium* environnant , & que quand ce corps est
 placé dans une atmosphère plus froide que lui ,
 il ne se refroidit pas non plus au même point.
 Voici quelques réflexions de M. Hunter sur l'es-
 pece de correspondance qu'on remarque entre
 le froid & le sommeil. » Il est assez difficile
 » d'expliquer autrement que par le sommeil
 » pourquoi la chaleur du loir descend au degré
 » 80 dans une atmosphère qui est entre les de-
 » grés 50 & 60 , mais je suis porté à soup-
 » çonner que ce principe est étranger à la ques-
 » tion , car le sommeil est un effet qui a lieu
 » dans tous les degrés de chaud & de froid.
 » Dans les animaux chez lesquels les actions
 » volontaires sont suspendues , il paroît être un
 » effet provenant d'un certain degré de froid
 » qui agit comme sédatif , & par lequel les fa-
 » cultés animales sont proportionnellement af-
 » foiblies , en conservant toujours le pouvoir
 » d'exercer toutes les fonctions vitales ; mais
 » au-delà de ce degré le froid semble agir com-
 » me un stimulant , & les facultés animales
 » sont excitées à agir pour leur propre conser-
 » vation. Il est plus que probable que beau-
 » coup d'animaux sont dans ce cas , & que
 » chaque espèce a son degré de froid dans le-
 » quel les actions volontaires sont suspendue-

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Quand un homme est endormi, il est plus
» froid que quand il est éveillé; & je trouve
» en général que la différence est d'environ un
» degré & demi, & de moins quelquefois.
» Mais cette différence dans les degrés de froid
» que présentent l'homme endormi & l'homme
» éveillé, n'est pas une cause du sommeil, c'en
» est un effet; car beaucoup de maladies pro-
» duisent un plus grand degré de froid dans la
» machine animale, sans occasionner la moin-
» dre tendance au sommeil; donc le défaut d'ac-
» tivité des animaux provenant du froid est dif-
» férent du sommeil, &c.

M. Hunter n'a jamais trouvé qu'un animal, entièrement gelé pût être rappelé à la vie; mais il a observé souvent, qu'on pouvoit faire revivre une partie gelée, en la dégelant aussitôt. Il n'en est pas de même pour les végétaux, la partie gelée mourant toujours après le dégel.

Article III. *Force de la poudre à canon enflammée, & vélocités initiales des boulets de canon, déterminées par des expériences, d'où l'on déduit aussi le rapport de la vélocité initiale, à la pesanteur du boulet & à la quantité de la poudre; par M. Charles Hutton, de l'académie militaire de Woolwich.* L'importance des matieres traitées dans cet article, a mérité à son auteur la médaille que la société royale accorde tous les ans le jour de S. André pour les meilleures expériences faites dans le cours de l'année.

Article IV. *Nouvelle observation sur l'habitude de loucher, par M. Erasme Darwin, communiquée à la société royale par M. Thomas Aisle.* Le fu-

jet de cette observation étoit un enfant âgé d'environ cinq ans, & voici les principales remarques auxquelles il a donné lieu.

I. Il ne voyoit chaque objet qu'on lui présentoit que d'un œil à la fois.

II. Si on lui présentoit l'objet du côté droit, il le voyoit de l'œil gauche; si on le lui présentoit du côté gauche, il le voyoit de l'œil droit.

III. Il tournoit la prunelle de l'œil qui étoit du même côté que l'objet, dans une telle direction, que l'image de l'objet pouvoit tomber sur cette partie du fond de l'œil où entre le nerf optique.

IV. Quand un objet étoit placé directement devant lui il tournoit un peu la tête d'un côté, & observoit cet objet de l'œil qui en étoit le plus éloigné, dirigeant l'autre de la manière qu'on vient de dire; & quand il étoit fatigué de voir de cet œil, il tournoit sa tête de l'autre côté, & considéroit l'objet de l'autre œil, avec la même facilité; mais jamais il ne dirigeoit à la fois vers cet objet les axes de ses deux yeux.

V. Il lisoit des lettres écrites sur des morceaux de papier, & les nommoit avec une égale facilité & à une égale distance, de quelque œil qu'il les regardât.

Ces remarques firent d'abord imaginer à M. Darwin qu'il n'y avoit point de défaut particulier dans un œil plutôt que dans l'autre, ce qui est ordinairement le cas de ceux qui louchent, comme l'ont observé M. de Buffon &

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le docteur Reid, & il fut porté à conclure que l'incommodité de cet enfant provenoit d'une mauvaise habitude de tourner les yeux, probablement occasionnée par la forme de son bonnet qui avançant trop des deux côtés du visage, l'avoit forcé de regarder les objets obliquement & de l'œil opposé. Mais dans un supplément à cet article, M. Darwin abandonne ce sentiment, & reconnoît qu'il existoit originairement une différence entre les deux yeux de l'enfant. Il l'a guéri en grande partie de cette difformité, en l'obligeant de fixer sa vue directement devant lui, & pour cela il lui a fait porter pendant un tems considérable des especes de lunettes de papier ou de carton qui l'empêchoient de voir les objets de côté.

ARTICLE IV. *Cure d'une contraction musculaire, par le moyen de l'électricité, par M. Partington, communiquée dans une lettre à M. Guillaume Henly.* Le sujet sur lequel M. Partington a opéré étoit une jeune dame. En passant d'une chambre chaude dans un endroit plus froid, elle sentit tout-à-coup une douleur dans la tête & au cou; & dans le cours d'un mois sa tête se trouva comme tordue & violemment attirée sur l'épaule droite. M. Partington & M. Henly la guérèrent complètement en tirant des étincelles des parties affectées des deux côtés du cou.

ARTICLE VI. *Description d'une grosse pierre de Cape Town, dans une lettre de M. Anderson à sir John Pringle, président de la société royale, suivie d'une lettre de sir William Hamilton au même, sur*

des morceaux de ladite pierre , vus par l'auteur de la lettre. Cette immense pierre est à environ trente milles de CapeTown , au haut d'une chaîne de petites collines. Elle a près d'un demi-mille de tour , & sa hauteur est égale à la moitié de sa longueur. D'après l'inspection des morceaux de cette pierre envoyés en Angleterre , M. Hamilton prétend que c'est du granite ; il observe que les plus hauts sommets des Alpes sont composés de granite de même nature , & paroissent avoir été élevés à cette hauteur par des exhalaisons , des explosions volcaniques , ou d'autres causes semblables. Cet immense fragment de granite , aura sans doute été formé de cette manière. *La plupart*, ajoute M. Hamilton , *des montagnes appelées primitives , ce qui n'est selon moi qu'un mot , sont de la même nature.*

ARTICLE VII. *Lettre de M. Nathaniel Polhill , écuyer , membre du parlement pour le bourg de Southwark , à M. Jean Belchier , membre de la société royale , sur les améliorations faites par M. Debraw dans l'éducation des abeilles.* M. Polhill s'accorde avec Debraw sur ce que ce dernier dit de l'utilité des bourdons , & il convient d'avoir une fois perdu un essaim très-florissant en voulant les détruire , dans la fausse idée qu'ils étoient inutiles. Il confirme aussi l'existence d'une plus petite espèce de bourdons , & il ajoute :

» Les gros bourdons consomment une grande
 » quantité de vivres , & aussi-tôt que le tems
 » de la ponte est passé , ils sont tous détruits
 » par les abeilles travailleuses , sans doute pour
 » éviter la dépense qu'ils occasionneroient si on

164 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» les gardoit, & il n'en paroît pas jusqu'au mi-
 » lieu d'avril, tems auquel le miel est en abon-
 » dance; quoique la ponte commence en mars,
 » ou si le printems est avancé, à la fin de fé-
 » vrier; de-là on peut très-bien conclure selon
 » moi, que les petits bourdons sont conservés
 » par les abeilles pour féconder les œufs dans
 » le printems, de préférence aux gros, parce
 » qu'ils consomment moins de miel, ce qui n'est
 » pas un objet de peu de considération, la
 » plupart des ruches n'étant pas assez bien four-
 » nies pour avoir du miel de reste dans cette
 » saison.

ARTICLE VIII. *Méthode perfectionnée de tanner le cuir*, par M. David Macbride, *communiquée à la société royale*, par sir John Pringle. Pour faciliter aux lecteurs ordinaires l'intelligence de sa méthode, M. le docteur Macbride commence par décrire l'ancienne, & ensuite il explique en quoi la sienne diffère de celle-là. Pour le veau & les autres peaux légères, la seule différence consiste à se servir d'eau de chaux au lieu d'eau ordinaire pour la fosse dans laquelle on les met tremper, & pour les peaux plus épaisses, à substituer à l'eau fermentée avec le grain, une dissolution d'esprit de vitriol. M. Macbride fait voir que le cuir tanné suivant cette méthode est d'une meilleure qualité, qu'on le prépare avec moins d'écorce de chêne, & en moitié moins de tems que suivant la méthode ordinaire.

ARTICLE IX. *Observations sur la population & les morts de Chester, dans l'année 1774*; par M.

Jean Haygarth. C'est à la situation de la ville de Chester sur un roc, dont le sommet est élevé de cent pieds au-dessus de la haute mer, & de quarante au-dessus de la plaine environnante, ainsi qu'à la forme particulière des bâtimens de cette ville, que M. le docteur Haygarth attribue la salubrité de l'air qui y regne & qui est telle que d'après les tables de mortalité contenues dans cet article, il ne meurt annuellement dans cette ville qu'une personne sur quarante, tandis qu'à Londres, Vienne, Edimbourg, &c. il en meurt une sur vingt, & que la moindre proportion dans les grandes villes, est d'une personne sur vingt-huit. L'intérieur de Chester est aussi plus sain que les extrémités, le rapport des morts aux vivans dans l'enceinte des murs de la ville, n'étant que d'un à cinquante-huit, ce que M. Haygarth attribue à la grande élévation de cette partie, d'où les eaux découlent dans les parties inférieures où elles sont en quelque sorte stagnantes. Il résulte des mêmes tables qu'il y a à Chester 3428 familles & 14713 personnes, dont 6697 mâles & 8016 femelles; le nombre des veufs est de 258, & celui des veuves de 736.

ARTICLE X. *Détails de quelques expériences électriques; par M. Guillaume Swift, dans une lettre à M. John Glen King, de la société royale.* Ces expériences qui sont claires, simples & convaincantes, concourent à démontrer ce que tant d'autres ont déjà prouvé, que les conducteurs à pointes soutirent l'électricité des nuages en silence & sans danger, &c.

ARTICLE XI. *Description de l'isle de Sumatra, &c. par M. Charles Miller, communiquée à la société royale par M. Edouard King, écuyer.* L'auteur de cet article, fils du fameux botaniste Miller, réside à Sumatra au service de la compagnie des Indes. Il donne des détails très-curieux sur les mœurs & les coutumes des habitans de cette isle, qui paroissent devoir être rangés au nombre des cannibales.

» Ce pays, dit l'auteur, est très-montagneux,
 » & d'un accès fort difficile, les chevaux ne
 » pouvant pas aller sur les montagnes. J'étois
 » obligé de marcher à pied dans tous mes voya-
 » ges, & dans beaucoup d'endroits d'aller pieds
 » nuds, à cause de la roideur des précipices. Les
 » habitans sont un peuple libre, & vivent dans
 » de petits villages appelés *Doofans*, indépen-
 » dans les uns des autres, & gouvernés par
 » des chefs particuliers, qu'on nomme *Doo-*
 » *pattee*. Ils ont quelques loix écrites, d'après
 » lesquelles ils punissent les crimes & jugent
 » les procès. Ils ont pour la plupart, & sur-tout
 » les femmes, des tumeurs à la gorge, dont
 » quelques-unes sont grosses comme la tête
 » d'un homme, mais qui en général sont de
 » la grosseur d'un œuf d'autruche, & qui res-
 » semblent aux goîtres des habitans des Alpes.
 » Ils attribuent cette difformité à l'usage qu'ils
 » font d'une eau froide & blanche ; j'imagine
 » que c'est quelque eau minérale qu'ils enten-
 » dent par-là. Près de leur contrée est un vol-
 » can ; le pays est très-montagneux, & abonde
 » en soufre, j'ose dire aussi en métaux, quoi-

» qu'on n'y travaille aucune mine. Si cette in-
 » commodité est produite par cette cause, peut-
 » être celle des habitans des Alpes provient-
 » elle d'une cause semblable, & non pas, com-
 » me on l'a imaginé, de l'eau de neige; il est
 » certain qu'il n'y a pas ici de neige pour
 » occasionner une telle maladie. Dans presque
 » toutes les parties de l'intérieur du pays,
 » en allant de *Moco-moco* au Nord, on trouve
 » de l'or & un peu de fer; mais cette ma-
 » ladie y est inconnue. J'y ai trouvé un petit
 » ruisseau d'eau sulphureuse, qui étoit si chaude,
 » à un quart de mille de sa source, que je
 » n'ai pas pu la traverser à pied.

» La contrée qu'on nomme *Cassia*, est située
 » dans le premier degré de latitude nord,
 » dans l'intérieur des terres au-delà de notre
 » établissement de *Tappanooly*; elle est très-
 » peuplée; ses habitans se nomment *Battas*,
 » & different de tous les autres habitans de
 » Sumatra par le langage, les mœurs & les
 » coutumes. Ils n'ont pas de culte religieux,
 » mais ils ont quelque idée confuse de trois
 » êtres supérieurs, dont deux sont d'une na-
 » ture bienfaisante; le troisième est un mauvais
 » génie qu'ils nomment *Murgiso*, & auquel ils
 » ont coutume d'adresser une espèce de chant,
 » pour détourner sa maligne influence. Ils pa-
 » roissent croire que leurs ancêtres sont des
 » êtres d'un ordre supérieur, qui veillent tou-
 » jours sur eux. Ils n'ont pas de roi, mais ils
 » vivent dans des villages nommés *Compongs*,
 » qui sont absolument indépendans les uns des

» autres, & perpétuellement en guerre ensem-
 » ble ; ils fortifient leurs villages d'une maniere
 » très-avantageuse par de doubles retranche-
 » mens de planches de camphrier pointues,
 » dont les pointes sont tournées en dehors ;
 » & entre ces retranchemens, ils mettent des
 » pieces de bambou, durcies au feu, & pa-
 » reillement pointues, qui sont recouvertes
 » d'herbe. Au défaut de ces retranchemens,
 » ils plantent une espece de bambou épineux,
 » qui forme en peu de tems une haie impé-
 » nétrable. Ils ne sortent jamais de ces com-
 » pongs sans être armés ; leurs armes sont des
 » especes d'arquebuses qui se fabriquent, ainsi
 » que la poudre, dans le pays, & ils portent
 » des lances, dont les fers sont très-longs.
 » Ils ne combattent pas en bataille rangée,
 » mais ils se mettent en embuscade, & tuent
 » ou font prisonniers ceux qu'ils attrapent dans
 » les bois ou dans des endroits couverts. Si
 » ces prisonniers sont d'une nation ennemie,
 » ils les tuent & les mangent, & suspendent
 » leurs crânes, comme des trophées dans les
 » maisons où habitent les jeunes gens non
 » encore mariés. La polygamie est permise chez
 » eux. Un homme peut acheter autant de fem-
 » mes qu'il lui plaît, mais il est rare que ce
 » nombre excède celui de huit. Ils n'ont point
 » de cérémonies pour leurs mariages ; quand
 » le marché agréé au pere, le futur tue un
 » cheval & invite autant de monde qu'il peut,
 » il mange avec sa fiancée en présence de toute
 » l'assemblée, & de ce moment ils sont confi-
 » dérés

» dérés comme mari & femme ; si ensuite le
 » mari veut faire divorce avec sa femme , il
 » la renvoie avec toutes les hardes à ses pa-
 » rens qui gardent l'argent du marché ; si c'est
 » la femme qui se sépare de son mari , ses
 » parens sont tenus de rendre à celui-ci le
 » double de ce qu'ils en ont reçu.

» L'homme surpris en adultere est puni de
 » mort , & mangé par les parens & amis de
 » l'offensé ; la femme devient esclave de son
 » mari , on lui coupe les cheveux , & elle est
 » notée d'infamie. Le vol public est aussi puni
 » de mort , & on mange le corps du voleur.
 » Toutes les femmes vivent dans la même mai-
 » son avec le mari , il n'y a point de corps-
 » de-logis séparés pour elles , mais elles ont
 » chacune leur chambre à feu.

» Les filles non-mariées portent six ou huit
 » grands anneaux de cuivre autour du cou ,
 » & un grand nombre d'anneaux d'étain aux
 » oreilles ; mais elles quittent tous ces orne-
 » mens quand elles sont mariées.

» Ils conservent souvent les corps de leurs
 » *Radjas* (c'est ainsi qu'ils appellent tout homme
 » libre qui a une propriété) trois mois & plus
 » avant de les enterrer ; ils mettent le corps
 » dans une biere bien calfeutrée avec une
 » espece de résine , qu'ils nomment *dammar* ;
 » ils placent cette biere dans l'endroit le plus
 » élevé de la maison , & ayant fait un trou
 » au fond , ils y mettent une piece de bam-
 » bou , qui passe par toute la maison , & va se
 » rendre à deux ou trois pieds en terre ; cela

170 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» sert à faire dissiper toutes les émanations
» putrides du cadavre sans aucune mauvaise
» odeur. Ils paroissent faire de grandes céré-
» monies pour les funérailles, mais il ne m'a
» pas été possible d'y assister.....

» Les Battas ont en abondance du bétail
» noir & des chevaux qu'ils mangent. Ils ont
» aussi une grande quantité de petits chiens
» noirs, avec les oreilles droites & pointues,
» qui leur servent de nourriture quand ils ont
» été engraisés. Ils mangent indifféremment des
» rats & toutes sortes d'animaux sauvages qu'ils
» tuent ou qu'ils trouvent morts. On peut dire
» qu'ils mangent de la chair humaine, pour
» inspirer la terreur, plutôt que pour en faire
» leur nourriture, cependant ils préfèrent cet
» horrible aliment à tous les autres, & ils par-
» lent avec un plaisir particulier de la plante du
» pied & de la paume de la main. Ils ont montré
» beaucoup de surprise, en apprenant que les
» blancs ne tuent point & mangent encore moins
» leurs prisonniers.

» Ces peuples, quoique Cannibales, m'ont
» reçu avec beaucoup d'humanité, & m'ont
» donné l'hospitalité de bonne grace, & quoi-
» qu'il soit fort dangereux pour un Européen
» de se hasarder au milieu d'eux, à cause de
» leur humeur guerrière & de l'extrême jalousie
» qu'ils ont des étrangers, cependant je
» n'avois pris que six Malays pour ma garde,
» mais j'étois escorté de place en place par
» trente, quarante & quelquefois cent natu-
» rels du pays armés d'arquebuses, &c. «

M. Miller nous apprend que le camphrier & l'arbre de *benjamin*, croissent dans ce pays en grande abondance : le premier s'élève à la hauteur des plus grands chênes, & fournit le bois de charpente, dont l'usage est le plus ordinaire. M. Miller a vu de ces arbres qui avoient près de cent pieds de haut. Ses branches sont dentelées, & très-différentes de celles du camphrier, qu'on voit dans les jardins botaniques; celui-ci est l'arbre d'où les Japonois tirent le camphre par un procédé chymique; les camphriers de Sumatra portent le camphre sous une forme concrete.

ARTICLE XII. *Journal météorologique, &c. tenu au fort St. Georges, dans les Indes orientales, par M. Guillaume Roxburg, chirurgien, assistant à l'hôpital dudit fort.* Ce journal renferme les mois d'octobre, de novembre & de décembre; de l'an 1776, & ceux de janvier & de février, de l'an 1777; il consiste en observations faites trois fois par jour avec le barometre & le thermometre; mais l'auteur ne donne aucuns résultats. Il a joint à cet article une liste des malades de l'hôpital, faite à la fin de chaque mois; les maladies y sont spécifiées, & il paroît que dans la totalité des malades, il y en avoit un quart ou un cinquieme attaqué de maladies vénériennes.

ARTICLE XIII. *Expériences sur l'air & les effets que produisent sur lui les différentes especes d'effluvia, faites à York par M. Guillaume White.* M. le docteur White a entrepris ces expériences, pour découvrir à quel point l'air est vicié

272 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

par les émanations des différentes substances, & particulièrement par les exhalaïsons des marais, qui sont autour d'York. Les principaux résultats sont les suivans. 1°. Une sécheresse continue altere la salubrité de l'air atmosphérique. 2°. Il est purifié par les pluies & les vents, sur-tout par les vents d'ouest, dans le pays où l'auteur a fait ses observations. 3°. Il est beaucoup plus mauvais dans les villes que dans la campagne, même à peu de distance. 4°. Il est considérablement altéré par les émanations des corps des animaux, même dans l'état de santé le plus parfait & le plus éloigné de la putréfaction. 5°. Les matières végétales, quand elles ne sont pas dans l'état de crue, produisent sur l'air un effet semblable & à un degré aussi fort. 6°. Les simples odeurs n'altèrent point l'air, non plus que les alkalis volatils, & les émanations de la terre pure, & des terrains argilleux & sablonneux. 7°. L'air est généralement pur sous les eaux. 8°. L'air est considérablement altéré par les émanations de la fange des marais. 9°. On obvie à cet inconvénient en les inondant. 10°. La fange des marais, lorsqu'elle est sèche, n'altère point l'air. 11°. L'air est infecté par la boue des rues.

ARTICLE XIV. *Détails sur le tremblement de terre qui a été senti à Manchester & dans d'autres endroits, le 14 septembre de l'année 1777 ; par M. Thomas Henri.* La description que donne M. Henri de ce tremblement de terre, offre beaucoup de rapports entre ce phénomène & les effets de l'électricité, & on est tenté de

l'attribuer à une forte commotion électrique. M. Henri a observé que la direction de ce tremblement de terre, ou du moins du vent violent qui l'accompagnoit, étoit du sud-ouest au nord-est. Il a été senti à York, à Lancaster, à Liverpool, à Chester, à Birmingham, à Derby & à Gainsborough, dans un circuit dont le diametre est d'environ cent trente ou quarante milles, mais c'est dans le voisinage de Manchester qu'il a eu le plus de violence, & ce canton paroît en avoir été le centre.

ARTICLE XV. *Papiers relatifs à un accident causé par le tonnerre à Purfleet le 15 mai 1777.* L'événement qui fait l'objet de cet article, ayant causé beaucoup de débats & de discussions à la société royale, & parmi les savans de Londres, nous transcrivons ici deux lettres de M. Edouard Nickson, garde-magasin à Purfleet, qui en contiennent les principaux détails. La première, datée du 16 mai 1777, est adressée à Sir Charles Frédéric, chevalier du Bain.

» Hier après-midi nous avons eu beaucoup
 » de pluie & du tonnerre dans l'éloignement ;
 » mais à six heures un nuage très-chargé, *en*
 » *passant sur la maison*, s'y est déchargé d'une
 » partie de la matiere qu'il contenoit, qui a
 » frappé le coin de la maison au nord-est, sur
 » un des crampons qui lient les pierres saillan-
 » tes du bâtiment, a cassé un pied quarré de
 » pierre & une brique, & a déplacé au-dessous
 » environ un pied cube d'ouvrage en brique.
 » Je ne me suis pas encore apperçu qu'aucun des

» conducteurs ait agi durant le passage de cette
 » nuée , quoique l'éclair fût très-vif & le bruit
 » de la foudre très-fort. Un de mes domesti-
 » ques étoit hors de la maison dans ce mo-
 » ment , & il pensa être renversé par la force
 » de l'éclair ; les autres étoient dans la mai-
 » son , & n'en furent pas moins épouvantés.
 » Mon fils dit qu'il y a une enraillure dans le
 » crampon, sur lequel la foudre est tombée ,
 » & je me propose de le conserver comme une
 » curiosité. Si le conducteur placé sur la mai-
 » son a agi , il faut , d'après les informations
 » que j'ai prises , que c'ait été bien impercep-
 » tiblement , &c.

La seconde lettre , datée du 20 mai , est adressée au Lord Amherst , lieutenant - général , &c.

» A six heures de l'après-midi , un
 » nuage très-chargé *s'arrêta quelque tems sur la*
 » *maison* , je le regardois d'une fenêtre , & le
 » voyant très-calme , je soupçonnai qu'il don-
 » neroit de l'ouvrage à quelqu'un de nos con-
 » ducteurs. Je n'avois p's été long-tems à la
 » fenêtre , qu'il partit à la fois un éclair &
 » un coup de tonnerre aussi violent l'un que
 » l'autre , & aussi-tôt que la pluie eut cessé &
 » qu'il fut possible de sortir , un ouvrier m'ap-
 » porta quelques éclats de pierre & une bri-
 » que que le tonnerre avoit enlevés de la fail-
 » lie du parapet du bâtiment , du côté qui est
 » au nord-est. Mon fils étant rentré , je lui dis
 » d'aller visiter le haut de la maison. A son
 » retour , il me dit que le tonnerre avoit frappé

» un des crampons qui tiennent les pierres fail-
 » lantes, & avoit fait une entaillure dans le
 » crampon & dans la pierre qui y tient, com-
 » me s'ils avoient été frappés d'une balle de
 » mousquet; que la quantité de pierres que le
 » tonnerre avoit détachée, étoit environ d'un
 » pied quarré, & qu'il avoit aussi dérangé
 » au-dessous environ un pied cube d'ouvrage
 » en brique; j'ai fait mesurer suivant votre
 » ordre, la distance de la pointe du conducteur
 » de la maison à la partie endommagée, &
 » elle s'est trouvée de quarante-six pieds.

» Tous les conducteurs ici sont pointus, &
 » on ne voit pas qu'aucun ait agi dans cette
 » occasion. «

Cet événement ayant fait du bruit, la so-
 ciété royale nomma un comité de cinq de ses mem-
 bres pour examiner l'état des choses & en faire
 leur rapport; de ces cinq, quatre, savoir, MM.
 Guillaume Henly, Edouard Nairne, Thomas
 Lane & Jean Planta firent un rapport favorable
 à la théorie de M. Franklin, & à l'usage des
 conducteurs pointus, attribuant la chute du
 tonnerre sur l'angle du parapet & de la maison
 à l'humidité causée par la pluie qui avoit donné
 aux pierres & aux briques la qualité de con-
 ducteurs imparfaits, & assurant que le conduc-
 teur métallique avoit *très-bien rempli son office*
 dans cette occasion, le dommage ayant été si peu
 considérable, qu'il ne méritoit pas qu'on y fit
 attention, si cela même n'étoit une preuve évi-
 dente que la communication métallique avec la
 terre avoit prévenu tout dommage ultérieur.

M. Wilfon fit une protestation contre ce rapport , prétendant que l'usage des conducteurs pointus étoit dangereux , & que l'événement arrivé à Purfleet l'avoit prouvé sans réplique. Il fit passer ses alarmes jusqu'au roi d'Angleterre , qui lui ordonna de faire des expériences sur ce sujet , dont les résultats furent soumis au jugement de la société royale. On nomma en conséquence un nouveau comité composé de MM. Jean Pringle , président de la société , Guillaume Waston , Henri Cavendish , Guillaume Herly , Simon Horsley , Thomas Lane , Mahon , Edouard Nairne , & Joseph Priestley ; ce comité décida par un arrêté du 12 mars 1778 , que les expériences de M. Wilfon n'étoient rien moins que concluantes , que l'usage des conducteurs pointus étoit le plus sûr & infiniment préférable à celui de conducteurs dont les extrémités seroient rondes , & qu'on pouvoit attendre des premiers inmanquablement les meilleurs effets pour la conservation des magasins à poudre , avec la précaution de couvrir de plomb le toit de ces édifices & les extrémités des parapets , & d'établir une communication entre cette couverture de plomb , & les puits où le conducteur doit se rendre. Ainsi s'est terminée à la gloire de l'inventeur des barres électriques , cette importante contestation dans laquelle on a blâmé généralement l'opiniâtreté de M. Wilfon à soutenir seul un sentiment rejeté par tous les physiciens , travers que tout son mérite ne lui a pas fait pardonner.

ARTICLE XVI. *De l'arithmétique des quantités*

impossibles, par M. Jean Playfair. On fait qu'on entend par quantités impossibles, les racines quarrées des quantités négatives. Ce genre de calcul paroît d'abord une absurdité, cependant il conduit à des vérités importantes, & il est d'un grand usage dans la pratique. On trouve dans cet article plusieurs exemples de son utilité.

ARTICLE XVII. *Réflexions sur la communication du mouvement, &c.* par M. Isaac Milner. Cet article a pour objet d'éclaircir des difficultés qui sont survenues entre les philosophes Anglois & les étrangers, sur la véritable mesure des corps en mouvement; mais on peut douter que M. Milner ait réussi à terminer la dispute.

ARTICLE XVIII. *Observations sur les limites des équations algébriques, & démonstration générale de la règle de Descartes, pour trouver leur nombre de racines positives & négatives;* par M. Isaac Milner. Ces observations sont ingénieuses, & l'auteur y fait voir que quelques-unes des règles que donnent les meilleurs auteurs d'algèbre, ne doivent pas être prises dans un sens si général que celui qu'ils leur donnent dans leurs ouvrages.

ARTICLE XIX. *Journal d'un voyage aux Indes orientales, sur le vaisseau le Grenville, dans l'année 1775;* par M. Alexandre Dalrymple. Ce journal paroît rédigé avec beaucoup d'exactitude.

ARTICLE XX. *Essai sur la pyrométrie & l'aérométrie, & sur les mesures physiques en général;* par M. Jean-André de Luc.

Les autres articles qui remplissent le reste de

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cette première partie , au nombre de six , contiennent des observations météorologiques faites en différens lieux & en différens tems.

(*Critical Review.*)

INSTITUTION & instruction chrétienne , dédiée à la reine des Deux-Sicules : avec approbation & permission des supérieurs. 3 vol. in-12. d'environ 660 pages chacun. A Liege , chez Lemarié , libraire , vis-à-vis l'hôtel-de-ville.

C Et ouvrage , traduit de l'italien , a le plus grand succès en Italie. Depuis la première édition faite à Naples , en 1776 , il en a paru deux autres éditions ; sans compter celles qui ont été publiées dans plusieurs autres états , où l'on s'est empressé de répandre un livre qui nous paroît mériter , à tous égards , d'être distingué parmi ceux que l'on destine à l'instruction des fideles.

Dans un chapitre préliminaire l'auteur montre l'obligation commune aux fideles de tout âge , de s'instruire de la religion , d'avancer de plus en plus dans cette science , la plus précieuse de toutes , & de profiter pour cela des moyens qui sont établis dans l'église. Mais il les avertit que J. C. est notre véritable maître , que les hommes peuvent bien frapper nos oreilles par le son de leurs paroles , mais qu'il n'y a que J. C. qui puisse produire en nous la con-

noissance & l'amour des vérités du salut. Après ce début, qui indique déjà dans quel esprit ce catéchisme est fait, l'auteur commence par l'explication du symbole. La nature & les perfections divines, ainsi que le mystère de la trinité sont exposés ici avec une précision & une clarté singulieres. L'auteur s'est appliqué à prévenir tous les embarras que les simples peuvent avoir pour l'intelligence des termes, & à leur faire concevoir exactement en quoi consistent les mystères révélés. Il a soin aussi d'appuyer les principaux dogmes sur des passages de l'écriture, ce qui est propre à familiariser les fideles avec ces saints livres, & à les leur faire lire avec plus de respect & de réflexion, comme étant la premiere source de la doctrine chrétienne. Il fait un abrégé de l'histoire de la création du monde : il explique la nature & les fonctions des anges, & sur-tout la nature de l'homme, les prérogatives de l'état d'innocence, dans lequel Dieu l'avoit créé, & n'avoit pu ne pas le créer, sa chute dans le paradis terrestre, la transmission de son péché à toute sa postérité. Ici l'auteur développe la doctrine de l'église sur le péché originel & ses suites, avec d'autant plus de soin qu'elle a été plus obscurcie par les nouveautés du *molinisme*.

L'impuissance de l'homme pour se délivrer par lui-même de l'état du péché, conduit l'auteur à parler du Messie; & d'abord de la promesse que Dieu fit à l'homme après le péché, & qu'il réitera souvent depuis, de lui envoyer ce libérateur; des figures qui l'ont représenté avant

180 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sa venue ; des raisons pour lesquelles Dieu a différé durant tant de siècles de l'envoyer ; de l'état des hommes sous la loi de nature & sous la loi écrite. L'auteur suivant son plan de joindre l'histoire de la religion à l'exposition des vérités qu'elle enseigne , rapporte les principales circonstances de la publication de la loi faite par le ministère de Moïse. Il montre ensuite que cette loi étoit impuissante pour ramener l'homme à Dieu , ce qu'il prouve par le caractère des Juifs sous l'empire de cette loix ; & que néanmoins elle avoit été fort utile , pour préparer l'homme à la grace du Messie.

La partie du catéchisme qui concerne J. C. nous paroît traitée supérieurement. L'auteur montre la nécessité de connoître ce divin sauveur , & ce que renferme cette connoissance. Il prouve que J. C. est le messie par l'accomplissement des prophéties en sa personne , par les miracles qu'il a opérés lui-même , & qu'il a donné à ses disciples le pouvoir d'opérer en son nom , par la conversion des Gentils , & la réprobation des Juifs. Il explique l'union des deux natures , en une seule personne. Il montre pour quelles raisons il a plu à Dieu de sauver l'homme par le mystere de l'incarnation , & les avantages que procure à l'homme , le choix de ce mystere. Ces instructions sont suivies d'un abrégé de la vie de J. C. sur la terre , entremêlé d'utiles réflexions. On y remarquera ce qui est dit , à l'occasion de l'enseignement de J. C. de l'obligation où sont les fideles de faire du saint évangile leur lecture & leur méditation la plus ordinaire.

re. L'auteur termine cette partie sur J. C. par une explication détaillée & très-intéressante des qualités de ce divin fauveur par rapport à nous.

Sur le St. Esprit, il montre que la descente de ce divin Esprit a été le terme des travaux & des mysteres de J. C.; que c'est un don si excellent & si nécessaire, que sans lui les mysteres même de J. C. ne nous serviroient de rien; que la pentecôte des Juifs est très-inférieure à celle des chrétiens; que le fruit de celle-ci est proprement de nous faire aimer Dieu & observer sa loi par amour; que ce saint amour est le caractère propre des chrétiens & de la nouvelle alliance, que c'est par excellence le don du St. Esprit; & à cet article du symbole succede celui de l'église, sur lequel l'auteur présente très-bien les instructions ordinaires des bons catéchismes. On lira particulièrement avec plaisir ce qu'il dit sur l'infailibilité de l'église; sur les deux manieres dont l'église décide en matiere de foi, dans des conciles ou sans conciles; sur les devoirs des fideles avant le jugement définitif de l'église, par rapport aux disputes qui s'élevent au sujet de la doctrine; sur les devoirs des chrétiens par rapport à l'église; & en expliquant les quatre fins de l'homme, il n'oublie pas d'exposer avec une juste étendue les divers événements qui doivent précéder la fin du monde.

Le second roule tout entier sur les sacremens. L'auteur donne d'abord une idée du grand ouvrage de la justification du pécheur & des dispositions nécessaires pour y parvenir. Il déve-

loppé ensuite la doctrine de l'église sur les sacremens en général, & sur chacun des sept sacremens en particulier. Ce n'est qu'en lisant cette partie du catéchisme de Naples qu'on peut bien connoître l'abondance d'instructions qu'elle renferme, sur-tout par rapport au sacrement de pénitence. Les relâchemens si pernicioeux que les faux docteurs ont introduits & répandus dans l'église, sont combattus ici avec toute la lumière & la force qu'on peut desirer. L'auteur reconnoît avec l'église qu'on peut recevoir plusieurs fois le sacrement de pénitence. Mais il montre l'abus que les pécheurs font de cette vérité ; & il y oppose les vrais principes sur la stabilité de la justice chrétienne & la rareté des conversions sinceres. Il en use de même par rapport à la communion eucharistique, en prémunissant les fideles contre la criminelle facilité des mauvais guides. Les regles qu'il prescrit à cet égard sont si moderées, qu'il ne sauroit être taxé de rigorisme. Au sujet du sacrement de l'ordre, il donne des instructions, plus nécessaires peut-être aujourd'hui que jamais, sur la vocation aux saints ordres, sur les dispositions requises pour les recevoir, sur les motifs que doivent se proposer les collateurs des bénéfices, sur les devoirs des bénéficiers, enfin sur la question, s'il est permis de demander des bénéfices pour soi ou pour d'autres, & quand on doit en accepter. Par rapport au mariage, l'auteur distingue avec sagesse le sacrement, du mariage en lui-même.

Le 3e. volume n'est pas le moins important,

L'explication des commandemens de Dieu, qui en forme la première section, est un excellent abrégé de la morale chrétienne. L'auteur donne des notions justes de la loi éternelle, de la loi naturelle, des loix positives, divines & humaines. Il examine en quels cas l'ignorance de la loi excuse de péché ceux qui la violent, ou seulement les rend moins coupables. A l'occasion du premier commandement, il traite avec étendue & avec beaucoup de lumière, des trois vertus théologales. Dans l'explication de ce commandement, ainsi que de tous les autres; on trouvera les principales questions qui y sont relatives, solidement résolues; souvent même approfondies autant que le comporte la nature de cet ouvrage. Nous citerons pour exemples l'article du rapport des actions à Dieu; celui de la superstition & de l'idolâtrie, celui du jurement & des vœux, celui des devoirs des fideles envers les supérieurs ecclésiastiques, celui de l'aumône, &c. L'auteur développe avec le même soin les commandemens de l'église. Il traite ensuite dans deux chapitres du péché & de ses différentes especes. Dans la 4e. partie du catéchisme, il s'agit de la grace & de la priere. L'auteur explique la nature & les effets de la grace; il montre sa nécessité, son efficacité, sa gratuité. Cette gratuité paroît surtout en ce que la grace est donnée aux uns, & n'est pas donnée aux autres. L'auteur examine pourquoi Dieu fait ce discernement, il éclaircit les difficultés qu'on y oppose, & donne une idée suffisante du mystere de la prédesti-

nation des saints. Cet article essentiel de la doctrine chrétienne est traité de main de maître, & il suffiroit seul pour rendre cet ouvrage singulièrement recommandable. Les instructions sur la priere font très-bien sentir l'importance de cet acte de religion, & les dispositions qu'il faut y apporter. L'auteur finit par une explication du signe de la croix, de l'oraison dominicale & de la salutation angélique.

Entre les bons ouvrages de piété qui ont paru depuis long-tems, il y en a peu qui puissent être comparés à ce catéchisme de Naples; soit pour l'instruction qu'il présente sur toute la religion, soit spécialement pour la clarté & la simplicité qui le distinguent & qui le mettent à la portée de tout le monde. Il n'y a point d'ouvrage plus propre à prémunir les fideles contre la contagion de l'incrédulité, parce qu'il n'y en a point qui fasse mieux connoître la religion dans son ensemble & dans chacune de ses parties. Une pareille ressource auroit été précieuse en tout tems; mais elle doit l'être encore plus aujourd'hui que les instructions des paroisses sont ordinairement si foibles, si imparfaites, si dépourvues de cet intérêt, que des études bien digérées & le vrai zele du salut des ames peuvent seuls y mettre.

L'ouvrage, d'ailleurs, est très-bien exécuté; la beauté du caractère & l'exactitude de la correction le distinguent de cette foule d'ouvrages, où l'on a négligé des parties aussi essentielles, & qui ajoutent au mérite littéraire, celui d'une belle exécution typographique.

M É L A N G E S.

LETTRE à M. l'abbé GROSIER.

DE l'obligation de bien vivre, dérive, Monsieur, la nécessité de s'instruire; mais l'instruction est relative. Les devoirs du magistrat ne sont pas les mêmes que ceux de l'homme de guerre. Outre la morale universelle, il existe pour chaque condition, une morale particulière. De l'observation de la 1^{re}. dépend la félicité générale; de la pratique de la dernière, dépend la félicité de chaque individu. L'une & l'autre ont leurs préceptes. Mais pour les observer avec exactitude, il faut les bien connoître. Il seroit donc à désirer qu'on en formât un recueil. Pour la morale universelle, il ne s'agit que d'interroger son propre cœur; quant à l'autre, elle est éparse dans les ouvrages des grands hommes. Extraire leurs pensées, c'est concourir à la perfection de cette entreprise. Tel est le but, Monsieur, que je me suis proposé, en rassemblant quelques réflexions sur les devoirs du magistrat. Elles appartiennent à M. Servant, avocat-général au parlement de Grenoble. Oserois-je vous prier, Monsieur, de vouloir bien les insérer dans votre journal. Elles ne peuvent

186 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

manquer d'intéresser le public , & de faire chérir leur auteur.

J'ai l'honneur d'être , &c.

RÉFLEXIONS détachées des discours prononcés par

M. SERVANT.

» La règle la plus commune du magistrat est
» de passer sur les petits maux pour saisir les
» grands avantages.

» Le magistrat doit se tenir en garde contre
» ce faux principe , que les hommes sont tous
» également capables de tout , que le cœur hu-
» main , né pervers , enfante des monstres sans
» effort , & qu'il ne faut qu'un moment pour
» mêler l'innocence & le crime.

» Le magistrat doit montrer qu'il est ver-
» tueux lui-même par une noble confiance en la
» vertu.

» On peut encore espérer quelque chose des
» remords d'un juge corrompu , mais on ne
» doit rien attendre d'un juge séduit par lui-
» même.

» Toute justice est perdue , si-tôt qu'un ma-
» gistrat s'enquiert de la religion d'un accusé ,
» s'il juge de sa morale sur ses dogmes , & s'il
» lui demande : *que crois-tu ?* avant de lui de-
» mander , *qu'as-tu fait ?*

» Souvent , dans un interrogatoire , une con-
» tradiction supposée fait tomber l'accusé dans
» une contradiction réelle.

» Les actes de la justice ne doivent jamais
» être un combat de sophiste.

» Comment ne ferions-nous pas trompés par
 » les témoignages , nous le sommes par nos sens !
 » ou si nos sensations sont fideles , notre mé-
 » moire les altere , & souvent ce que nous
 » croyons ne ressemble en rien à ce que nous
 » avons vu.

» L'habitude de vivre avec les hommes for-
 » me en nous ce tact du faux & du vrai que
 » l'étude ne donne pas.

» Qu'un magistrat accumule dans sa mémoire
 » toutes les loix positives , il court risque sou-
 » vent de s'égarer , si sa mémoire n'est réglée
 » par un grand sens. Sa tête est une caverne
 » dont il tire les loix pour les immoler ; sem-
 » blable au géant de la fable , qui ne faisoit for-
 » tir les compagnons d'Ulysse , renfermés dans
 » son antre , qu'afin de les dévorer.

» Heureux le peuple qui fait desirer son es-
 » time à ceux qui le gouvernent , & qui rega-
 » gne par l'opinion l'autorité qu'il a cédée par
 » les loix.

» Il faudroit être au-dessus de l'homme , pour
 » bien gouverner les hommes.

» Qu'est-ce qu'une bonne loi civile ? C'est
 » celle qui , paroissant agir de concert avec la
 » nature , ne propose à chaque citoyen que ce
 » qui convient à son bien-être , & ne lui dé-
 » fend que ce qui peut y nuire ; celle qui ;
 » du bonheur de chacun compose le bonheur
 » public , & consultant tous les intérêts parti-
 » culiers , en forme un intérêt commun.

» Tout l'art des loix criminelles consiste à si

188 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» bien régler le poids des peines , qu'excédant
» toujours celui des passions , il fasse pancher
» infailliblement le citoyen du côté du de-
» voir.

» Juger selon les loix n'est pas un grand art ;
» mais les faire observer , voilà l'art utile &
» difficile.

» C'est la vanité qui fait les choses d'éclat ;
» c'est l'amour du bien qui fait les choses
» utiles.

» Rarement on agit à propos , quand on est
» trop pressé d'agir.

» Voir & attendre sont deux grandes regles
» dans toute administration publique.

» Un homme oisif est un méchant commen-
» cé : semblable à ces liqueurs qui se corrom-
» pent dans le repos & rongent bientôt le
» vase qui les contient , il faut , ou les jeter
» sans délai , ou les faire fermenter de nou-
» veau.

» Les mœurs sont les garans de toute vertu :
» par-tout où les mœurs regnent , non-seu-
» lement on observe les loix , mais on les
» aime.

» La vertu même a ses bornes , & dans ses
» excès elle est vice.

» On doit bien se garder de confondre avec
» la vigilance , la première vertu du magistrat ;
» ces dangereuses inquisitions sur les pensées des
» hommes , ou sur des actions indifférentes par
» leur nature.

» Le magistrat qui veille à l'ordre public ;
» doit consentir d'ignorer ce qu'il est inutile

» ou dangereux de favoir ; pour vouloir trop
 » éclairer les actions , il aviliroit les mœurs.
 » L'œil de la justice n'est point celui du Cy-
 » clope, qui ne s'ouvroit que pour choisir des
 » victimes.

» L'amour-propre, terrible dans sa délicatesse ;
 » écrase sans pitié tout ce qui le blesse ; & tel
 » homme, dans l'impétuosité de la passion, sa-
 » crifieroit l'univers pour une sensation.

» L'état politique n'est que la réunion des
 » forces particulières ; en altérer, en soustraire
 » une seule, c'est porter atteinte à l'état, &
 » le mal de chaque membre est ressenti par
 » le corps entier. Tout crime est un attentat
 » public.

» Les loix punissent sans haine & sans colere ;
 » elles punissent même avec regret.

» Un despote imbécille peut contraindre des
 » esclaves avec des chaînes de fer, mais un
 » vrai politique les lie bien plus fortement par
 » la chaîne de leurs propres idées ; c'est au plan
 » fixe de la raison qu'il en attache le premier
 » bout. Le désespoir & le tems rongent les
 » liens de fer & d'acier ; mais il ne peut rien
 » contre l'union habituelle des idées.

» La diligence à punir le crime est une des
 » plus importantes règles d'un bon gouverne-
 » ment.

» C'est être injuste que de punir trop tard.
 » Quel juge impitoyable, s'il est chargé d'un
 » seul procès criminel, pourra passer de sang-
 » froid devant une prison ?

» Il faut que les méchans soient observés

» avec vigilance , pour suivis sans relâche & jugés sans délai.

» La punition des délits , dans les justices seigneuriales , n'est souvent qu'un calcul économique , dans lequel la sûreté des vassaux est toujours comptée comme la plus petite valeur , en comparaison de la fortune du seigneur.

» C'est violer la loi que d'en excéder la mesure.

» Le temps qui manque à la paresse , est créé par la diligence.

» La lampe du magistrat qui travaille pour le public , doit s'allumer long - tems avant celle de l'artisan qui ne travaille que pour lui-même.

» On voudroit éloigner d'un magistrat dont on se défie , sa fortune , sa vie & tout ce qui nous intéresse , comme on écarte les meubles précieux des mains d'un enfant qui brise tout , parce qu'il ne connoît rien.

» La loi n'est que la volonté publique ; & quoiqu'un seul législateur la forme & la prononce , elle n'en doit pas moins être considérée comme le résultat & l'expression de toutes les volontés particulières.

» Qu'est-ce que la loi pour chaque citoyen ? C'est un acte de sa volonté même , formé dans un moment de sagesse ; c'est sa raison épurée par un autre ; c'est ce qu'il eût dit , s'il eût bien pensé , ce qu'il eût fait en s'appliquant à bien faire. C'est un ouvrage du législateur qu'il s'approprie par une juste obéissance.

» Les loix criminelles ne fauroient être trop
 » étendues & trop précises; précises pour se-
 » parer les objets; étendues, pour développer
 » chacun d'eux.

» Nous avons des nomenclatures complètes
 » pour les plantes & pour les animaux, & nous
 » en manquons pour nos actions morales.

» On démêle mieux des objets qui n'ont
 » aucun ordre, que ceux qui en ont un mau-
 » vais.

» Souvent les actes de notre raison ne sont
 » guere moins impitoyables que ceux de nos
 » passions.

» Toute vérité hardie est un sujet de crainte
 » pour l'homme pusillanime, & un prétexte d'ac-
 » cusation pour le méchant.

» L'ordonnance civile, l'ordonnance crimi-
 » nelle; voilà les vraies conquêtes de Louis
 » XIV; car c'est conquérir des terres que d'en
 » assurer la propriété; c'est conquérir des hom-
 » mes que d'assurer leur vie.

» Un bon ouvrage est un flambeau qui en
 » allume mille autres, & multiplie la lumière
 » sans perdre son éclat.

» Quel majestueux spectacle qu'un homme
 » éloquent entre ses juges & le genre humain,
 » parlant pour l'innocence, au milieu de ce
 » vaste silence qu'impose un si grand inté-
 » rêt!

» La renommée a plusieurs couronnes: les
 » unes, sanglantes & mêlées de funestes cy-
 » près, sont réservées à quelques conquérans;
 » l'ambition qui les saisit avec violence, va les

» poser sur la tête altière d'un homme sur
 » des ruines , d'où il contemple avec mé-
 » pris les hommes écrasés à ses pieds. Les au-
 » tres , plus honorables , quoique moins rele-
 » vées , sont celles des bienfaiteurs des hom-
 » mes ; celles des Socrate , des Caton , des Mon-
 » tesquieu.

» Les deux plus grands biens qu'un homme
 » sage puisse désirer , sont l'hommage de ses
 » contemporains & l'approbation de sa con-
 » science.

» Celui qui n'aime pas ses semblables , est
 » un aveugle qui méconnoît la nature ; celui
 » qui pourroit les haïr , est un monstre qui
 » l'outrage.

(*Journal de littérature , des sciences &
 des arts.*)

*ANECDOTES sur le roi de Prusse , tirées des let-
 tres sur l'état de la société & des mœurs en
 France , en Suisse & en Allemagne , & traduites
 de l'Anglois.*

» **E**N arrivant à Potsdam , je n'eus rien de
 plus pressé que de voir les exercices des trou-
 pes Prussiennes. Les revues auxquelles j'avois
 assisté à Berlin , n'avoient pas suffi pour satis-
 faire complètement ma curiosité. Quoique les
 jardins du château fussent précisément sous les
 fenêtres de l'appartement que j'occupois , je ne
 pris

pris pas le tems d'y jeter un simple coup-d'œil , parce que les gardes étoient alors sous les armes , & que j'aurois été très affligé de manquer une parade. «

» Quelques jours après , étant sorti de grand matin pour me promener dans les environs de la ville , & ayant fait à peu près un mille , j'apperçus quelques soldats qui manœuvroient dans un champ peu éloigné du grand chemin. Je ne pus me défendre d'en approcher. Il y avoit un officier à cheval , que je pris pour le major de la troupe , parce qu'il commandoit l'exercice , & qu'avec une activité peu commune , je le voyois entrer souvent dans les rangs pour réprimander ou instruire de pauvres soldats qui s'acquittoient mal de leurs devoirs. Arrivé plus près , je reconnus avec beaucoup de surprise que ce prétendu major étoit le roi lui-même. Il resta là pendant une heure entière , commandant les soldats , les faisant tourner , marcher , former un bataillon carré , & faire feu tantôt ensemble , tantôt par divisions , observant tous leurs mouvemens avec une attention extraordinaire. A l'occasion de quelques méprises , il ordonna les arrêts à deux officiers du régiment du prince de Prusse ; il me parut , durant tout ce tems , agir avec la chaleur d'un jeune officier empressé de faire remarquer à son général son zele & son activité. «

Je voyois avec étonnement ce grand roi ne prendre aucun repos , & s'occuper sur-tout d'exercer une poignée d'hommes dans un mo-

ment où il venoit de faire manœuvrer des armées. Je ne pus m'empêcher de faire part de mes réflexions à un jeune officier qui étoit présent. Il me répondit » que ce jour-là, S. M. » avoit voulu faire essayer de nouvelles évolutions, mais que sans ce motif elle n'en seroit peut-être pas moins venue à l'exercice. » Son usage, ajouta-t-il, est d'y assister souvent ; comme sa maxime est que ses soldats doivent manœuvrer à la parade avec autant de précision & de dextérité que sur le champ de bataille, elle se fait fréquemment un plaisir de les surprendre ; & l'inquiétude où ils sont de la voir paroître à chaque instant, » entretient l'attention, & prévient toute négligence. Quant au repos, ce prince n'en prend que pendant la nuit : il se couche régulièrement à 10 heures du soir, & est debout à 4 heures du matin. L'exercice que vous venez de lui voir prendre, est un débatement pour lui, après trois heures qu'il a déjà données au travail du cabinet. «

» Le même soir, je me rendis à Sans-Souci : car je n'ai voulu négliger aucune occasion de me trouver par-tout où étoit le roi. J'aimois à me placer dans les lieux où j'étois à portée de le voir, d'entendre ce qu'il disoit, d'observer ses mouvemens, ses attitudes, ses actions même les plus indifférentes. J'étois par hasard ce soir avec le comte de Finckenstein auprès du duc de H***, notre illustre compatriote, dans une salle voisine du grand appartement, où la compagnie étoit assemblée. S. M. entra seule &

sans être attendue; elle s'approcha du duc avec beaucoup d'affabilité, & lui demanda dans le cours de la conversation à quel âge un pair d'Angleterre pouvoit avoir voix & séance au parlement. On lui dit que c'étoit à 21 ans. *Il faut*, répondit-il, *que les patriciens anglois acquierent les talens nécessaires pour la législation beaucoup plus promptement que ceux de l'ancienne Rome, qui n'étoient pas admis au sénat avant 40 ans.* «

» Après s'être informé de la santé du comte de Chatham, & avoir témoigné qu'il faisoit beaucoup de cas des talens de cet ancien ministre, il me fit l'honneur de me demander si j'avois reçu des lettres de Londres par la dernière poste, & si elles contenoient des nouvelles de l'Amérique. Celles que nous avons par la voie de Hollande, me dit-il, annoncent que l'armée angloise a quitté Boston, dont l'armée américaine a pris possession sur le champ. «

» Je lui repliquai que les nôtres parloient en effet de l'évacuation de cette place, mais qu'elle n'avoit eu lieu que pour aller faire une attaque ailleurs avec plus d'effet. Il sourit, & me répondit : *Si vous ne convenez pas que cette retraite ait été une affaire de nécessité, vous avouerez du moins qu'elle étoit tout-à-fait à propos.* «

» Ce prince, qui me sembla au courant des nouvelles du nouveau-monde, nous parla de plusieurs de nos officiers qui ont pris service dans l'armée du congrès, & entr'autres du colonel Lée, qu'il avoit vu à sa cour. Il observa que c'étoit une chose très-difficile que de gou-

verner par la force des hommes qui sont à une si grande distance ; que quand même les Américains seroient battus (ce qui lui paroïsoit un peu problématique) , il n'en seroit pas moins impossible de lever sur eux un revenu en vertu de taxes auxquelles ils n'auroient point consenti, & que si nous prétendions les amener à une réconciliation , les moyens que nous employions étoient trop durs , & qu'ils étoient trop foibles , si nous voulions les subjuguier tout-à-fait. *Au reste, Messieurs, continua-t-il en françois, je ne comprends pas bien ces choses-là ; je n'ai point de colonies ; j'espère que vous vous tirerez bien d'affaire ; mais je trouve celle-ci un peu épineuse.* »

» C'est par-là qu'il mit fin à la conversation ; il passa dans l'appartement de la princesse , à laquelle il donna la main pour la conduire à la comédie , où nous l'accompagnâmes ; la tragédie qu'on jouoit étoit *Mahomet*, la meilleure de celles de Voltaire, selon moi , & où le Kain paroît avec le plus d'avantage. »

» Le roi de Prusse est d'une taille au-dessous de la moyenne ; il est bien fait , & prodigieusement actif pour son âge. L'exercice & une vie laborieuse l'ont fortifié : car sa constitution originale paroît avoir été délicate. Son regard annonce de la pénétration & de l'esprit ; il a des yeux bleus & très-vifs ; en général , sa personne m'a paru agréable. Je fais bien que plusieurs de ceux qui l'ont vu , en ont une opinion différente ; ceux qui ne jugeront de lui que par ses portraits , ne m'en croiront pas ;

mais de tous ses portraits, je n'en connois aucun qui ressemble exactement; ses traits acquièrent un degré singulier d'expression & de vivacité, lorsqu'il parle; & cette chaleur, cette vie, cette ame sont totalement perdues sur la toile. «

» Il se courbe considérablement, & sa tête penche constamment d'un côté. «

» J'ai peu entendu de voix plus sonore & plus agréable dans la conversation. Il parle beaucoup; & ceux qui l'écoutent, regrettent qu'il ne parle pas encore davantage. Ses observations sont toujours brillantes, souvent justes, & peu d'hommes possèdent comme lui le talent de la repartie. «

» Ses habillemens, qu'il varie peu, consistent ordinairement en un habit bleu, doublé de rouge, une veste & une culotte jaunes. Il n'est jamais sans bottes, & elles sont plus souvent d'une couleur brune que noire. «

» Son chapeau paroîtroit excessivement grand en Angleterre; c'est celui que portent les officiers de sa cavalerie. La manière dont il le met n'est pas avantageuse; l'un des côtés larges est sur son front & devant ses yeux: ses cheveux sont en queue, & il n'a qu'une seule boucle très-simple de chaque côté. Leur apparence négligée, la manière inégale dont ils sont poudrés, prouvent assez le peu de tems qu'il accorde à son valet-de-chambre pour orner sa tête. «

» Il se sert d'une très-grande boîte d'or, dont le couvercle est garni de diamans: il prend une quantité prodigieuse de tabac d'Espagne, dont

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

son habit, le bas de sa veste & ses culottes sont couverts. Ses vêtemens sont exposés à être fréquemment salis par les pattes de trois levrettes italiennes qu'il aime beaucoup & qu'il caresse souvent. «

» Il s'habille le matin à l'instant où il se leve : cette toilette , qui ne lui prend que peu de minutes , lui sert pour le reste du jour. Tous les momens , depuis 4 ou 5 heures du matin , jusqu'à 10 heures du soir , sont régulièrement & uniformément remplis par des occupations particulières , les unes d'affaire , les autres d'amusemens. «

» Le roi fait toutes ses affaires par lettres. Chaque requête , chaque proposition qu'on a à lui faire ou à lui présenter , doit être dans cette forme ; & elle est si invariablement observée , qu'un de ses généraux qui voudroit faire un enseigne d'un cadet , ne risqueroit pas de le proposer autrement que par écrit , quand même il auroit journellement vingt occasions d'en parler au roi. Le moindre de ses sujets peut s'adresser à lui , lui écrire & compter sur une réponse. Sa première affaire , tous les matins , est de lire les papiers qui lui ont été adressés. Un simple mot écrit sur la marge avec du crayon indique la réponse qui doit être faite ensuite par ses secrétaires. Cette méthode procure au roi le tems nécessaire pour examiner la justice d'une demande. Aussi lui arrive-t-il moins qu'à un autre d'être surpris , & de promettre ce qu'il ne convient pas d'accorder. «

» Il dîne précisément à midi. Maintenant il

donne plus de tems à ses repas qu'il ne faisoit précédemment. Il est ordinairement 3 heures, lorsqu'il quitte la compagnie. Il invite communément 8 ou 9 de ses officiers à dîner avec lui. A table, il n'y a point d'étiquette. Le roi veut que tout le monde y paroisse avec égalité, afin que la conversation soit plus libre. On sent bien qu'elle ne l'est pas davantage. Cette confiance ouverte, qui part du cœur, & que rien ne contraint, ne peut avoir lieu qu'entre des égaux. C'est un plaisir qu'aucun roi ne peut jamais se flatter de goûter. Ce monarque le sent; il encourage ses convives; ils font ce qu'ils peuvent; mais le maître a beau demander qu'on l'oublie, on le voit toujours présent. «

» Personne au service de ce prince ne peut occuper un emploi sans en exercer les fonctions. Il est actif & assidu lui-même; il exige sévèrement que ses ministres & ses officiers le soient. Ceux qui connoissent leurs devoirs & les remplissent exactement, trouvent toujours en lui de la justice & de la reconnoissance. «

(*Journal encyclopédique.*)



LETTRE aux auteurs du Journal de Paris , concernant le Pilote de Dieppe , surnommé le Brave-Homme.

MESSIEURS,

JE lis exactement votre journal , dans lequel vous ne négligez rien de ce qui tient à la bienfaisance. Vous avez annoncé dans celui du 12 du mois dernier , une estampe intitulée : BIENFAISANCE DU ROI , elle représente S. M. daignant honorer *Bouffard* , Pilote de Dieppe , du titre de *Brave-Homme*.

L'aventure qui a donné lieu à cet acte des bontés du roi , a dans le tems attiré l'attention du public sur celui qui en étoit l'objet , & sur le soin que prit le ministre de fixer les regards de sa majesté sur un homme aussi singulier par sa simplicité , que par l'excès de son courage. Mais une action ne constitue pas le grand-homme. Les différentes circonstances peuvent enflammer le cœur & faire faire un acte courageux ou vertueux , à tel qui dans le cours entier de sa vie , ne découvrira ni vertu ni courage. La maniere simple avec laquelle on nous dit que les Espagnols comptent les actions des hommes , est très - philosophique , & signifie , quand on l'approfondit , beaucoup plus que tous les volumes de moralités qui nous ont été donnés sur ce sujet. Persuadé qu'une action ne

prouve rien , & me défiant avec raison de tous les récits qui corrompent les véritables circonstances , j'ai eu le desir de voir par moi-même cet homme célèbre. Je dois vous prévenir qu'aucun des faits que je vais avancer , ne peut être contredit par aucun habitant de la ville de Dieppe.

Au commencement de l'année dernière , je passai près de Dieppe ; je voulus voir celui dont l'aventure singulière étoit encore récente & qui occupoit le public de la capitale , & j'allai dans le port ; je ne voulus pas , par des raisons particulières , le faire venir chez moi , j'allai seul ; & m'adressant au premier homme que je rencontrai , je lui demandai quelques détails sur l'action de Bouffard , & le priai de me conduire à lui. Cet homme étoit Bouffard lui-même ; il me mena à la jetée , près de laquelle il avoit sauvé ce vaisseau qui , battu par une violente tempête & croyant être dans la passe , avoit porté à terre & s'y étoit brisé. Je fus plus frappé encore de l'extrême sensibilité & de la grande simplicité de cet homme , que de la grandeur de son courage ; il ne se croyoit digne d'aucune récompense ; il prétendoit n'avoir fait que son devoir , il s'étonnoit sur-tout , qu'on eût mis cette fois tant de prix au sacrifice de sa vie , puisqu'il avoit fait plusieurs fois la même chose. Il me conta qu'il avoit fait vœu de se conduire toujours ainsi depuis que son pere avoit été noyé par la faute & la négligence du Pilote alors chargé du fanal de ce port. C'est ainsi , Messieurs , qu'il

veut se venger de la mort prématurée de son pere.

Je sentis bien qu'il ne falloit pas louer un homme qui par son caractère & sur-tout par le but de ses actions , est au-dessus de la louange ; mais je crus pouvoir lui marquer l'intérêt qu'il m'inspiroit ; & la sensibilité de son caractère , que la rudesse de la vie des gens de mer n'a pu amortir , m'en laissoit la possibilité.

Je lui parlai de la petite fortune qu'on venoit de lui faire , de ses enfans , de tout ce que j'imaginai pouvoir l'intéresser. L'aîné de ses fils se présenta dans ce moment , il est âgé d'environ douze ans , & a fait sur mer presque autant de voyages qu'il a d'années. Il me dit que ce qui lui plaisoit le plus dans les bontés qu'on lui avoit témoignées , étoit la promesse de lui bâtir une petite maison , aussi petite qu'on voudra , ajouta-t-il , pourvu qu'elle soit sur la jettée , & voici la raison qu'il m'en donna. C'est dans le plus mauvais tems que je dois le moins abandonner la jettée pour voir si quelque vaisseau n'est pas en danger ; ce n'est pas , ajouta-t-il , que je n'aie une petite cabane , mais elle est très-incommode pour moi. Nous en étions alors fort près , j'y entrai ; je vis qu'en effet cette cabane , percée par le toit pour laisser hissé le pavillon pendant le jour & le fanal pendant la nuit , pouvoit incommoder le gardien. J'appris dans ce moment , qu'à son retour de Versailles , trouvant la mer mauvaise , il ne voulut pas permettre que celui qui l'avoit remplacé pendant son absence , restât un jour de

plus, quoique le mouvement de la voiture, dans laquelle il n'avoit jamais été que pour ce voyage, lui eût ôté l'usage de presque tous ses membres, & quoiqu'il fût appelé chez lui par la joie de revoir sa femme & ses enfans; qu'il aime avec la sensibilité qui fait le fonds de son caractère, & qui probablement est la source de son extrême courage. Vous voyez, Messieurs, que les louanges & les bienfaits n'avoient altéré en rien cette ame simple & sublime. Vous jugerez sans doute comme moi du plus grand chagrin qu'il me dit avoir éprouvé dans sa pauvreté. Je ne pouvois, dit-il, acheter des cordages pour aider les vaisseaux dans les accidens; j'étois rebuté d'en emprunter; il s'en perd, il s'en casse par la force des coups de mer, je n'osois revoir ceux qui me les avoient prêtés, parce que je n'avois pas de quoi leur rendre. Son ambition actuelle se borne à obtenir la permission d'avoir un mât de plus pour pouvoir donner à son fanal une élévation plus considérable.

Le caractère de cet homme me frappoit de plus en plus. Je voulus voir enfin ce qu'il appelloit sa nouvelle fortune, j'entrai chez lui. Je vis sa femme & ses enfans; il me montra les matelats qu'il avoit achetés, une armoire & une espee de cage où il couche ses enfans, & je vis avec admiration à combien peu tient le bonheur d'un citoyen honnête & vertueux.

En me contant l'usage qu'il avoit fait de son argent, il me dit qu'il en gardoit pour vêtir sa petite famille, & dans ce moment il les em-

brassoit devant moi ; mais tous ses mouvemens étoient si pressés , si pleins de chaleur , si naturels que je ne pouvois m'en résoudre à abandonner ce lieu.

Je ne dois pas vous taire que je voulus lui donner de l'argent ; il me refusa. Il courut chercher la lettre de M. Necker , qu'il garde soigneusement dans une boîte , & à laquelle il ne veut pas que l'on touche , de peur d'altérer ce qui lui est , avec raison , si précieux à conserver.

Il m'accompagna au moment de ma sortie ; je continuois toujours à le faire causer sur ses diverses aventures ; je fus étonné de le voir s'interrompre tout d'un coup : j'en cherchois la cause lorsque je fus frappé de la vue d'une jeune fille bien faire & d'un air fort modeste , dont le visage s'animoit par degrés à mesure qu'elle s'approchoit de lui. Arrivée près de nous , elle pōse à terre un seau de bois plein de légumes fraîches , & saute au col de Bouffard qui l'embrasse tendrement ; je m'écartai parce qu'elle lui parla bas un instant. Quand il m'eut rejoint : » C'est ma petite cousine , me dit-il , » j'ai eu le bonheur de l'élever. Je revenois » de la mer , j'étois fort jeune , son pere & » sa mere venoient de mourir , elle & une au- » tre petite sœur n'avoient que moi pour res- » source & je n'avois rien , cependant je ne » les abandonnai pas ; j'allai dans un village » à deux lieues d'ici les chercher , porté sur » un âne , parce que j'étois blessé d'un coup » de fusil que je venois de recevoir en mer &

» qui m'empêchoit encore de marcher ; je rap-
 » portai ces deux petits enfans ; je ne fais com-
 » ment j'ai pu faire , mais je les ai élevées ,
 » elles m'ont donné de la satisfaction , elles sont
 » honnêtes filles , & actuellement elles vivent
 » fort bien & honnêtement de ce qu'elles ga-
 » gnent. «

Vous voyez , Messieurs , qu'en moins de deux heures cet homme qui ne me connoissoit pas , qui n'attendoit rien de moi , qui a refusé même ce que je voulois lui donner , m'a montré plus de vertus , plus de désintéressement , plus d'abandon de soi-même , plus de noblesse & de simplicité , que beaucoup de gens n'en pourroient montrer pendant tout le cours de leur vie. Aussi m'a-t-il laissé une impression profonde que j'e desirerois , Messieurs , vous pouvoir communiquer , & par suite à ceux de vos lecteurs qui sont en état d'apprécier un pareil homme.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LETTRE sur l'origine des jetons.

JE viens , Monsieur , de trouver dans le dix-huitième volume de l'*Encyclopédie* de Genève , un article sur lequel je crois que le zèle de MM. les éditeurs leur fera approuver qu'on leur communique des doutes. Au mot *Jeton* , M. D. J. dit que c'est en France que nous en trouvons l'origine ; encore , dit-il , n'y remonte-t-elle pas au-

delà du quatorzième siècle. Je crois avoir entre les mains la preuve qu'il existoit des jetons en France dès le règne de Louis VI , ou de Louis VII , son fils ; ce qui remonteroit l'origine des jetons au douzième siècle , au lieu du quatorzième , auquel M. D. J. se détermine à la fixer.

Il y a quelque tems que des pionniers , que j'employois dans un bien que je possède en Puiffaye , trouverent en fouillant la terre une pièce ancienne qu'ils m'apportèrent. Je l'ai sur le champ vérifiée sur le recueil le plus complet que nous ayions des monnoies de France , & je n'en ai trouvé la figure nulle part. Celle qui en approche le plus , est un *sol* ou *franc d'or* que Leblanc attribue à Louis VI , dit *le Gros* , ou à son fils. L'un & l'autre ont l'écu de France chargé de *sept* fleurs de lys entières , & dans la même forme absolument. Je n'ai trouvé dans Leblanc aucune monnoie de France avec l'écu semé de fleurs de lys , comme le *franc d'or* de Louis VI , depuis 1108 , jusqu'en l'année 1336 , que Philippe de Valois fit fabriquer des *deniers d'or à l'écu* , où ce prince est représenté la main gauche appuyée sur un écu de France semé de fleurs de lys *sans nombre*. Il faut remarquer que ce sont là proprement les *fleurs de lys sans nombre* : dans le haut de l'écu on ne voit que la pointe inférieure de deux fleurs de lys coupées ; au rang au-dessous il y a une fleur de lys pleine entre deux moitiés de fleur de lys , deux pleines au-dessous , & une de même à la pointe de

l'écu. Avant 1342, le même Philippe de Valois fit frapper les *angelots*, où l'écu de France n'est chargé que de trois fleurs de lys ; c'est la plus ancienne de nos monnoies, recueillies par Leblanc, où l'on trouve les fleurs de lys *sans nombre* réduites à *trois*.

Ces recherches m'ont déterminé à attribuer à Louis VI, ou à Louis VII son fils, la piece qui a été trouvée chez moi, puisque ce sont les monnoies de ces deux princes, où l'écu de France soit absolument semblable à celui de la piece que j'ai dans mon cabinet. Mais en même tems je crois devoir douter que ce soit une piece de monnoie. Je n'ai vu nulle part de monnoies de nos rois sur lesquelles il n'y eût quelques *lettres*, *monogrammes*, ou *devises*, qui désignent ou le prince qui les a fait frapper, ou la ville où elles ont été fabriquées. Celle que j'ai trouvée n'a aucune de ces marques qui sont sur toutes nos monnoies depuis la fondation de la monarchie. D'un côté est l'écu de France dans la forme antique avec les fleurs de lys au nombre de sept, & le reste du champ de la piece est semé d'une multitude de petits points sans dessein. Le revers porte l'empreinte d'une espece de croix chargée d'ornemens fort gothiques, & sur l'un & l'autre côté, il n'y a aucune apparence de caracteres.

Cette différence avec toutes nos monnoies ; me donne lieu de présumer que ma piece, qui est en billon fort rouge, n'est autre chose qu'un *jeton*. Le nombre & la forme, ainsi que l'arrangement des fleurs de lys, désignent invin-

ciblement qu'il est antérieur à Philippe de Valois, & la ressemblance parfaite de l'écu de France, dont elle porte l'empreinte, avec celui du *sol* ou *franc d'or* de Louis VI, me donne lieu de croire que ce jeton en billon est du regne de ce prince. Je ne crois pas inutile d'observer que ma petite terre de la *Mothe-Jarry* en Puifaye, où cette piece a été trouvée, est dans la paroisse & aux portes de la ville de Bleneau, ancien patrimoine de l'illustre maison de Courtenay, issue du sang royal par *Pierre de France*, sixieme fils de Louis-le-Gros & d'A-délaïde de Savoye, qui eut d'Isabelle de Courtenay, dont il prit le nom & les armes, une longue suite de descendans qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, & dont le nom a fini dans *Hélène*, princesse de Courtenay, marquise de Baufremont, dame de *Bleneau*. Ce jeton paroît être un de ceux dont on se servoit dans cette famille, & qu'on y a gardés pour conserver la mémoire de son auguste origine. Si je ne suis pas dans l'erreur, voilà donc les *jetons* en usage en France, deux siecles avant celui auquel M. D. J. fixe leur commencement.

Mon respect pour ce savant & laborieux coopérateur de l'*Encyclopédie*, qu'il a enrichie d'une infinité d'articles précieux ; la justice que je fais rendre au peu d'étendue de mes connoissances, m'engagent à ne vous communiquer, Monsieur, mes observations, que comme des doutes ; & comme je fais qu'il y a à Orléans des personnes très-versées dans la science des médailles

& des monnoies, vous me ferez plaisir d'insérer ma lettre dans vos feuilles. Je suis convaincu que si quelqu'une d'entre ces personnes savantes peut avoir des connoissances plus exactes de la piece que j'ai trouvée, il ne refusera pas de vous en faire part. Tout ce qui tient à l'histoire des médailles & des monnoies est intéressant jusques dans les plus petits détails.

Si ma piece, Monsieur, n'est véritablement qu'un *jeton* (comme le présument toutes les personnes qui l'ont déjà vue), les *jetons* sont donc antérieurs en France à la réduction du nombre des fleurs de lys que nos rois portent sur leur écu; & la ressemblance parfaite de ce *jeton* avec les monnoies de Louis-le-Gros, autorise à croire qu'il ne peut être que du regne de ce prince, avec d'autant plus de raison, que depuis lui, jusqu'à Philippe de Valois, les armes de France ne sont telles que les siennes sur aucune des monnoies que M. Leblanc a fait graver, en publiant la collection complete des monnoies du cabinet du roi, & que l'écu de Philippe de Valois, semé au milieu de fleurs de lys pleines, & de portions de fleurs de lys sur les bords, ne semble pas devoir être confondu avec celui de Louis-le-Gros, où les fleurs de lys sont entieres, & au nombre de sept, 3, 3, 1, ainsi que sur la piece de billon que j'ai entre les mains.

C'est ce que je laisse, Monsieur, à décider à MM. les connoisseurs de votre ville, ou des autres endroits où parviennent vos feuilles. Je recevrai avec reconnoissance les avis qu'ils vou-

210 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dront bien me donner ; & s'ils trouvent mes observations fondées , MM. les éditeurs de l'*Encyclopédie* de Geneve pourront réformer l'erreur sur l'origine des jetons , lorsqu'ils imprimeront l'article *médailles* , ou celui des *monnoies*.

J'ai l'honneur d'être avec un très-parfait attachement , Monsieur , votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

DE VARENNES ;
Receveur des impositions.

A Montargis , le 8 novembre 1778.

(*Annonces , affiches & avis divers de l'Orléanois.*)



POÉSIES FUGITIVES.

ÉPÎTRE A UN JEUNE PHILOSOPHE.

O Toi , qui , jeune encor , as su briser tes chaînes ,
 Que j'envie en secret tes paisibles loisirs !
 Nos serviles grandeurs, nos fatigans plaisirs,
 Valent-ils le repos & l'air pur de tes plaines ?

Maitre absolu de ton destin ,
 Dans l'épaisseur des bois, sous leur sombre verdure ,
 Tu sondes , d'un œil plus certain ,
 Les mysteres de la nature
 Et les replis du cœur humain.

C'en est donc fait : tu veux , d'une ame recueillie ,
 T'érigeant en sage nouveau ,
 Des mains de Platon même arracher le flambeau ,
 Pour en éclairer ta patrie ,

Et soulever enfin le reste du rideau
 Qui couvre encor pour toi notre philosophie ?

Sans doute cet orgueil est beau ;

Mais que ta raison s'en défie.

Philosophe naissant, redoute les travers
 Qui trop souvent , hélas ! accompagnent ce titre.
 Tel se dit des humains le consolant arbitre ,
 Qui n'est qu'un dur sophiste , abusant l'univers.
 A travers ces faux jours , distingue la sagesse ;
 Songe à lui conserver ses véritables traits :
 Elle avertit , conseille , ou plaint notre foiblesse ;
 Son rayon nous conduit , sans nous blesser jamais.
 Sensible & courageuse , indulgente & sublime ,

212 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
Par degrés sa lumière entre au fond de nos cœurs;
Elle ouvre le refuge à côté de l'abyme,
Et nous offre ses fruits dans des vases de fleurs.

Voilà sous quels dehors il faut qu'on la présente.

Le génie est un dieu qui dompte les mortels;

C'est la douceur qui les enchante,

Et l'homme bienfaisant eut les premiers autels.

Sème les vérités, fût-ce en un sol aride,

Et n'en espère aucun retour.

Pourvu qu'on les recueille un jour,

Ta gloire est entière & solide.

Enfonce-toi dans l'avenir;

Vois-y de loin ta récompense,

Et d'un bonheur tardif jouis par l'espérance.

Va, mériter le prix, c'est plus que l'obtenir.

Mais si la renommée, aux bornes de ta vie,

De tes jours studieux interrompant la paix,

Aux froids échos de nos palais

Fait redire ton nom & vanter ton génie,

Tremble! sans doute alors l'inexorable envie

De ta simple cabane assiègera le seuil;

De son flambeau livide armant la calomnie,

Elle *affoira* son spectre au bord de ton cercueil.

Et voilà le moment de la philosophie!

Il te faudra céder à tes persécuteurs,

T'arracher à ton humble asyle,

Et chercher des hommes ailleurs,

Qui te pardonnent d'être utile.

Fuis, mais sur ton exil jette des yeux fereins :

On t'observe, on va te connoître.

N'étaie point sur-tout ces ténébreux chagrins

Que tant de sages font paroître,

Et qui les rabaisissent peut-être

Au niveau des autres humains.

Loin d'affecter un air sauvage,

Que ton front, libre encor, quand on veut l'asservir,

Tranquille , épanoui comme un ciel sans nuage ,
 Peigne le calme heureux qu'on cherche à te ravir,
 Tel cet astre des jours , que sa course mesure ,
 Versant demain les feux qu'il répand aujourd'hui,
 Ne contracte point la souillure
 Du globe infortuné qui roule autour de lui.

L'amour du vrai , voilà ta plus sûre boussole.
 De l'estime jaloux , dédaignant les succès ,
 Laisse s'évaporer le murmure frivole
 Des sots & des ingrats qu'on ne fléchit jamais ;
 Et s'il est resté pur , que ton cœur se console.
 De la gloire sur-tout crains les trompeurs attrait ;
 Frénis... Circé t'appelle , & le bonheur s'envole.

La gloire ! ô feu céleste & jamais consumé ,
 Dans tes bornes captif , tu nourris le courage ;
 Tu sembles même en nous par les dieux allumé ,
 Pour y développer les traits de leur image ,
 Et pour rendre immortel l'être qu'ils ont formé ;
 Mais quand tu franchis ta barrière ,
 Je crois voir ce volcan qui , vomit par les monts ,
 Dans des flots de fumée engloutit sa lumière ,
 Et d'un déluge ardent couvre l'or des moissons.

Célebre par l'éclat & l'abus du génie ,
 En Perse il fut jadis un mortel renommé , (*)
 Des rayons qu'elle adore , en naissant , animé.
 Rival des cygnes d'Aufonie ,
 De leurs accens mélodieux
 On le vit égaler la touchante harmonie ;
 Mêlant la sagesse & les jeux ,
 Il fut , en l'amusant , éclairer sa patrie ,
 Eteignit les bûchers , dompta la barbarie ,
 Des humains rapprochés resserra tous les nœuds ;

(*) Ce sera Saadi , si l'on veut.

214 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

En jardins toujours verts, en bosquets d'Idalie,
Sa baguette changea les sentiers épineux

De l'aride philosophie ;

Il chanta les héros & fit aimer les dieux ;

Soixante ans de succès illustrèrent sa vie :

Il eut tous les talens . . . & ne fut point heureux ;

De la gloire la soif avide

Fit des jours agités des plus beaux de ses jours ;

S'enivrant à longs traits dans sa coupe perfide ,

Il la combloit sans cesse , & l'épuisoit toujours.

Le front ceint de lauriers, les bras chargés de chaînes ,

Ce fantôme brillant que précède le bruit ,

S'asséyoit avec lui sur le bord des fontaines ,

Marchoit à ses côtés dans le calme des plaines ,

Dans le fond des forêts, dans l'ombre de la nuit ,

Lui crioit à toute heure : « Ecris , compose , veille ,

» Joins le succès du jour au succès de la veille :

» Songe , dieu de ton siècle , au siècle qui te suit. »

Ah ! plutôt, de ce joug préservant ton courage ,

Laisse distraire tes desirs

A ces purs sentimens, récompense du sage ,

Volupté de son cœur , charme de ses loisirs.

La gloire, incertaine & volage ,

Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaisirs ;

Elle endurecit notre ame & la veut sans partage.

De cette passion le délire effréné

Reporte l'homme sur lui-même ,

Et fait qu'un être foible , à lui-même borné ,

Ne voit rien hors de lui, qu'il estime ou qu'il aime ,

D'une palme épineuse esclave couronné ,

Qui , sous un pesant diadème ,

Jette un éclat stérile & meurt infortuné.

Va , de tes doux rapports chéris la dépendance ,

Des cœurs faits pour s'unir l'échange mutuel.

Crains toute passion qui rend triste ou cruel ;

Exige qu'on t'éclaire & non pas qu'on t'encense.

Sachant porter le poids d'un nom trop éclatant,
 Retient de ta raison le fragile équilibre;
 Le mortel le plus sage est toujours le plus libre.
 Attaqué, ne vas point, à toi-même insultant,
 A la critique injuste opposer la satire,
 Et tristement descendre, avec l'espoir de nuire,
 Dans cette vile arene, où l'opprobre t'attend.

Quand le fils de Latone, ame de la nature,
 Dépouillé de ses feux, déposant son armure,
 De l'Olympe exilé, vint habiter les champs,
 Le vit-on embraser, pour venger son injure,
 Des fertiles côteaux les trésors renaissans,
 Des jardins refleuris la riante parure,
 Et les présens de Flore & les dons du printemps?
 Unis dans un lycée agréable & champêtre,
 Rangés autour de lui sous l'ombrage d'un hêtre,
 Les bergers, pour l'entendre, oublioient leurs trou-
 peaux :

Dans leur fuite rapide il arrêtoit les flots ;
 Les arbres attentifs, qu'attiroit son génie,
 Inclinoient à sa voix leurs sensibles rameaux ;
 Et couchés sur des fleurs, émus par l'harmonie,
 Etonnés de sentir les douceurs du repos,
 Les tygres à ses pieds enchaînoient leur furie,

Humain, éloquent, généreux,
 Suspendant des pasteurs les pénibles ouvrages,
 Il leur apprit l'art d'être sages,

Mais plus encor l'art d'être heureux
 Que ce tableau touchant te serve de modele !
 Sois l'ami des humains ; qu'ils ne craignent jamais
 Les perfides retours de ton ame infidelle.
 Que tes écrits pour eux soient autant de bienfaits,
 Et rival d'Apollon, dans ton obscur asyle,
 Deviens un dieu pour nous, en devenant utile.
 Respekte tous ces freins que l'orgueil croit braver ;
 Leur utile rigueur contient la multitude,

216 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Ne sachant où porter sa vague inquiétude,
Elle perdrait ses mœurs, qu'il lui faut conserver,

Jetté sur la scène commune,
Sur cet immense & triste amas
De foiblesse, d'erreur & sur-tout d'infortune,
Le sage cède aux loix qu'il ne changeroit pas.
Il révere le trône; il aime sa patrie,
Même en fût-il persécuté.

Tout ce qui sert l'humanité
Trouve un facile accès dans son ame attendrie.
Calmant des passions les orageux desirs,
La tranquille amitié descend dans sa retraite:
Ses jours sont des momens, son ame est satisfaite:
La nature est un temple orné pour ses plaisirs.
En vain l'aquilon gronde, en vain l'hiver l'appelle.
Eh! qu'importent les vents, les frimats ténébreux?
Le crime seul, hélas! rend l'univers affreux,
Et la nature est toujours belle
Lorsque nos cœurs sont vertueux.

Ah! rapproché de ce que j'aime,
Quand pourrai-je, ami, sur tes pas,
La méditer, jouir & d'elle & de moi-même,
Braver l'orgueil farouche & la grandeur suprême,
Fuir les foibles amis, ou les amis ingrats,
Ne plus flotter au gré d'une vaine espérance,
Aveuglé trop long-tems, renaître à la clarté,
Vivre enfin dans le calme & dans l'indépendance
Jusqu'à l'instant fatal, par le ciel arrêté,
Où le rapide éclair d'une frêle existence
Pâlit devant le jour de l'immortalité!

Par M. DORAT.

A UNE VIEILLE COQUETTE,

Ode Anacréontique.

QU'EST devenu ce teint d'albâtre,
 Jadis l'orgueil de ta beauté ?
 Qu'est devenu ce ris folâtre
 Qui nous peignoit la volupté ?
 Où sont aujourd'hui tant de charmes ?
 L'amour enfin reprend les armes
 Dont tu bleffois tous les mortels.
 Touchons-nous à l'hiver de l'âge,
 Il dédaigne, ce Dieu volage,
 L'encens qu'on brûle à ses autels.

AUTREFOIS ta voix ravissante
 Par-tout éveilleoit le desir ;
 Autrefois ta gorge naissante
 Etoit le trône du plaisir :
 Plus brillante que Cythérée,
 Et de mille amans entourée,
 Tu semblois partager nos feux ;
 Tu nous vendois ton inconstance ;
 Et malgré ton indifférence
 Tu faisois encor des heureux.

J'AI vu folâtrer sur tes traces
 L'essaim des ris & des amours ;
 Mais les plaisirs, les jeux, les graces
 S'éloignent de toi tous les jours.
 Tout change, hélas ! dans la nature ;
 Cette fleur, belle sans culture,
 Dont se couronnent les amans,
 Sur le déclin de la journée

Languit , se dessèche , est fanée ;
Elle a régné quelques momens.

A TON orgueil le tems s'oppose ;
Tu ne peux plus nous éblouir ;
Ton esprit est la seule chose
Dont nous puissions encor jouir.
Ah ! ne sois plus triste & plaintive ,
Crois-moi , la beauté fugitive
Ne revient jamais sur ses pas ; ...
Eh ! qu'importe si tu fus belle ? ...
Est-ce un droit pour être immortelle ,
Puisque (*) R** même ne l'est pas ?
Par M. MASSON DE MORVILLIERS , avocat.

L' HEUREUX CHOIX ,

ÉPIGRAMME.

CERTAIN boucher plaidant contre la ferme ;
Court au palais pour consulter son cas ;
Mais il lui faut un docteur sage & ferme ,
Dont les avis le tirent d'embarras :
L'un est trop vieux , l'autre a le poil trop ras ;
Tel au coup-d'œil n'est qu'un esprit en friche.
Que fait mon homme ? Il s'adresse au plus gras :
Un grand Seigneur eût choisi le plus riche.

Par le même.

(*) Amie de l'auteur , morte depuis peu.

V E R S sur Mademoiselle D. . .

HEUREUX qui peut trouver une amante estimable,
Fille de la candeur, belle sans le savoir,
Pratiquant la vertu sans cesser d'être aimable,
Se livrant au plaisir sans manquer au devoir;
Une amante en tout tems du même caractère,
Dont le cœur, né sensible, aimeroit pour aimer;
Sachant, sans être prude, & parler & se taire,
Qui même forceroit son sexe à l'estimer.
J'ai trouvé cet objet, & mon pinceau fidele,
En a fait d'après toi l'objet de mon amour.
O Nœris, aime-moi ! qu'on puisse dire un jour :
Pour prix de son tableau, le peintre eut le modele.

Par M. JEANNOT de Nancy.

MES DEUX AGES,

Épître à M. G.

AU tems de mes jeunes amours,
Dans l'âge heureux du printems de ma vie,
Où le bonheur filoit les jours
Que je passois près de Sylvie,
Je pensois moins, je savois mieux sentir.
Âge charmant ! où tout plaît, tout amuse,
Où sans travail j'obtenois de ma Muse
Ces vers heureux que dicte le plaisir !
Tout me rioit ; une joie innocente
Dans tous mes sens répandoit ses douceurs ;
La nature pour moi n'étoit que des fleurs,

220 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Je les cueillois, mon ame étoit contente.
 Au seul aspect d'un beau matin,
 Au doux calme de la nature,
 Je respirois une volupté pure,
 Et cueillant la rose & le thym,
 Je me disois, rien ne fut fait en vain ;
 Ce bouquet fut créé pour servir de parure
 A ma Sylvie, & pour orner son sein ;
 Ces oiseaux, pour chanter ses charmes,
 Et ce ruisseau, pour répéter ses traits ;
 Ce gazon, que l'aurore embellit de ses larmes,
 Pour nos amours fut fait exprès :
 Les champs n'étoient peuplés que d'*Hilas*, de *Silvandles*,
 Mon cœur ému, partageoit leurs concerts ;
 J'imaginois, sur les tons les plus tendres,
 Les voir se disputer le prix des meilleurs airs,
 Et célébrer dans leurs faciles vers,
 L'un, un ruban reçu de la jeune Thémire,
 L'autre, un barbeau placé sur le sein de Delphire.
 Dieux ! que je chérissais ces riantes erreurs !
 Heureux, dans ma douce folie,
 Par-tout la nature embellie
 Se paroit à mes yeux des plus riches couleurs.
 Ce temps fut court ! une froide manie,
 Sous le nom de la raison, vint glacer mes esprits,
 Et son triste flambeau me fit trop voir le prix
 Des plaisirs, ou plutôt des peines de la vie.
 Lors de mon cœur la gaité fut bannie,
 Tout fut changé pour moi, tout, jusqu'à ma Sylvie ;
 Sous les roses d'amour j'aperçus le serpent,
 J'appris à redouter ces flatteuses caresses,
 Et ces ris séduisans, & ces larmes traîtresses,
 Dont je vis que ce sexe abuse trop souvent
 Pour profiter de nos faiblesses
 Et régner sur nous en tyran.
 J'aimai pourtant, mais n'aimai qu'avec crainte ;
 Le charme étoit détruit ! je ne fus plus heureux.

L'inquiétude & la contrainte

Ont fait fuir devant moi les plaisirs & les jeux.

Je me retrace en vain ces brillantes images,

Que mon cœur autrefois savoit si bien saisir !

En vain j'erre souvent dans ces mêmes bocages,

Où je trouvois la paix & le plaisir ;

Mon œil, qui ne fait plus jouir,

Dans ce ruisseau, ne voit qu'un précipice ;

Dans ce gazon, du foin ; dans ces oiseaux, du bruit ;

Brillante avec l'aurore, & morte avant la nuit,

Je vois dans cette fleur qu'il faut que tout périsse.

De ma triste raison, voilà quel est le fruit !

O douce volupté ! plaisir, bonheur, tendresse !

Êtes-vous donc pour moi disparus sans retour ?

En proie à ma sombre tristesse,

Mille soucis fâcheux m'assiègent tour-à-tour,

Je m'endors accablé sous le poids qui m'opprime,

Et c'est en soupirant que j'ouvre l'œil au jour.

Par M. DAVESNE.

COUPLETS

A l'occasion du mariage du prince aîné de la maison DE LIGNE, avec la princesse MASSALSKA, de Pologne, adressés aux nouveaux mariés par les habitans de Belœil.

AIR : du vaudeville de Tom-Jones.

PERMETTEZ-NOUS qu'ici notre village,
 Epoux charmans qu'unit l'amour,
 Par un modeste & bien sincère hommage
 Célébre avec vous ce grand jour.
 Oui, que pendant longue suite d'année

K 3

222 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

L'amour, qui forma vos beaux nœuds ,
Embellisse vos destinées ,
Et vous rende à jamais heureux ! *bis.*

Vous habitez différent hémisphère ;
En vain la distance des lieux
Interposoit une immense barrière
Qui vous séparoit tous les deux.
Pour votre bien , ainsi que pour le nôtre ,
L'amour a bien sû le franchir ;
Ah , que deux cœurs faits l'un pour l'autre
Sont adroits à se réunir. *bis.*

Pour enrichir chacun leur appanage ,
Nous avons vu trois potentats
S'approprier , par un heureux partage ,
Et la Pologne & ses états ;
Chacun des trois en prit une province ,
Mais en dépit de leur complot ,
Princesse , c'est à notre prince
Qu'ils ont laissé le meilleur lot. *bis.*

Par votre hymen , une double couronne
Peut-être vous attend tous deux.
Votre union , prince , vous montre un trône , (*)
L'autre , princesse , vos ayeux ; (**)
Nobles époux , acceptez-en l'augure ,
Vous deux vous en avez les droits ;
Et votre race est assez pure
Pour être une tige de rois.

(*) Le prince de Ligne , épousant une princesse polonoise , peut devenir indigène de Pologne , & par conséquent être élu roi , le cas échéant.

(**) La princesse Massalska est issue des grands - ducs de Russie.

G A S C O N N A D E.

JE disois l'autre jour à certain officier,
Natif des bords de la Garonne,
Dont l'opulence fanfaronne
Recevoit fréquemment des visites d'huissier:
Monsieur, je trouve fort étrange
Que, pour sortir galamment d'embarras,
Du pays vous ne tiriez pas
Trois ou quatre lettres de change.
» Trois ou quatre! que dites-vous
Me répond le brave en courroux?
» Je ne me permets pas cette bassesse d'ame.
» Y penser me glace d'effroi:
» Quatre lettres de change! à moi,
» Qui ne les reçois que par rame!



A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

LE 25 août l'académie a tenu sa séance publique pour la distribution des prix d'éloquence & de poésie. Le secrétaire a annoncé que le premier , dont le sujet étoit l'*Eloge de l'abbé Suger*, avoit été remporté par M. Garat, avocat au parlement. On a fait la lecture du discours: elle a été plusieurs fois interrompue par des applaudissemens. De tous les ouvrages qui ont concouru , un seul, dont l'auteur est inconnu , a obtenu une mention honorable. On a lu ensuite une piece intitulée : *aux Mânes de Voltaire, dithyrambe*, qui a excité de vifs transports dans l'assemblée. Le prix avoit été adjugé à cette piece; mais l'auteur ayant déclaré qu'il ne se feroit jamais connoître, la médaille a été donnée à M. de Murville, qui a eu l'*accessit*,

& dont l'épître , lue après le dihyrambe , a paru renfermer assez de beautés pour mériter cette distinction flatteuse. L'académie a cru devoir citer ce beau vers d'une des pieces qui ont concouru ; le poëte parle de Henri IV :

Le seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire.

Le secrétaire a terminé la séance par l'éloge de M. le comte de Valbelle : c'étoit un hommage qu'il rendoit à sa cendre , pour le legs qu'il a fait à l'académie, d'une somme de 24000 liv. destinée à être placée à rente perpétuelle ; & les intérêts annuels à être accordés à l'homme de lettres , que cette compagnie désignera. Le secrétaire a annoncé en même-tems, que pour reconnoître ce bienfait , l'académie avoit résolu de placer son buste dans la salle de ses assemblées : avec cette inscription : *M. de Valbelle , bienfaiteur des lettres.*

Le sujet du prix de poésie de 1780, qui consiste en une médaille d'or de 500 liv. est *la servitude abolie dans les domaines du roi, sous le regne de LOUIS XVI* : le genre du poëme & la mesure des vers sont au choix des auteurs. La piece sera de 100 vers au moins , & de 200 au plus.

L'académie voulant laisser aux auteurs le tems de faire les recherches nécessaires , propose dès-à-présent pour le prix d'éloquence de 1781, *l'Eloge de CHARLES DE SAINTE-MAURE, duc de Montausier, pair de France, gouverneur du dauphin fils de Louis XIV.* M. le comte de Montausier , ancien colonel du régiment d'Orléans,

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
infanterie, dont M. le duc de Montausier étoit
le trisaïeul maternel, a ajouté 600 liv. à la
valeur ordinaire du prix, qui fera, en consé-
quence, une médaille d'or de 1200 liv.

(*Journal général de France.*)

I I.

*L'ACADÉMIE royale des belles-lettres, sciences &
arts de Bordeaux.*

Un citoyen de cette ville, zélé pour le bien
public, a remis à l'académie une somme de 1200
liv. pour servir de prix à la solution d'une ques-
tion utile à l'humanité.

L'académie a cru ne pouvoir mieux entrer
dans ses vues qu'en proposant le sujet suivant :
*le moyen de prévenir, dans l'usage ordinaire d'al-
laiter les enfans-trouvés, les dangers qui en résul-
tent, soit pour ces enfans, soit pour leurs nourri-
ces, & par une suite nécessaire, pour la population
en général; ou bien que l'on indique la meilleure
méthode, & en même-tems la plus économique, de
suppléer au lait de femme pour la nourriture de ces
enfans.*

En proposant le dernier membre de cette ques-
tion, l'académie n'ignore point que des méde-
cins célèbres s'en sont occupés en divers tems;
que de zélés administrateurs en ont fait l'objet
de leur sollicitude (*); que des citoyens res-

(*) En 1680, les administrateurs de l'hôpital des en-
fans-trouvés de Paris.

En 1775 les administrateurs de celui d'Aix en Pro-
vence.

pectables en ont fait celui de leurs recherches; qu'un magistrat, dont les vues patriotiques rendront à jamais la mémoire chère à l'humanité; avoit à ses dépens fait à ce sujet l'entreprise la plus digne d'un grand cœur (*). Elle n'ignore pas que même chez des nations étrangères le premier des devoirs maternels est sacrifié à l'usage d'élever des enfans sans nourrices (**).

Cette compagnie fait que des auteurs, prétendant que tout lait en général étant sujet à s'aigrir facilement, pouvoit aussi donner des tranchées & la diarrhée aux enfans, & être regardé comme la cause de tous les maux auxquels ils sont sujets, ont voulu l'exclure absolument de leur nourriture, & lui substituer des bouillies faites ou avec la fleur de farine ou avec du pain dans de l'eau, ou de la petite bière (***)... que d'autres, proscrivant seulement le lait de femme comme plus susceptible de s'altérer par les causes physiques & morales, & regardant celui des animaux comme moins sujet à cette altération, ont voulu qu'on substituât ce lait à celui des nourrices (****).

Mais elle fait que, contre le système des

(*) M. de Chamoufet, maître des comptes, mort le 17 avril 1773.

(**) En Angleterre, dans la Bavière, &c.

(***) Van-Helmont: *Infantis nutritio ad vitam longam*...

(****) Brouzet, *Essai sur l'éducation médicale des enfans*. Vandermonde, *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*.

premiers , on a objecté que les bouillies , de quelque espece qu'elles soient , formoient un aliment trop indigeste pour les enfans nouveaux-nés , auxquels il faut un chyle , pour ainsi dire tout formé , qui séjourne peu dans leur estomac ; & que cette nourriture , du moins jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge d'environ huit mois , n'étoit propre qu'à leur donner le carreau ou des coliques convulsives des plus violentes (*).

Elle fait que , contre l'opinion des seconds , on a relevé que les animaux n'étoient pas moins sujets à des passions vives , également propres à altérer leur lait ; qu'on nuisoit à la qualité de cet aliment , si on gardoit les meres dans les étables , & que si on les laissoit paître dans les prairies , elles s'y nourrissoient souvent d'herbes dangereuses , telles que les rithymales , &c. qui changeoient le goût de leur lait d'une maniere sensible , & pouvoient le rendre funeste ; que d'ailleurs , en faisant chauffer ou cuire ce lait pour en faire de la bouillie , on lui faisoit perdre les principes les plus subtils & les plus balsamiques ; inconvenient inévitable toutes les fois que le lait ne passe pas immédiatement de l'animal qui le fournit dans la bouche de l'enfant qui le reçoit (**).

L'académie a donc vu des doutes subsister

(*) M. Lorry , *Traité des alimens*.

(**) M. Desseffartz , *Traité de l'éducation corporelle des enfans en bas-âge*.

encore sur cette matiere ; des inconvéniens présentés de toutes parts , & l'incertitude sur le meilleur moyen d'élever les enfans sans nourrices , errer toujours autour de leur berceau. Elle a vu les gens de l'art demander & attendre encore la réponse de l'expérience (*) ; & elle a cru devoir exciter un nouveau zele sur cet objet , & inviter à de nouveaux efforts qui puissent enfin assurer , pour les enfans-trouvés , une nourriture exempte de tout danger , dans le cas où il ne seroit pas possible d'éviter tous ceux qu'on a plus particulièrement aujourd'hui à redouter du seul aliment que la nature sembloit avoir préparé pour ces êtres infortunés.

M. Dupré de Saint-Maur , intendant de Bordeaux , instruit du dessein de cette compagnie , & frappé de l'importance de la question qu'elle vouloit proposer , a désiré de concourir aussi à la juste récompense qui seroit dûe à l'auteur qui la résoudroit avec succès ; & il a fait en conséquence remettre à l'académie une somme de 800 liv. pour être ajoutée aux 1200 liv. qui devoient former le prix ; en sorte que ce prix sera de 2000 liv.

L'académie en fera la distribution le 25 août 1781. Mais elle desire que les auteurs qui voudront concourir , lui fassent parvenir leurs ou-

(**) *Consultation de la faculté de médecine de Paris*, en 1680... Voyez le *Journal des savans* , année 1680... & le *Journal de médecine* , année 1775 , tom. 11. page 307.

vrages dès le mois de janvier de la même année. Elle les prévient aussi qu'elle n'accueillera aucun des moyens qu'ils pourront avoir à proposer pour satisfaire à sa demande , qu'autant qu'ils seront établis sur l'expérience , & que les succès en seront bien & duement certifiés.

Au reste, quoiqu'elle ait circonscrit dans de certaines bornes le sujet auquel on s'arrête , elle verroit avec plaisir les auteurs étendre aussi leurs recherches , & proposer leurs vues sur le meilleur régime à faire observer aux enfans-trouvés au sortir du premier âge , & sur la manière de les conduire & de les élever la plus propre à les conserver à l'état ; en présentant de nouvelles idées sur ces objets en particulier , ou en perfectionnant celles qui peuvent être connues, ils acquéreroient d'autant plus de droits à la reconnoissance publique ; que l'académie n'a pas cru devoir leur imposer cette obligation.

Pour l'année 1780 , elle aura aussi le prix courant à distribuer , pour sujet duquel elle propose aujourd'hui ces deux questions : 1°. *Quel est la loi hydraulique qui , en fixant la hauteur d'eau nécessaire pour le jeu des machines , préserveroit les fonds riverains d'inondations ; & s'il n'existe point de loi pareille qui puisse être générale & s'appliquer à toutes les différentes especes de moulins à eau placés sur quelque riviere que ce soit , quelles sont les loix particulieres qui conviendroient à chaque espece ?* 2°. *Les circonstances du poids de l'eau , de son volume & de sa pente étant données , de quelle espece doit être un moulin pour produire le*

plus grand effet ? Le prix est de la valeur de 300 livres.

Les ouvrages pourront être écrits en françois ou en latin ; on n'en recevra point dans d'autres langues , & les auteurs sont priés de ne point se faire connoître ; ils mettront seulement leur nom , avec leurs qualités , dans un billet cacheté , joint à leur ouvrage.

Les paquets pourront être envoyés à M. l'intendant , qui les fera remettre à l'académie ; ou adressés , francs de port , à M. de Lamontaigne , conseiller au parlement , & secrétaire-perpétuel de l'académie.

(*Mercur de France.*)

III.

ACADÉMIE royale des belles-lettres de la Rochelle.

L'académie tint son assemblée publique le 18 avril dernier. M. l'abbé Gervaud , directeur , en fit l'ouverture par un discours dans lequel il rendit compte des événemens intéressans pour l'académie , arrivés depuis la séance dernière ; ce qui amena l'éloge de M. l'abbé de Rouffy , doyen de l'église de la Rochelle & vicaire-général , & celui de M. de Voltaire , que l'académie a perdus dans le cours de cette année.

M. l'abbé de Gasc , chancelier , lut ensuite une dissertation , où il examina le sentiment de Tite-Live sur Alexandre & les Romains.

M. de la Villemarais , avocat , lut un discours sur l'union qui doit régner dans les so-

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ciétés littéraires des provinces entre l'étude des belles-lettres & celle des sciences. Ce discours fut suivi d'un *parallele de la vie humaine avec la mer*, imitation libre d'une élégie latine de Sidronius Hofchius, poète Flamand. Ces vers de M. Arcere de l'Oratoire, doyen de l'académie, & associé de celle des inscriptions & belles-lettres, suivis d'un *adieu aux Muses*, furent lus par M. le chevalier de Longchamps.

M. l'abbé Mouffaud lut ensuite des *réflexions sur le plaisir & sur le beau, considérés dans leur origine*.

M. le chevalier de Malartie, chevalier de saint-Louis, termina la séance en récitant une *Epître en vers sur la diversité*.

IV.

ACADEMIE royale de Nîmes.

Dans une assemblée solennelle de l'académie, tenue le 8 juin, madame de Bourdic, ci-devant marquise d'Antremont, connue par une infinité de petites poésies, inférées dans la plupart des journaux, & qui font autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit, a été élue associée-libre de l'académie.

M. l'abbé d'Ornac de Saint-Marcel, prévôt de la cathédrale, ayant été élu membre de la même académie, a annoncé après son discours de réception, qu'il donnoit mille écus à cette compagnie pour l'aider à fonder un prix annuel.

(*Nouvelles de la République
des Lettres & des Arts.*)

V.

*ACADÉMIE de Peinture, Sculpture & Architecture
de Toulouse.*

Le 11 juillet dernier, l'académie a tenu une séance publique dans la galerie de peinture de l'hôtel-de-ville.

Il est heureux pour les progrès des arts ; que les académies de Province se perfectionnent assez pour devenir les émules de celles de la capitale. Le nombre d'excellens artistes qui sont sortis de l'académie de Toulouse, & le bon genre de leurs compositions, suffiroient pour en démontrer l'utilité.

C'est aux soins assidus, au zele & aux talens du célèbre peintre, *Antoine Rivals*, que cette institution doit sa premiere origine. Les officiers municipaux en ont ensuite fixé la dotation sur les revenus de la ville, & les états de la province y ont aussi contribué. Quoique les programmes de l'académie, n'annoncent que onze médailles d'or & d'argent pour chaque distribution annuelle, cependant elle étend ses récompenses sur tous les ouvrages qui ont quelque mérite ; elle a distribué cette année vingt-quatre prix, parmi lesquels il y en a eu cinq adjugés à des dames Toulousaines. Il est de l'intérêt des arts d'encourager le beau-sexe à les cultiver ; le crayon & le pinceau ne sont jamais plus intéressans que dans la main des graces. Si nous ne pouvons accorder ici à ces

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nouveaux artistes tous les éloges que méritent leurs talens, qu'il nous soit permis du moins d'en consigner les noms dans ce journal, consacré en partie à la gloire des arts.

Le premier prix a été accordé à un dessin d'après l'estampe, par madame la marquise de Gavarrat, dont le public a constamment admiré les productions, lorsqu'elles ont été exposées dans le salon de peinture.

Le second, à un dessin d'après la même estampe, par mademoiselle Daousson.

Le troisième, à un dessin d'après la ronde-bosse, par mademoiselle Rigaud.

Le quatrième à mademoiselle Barbet; & un prix de peinture en miniature, à madame Cammas. (*)

M. le marquis de Belest, en sa qualité de premier capitoul-gentilhomme, à la tête des officiers municipaux, ouvrir la séance par un petit discours relatif aux circonstances; ensuite M. le chevalier d'Aufrery, modérateur de l'académie, s'étendit assez au long sur l'utilité des écoles publiques de dessin, & sur tous les avantages que la plupart des arts mécaniques ont puisé dans cette source féconde, depuis qu'elle est établie à Toulouse; il termina la séance par une analyse raisonnée de tous les ouvrages couronnés.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts; Mercure de France.*)

(*) Ces dames, au sortir de la séance, se rendirent à la comédie, où elles parurent avec leurs médailles, & furent généralement applaudies du public.

*ACADÉMIE royale des sciences & belles-lettres
de Berlin.*

La classe de philosophie expérimentale de l'académie avoit proposé pour l'année 1776, & renvoyé ensuite à l'année 1778, la question suivante : « Il est connu que les angles sous lesquels les rameaux des arteres sortent de leurs troncs, sont différens, & que cette différence est relative à celle qui se trouve entre les visceres. Cela posé, on demande quelle est la grandeur déterminée de ces angles, préférablement requise pour chaque espece de sécrétion ? Comment on peut le mieux parvenir, au moyen des expériences, à fixer cette détermination, & quelles sont les modifications dans la vitesse & dans la circulation du sang qui en résultent ? Cette question étant très-importante, & l'académie n'ayant rien reçu de satisfaisant sur ce sujet, elle la propose pour la troisieme fois, en doublant le prix ; & afin de laisser aux savans tout le tems nécessaire pour travailler à la solution de cet intéressant problème, elle n'adjugera le prix que dans son assemblée du 31 mai 1781. Les mémoires doivent être envoyés, avant le 1er. janvier de la même année, à M. Formey, secrétaire-perpétuel de l'académie. Parfaitement instruite des travaux requis pour résoudre cette question, elle déclare qu'elle se contentera d'expériences faites, au défaut de corps humains, sur des animaux, & qu'il suffira que l'on fasse

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

seulement quelques pas dans la solution de ce problème hydraulico-physiologique.

La classe de belles-lettres propose pour l'année prochaine la question suivante : *Quelle a été l'influence du gouvernement sur les lettres chez les nations où elles ont fleuri, & quelle a été l'influence des lettres sur le gouvernement ?* Le prix consiste en une médaille d'or du poids de 50 ducats. Les pièces ne seront reçues que jusqu'au 1^{er}. janvier 1780.

Le prix fondé par feu M. Eller sera donné de nouveau en 1783, & voici son sujet : » C'est
» au grand avantage de l'agriculture & de l'é-
» tat qu'on s'occupe beaucoup aujourd'hui des
» moyens de séparer les communaux, ou de
» lever toute espèce de communauté de terre
» par-tout où la nature du terrain le permet ;
» & comme, dans ses séparations, il se trouve
» souvent quelque partie du terrain à partager
» à laquelle il s'agit de faire subir divers chan-
» gemens, si l'on veut parvenir à en tirer l'uti-
» lité projetée, il est clair que ces changemens
» doivent varier suivant le sol & l'exposition,
» & qu'ils sont subordonnés à ce que la plus
» grande utilité ou la nécessité des circonstances
» exigent. C'est d'après ces motifs qu'on se dé-
» termine à destiner le terrain ou une partie
» de ce terrain au labour, ou bien à en faire
» un pré, ou une prairie artificielle, soit pour
» faire manger le verd au bétail, soit pour faire du
» foin. Le pâturage & l'engrais étant les princi-
» paux appuis de l'agriculture, il importe de sa-
» voir, toutes les fois qu'on défriche des terres

» incultes, ou qu'on veut employer des terres à
 » d'autres usages que ceux auxquels elles ser-
 » voient, quelles especes de plantes ou d'herbes il
 » est expédient de cultiver, suivant que le terrein
 » est haut ou bas, sec ou humide, froid ou
 » chaud, ou bien suivant qu'il a un fond sablon-
 » neux ou tout-à-fait aride, ou marécageux,
 » &c. On demande donc, 1°. *quelles especes*
 » *d'herbes ou de plantes en général à destiner au*
 » *bétail, fraîches ou séchées, sont les plus profita-*
 » *bles dans chaque espece de fond?* 2°. *Quelles*
 » *d'entre ces especes peuvent être le plus facilement*
 » *cultivées, & le plus abondamment recueillies,*
 » *sans que ces herbes ou plantes perdent rien de*
 » *leur qualité nutritive, & en s'assurant d'un profit*
 » *réel?* 3°. *Quelles sont les regles à observer dans*
 » *la culture de ces herbes ou plantes, relativement*
 » *à la différence de leur nature & à la différence*
 » *du sol?* «

L'académie desire qu'on réponde aux questions
 proposées, d'une maniere intelligible pour les
 cultivateurs, également propre à les convaincre
 & à les instruire, sans s'arrêter à des classifica-
 tions & à des dénominations botaniques qui
 n'auroient aucun rapport au but qu'on se pro-
 pose. Le prix est de 50 ducats. Les pieces se-
 ront reçues jusqu'au 1er. janvier 1783.

Le roi de Prusse a ordonné en 1776, de
 proposer un prix extraordinaire sur le secret de don-
 ner au sable la dureté & la solidité des pierres, &
 de le rendre par-là propre à en faire des colonnes
 & des statues.

Ce prix a été renvoyé plusieurs fois, à pré-

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sent on ne fixe plus de terme ; mais , en quelque tems que l'académie reçoive un mémoire qui contienne le procédé qu'il faut suivre dans cette opération , exposé d'une maniere nette , & accompagné d'un échantillon qui soutienne les épreuves requises , l'auteur obtiendra ce prix , qui est de 60 frédéric d'or.

Enfin il y a une question extraordinaire proposée par la classe de philosophie spéculative ; & dont voici l'énoncé : *Est-il utile au peuple d'être trompé , soit qu'on l'induisse dans de nouvelles erreurs , soit qu'on l'entretienne dans celles où il est ?* Le prix consiste en une médaille d'or de 50 ducats. Les pieces seront reçues jusqu'au 1er. janvier prochain. (*Journal encyclopédique.*)

V I I.

S O C I É T É économique de Berne.

Deux généreux anonymes ont chargé la société de faire parvenir un prix de cent louis d'or neufs à l'auteur de la meilleure solution du problème suivant : *Composer & rédiger un plan complet & détaillé de législation sur les matieres criminelles , sous ce triple point de vue : 1°. des crimes & des peines proportionnées qu'il convient de leur appliquer ; 2°. de la nature & de la force des preuves & des présomptions ; 3°. de la maniere de les acquérir par la voie de la procédure criminelle , enforte que la douceur de l'instruction & des peines soit conciliée avec la certitude d'un châtiment prompt & exemplaire , & que la société*

civile trouve la plus grande sûreté possible, combinée avec le plus grand respect possible pour la liberté & l'humanité. La société, qui s'étoit proposée d'adjuger ce prix vers la fin de cette année, s'est déterminée à accorder un plus long terme aux aspirans. Il sera décerné à la fin de 1780, & les pieces de concours seront reçues jusqu'au 1er. juillet de la même année. Elles doivent être adressées, franchises de port, à la société économique de Berne, & pourront être écrites en latin, françois, allemand, italien ou anglois.

VIII.

ACADÉMIE royale des sciences de Gottingen.

Au mois de janvier de cette année, M. le professeur Murray, à qui il échet de faire la lecture, occupa la séance d'un mémoire sur plusieurs plantes étrangères de notre jardin royal de botanique, qui toutes avoient été destinées pour en faciliter l'explication, la plupart par M. Schættler, habile peintre en fleurs de cette ville. Il y a cinq ans que M. Murray avoit déjà annoncé succinctement à la compagnie, une nouvelle espece de rhubarbe, qu'il a nommée, *rheum hybridum*, laquelle a été aussi observée depuis à Quenstaedt, par M. Rimrod, comme on le lit dans les mémoires économiques de Schreber, en allemand, pag. 234. M. Murray en ayant examiné toutes les parties, la décrit : *Rheum foliis cordatis acuminatis planis, radicalibus utrinque bi-vel tridentatis, re-*

liquis repandis. Il la tient pour une plante bâtarde. La plupart des graines n'ont point germé, à l'exception d'un petit nombre qui avoient l'apparence d'être parvenues à la maturité. M. Murray les a obtenues de M. le professeur Pallas, qui en avoit apporté de Russie. Il en avoit précédemment aussi reçu de Copenhague & d'ailleurs. Les feuilles en sont sujettes à dégénérer. On ne fait pas bien encore dans quel genre placer la rhubarbe purgative dont il y a plusieurs especes. M. Murray a présenté un échantillon de la meilleure qu'il avoit reçue en présent du baron de Asch, conseiller de l'impératrice de Russie.

Le *Lycium ruthenicum*, *foliis linearibus fasciculatis ramis dependentibus*, crû de semence venue de Sibérie, est une plante neuve pour nos climats : Muller même n'en fait pas mention dans les dix sortes de *lycium* qu'il a nommés.

Une description détaillée de la *Betonica hirsuta*, des derniers ouvrages de Linné, détermine précisément les limites qui la distinguent de la *Betonica orientalis*, & de la *Betonica officinalis* de Linné.

La *Verbesina dichotoma*, &c. la *Commelina Benghalensis*, la *Malva virgata*, &c. l'*Asclepias Siberica*, sont aussi les objets du mémoire qu'on retrouvera vraisemblablement dans la suite au recueil de l'académie.

Dans l'assemblée du mois de février, M. le professeur Richter lut quatre observations chirurgicales sur des cancers & des cararâctes.

M.

M. le conseiller Kaestner a présenté une couple de micrometres, dont la description prendroit trop de place ici. D'ailleurs, on la trouvera dans la seconde partie de la géométrie-pratique de M. Meyer, qui sort de presse.

Dans l'assemblée du 13 mars, M. le professeur Gmelin a lu des observations sur la couleur bleue des verres & des matieres vitrifiées des anciens monumens.

Dans l'assemblée du 1er. mai, M. le conseiller Kaestner a lu plusieurs remarques sur des cometes qui ont paru au commencement de cette année, & qui avoient été observées par M. Olberg, étudiant en médecine à Gottingen, qui s'amuse aux mathématiques. Ensuite il a expliqué un projet de mesurer en Allemagne, un certain nombre de triangles, pour parvenir à rectifier la géographie allemande, qui en a beaucoup besoin. Il ne faudroit pas plus de trois ans à six ou sept habiles gens, avec les bons instrumens dont on est aujourd'hui pourvu, pour lier ensemble par des triangles les principales villes d'Allemagne. L'opération est aisée le long du Rhin, & quoiqu'un peu plus difficile sur les montagnes, en allant de Strasbourg à Inspruck, elle est praticable avec du courage.

Le 15 mai, M. le professeur Beckmann lut un mémoire sur la laque, qu'on peut préparer avec la garance & avec les bayes de phyto-laque. Sans toucher à la théorie des laques qu'il

242 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

explique avec étendue , ainsi que les divers usages auxquels on peut les appliquer , nous ferons simplement connoître quelques expériences qui lui ont réussi , & dont on pourra vraisemblablement profiter. Elles ont été faites avec des racines fraîches de garance , tirées du jardin économique de Gottingen , pour confirmer de plus en plus le sentiment de l'auteur qui en avoit déjà recommandé l'usage , & qui a depuis été informé qu'on en emploie aussi à Berne , les racines fraîches , dans les imprimeries de toiles de coton. Après qu'on les a lavées , ratiffées , & coupées en morceaux , on les fait digérer dans un vaisseau d'étain , ou étamé , avec une dissolution de potasse purifiée ; puis on exprime le bouillon , on le met chauffer de nouveau , & on y verse goutte à goutte une dissolution chaude de sels métalliques ou acides minéraux. De ce procédé , il résulte , après la précipitation , l'édulcoration & le séchement du précipité , différentes terres bien colorées , entre lesquelles on distingue par leur beauté , celles qu'on obtient au moyen du vitriol de Goslar , sur-tout lorsqu'il est bien purifié du fer , & au moyen du sucre de saturne. Les premières approchent de la couleur qu'on nomme *pompadour* ; & les dernières sont d'un beau rouge obscur , qui penche un peu vers le violet , & qui par le mélange d'autres terres , peut fournir d'agréables nuances. La plus belle laque que M. Beckmann ait obtenue de la garance , est celle qu'a donnée la terre du sel amer ou la magnésie blanche qu'on en a précipitée. Le sel amer en

releve la couleur , & la terre est d'autant mieux colorée qu'elle est plus dégagée du fer. Aujourd'hui l'alun est rarement bien dégagé du fer. Comme les racines de garance sont astringentes , le fer en altere nécessairement la couleur rouge , ce qui n'est point à craindre de la part du sel amer. L'impureté de l'alun du commerce paroît être cause que nos artistes ont de la peine à faire de bonne laque , & que ni M. Beckmann , ni ses amis , n'ont pu en obtenir d'aussi belle que celle qu'ils avoient droit d'attendre , en suivant les procédés indiqués par M. Marggraf. L'emploi du sel amer a encore l'avantage que sa terre est beaucoup mieux dissoute , & se précipite en flocons bien plus déliés que la terre d'alun : par conséquent , elle s'impregne d'une plus grande quantité de particules végétales colorées. Les artistes qui voudront imiter le procédé de M. Beckmann , doivent prendre garde de verser trop d'alkali pour opérer la précipitation , parce qu'il dissout facilement la terre du sel amer. M. Beckmann a tiré de ces expériences , différentes regles qu'il propose de suivre dans les préparations de la laque & du pastel. Il est essentiel d'édulcorer la terre colorée avec de l'eau pure distillée , ou si cela est trop coûteux , avec de l'eau de pluie. Il paroît à propos avant l'édulcoration , de laisser lentement sécher la terre & de la broyer finement. Faute de tems , M. Beckmann n'a pu faire toutes les expériences qui peuvent réussir. Il propose d'essayer la dissolution du foie-de-soufre , sur-tout l'arsénical ,

244 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dont on ne doit néanmoins faire usage qu'avec beaucoup de précaution. L'esprit-de-vin est aussi propre de plus d'une manière à embellir les couleurs. On vante le pastel que feu Stoupan préparoit à Lausanne, & que François Michod, son neveu, prépare aussi également bien à Vevay, non loin de Lausanne, suivant les procédés de son oncle.

La belle couleur des baies mûres de la *physolacca decandra* qui croît facilement à Göttingen, a fait conjecturer qu'elles pourroient être propres à la teinture ; ce que sembloit annoncer aussi le nom qu'elle a reçu de Tournefort. M. Beckman a aussi éprouvé que leur suc mêlé avec quelques sels, donne une couleur agréable & de durée à la laine & au lin. Les baies perdent leur propriété colorante avec le tiers de leur poids, quand elles sont seches. Il essaya d'en employer le suc à faire de la laque : ce fut sans succès, parce que les terres qui en avoient été colorées, quittoient la couleur en séchant. Cependant il parvint à en découvrir deux usages utiles qui méritent d'être connus. Si au suc exprimé des baies mûres, on ajoute quelques gouttes d'eau-forte ou de dissolution d'étain, & qu'ensuite on les fasse sécher doucement, on en obtient un rouge vif & éclatant, qui incline vers un agréable violet, qui s'étend dans l'eau avec le pinceau, & qui sert très-bien pour enluminer des cartes de géographie & d'autres gravures. L'autre usage consiste à tremper, à diverses reprises, des lambeaux de linge bien lavés, qui pren-

nent bien la couleur, dans le suc de ces baies mêlé avec de l'eau-forte ou avec une dissolution d'étain pour s'en servir, au lieu de ceux qui viennent de l'étranger, à colorer l'eau ou les autres fluides. Les marchands de vin & les confiseurs peuvent en faire usage, à l'exemple des Portugais, qui teignent les vins d'Oporto avec le suc de phytolaque. Cette petite frelaterie, quoiqu'elle soit sans nuisance, a porté les négocians Anglois à s'en plaindre au roi de Portugal, lequel, ayant eu égard à ces plaintes, a défendu de laisser mûrir les baies de phytolaque, & enjoint de les couper avant leur maturité. On laisse à ceux qui font le commerce des vins à rechercher lequel leur seroit plus avantageux & plus commode d'employer les lambeaux colorés avec ces baies, ou de continuer à se servir du *vaccinium myrtillus*, que les paysans de Gottingen recueillent & envoient en quantité tous les ans à Hambourg, à Altona & en d'autres endroits.

Le 5 juin, M. Walch, conseiller consistorial, lut une dissertation sur Hyfaspes & ses prophéties mentionnées par les peres. Clément d'Alexandrie suppose que S. Paul y a renvoyé les Païens, sans qu'on voie où il a pris cela. Justin le martyr se plaint de ce que le démon avoit porté les Païens à défendre la lecture des Sybilles, d'Hyfape & des prophetes, sous peine de mort. Lactance le cite une fois avec les Sybilles, & deux fois avec Hermès Trismégiste. Quel est ce Hyfaspes? M. Walch a tâché de

le découvrir. Il lui paroît que c'est un ancien sage Oriental , réformateur des mœurs & de la religion des Mages.

Dans l'assemblée du 17 juillet , M. Heyne a lu un mémoire sur la théogonie ou origine des Dieux d'Hésiode. Le mot grec *Theos* ne représentoit pas la même idée que nous donne celui de Dieu. Il servoit à caractériser des abstractions personnifiées. Aucun homme raisonnable ne doit présumer de pouvoir expliquer toutes les fables des Dieux , puisque déjà du tems d'Hérodote , la clef du vrai sens de plusieurs étoit perdue. On doit se contenter d'en saisir l'esprit général , avec le caractère , l'âge & l'usage d'un certain nombre. Nous n'avons point encore d'édition d'Hésiode , à laquelle on ait appliqué une critique judicieuse. L'interpolation de quantité de vers postérieurs à son tems , les défigure toutes. M. Heyne a développé tout cela avec la sagacité qui lui est ordinaire , à l'occasion d'un morceau d'Hérodote , liv. II. C. 52.

L'académie n'avoit reçu qu'un seul mémoire sur la question annoncée en 1777 , par laquelle elle demandoit une description des insectes qui attaquent les plantes dans les couches de fumier , sur-tout dans les melonnières , avec les moyens de les détruire , sans endommager les plantes. Outre que ce mémoire est anonyme , il n'est parvenu qu'après le tems prescrit.

SPECTACLES.

P A R I S.

O P É R A.

LE 5 août on a donné, à ce théâtre, la première représentation de *Il Cavaliero errante*, ou le *Chevalier errant*, opéra héroï-comique.

Un Paladin inconsolable de la perte de sa maîtresse, qui a disparu au moment où il alloit s'unir à elle, va consulter la magicienne *Mélisse*; & il apprend qu'*Arfinde* est détenue dans une isle enchantée. Protégé par *Mélisse*, il vole auprès de son amante; & il est sur le point de *poussendre* l'indigne ravisseur de sa dame, lorsque celui-ci, qui a aussi un enchanteur à ses gages, échappe par son moyen aux coups du Paladin. La sage & bonne *Mélisse* semble ainsi abandonner pendant quelque tems, son favori, dont l'enchanteur se joue: ce n'est qu'après s'être amusée de ses folies & de ses terreurs, qu'elle se décide à détruire l'isle enchantée; & les deux amans sont réunis. Tel est le sujet du *Chevalier errant*. La musique de *Trajetta*, purement écrite, harmonieuse & forte, a eu du succès; néanmoins elle n'a ni la chaleur, ni le brillant, ni le caractère de folie que ce genre

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

exigeoit. Les airs de bravoure sont communs ; les chœurs & les symphonies médiocres : la destruction du palais de l'isle enchantée rappelle seule la maniere large & grande d'un maître à qui on n'auroit rien à reprocher, si ses chants étoient aussi agréables, que son harmonie est correcte.

Les soins & les dépenses que cet opéra a exigés, prouvent bien l'activité & le zèle de l'administrateur, mais non le goût de ceux qui le guident dans le choix des opéras italiens.

(*Journal général de France.*)

COMÉDIE FRANÇOISE.

On a remis *l'Impatient*, comédie en un acte, jouée une fois l'année dernière, & dont nous avons rendu compte dans la nouveauté. (*)
A cette reprise la piece a eu du succès. Quelques coupures & de légers changemens en ont fait un ouvrage très-agréable à la représentation. La scene du portrait, sur-tout, est filée avec beaucoup d'art & remplie de traits ingénieux. Peut-être pourroit-on reprocher à l'auteur, M. Lantier, de n'avoir pas assez marqué le rôle de valet, & de lui avoir donné un ton de familiarité dont un maître naturellement impatient ne doit guere s'accommoder. Au reste, cette petite comédie a eu du succès au théâtre, comme en auront toujours toutes les pie-

(*) Journal de novembre 1778, page 284.

ces qui présenteront à la fois un caractère & des situations. Elle fera sans doute aussi quelque plaisir à la lecture : mais nous croyons qu'il fera moindre qu'à la représentation, le style en étant fort négligé.

Le 2 août on a donné la première représentation de *Laurette*, comédie en 3 actes, en vers. On a déjà quelques pièces sous ce titre représentées avec peu de succès. Celle-ci, à quelques détails près qui sont agréables, n'est pas bien supérieure aux précédentes. On a remarqué dans chacun des rôles, sur-tout dans celui du père, des traits assez heureux, & qui mieux encadrés, auroient sans doute produits plus d'effet. Nous ne parlerons point du style, parce qu'il n'a paru remarquable ni par ses défauts ni par ses agrémens : il en est à-peu-près de même de la pièce, qui sans être tombée, n'a point eu de succès : la situation du 3^e. acte l'a soutenue pendant quelques représentations. Tout le monde connoît le conte de M. Marmontel qui a fourni le sujet de *Laurette* ; on le lit toujours avec un plaisir nouveau : mais il y a loin d'un conte à une pièce de théâtre ; il faut, pour attacher dans celle-ci, d'autres ressorts & un autre talent.

(*Mercur de France ; Journal de Paris ; Affiches & annonces de Paris ; Journal général de France.*)

L O N D R E S.

H A Y - M A R K E T.

ON a joué dernièrement sur ce théâtre (qui remplace ceux de *Drury-Lane* & de *Covent-Garden*, fermés durant l'été,) une piece nouvelle, intitulée : *l'Amusement d'été* ou *Aventure arrivée à Margate*. En voici le sujet. Shuffie, chevalier d'industrie, se lie à Margate, avec la famille de sir James Juniper, auprès duquel il s'introduit sous le nom de lord Random. Sous ce faux nom il adresse ses vœux à Emilie, fille de sir Jacques, & est aidé dans ses desseins par Spruce, coëffeur de Londres, son ancien ami, qui a une intrigue avec la femme-de-chambre. Cependant Emilie a encore deux amans, un jeune homme nommé Melville, que les durerés de son pere ont réduit à se faire comédien de campagne, & le capitaine Surat.

Shuffie, pour se débarrasser du capitaine, qui est son seul rival avoué, lui écrit une lettre dans laquelle il lui offre dix mille livres, s'il veut se désister de ses prétentions. Le capitaine, qui est un honnête marin, montre la lettre au pere ; celui-ci en fait des reproches au prétendu lord qui en est un peu déconcerté, mais il se remet bientôt de son trouble, & tourne la chose en plaisanterie, prétendant que sa lettre n'est qu'un simple jeu d'esprit très-en usage parmi les gens du bon ton d'Italie, & qui étoit particulièrement du goût de l'ancien doge de

Venise. Cette réponse ingénieuse raccommode Shuffle avec Lady Juniper qui a beaucoup de prétentions au bon ton, & la détermine à le prendre pour gendre.

Cependant Melville arrive à Margate déguisé, & a une entrevue avec Emilie, dans laquelle les deux amans conviennent de s'en aller ensemble; mais malheureusement ils sont entendus par le pere qui, comme de raison, s'oppose à l'exécution de ce projet. Cela amene un éclaircissement; il se trouve que Melville qui n'est connu que pour un comédien de campagne, est le fils d'un baronnet, & le propre neveu du capitaine, qui instruit de son amour pour Emilie, lui cede ses prétentions à la main de sa maîtresse. D'un autre côté, Spruce est arrêté pour un vol de grand chemin, & Shuffle est reconnu pour ce qu'il est, pour un imposteur & un impudent.

Cet opéra est un ouvrage de société. Les auteurs des paroles sont messieurs Miles & Andrews. Une partie de la musique est du docteur Arnold; le reste consiste en morceaux pris de côté & d'autre, dans les ouvrages des meilleurs compositeurs. Cette piece a eu un grand succès, auquel n'a pas peu contribué la beauté des décorations qui étoient en grand nombre & très-variées.

On a donné sur le même théâtre une comédie nouvelle en trois actes, intitulée *la veuve qui n'est pas veuve* (*the widow and no widow.*) M. Joddrel est l'auteur de cette comédie, qui ap-

proche plus du genre des pieces de Foote ; qu'aucune de celles qu'on a données depuis la mort de ce bouffon célèbre. C'est moins une piece régulière qu'une satire dramatique ; l'intrigue est peu de chose , & tout le piquant de cette production consiste dans des allusions très-méchantes à divers personnages existans. Les personnages de la piece sont : *M. Mac-Fable ; Jemmy Daisey ; le docteur Alfred ; Splash ; Spurious ; le capitaine O'kite ; &c. Mrs. Sharp ; Lucy ; Peg Pennyworth ; Mrs. Splash , &c.* La piece ouvre par une longue conversation entre Mrs. Sharp & Lucy , dans laquelle on apprend que la première est une aventuriere peu scrupuleuse , qui pour faire plus aisément des dupes se fait passer pour une riche veuve , & en conséquence vient de louer très-cher une superbe maison qu'elle compte bien ne jamais payer. Tandis qu'elle fait à sa confidente le dénombrement des amans que ses richesses imaginaires lui ont procurés , & à chacun desquels elle a promis sa main , dans la vue d'en attraper des présens , divers créanciers , usuriers & autres viennent faire leur visite & leurs complimens accoutumés à la prétendue douairiere. Elle les renvoie en leur promettant de les satisfaire le lendemain , & en leur annonçant qu'elle a un projet dont le succès ne peut pas tarder plus long-tems.

A peine sont-ils sortis qu'on annonce M. Daisey , qui paroît avec un habit garni d'une blonde qu'une marchande françoise a apportée en fraude à Londres dans le roupet de sa coëf-

fuire. Ce beau gentilhomme mene, à ce qu'il dit, une vie du meilleur ton, il est membre de seize *clubs*, il fait tourner la tête aux femmes, il joue gros jeu, & se pique d'être beau joueur, & il a des engagemens avec une douzaine de grands seigneurs pour aller passer l'été à leurs terres. Il sollicite vivement la belle veuve de l'épouser au plutôt pour l'accompagner à une partie de pêche chez un gentilhomme de ses amis, & il lui présente une garniture de diamans. La veuve paroît confuse de cette galanterie, & se retire dans son appartement pour se préparer au mariage projeté.

Alors paroît Mac-Fable, autre poursuivant de la veuve, qui s'entretint avec M. Spurious. Sous le nom du premier de ces personnages, l'auteur paroît avoir voulu tourner en ridicule M. B. célèbre voyageur qui prétend avoir pénétré au fond des déserts de l'Ethiopie, & qui en raconte des merveilles. Mac-Fable avoue à Spurious que tous les récits de choses merveilleuses dont il assaisonne sa conversation, & qui doivent paroître dans le livre qu'il a promis, sont de pures inventions; qu'il n'a jamais vu le pays qu'il entreprend de décrire; que bien qu'il ait montré aux curieux de très-beaux dessins de sa façon, il n'a jamais su dessiner, mais qu'il a acheté des vues de différens sites pittoresques d'Europe qu'il a transportés en Afrique en changeant les noms; que cependant il a éprouvé des mortifications bien sensibles, notamment, une fois qu'ayant porté à un graveur Ecoissois, un prétendu paysage d'Ethiopie, celui-ci s'ap-

perçut que c'étoit une vue des montagnes d'Ecosse où il étoit né, & reconnut même la maison de son pere dans un coin du paysage.

Après cette confidence Mac-Fable fait sa cour à la veuve, à qui il présente quelques curiosités d'Ethiopie qu'il a ramassées parmi les cailloux à Moorfiels, il lui parle de ses voyages avec beaucoup d'emphase, & finit par la presser sur leur futur mariage; la veuve consent à tout, mais elle demande au préalable deux mille livres sterlings pour payer le douaire de sa niece. Cette prétendue niece est sa confidente Lucy. Mac-Fable lui donne des billets pour la somme qu'elle lui demande, & aussi tôt paroît le docteur Alfred. On a reconnu dans celui-ci le premier ami de la républicaine M. (*): la présence du docteur produit entre lui & Mac-Fable une scène de rivalité qui finit par la retraite du dernier. Le docteur resté maître du champ de bataille, presse vivement la veuve d'accepter sa main & son cœur qui est entièrement libre, depuis que sa précédente chere amie a jugé à propos de prendre un nouveau docteur. La veuve, de son côté, cherche à lui attraper de l'argent sous le prétexte déjà employé par elle de payer le douaire de sa niece. Le docteur, qui n'est pas en fonds, s'adresse à l'avare Mrs. Peggy Pennyworth, qui paroît sur ces entrefaites, & il par-

(*) Célèbre Angloise, auteur d'une histoire d'Angleterre qui lui a fait beaucoup d'honneur parmi ce qu'on appelle les patriotes.

vient enfin à en tirer une somme de trois cens livres sterlings, en lui faisant entendre qu'il placera cet argent à vingt pour cent pour doter un hôpital d'enfans-trouvés.

Ici la scène change & représente la boutique de M. Splash, libraire, qu'on voit déjeûnant avec sa femme. Ce libraire, qui est, suivant l'auteur de la piece, l'inventeur des débats parlementaires & des mauvaises nouvelles, est la figure de celui que ses démêlés avec le parlement ont rendu tout récemment célèbre dans les papiers publics. Spurious arrive & propose à M. Splash le manuscrit des voyages de Mac-Fable; Splash supposant que ces voyages sont un mélange de vrai & de faux, déclare qu'ils sont de sa compétence, & il commence à faire marché à l'amiable; mais apprenant que l'auteur est un Ecoffois, il refuse de conclure & d'entendre un mot de plus sur cette affaire, il assure que tout ce qui provient d'un Ecoffois, est absolument hors de sa compétence, & il met Spurious à la porte avec indignation.

Cependant les intrigues de la veuve ne tardent pas à se découvrir. Daisey vient pour l'avertir que son chapelain les attend à l'autel. Il rencontre Lucy qui lui fait croire qu'elle a soixante mille livres sterlings de bien, & que sa tante veut la forcer à faire un mariage contre son goût. Daisey veut tirer avantage de cette confidence, & se trouve très-heureux de déterminer Lucy à venir avec lui, au lieu de sa tante, trouver son chapelain.

Cependant tout le monde se trouve rassemblé,

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& tandis que le docteur Alfred & Mac-Fable redoublent d'importunités auprès de la veuve , pour obtenir la préférence , O'kite , son associé en friponnerie , arrive & se donne pour son mari , qui a été sept ans absent , & qu'elle a cru mort. Il s'ensuit delà un éclaircissement , & il se trouve que tous les personnages ont été dupes de leurs propres finesse. Daifey a donné à la veuve des diamans faux , mais il apprend que la riche héritière qu'il vient d'épouser , est une demoiselle très-connue dans la ville , mais non pas pour sa fortune ni pour sa vertu , & il lui apprend également qu'elle n'est pas mieux tombée en l'épousant , car il avoue qu'il n'est qu'un escroc qui s'est produit dans le monde à la faveur de son habileté dans la théorie des chances. Mac-Fable apprend aussi à la veuve que ses billets ne sont d'aucune valeur ; elle reçoit un compliment à-peu-près semblable du docteur Alfred , & elle termine la piece par cette judicieuse maxime , *que quand on cherche à faire des dupes , il faut prendre garde de l'être soi-même.*

(*Universal Magazine.*)

A L L E M A G N E.

Nous avons la petite piece allemande en un acte , annoncée au mois de janvier , pag. 314. qui a pour titre : *le Quartier-d'hiver en Amérique.* Les six personnages sont.

BERNAU , capitaine dans les troupes allemandes.

TUNDER , commissaire de guerre Anglois.

FRANK, colon Allemand.

GUILLELMINE, fille de Frank.

WERNER, caporal dans la compagnie de Bernau.

Un Officier de justice.

Tous ces personnages sont vertueux, excepté l'Anglois.

La scene est en Amérique dans la maison de Frank.

SCENE Iere. Werner vante à Bernau les charmes de Guillelmine, en comparaison de laquelle toutes les filles qu'il lui nomme, sont de *vieilles peaux de tambour*. Il s'émancipe à blâmer les Anglois, & même les Allemands, de venir leur aider à ôter à ces bonnes gens, les Américains, leur vie & leur bien. Bernau lui impose silence par ces paroles : nous servons nos princes, Werner !

Scene II. Frank, chez qui Bernau est logé ; s'informe de lui s'il est content de son quartier. Bernau s'en loue beaucoup, & s'informe du lieu de son origine. Il apprend que c'est un palatin abordé en Amérique depuis 20 ans, qui y a gagné dix mille livres sterlings par son application. » Qui a le plus d'obligation, » dit Frank, des Anglois, à nous, ou de nous » aux Anglois ! y avoit-il autrefois ici une terre » fertile & des gens laborieux ! » Bernau encourage sa timidité, en lui adressant ainsi la parole : » Vous attendez-vous à trouver en » nous des hommes inhumains ? Reconnoissez » vos compatriotes. Nous prendrons bientôt » confiance ensemble. «

Scene III. Guillelmine entre en chantant un

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

air dont le refrain est, *liberté, liberté, liberté ! vive la liberté !* Elle va droit à son pere , à qui elle donne une fleur. Il la présente à Bernau , mais Guillelmine tire un bouquet de son sein qu'elle offre à Bernau-même. Bernau lui surprend & lui baise la main. Willelmine l'esuyant , » Qu'est-ce ? c'est bien drôle ! fait-on » comme cela chez vous ? Nos voisins les Sauvages ont ces façons-là. » Lorsque Frank s'est retiré , Bernau invite Guillelmine à s'asseoir en l'appellant mademoiselle... » Mademoiselle ! est-ce qu'on nomme ainsi toutes les filles chez vous ? je m'appelle Guillelmine , monsieur. «

BERNAU. Belle Guillelmine , asseyez-vous donc , s'il vous plaît.

GUILLELMINE. Volontiers , beau monsieur.... à présent , contez-moi quelque chose des filles Allemandes.

BERNAU. Guillelmine , dispensez-m'en ; il faudroit que je vous disse d'étranges choses.

GUILLELMINE. J'aime volontiers à entendre des choses extraordinaires. Dites-moi : comment sont-elles habillées ? comment parlent-elles ? comment font-elles ? Mon pere ne m'en raconte jamais rien. Figurez-vous qu'un jour je le pressois bien fort de me rapporter les modes de son pays , & je lui disois en l'embrassant : cher pere ! est-il vrai que les filles de votre pays ne me ressemblent point ! racontez-moi donc comme elles font. Croyez-vous qu'il me l'ait raconté ?

BERNAU. Non ! & que vous a-t-il dit ?

GUILLELMINE. Ma fille ! a-t-il répondu , ne me demande point des choses que tu n'as

point intérêt de savoir... Malgré cela j'en apprendrois volontiers quelque chose. *Elle le prend par la main.* Mon beau monsieur ! vous allez me raconter tout.

BERNAU. Ah ! Guillelmine, si j'eusse connu dans mon pays une fille comme vous, aucune puissance n'eût pu m'arracher de ses côtés. (*Il lui serre la main contre sa poitrine.*)

GUILLELMINE. Votre cœur bat bien fort. Qu'a-t-il donc ! &c.

Scene IV..... BERNAU à Werner, qui rioit de la scene précédente. Werner, tu es un homme de fer, insensible.

WERNER. Oh que non ! Mais Dieu me garde d'être si facile à prendre feu. Quand on n'a que huit kreutzers à dépenser par jour, on apprend à avoir un cœur de rocher auprès d'une Vénus, comme auprès d'un maire de village. C'est à une fille à faire les avances à un caporal. Alors mon argent part comme la poudre à canon.....

BERNAU. Et tu ne sens rien auprès de Guillelmine ?

WERNER. Seigneur capitaine. Je vous la laisse. Il est pourtant vrai que quand je la vois, mon cœur est châtouillé ; & il ne faudroit pas qu'elle s'approchât trop près de moi. Cependant lorsque je veux l'embrasser, je me sens toujours porté à la modération. Cette fille n'est pas un aimant si fort. Au reste, j'ai bien vu qu'il falloit vous céder mes droits... Ce seroit ici le premier brave hôte & la première hôtesse que je n'aimerois pas.... J'ai rencontré plusieurs fois un bon quartier. Arrangez-vous dans celui-là. Courage, mon capitaine ! Werner, va se pourvoir ailleurs... Certains yeux de basilic m'ont attaqué à vingt pas, &c.

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Scene V. en entier. Tunder & Bernau.

TUNDER. Bon jour , monsieur le capitaine ! comment trouvez-vous notre quartier ? il me paroît fort agréable.

BERNAU. J'en suis satisfait. Les bonnes gens n'épargnent rien pour nous contenter. Je vois avec plaisir qu'ils me traitent comme un ami.

TUNDER. Et la fille , monsieur le capitaine , vous plaît-elle ? c'est une fille faite au tour & charmante à mes yeux.

BERNAU. Là, là.

TUNDER. Lui avez-vous parlé ?

BERNAU. Oui.

TUNDER. Et !

BERNAU. Je lui ai parlé !

TUNDER. Allons , monsieur le capitaine ; quittez cette mélancolie. Nous sommes en quartier d'hiver.

BERNAU *se promene sans répondre.*

TUNDER. Pensez-vous à la guerre à la paix à l'Allemagne Vous avez peut-être laissé là quelque doux cœur Est-ce que cela vous troubleroit la fantaisie de si loin Personne ne vous a garanti que vous la reverrez Morbleu , êtes-vous déjà las de la guerre ? Encore si cela en valoit la peine ! Mais exposer tant de braves gens pour tâcher de tuer ces chiens maigres ! Que le diable les emporte tous ! Et à la fin

BERNAU. Hem ! qu'ordonnez-vous ?

TUNDER. Je dis qu'il fait un peu froid.

BERNAU. Oui ! mais il faut que je sorte un moment. Vous pardonnerez.

Scene VI.

TUNDER *seul.* Cet homme-là est fou, ou il n'a pas d'argent. Voilà un plaisant compagnon. Ha, ha ! s'il connoissoit un peu ses intérêts , il se-

roit, ma foi plus honnête vis-à-vis de moi. Je voulois lui compter de l'argent. Son gueux de ministre prêche la charité, mais la fait-il? Vive Tunder! & fi de l'orgueil d'un pauvre diable; qui a à peine cents livres sterling à dépenser par an. *Pendant ce discours, il remplit sa pipe, il va à la porte & crie: n'y a-t-il personne ici? Hé.*

Scene VII. Guillelmine vient: Tunder essaie de la séduire par ses paroles, & n'y pouvant réussir, il a recours à ce qu'il appelle son moyen universel. Il tire sa bourse, & tandis qu'elle s'en va avec sa pipe, il lui montre l'or en disant: tout cela pour un baiser.

Dans la *scene VIII*, Tunder seul jette son argent à terre. » A quoi cela sert-il donc!
» pas un baiser pour plein la main d'or. Où
» est la femme qui ne seroit pas plus complai-
» sante pour la moitié! cette fille ne connoît
» pas la valeur de l'argent, ou peut-être elle
» se met encore à plus haut prix. Mais le pere
» fera plus traitable.

Dans la *scene VIII*, Frank rapporte la pipe allumée. Tunder irrité lui offre 150 livres sterling, pour qu'il se taise seulement & le laisse dire le reste à sa fille. » Ecoutez-moi;
» je suis Tunder, fils du banquier de Londres;
» & non pas un gredin. Cent livres sterling
» ne me coûtent rien..... C'est le prix d'une
» duchesse. « Le vieillard s'écrie, en se retirant;
» Dieu! Que le ciel vous pardonne! « &
» Tunder: » Qu'a donc ce coquin à jeter l'al-
» larme comme si l'enfer vouloit l'engloutir!
» La fille sera à moi. Quand un roi la protég-

262 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» geroit , elle fera à moi. Débarrassons-nous
 » seulement de ce vieux argus. Ah ! il s'est
 » moqué du parlement ! au cachot.

Dans la *scene IX*, Werner & Guillelmine s'entretiennent agréablement, & au moment qu'ils s'embrassent , Bernau entre , & dans la *scene X*, il témoigne sa surprise à Guillelmine qui n'en est point déconcertée. » J'embrasse souvent mon
 » pere , & il m'embrasse aussi. Il ne le feroit
 » pas si c'étoit une mauvaise chose : car mon
 » pere est un homme sage & pieux.

Frank vient dans la *scene XI*, & témoigne de desirer rester seul quelques momens avec Bernau. Alors il lui confie dans la *XII*, la crainte qu'il a du commissaire Anglois pour lui & pour sa fille. Encouragé par la bonté du capitaine & ses promesses de protection , il lui demande grace pour un homme qui a déserté de sa compagnie il y a vingt-deux ans, en abandonnant en Allemagne un enfant de deux ans. Cet homme , c'est Frank lui-même. Bernau sort avec précipitation en appelant Werner, & laisse Bernau seul qui témoigne dans la *XIII scene* beaucoup d'abattement & de perplexité , & dans la *XIV*, il propose à Guillelmine de se laisser conduire chez un honnête homme pour la mettre à l'abri du commissaire. Ils sortent. Bernau & Werner paroissent dans la *XV scene*. Bernau demande à Werner s'il aime Guillelmine. Il répond qu'il l'aime un peu , mais d'un amour sérieux , & sans passion. Cette scene se passe en propos qui sont une énigme pour Werner qui va chercher Frank.

Bernau, dans la *scene XVI*, récite ce monologue » Non , je n'ai jamais goûté une joie » si parfaite. Quel divin contentement de rendre à un vieillard vertueux la tranquillité & un » fils honnête homme ? de rendre mon Werner » à son pere. Cette pensée me charme jusqu'à » en presque oublier Guillelmine. Les hommes » sont-ils donc capables d'une aussi grande félicité qu'est celle que je ressens ?

Dans la *scene XVII*, Frank accourt criant miséricorde. Il a vu l'officier de justice qui le cherche, & s'imagine que Bernau le veut faire arrêter comme déserteur. L'officier de justice entre dans la *scene XVIII*, & dit : » par ordre du » magistrat , Paul Frank , propriétaire de cette » maison, doit me suivre sans délai. « Bernau demande pourquoi. L'*officier*. » Autant que je l'ai » oui dire , c'est à la réquisition d'un commissaire de guerre, pour avoir mal parlé du parlement. Guillelmine est amenée dans la *XVIII. scene* , soutenue par Werner. » Oui mon capitaine , cela crie vengeance au ciel. Vous » m'avez envoyé appeller notre hôte. Je le cherche dans toute la maison, lorsque j'ai entendu du bruit dans une chambre, & en prêtant l'oreille j'ai distingué clairement ces paroles : *Guillelmine, votre vie & celle de votre pere sont entre mes mains*. Saisi d'horreur j'enfonce la porte, & le cœur m'en saigne, mon capitaine , je vois la pauvre Guillelmine à genoux devant l'Anglois qui tenoit le pistolet sur sa poitrine. Arrête, scélérat , je m'écrie, & je le jette à bas des escaliers. La pauvre fille

264 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» n'a eu que la force de se sauver dans mes
» bras. « Après ce récit , Bernau donne le congé
à Frank , lui présente Werner qui est le fils
qu'il a laissé en Allemagne , & que le capitaine
a fait élever par un honnête homme. Tous s'em-
brassent & se reconnoissent. Bernau épouse Guil-
lelmine , & va obtenir du magistrat la révoca-
tion de l'ordre d'arrêter Frank , & pourvoir à ce
qui regarde Tunder.

Nous n'avons point de connoissance que cette
piece ait été jouée ; mais elle est imprimée à
Berlin.

Nous venons de recevoir d'Erfurt LA BONNE
FEMME, *die gute Ehefrau*, comédie en cinq ac-
tes , dont nous nous mettrons en état de ren-
dre compte.

Voici une lettré que nous avons empruntée
de l'Almanach allemand du théâtre , [*Theater-
Kalender*] qui est à sa cinquieme année.

LETTRE de M. NETZER , de Vienne , à M.
SCHMIDT , professeur à Gieffen , sur le théâ-
tre italien , tirée du *Theater-Kalender* de 1779 ;
imprimé à Gotha , chez Ettinger.

» Vous connoissez , Monsieur , la lettré de
ce grand connoisseur en poésie italienne , le pere
Bettinelli , à feu M. Meinhard , que la mort nous
a enlevé trop-tôt , dans laquelle il a cherché à
régler l'estime outrée de ses compatriotes pour
Dante & Pétrarque ; en quoi il n'a pas mieux
réussi que les autres écrivains qui ont quelque-
fois tenté de déraciner des préjugés établis. Vous
connoissez

connoissez aussi ses *versi sciolti*, [vers libres] qu'il a fait imprimer premièrement à Milan, sous le nom de Diodoro Delfico, & ensuite sous son véritable nom, en 1758, avec ceux de l'abbé Frugoni & du comte Algarotti. On ne peut s'empêcher d'y reconnoître un des meilleurs poètes, qui a eu l'adresse de s'affranchir de la rime, dont il n'avoit pas besoin pour plaire. J'aurois bien voulu pouvoir vous envoyer son allégorie sur la destruction de son ordre. Elle n'est pas imprimée & le sera difficilement. J'en ai entendu seulement la lecture. C'est un ouvrage fort ingénieux, qui a néanmoins le défaut des poésies italiennes; Jupiter, Ganganelli, Neptune & Ignace de Loyola y contrastant singulièrement ensemble. Je vous dirai un mot de ses tragédies qui ne sont pas parvenues dans vos contrées, parce qu'elles sont faites uniquement pour la jeunesse des colleges d'Italie; & je m'étendrai d'abord sur son mémoire critique intitulé : *Discorso intorna al teatro italiano & alla tragedia*, qui renferme peu de neuf : mais dans la vie on passe quelquefois volontiers une demi-heure à rafraîchir ses idées. Je desirer que ma lettre vous rencontre dans cette disposition. «

» Le théâtre italien est le plus ancien de l'Europe depuis la renaissance des lettres. On trouve déjà à Rome des traces du bon goût dramatique en 1473, sous le règne du pape Sixte IV. Le cardinal Riario, son neveu, religieux de S. François, fit dresser un magnifique théâtre à l'occasion du mariage d'Eléonore d'Arragon avec Hercule I, duc de Ferrare, sur lequel on représenta plusieurs pièces dramatiques. Mais l'an 1520, est la vraie époque du théâtre en Italie. Alors le cardinal de Bibienne, évêque de Coutance en Normandie, composa sa CALANDRA

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sous les auspices de Léon X : piece réguliere ; mais en prose (*) ; & dans le même tems, l'Arioste fit paroître en vers sa CASSARIA, qui fut suivie de ses comédies, dont on a loué le plan & le style. Tous deux avoient suivi les pas des comiques grecs & latins, comme le Trissin en 1524, prit dans sa SOPHONISBE, Sophocle & Euripide pour ses modeles. Par cette tragédie, que le pape Léon X fit représenter à Rome, le Trissin s'est acquis en Italie la réputation d'être le premier poëte tragique, de même qu'en imitant Homere dans son *Italia liberata da Gothi*, il a mérité celle de premier poëte épique. Pendant cet âge d'or pour les gens-de-lettres, l'émulation s'empara des Italiens, qui tâcherent d'égalier Arioste dans le comique, & le Trissin dans le tragique. Les cours & les villes bâtirent à l'envi des théâtres ornés de riches décorations & de machines merveilleuses. Les papes à Rome, les Médicis à Florence, la maison d'Est à Ferrare, de Gonzague à Mantoue, & d'autres moindres princes semblerent disputer à qui l'emporteroit par la magnificence des spectacles. Rucellai de Florence, par sa ROSEMUDE, & mieux encore par son ORESTE, parut le plus approcher du Trissin. Cependant toutes ces tragédies n'étoient que des copies ou des traductions du grec, des déclamations en scenes, des dissertations & des amplifications de rétheurs. Le sublime, le feu & le pathétique des Grecs se perdoit dans des vers italiens foibles. En vain

(*) Réformez le dictionnaire de Moreri, qui dit : Article BERNARD DE BIBIENNE, qu'il avoit écrit quelques pieces en vers, sans mention d'autres en prose.

y chercheroit-on le conflit des passions, la sympathie des sentimens, l'éloquence & la vivacité du style. Cependant Maffée voulant montrer les richesses de sa nation en ce genre, fit un recueil des tragédiens du Trissin, de Rucellai, de Giraldi, du Tasse, de Torelli & d'autres, dans lequel il n'y a guere à louer que son patriotisme. «

» C'est dans les pastorales dont les Italiens sont les inventeurs, qu'ils se font le plus distingués. Augustin Beccari, de Ferrare, commença d'en donner en 1550. (*) Le Tasse le prit pour son modele en 1570, dans son AMINTE, & peu après Guarini dans son PASTOR FIDO. Le comte Bonarelli, dans FILLI DI SCIRO, & plusieurs autres imiterent ce genre : mais le Tasse l'emporta sur tous, par les charmes de sa diction, sa connoissance du cœur humain & des graces qui ne sont qu'à lui seul. Guarini contribua par son exemple & par la réputation que lui acquit son *Berger fidele*, à altérer le goût naturel & le bon style. Ses imitateurs en copierent & en multiplierent les défauts sans atteindre à ses beautés. «

» Au XVIe. siecle, le théâtre dégénéra entièrement en Italie. L'enflure du style, les accidens étranges & romanesques, les jeux de mots & les *concetti* furent apportés sur la scene par Marino, imitateur de l'Espagnol, Lopez de Vega. De ce mal il en résulta néanmoins l'opéra, dont les princes firent leur amusement favori, qu'ils soutinrent de leurs largesses, & qui leur donna

(*) Corrigez encore Moreri qui écrit : *Article TASSE*, » le Tasse introduisit le premier les bergeries sur le théâtre. «

268 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

lieu de signaler leur magnificence ; à leur exemple des villes mêmes médiocres bâtirent des théâtres dignes de Rome & d'Athènes. Celui de Parme fait encore l'admiration des étrangers. Ce fut là long-tems en Italie le temple des muses & des arts. Ranuccio I y attira les poëtes , peintres , musiciens , machinistes & architectes les plus renommés. Des représentations de combats de terre & de mer , de triomphes , de défaites , & en général , le spectacle le plus superbe accompagnoit les meilleures pieces , & y faisoit affluer les étrangers de tous les pays. «

» Octavio Rinuccini , auteur des trois fameux opéras de *Daphné* , *Euridice* & *Ariadne* , passe en Italie pour avoir été vers l'an 1600 , l'inventeur de l'opéra , qui n'a été perfectionné davantage que plus d'un siècle après par Métastasio. Les pieces les plus absurdes ont rempli l'intervalle en dépit de la raison. «

» La tragédie a été négligée jusqu'au commencement de ce siècle. Le théâtre françois créé par Corneille & embelli par Racine , n'a pas excité l'envie des Italiens plutôt. Maffei donna sa *Mérope* , qui eut un succès extraordinaire sur le théâtre , & fut généralement admirée de tous les lecteurs. Voltaire , bon juge en ce genre , a témoigné le cas qu'il en faisoit , lorsqu'il en a imité toutes les situations & toutes les scènes dans sa tragédie du même nom. *Le jeune Ulysse* de Lazzarini ; imitation élégante de l'*Œdipe* grec , a eu tous les suffrages de ceux qui étoient aussi partisans des anciens , que jaloux de Maffei. *Démodice* , de Recanati , noble Vénitien , est à comparer aux *Horaces* de Corneille , pour la ressemblance du sujet , & mérite la préférence du côté de l'unité d'action. Les théâtres de Martelli , de Gravina & de Marchese , ont augmenté

le nombre des tragédies italiennes : mais celles de Marchese sont foibles ; dans celles de Gravina , on remarque la fatigue d'un savant qui suit les Grecs sans en approcher ; & il est facile de sentir dans celles de Martelli , les vains efforts d'un homme qui possédoit bien le théâtre françois , & est néanmoins demeuré bien au-dessous de Corneille & de Racine. Martelli a le premier introduit sur la scène italienne , les vers que les François nomment alexandrins , & que les Italiens ont appelés de son nom , *versi Martelliani* , qui ressemblerent aux iambes allemands pour le nombre des syllabes & les césures. Les Italiens n'ont pas tardé à s'en dégoûter , à cause de la monotonie que produisent la répétition de la césure , toujours au même endroit de chaque vers , & le voisinage des rimes semblables. Gorini , Baruffaldi , Salio , Zanotti & d'autres , ont multiplié les tragédies sans avoir obtenu l'estime des connoisseurs. Trois poètes illustres sont venus après eux , Conti , dont le *Brutus* & *César* , est le triomphe de la vraie grandeur romaine ; Varano , écrivain pathétique d'une versification nerveuse & toujours proportionnée à son sujet ; le pere Granelli , qui , malgré la gêne de son état , a réuni presque toutes les bonnes qualités de Corneille & de Racine , sans une imitation servile. «

» D'autres auteurs ont écrit pour le théâtre , après le milieu de ce siècle. Le tems seul peut déterminer leur mérite. Il est trop difficile de juger librement de ses contemporains , & sans danger de partialité : c'est pourquoi nous nommerons seulement les poètes comiques les plus estimés. Amenta , jurisconsulte Vénitien , célèbre dans plusieurs parties de la littérature ; Sauesi & Fagivoli. Pour Goldoni si loué de Voltaire , il

nous touche de trop près pour que nous puissions en juger sainement. “

” Tel est l'abrégé de la partie historique du discours du pere Bettinelli, sur le théâtre italien & sur la tragédie. La partie théorique pulule des préjugés attachés à sa profession. Delà les pitoyables déclamations contre les pastorales, les éloges outrés des peres Granelli & Folard, la condamnation des pieces de société, sur-tout des comédies & des drames tendres. Il rend pourtant quelque justice à Voltaire, considéré comme poëte & comme juge de l'art, & il trouve qu'il n'y a point de meilleure dramaturgie que son commentaire sur Corneille & les autres moindres auteurs dramatiques. Comme ce pere n'a connu ni la littérature allemande ni l'angloise, cette ignorance cause un grand vuide dans l'ouvrage. “

” Les tragédies du P. Bettinelli, qui sont *Jonathas*, *Démétrius*, *Poliorcetes* & *Xerxes*, doivent passer pour très-bonnes, parce qu'elles répondent parfaitement à leur destination, d'être jouées dans les colleges par la jeune noblesse, genre de divertissement très-utile, en ce qu'il forme la prononciation, la démarche & les manieres, & qui ne peut être blâmé que des gens incapables d'élever la jeunesse. Sous ce point de vue, le P. Bettinelli mérite toute sorte d'applaudissemens, sur-tout quand on le compare avec ses confreres Fritz, Klauß, le Jai, la Rue, Largani & autres. Du moins on y trouve les membres d'un poëte, un langage plein de dignité, une versification élégante, des situations heureuses : & il est manifeste qu'il eût composé un tout plus parfait, s'il eût eu le courage de secouer les fers de sa profession qui le restreignoient trop. Il le fait bien lui-même sentir,

en disant que les autres poëtes tragiques n'avoient qu'à observer les regles d'Aristote, mais que lui, il étoit assujetti à des regles plus étroites & à des législateurs beaucoup plus austeres. Pour ses confreres, ils n'offrent ordinairement que des lambeaux bien ou mal cousus, dérobés aux auteurs classiques, & des pensées communes, revêtues de grands mots : ce qui produit un effet aussi risible, que de voir un valet dans le carrosse de gala d'un prince. «

» Non-seulement le P. Bettinelli ne s'est point fait un scrupule d'offrir à Voltaire l'encens que ses tragédies lui ont mérité, il en a aussi traduit une en beaux vers italiens. Sa version, à la vérité, est un peu diffuse : mais où est le traducteur qui ait égalé son original ? & un Voltaire ! «



HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

HISTOIRE-NATURELLE du requin ; par M. le docteur GOLDSMITH.

DE tous les poissons qui vivent dans les profondeurs de l'Océan , le requin est le plus féroce & le plus dangereux à l'homme. Le plus petit de cette espèce n'est pas moins redoutable aux plus grands poissons , que beaucoup d'autres qui à l'aspect semblent plus terribles ; il n'y en a aucun qui craigne d'attaquer des animaux infiniment plus forts. Le grand requin blanc , qui est le plus gros de l'espèce des chiens de mer , joint à une extrême avidité pour le carnage , la plus étonnante légèreté ; c'est le plus gros poisson de la mer , après la baleine , qui n'a ni son agilité ni sa force ; & l'arrangement ou le nombre de ses dents le rendent plus formidable.

On a vu quelques requins de 20 à 30 pieds

de long ; des voyageurs assurent en avoir pris qui pesoient jusqu'à quatre milliers ; on a trouvé dans les entrailles de quelques-uns le corps entier d'un homme ; & l'on prétend même en avoir vu un tout armé. Sa tête est large & un peu aplatie , son museau long , ses yeux très-gros , l'ouverture de sa gueule est énorme , & son gosier capable d'avaler facilement un homme tout entier. La garniture de ses dents est encore plus terrible. Il en a six rangs ; elles sont extrêmement dures , pointues , dentelées & taillées en forme de coin ; on assure qu'il en a 72 dans chaque mâchoire , ce qui feroit 144 dans les deux. Selon quelques auteurs, le nombre en est incertain , & ces terribles instrumens de destruction augmentent à mesure que l'animal croît & vieillit : les mâchoires , tant l'inférieure que la supérieure , en sont garnies dans toute leur longueur & leur largeur. L'animal a la faculté de les abaisser & de les élever à son plaisir. Quand il est en repos , elles semblent applaties & couchées dans sa gueule ; mais lorsqu'il s'apprête à se jeter sur sa proie , cet horrible appareil se dresse , par le secours de quelques muscles qui le joignent à la mâchoire ; & l'animal qu'il saisit , meurt en un moment , percé de cent coups.

Le reste de la forme de ce poisson n'est pas moins terrible ; ses nageoires sont très-grandes en proportion de son corps ; il a deux yeux énormes , qu'il tourne facilement de tous côtés , & qui lui font appercevoir sa proie , qu'elle soit devant ou derrière lui. Son aspect en général

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

annonce la férocity ; sa peau est rude , & c'est celle qui forme la substance connue sous le nom de *chagrin*.

Le requin , formidable à la vue seule ; l'est encore par son courage & son activité ; aucun poisson ne nage si rapidement ni si long-tems ; il devance les vaisseaux les plus légers ; il les suit , joue autour d'eux , va , vient , semble observer les passagers , & tout cela sans faire un mouvement qui annonce quelque effort. Une force aussi grande que la sienne & autant d'avidité pour le carnage dépeupleroient les mers , si la providence n'y avoit mis un obstacle dans sa conformation ; sa mâchoire supérieure surpasse en longueur l'inférieure d'un bon pied , de manière qu'il est obligé de se mettre sur le côté , & non sur le dos , comme quelques-uns l'ont dit , pour pouvoir saisir sa proie , qui profite du peu de tems que ce mouvement exige pour lui échapper par la fuite. Cela n'empêche cependant pas que ses carnages ne soient fréquens & considérables. Les navigateurs le redoutent beaucoup dans les climats chauds , où , semblable à un voleur avide , il suit les vaisseaux sans les quitter , épiant l'instant de se jeter sur tout ce que l'imprudence ou le hasard mettra à sa portée. Un homme qui tomberoit malheureusement dans la mer devant lui , seroit sûr de périr , quelque prompts que pussent être les secours qu'on lui porteroit. En 1744 , un matelot se baignant dans la méditerranée , près d'Antibes , & s'étant éloigné du vaisseau de quelques pas , apperçut à peu de distance un pois-

son monstrueux ; saisi d'effroi , il poussa un cri lamentable pour appeller à son secours ; ses camarades se hâtèrent de lui jeter une corde avec laquelle ils le tirèrent hors de l'eau ; ses pieds étoient déjà au-dessus de la mer. Le requin s'élança encore après lui , le saisit par une jambe , qu'il emporta , comme si elle avoit été coupée d'un coup de hache.

M. Pennant raconte que le maître d'un vaisseau de Guinée , perdant beaucoup de Negres qui se tuoient journellement , en conséquence de l'opinion qu'avoient ces créatures infortunées , condamnées à l'esclavage , qu'après leur mort elles retourneroient dans leur pays au milieu de leurs familles & de leurs amis , voulant les convaincre que quelque malheur les attendoit au moins sur leur route , se servit de ce moyen : il fit lier un des morts par les pieds à une corde qu'on assujettit par un bout sur le pont du navire , tandis que le cadavre flotloit sur la mer. Quoiqu'il ne l'y eût laissé que quelques minutes , les requins eurent le tems de le dévorer tout entier , à l'exception des pieds , qui étoient attachés à la corde , & qu'on retira seuls.

Je ne fais si cette histoire est antérieure à un accident semblable arrivé à Belfast en Irlande , il y a environ 20 ans. Les circonstances ont assez de ressemblance ; celles du dernier ont seulement quelque chose de plus terrible. Le manque d'eau força un vaisseau qui revenoit de la traite des Negres , à entrer dans le havre de Belfast , avec une cargaison de Negres malades , qui ne cherchant qu'à mourir , ne manquoient

pas de saisir l'occasion de se jeter dans la mer ; lorsqu'on les amenoit sur le pont pour leur faire prendre l'air. Le capitaine appercevant dans leur nombre une femme qui cherchoit à se noyer, l'arrêta, & imagina de la faire servir d'exemple aux autres esclaves, qu'il supposa avec raison ne pas craindre la mort, parce qu'ils n'avoient aucune idée des angoisses & des horreurs qui l'accompagnent & la précédent, & qu'il voulut leur faire envisager. Il la fit attacher par les aisselles & plonger dans la mer jusqu'au col. A peine y fut-elle qu'elle poussa un cri terrible ; on l'attribua à la peur de mourir, qu'elle n'avoit pas eue auparavant ; on s'applaudissoit de l'épreuve, qui faisoit impression sur les Negres présens, lorsqu'on apperçut l'eau se rougir autour d'elle. On la retira, & on trouva qu'il lui manquoit les deux cuisses qu'un requin qui avoit suivi le bâtiment, venoit d'emporter.

Telle est la voracité effrayante de cet animal ; il ne rejette rien de ce qui a vie ; mais il semble rechercher l'homme avec une avidité particulière ; quand une fois il a goûté de la chair humaine, il ne quitte plus le vaisseau ou le lieu qui lui a fourni cette proie, dans l'espérance d'en trouver encore. On assure que, le long des côtes d'Afrique, où cette espece vorace est en très-grand nombre, beaucoup de Negres en sont annuellement les victimes. Les peuples de cette côte sont fermement persuadés que le requin préfère la chair de l'homme noir à celle de l'homme blanc, & que

quand il trouve dans l'eau des individus des deux couleurs, il en choisit toujours un de la première.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, qui n'a pour elle que le témoignage des Negres, il est certain que les blancs & les noirs craignent également cet animal. Ils ont imaginé contre lui plusieurs moyens de destruction. La plupart sont fondés sur sa voracité naturelle. La méthode ordinaire de nos matelots européens est de suspendre à une chaîne un gros hameçon de fer, enveloppé d'une piece de viande salée, qu'ils font tremper dans l'eau, tandis que la chaîne est fortement attachée au bord du vaisseau. S'ils employoient un simple cable, le requin se mettroit en liberté en le coupant avec ses dents. C'est un spectacle assez amusant que d'observer ce vorace animal auprès de la proie qui lui cache un piège, sur-tout lorsqu'il n'est pas pressé par la faim. Il s'approche, l'examine, nage autour, & semble la dédaigner, pendant quelque tems, comme s'il appréhendoit le fer qu'elle dérobera à sa vue. Il la quitte enfin; mais son appétit l'y ramene bientôt; il semble prêt à se jeter sur cette proie, & il s'éloigne encore. Lorsque les matelots se sont suffisamment amusés de ses différens mouvemens, ils font semblant de retirer la viande, l'avidité du glouton se ranime; il s'élance sur sa proie, l'engloutit avec l'hameçon & la chaîne; quelquefois il ne l'avale pas tellement qu'il ne parvienne à s'en délivrer; mais alors même, quoique blessé par les pointes de l'hameçon, la gueule ensanglantée,

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

il revient à sa proie & la dévore encore , de maniere qu'il se trouve pris. Quand l'hameçon tient à son gosier , il fait les plus grands efforts pour s'en débarrasser ; mais c'est en vain ; il fatigue & brise ses dents sur la chaîne , qu'il essaie de rompre ; il souffle avec une force épouvantable , pour rejeter l'hameçon ; son estomac , qui se vuide , semble sortir aussi par sa gueule ; il continue ses efforts , jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue , il laisse aux matelots la force de lui tirer la tête hors de l'eau ; ils se rendent maîtres de sa queue à l'aide d'un nœud coulant , & ils l'enlèvent sur le vaisseau , où ils le tuent en le frappant sur la tête. Ils n'en viennent pas encore à bout sans difficulté & sans danger. Ce poisson énorme , terrible dans son agonie , menace & combat contre ses ennemis. Lors même qu'il a été coupé en quartiers , ses muscles conservent leurs mouvemens , & leurs vibrations durent encore quelques minutes après qu'on les a séparés des os.

On emploie aussi pour le prendre un autre moyen ; on lui lance dans le corps , comme il tourne autour du vaisseau , un instrument aigu & barbelé ; aussi-tôt qu'il est pris , pour l'empêcher de tomber , on lui coupe promptement la queue avec une faux.

C'est ainsi que les Européens combattent le requin ; quelques Negres de la côte d'Afrique attaquent ce terrible ennemi d'une maniere qui annonce plus de courage , mais accompagnée aussi du plus grand danger. Le Negre , armé d'un simple poignard , se plonge dans l'eau , où

le requin attend sa proie, & nage avec fermeté au devant de lui. L'animal, qui n'est pas venu provoquer le combat, ne l'évite point. Il souffre que son ennemi s'approche; mais aussi-tôt qu'il se tourne sur le côté pour saisir l'agresseur, celui-ci lui plonge son poignard dans le ventre, & continue le combat jusqu'à ce qu'il périclisse lui-même, ou qu'il voie son ennemi mort au fond de l'eau. Aussi-tôt il musèle la gueule avec un nœud coulant, le traîne sur le rivage, où sa chair sert au festin des habitants de la côte, qui viennent applaudir au triomphe du vainqueur, & en partager avec lui les fruits.

L'homme n'est pas le seul ennemi que ce poisson ait à craindre : le remora ou le fucet est peut-être plus terrible pour lui. Ce poisson a la faculté de s'attacher à tous les corps sur lesquels il se jette, comme le vase dont on se sert pour appliquer les ventouses sur le corps humain; il se précipite en quantité innombrable sur le requin, & s'attache à sa peau de manière qu'il ne peut s'en débarrasser; il en suce le sang & toutes les liqueurs de façon à l'affoiblir promptement & à le faire enfin périr. Quelques voyageurs prétendent cependant qu'il ne suit le requin que pour lui rendre de bons offices, tels que ceux de lui montrer sa proie, de l'avertir des dangers qui le menacent, &c., & ils l'appellent le pilote du requin.

Quelques personnes ont placé ce gros poisson dans la classe des cétacés; mais son rang

280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

véritable est parmi ceux d'une espèce cartilagineuse. Il respire par les ouïes & par les poumons ; ses os sont cartilagineux ; les femelles ; vivipares , portent plusieurs petits à la fois , & Belon nous assure en avoir vu une qui en avoit mis bas onze en même-tems. Rondelet , en parlant du requin blanc , rapporte un fait que je ne garantirai pas. La femelle , dit-il , laisse ses petits nager dans sa gueule ouverte , & leur donne quelquefois un asyle dans son ventre. M. Pennant semble donner quelque confiance à ce fait ; il pense du moins que le requin , ainsi que l'oppossum , peut avoir dans ses entrailles une place appropriée par la nature pour y recevoir ses petits. On doit sans doute de la déférence à l'opinion d'un naturaliste aussi estimé ; elle peut suffire du moins pour nous faire suspendre notre jugement : car rien n'est plus méprisable que l'affectation de sagesse que quelques-uns ne prétendent montrer que par une incrédulité générale.

En un mot , le requin , pendant qu'il vit , est un redoutable animal ; il est de peu de valeur quand il est mort. Sa chair ne peut être digérée que par des Negres ; aussi l'aiment-ils passionnément. Le foie fournit trois ou quatre pintes d'huile. On attribue à sa cervelle quelques vertus imaginaires , entr'autres , celle de provoquer l'accouchement ; & sa peau , après un long travail pour l'apprêter , forme la substance que nous appelons *chagrin*. M. Pennant pense que dans cette classe , la femelle est plus grande que le mâle ; si cette opinion est confirmée , elle

prouvera une grande conformité entre cette espèce de poisson & les oiseaux de proie. Il seroit intéressant de suivre cette observation, que je ne présente ici que comme une conjecture ; j'exhorte les voyageurs & les naturalistes à s'en occuper.

(*Journal encyclopédique.*)

II.

NOUVELLES expériences électriques.

M. Helfenzrieder, professeur à Ingolstadt ; est l'auteur de ces expériences, qu'on peut répéter en observant la méthode suivante : prenez, dit-il, un carton ; chauffez-le sur un poêle ; placez-le ensuite sur une table, & frottez-le avec une queue de veau passée. En le retirant de dessus la table, vous entendrez le bruit des étincelles électriques ; & si la chambre est bien obscure, vous verrez des rayons lumineux de 6 à 8 pouces de long sortir du doigt que vous approcherez du carton. En le tenant d'une main, & en présentant le doigt de l'autre, il sortira encore de ce doigt des rayons lumineux coniques. La lumière est bleuâtre & foible. Le carton frotté avec du verre ne donne aucun indice d'électricité. Les métaux lui en communiquent très-peu, de même que la laine ; les cheveux y sont plus propres ; mais les peaux de chat & les queues de veau ont le plus d'efficacité & d'énergie.

I I I.

Le vendredi 6 août dernier , à six heures du soir , M. Girard , seigneur de Maison-blanche , paroisse de Gagny , à trois lieues de Paris , se promenant dans son jardin , entendit un bruit souterrain ressemblant à des coups de canon ; quelques momens après il vit devant lui la terre s'entr'ouvrir d'abord de la larguer d'un puits ; en fort peu de tems il se forma un entonnoir d'environ soixante pieds de large , savoir vingt pieds du niveau du terrain à la superficie de l'eau , & quarante pieds d'eau jusqu'au fond dudit en tonnoir. Il est à remarquer que c'est en plaine , & qu'il n'y a point de carrière ouverte en cet endroit.

(*Journal de Paris.*)

I V.

Le 4 du mois de juillet , vers les 4 heures après-midi , les habitans de Thonne , village situé entre la montagne de S. Walfroid & Montmedi , apperçurent , en sortant de vêpres , une fumée épaisse qui leur fit croire que le feu étoit dans le village. C'étoit un tourbillon qui a produit des effets extraordinaires dont voici le détail. Le moulin , dans lequel étoit un enfant qui dormoit , a été totalement enlevé , & l'enfant heureusement , n'a pas été écrasé ; une

grande partie du toit du château, qui est neuf, a été enlevée : 18 gros arbres fruitiers ont été en partie déracinés & en partie rompus par le milieu : les ardoises du toit ont été poussées par le vent au-delà de 500 pas, & l'on a trouvé plusieurs oies coupées en deux par ces ardoises : des poulets qui étoient dans la basse-cour, ont été collés & écrasés contre les murs ; 7 à 8 maisons du village, entr'autres, une auberge considérable, située sur la chaussée, ont été fort endommagées, tant par la destruction des murs que par l'enlèvement des toits, & presque tous les gros arbres fruitiers des jardins de ces maisons ont été brisés & déracinés. Deux gros cerifiers dans le jardin du presbytere ont été fendus & écartelés depuis la cime jusqu'à la racine : plus de 50 chênes, appartenant au village ont été trouvés déracinés : un petit bois situé à une demi-lieue, a été totalement culbuté, chênes, hêtres, &c. &c. Tout ce désastre s'est passé en moins d'un quart-d'heure, sans grêle & sans tonnerre.

(*Journal encyclopédique.*)

V.

Le 22 juillet, écrit-on de Valenciennes, vers les 6 heures du soir, après un orage mêlé de pluie, le ciel étant couvert de nuages agités souvent en sens contraires par des vents violens, il se forma dans les environs de l'abbaye de saint-Amand, & auprès du village de Nivelles, une colonne de vapeurs extrême-

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ment noire & épaisse, qui touchoit à la terre. Elle avoit environ 30 ou 40 toises de hauteur sur une largeur d'environ 60 ou 80. La violence du vent étoit alors extrême ; le mouvement de la colonne étoit circulaire & rapide : elle tournoit sur elle même ; & si l'on peut s'en rapporter à ce que disent des spectateurs très-effrayés, elle n'étoit point composée de vapeurs inflammables, elle n'étoit point accompagnée d'éclairs, & ne renfermoit aucun feu visible ; le tonnerre avoit cessé. Cette masse d'air a causé beaucoup de dommages dans les différens villages & dans les campagnes qui sont entre saint-Amand, Nivelles & Mortagne. Elle a abattu grand nombre de maisons, déraciné des arbres, dispersé des grains : elle a passé sur Château-l'abbaye, & en moins d'une minute deux églises neuves & solides, la basse-cour, un corps-de-logis ont été détruits. Les charpentes & les toits de la maison abbatiale & du logement des étrangers ont été enlevés, & tous les arbres renversés dans la clôture. Aucun des religieux, aucun des domestiques qui les servent n'a péri, par un espece de miracle. Les religieux & l'abbé n'ont pas actuellement une seule chambre qui puisse leur servir d'asyle. De toute leur église, qui étoit vaste & belle, il ne reste que les murailles d'une petite chapelle ; on se presse d'en rétablir le toit, & ce sera en ce seul lieu que les religieux pourront se rassembler en sûreté pour remplir les devoirs de leur état.

(*Mercury de France.*)

EXTRAIT d'une lettre écrite de Bayon, bourg de Lorraine, le 3 août dernier, au R. P. Z. provincial des religieux du Tiers-Ordre de Saint-François, par le R. P. K. ex-visiteur du même ordre, sur une trombe qui a causé de grands ravages à Froville, village situé près de Bayon, & dans les environs.

M. R. P. Nous venons d'échapper à un grand danger. Le 29 juillet dernier, vers les quatre heures & demie du soir, il s'est élevé au-dessus de la Neuville, une trombe qui a pris sa direction du côté de Froville. Cette trombe que je n'ai vue que lorsqu'elle étoit auprès de notre maison, avoit environ quarante pieds de diametre. Elle s'est conservée dans cette grosseur, jusqu'au milieu de la prairie de Bayon à Froville : alors elle a diminué insensiblement. On en voyoit continuellement sortir des globes de fumée qui s'élevoient jusqu'à la nue : il s'en échappoit aussi par le bas, mêlés de feu, qui rentroient bientôt après dans la colonne. Elle se terminoit à la nue en cône tronqué ; mais, vers la fin, la figure de ce cône s'est changée, c'est-à-dire, qu'il s'est renversé....

Cemétéore a jetté par-tout l'effroi. On croyoit dans les environs, que le feu étoit à Bayon, & à notre maison : en effet, la fumée qu'on appercevoit, ressembloit assez à celle d'un incendie,

Il sortoit de ce tourbillon , un vent impétueux qui produisoit un bruit sourd, semblable à un mugissement. Par-tout où il a passé il a fait des dégâts presque incroyables. Pour ne parler que des principaux , je vous dirai que , dans notre *Terreau* , il a cassé un arbre d'un pied de diametre , l'a fendu & en a jetté une partie à neuf à dix pieds, & l'autre à cinquante. Il en a arraché un autre de la même grosseur , auprès de la chaussée , & l'a emporté à plus de cinquante toises. Il a de même arraché & cassé les arbres qui sont de l'un & de l'autre côté du chemin de Froville. Un veau qui étoit dans un jardin , a été enlevé & étouffé. On a trouvé dans une haie , un loriot mort , dont les plumes étoient toutes déchirées. Tous les épis de bled ou d'orge , excepté ceux qui n'étoient qu'à quatre à cinq pouces de terre , ont été mis en pieces.

C'est à Froville que cette trombe a causé le plus de dommages. Elle a découvert toutes les maisons , excepté quatre ou cinq. Elle a arraché , brisé & emporté des arbres , enlevé des charriots. Un homme en a été jetté à une vingtaine de pas. Des pieces de bois qui étoient devant une maison , ont été enlevées en l'air , & transportées par-dessus le toit , dans les jardins derriere la maison. Un tas de foin a été enlevé de dessus un grenier , avec les poutres & les chevrons. D'un tas de gerbes , on n'en a plus trouvé qu'une qui avoit été portée au loin & entièrement hachée. On estime la perte causée au seul village de Froville , 18 à 20,000

liv. Si ce siphon qui étoit sur sa fin, lorsqu'il est parvenu à Froville, y a fait tant de mal, quel désastre n'auroit-il pas causé à Bayon, s'il eut heurté contre l'endroit? Il étoit alors dans toute sa force. Ce qui nous en a préservé, c'est probablement le choc d'une nuée qui l'a détourné.

Echappés à ce danger, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que d'en remercier Dieu: nous avons chanté une messe en action de grace, ce que la paroisse a fait aussi. . . .

Il y a encore beaucoup d'autres particularités, mais je crois ce détail suffisant pour vous faire connoître ce phénomène singulier & terrible. . . .

Je suis très-respectueusement, &c &c.

(*Journal de Nancy.*)

V I I.

*LETTRE aux rédacteurs de l'esprit des journaux,
sur le nouvel hygrometre qu'ils ont annoncé.*

MM.

Puisque vous avez bien voulu rapporter dans votre journal du mois de juin dernier, ce qui concerne le nouvel hygrometre que j'ai inventé, vous ne devez pas laisser ignorer au public que cette invention m'est contestée par M. Buissart, de l'académie d'Arras; voici la récapitulation de ce qui s'est passé à ce sujet dans différens N^o. des *Nouvelles de la république des lettres & des arts*, des *Affiches de Picardie*, du

288 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Journal de littérature, des sciences & des arts, &c. que je vous prie de consigner dans votre ouvrage périodique.

J'avois inventé mon hygrometre en 1776 ; en 1777, il étoit entre les mains de plusieurs physiciens distingués : un de ces physiciens, le pere Cotte, avoit rendu compte dans le *Journal des savans* du mois de juin 1778, des observations qu'il avoit faites pendant six mois sur deux de ces instrumens, & y avoit ajouté une esquisse des principes de leur construction & de leur graduation, tirée du mémoire que je lui avois envoyé en même tems ; & au mois de mai 1779, M. Buiffart réclama contre mon invention dans le N^o. II. des *Nouvelles de la république des lettres*, & allégua dans le N^o. 21 des *Affiches de Picardie*, qu'il avoit envoyé le même instrument en 1773 pour concourir devant l'académie d'Amiens, au prix proposé sur ce sujet, & qui fut décerné à M. Deluc.

Il me suffisoit, pour détromper M. Buiffart, & rétablir aux yeux du public l'empire de la vérité, de faire connoître la différence qu'il y a entre mon hygrometre & celui de M. Buiffart ; celui-ci est composé de trois ou quatre brins de barbe de seigle réunis en faisceau, à une extrémité duquel est attachée par son milieu une petite lame de cuivre, qui tourne selon que ces brins se tordent & se détordent par l'humidité & la sécheresse, & qui indique des degrés sur une espece de cadran au milieu duquel l'autre extrémité du faisceau est attachée. Voyez l'hygrometre du pere Emmanuel Magnan, décrit

décrit à la page 6, tome 2, du *traité de la baguette divinatoire*. Cet instrument ne ressemble donc en rien à celui que j'ai inventé; & cependant M. Buissart répéta (N°. 16 *des nouvelles de la république des lettres*) qu'il étoit l'inventeur de mon hygrometre, qu'il m'avoit donné les principes de sa construction, & que j'avois passé une déclaration formelle qu'il en étoit l'inventeur. Il m'importe de détruire ces assertions.

M. Buissart m'avoit fait l'histoire de la construction de l'hygrometre du pere *Magnan*, qu'il s'étoit approprié, & qu'il avoit envoyé au concours sous son nom, en se donnant aussi auprès de moi, pour l'inventeur de cet instrument; il avoit joint à cela la complaisance de me parler de l'hygrometre auquel l'académie d'Amiens avoit donné la préférence sur celui-là, & ensuite de me prêter le mémoire imprimé de son auteur; c'est donc dans l'ouvrage de M. Deluc sur son hygrometre, que j'ai trouvé la nouvelle maniere de construire le mien, & non pas dans les leçons de M. Buissart, qui venoit au contraire fréquemment chez moi dans le tems que je travaillois à perfectionner l'hygrometre de M. Deluc, pour être témoin des changemens utiles que j'y faisois; en effet, M. Deluc a dit lui-même dans son mémoire, qu'on pourroit substituer une plume à écrire au cylindre d'ivoire; voilà tout ce qu'il y a de neuf dans mon hygrometre relativement à sa construction: où seroient donc les principes que M. Buissart m'auroit donnés la-dessus?

Aussi si mon hygrometre peut avoir le mé-

290 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

rite d'une invention, ce n'est que par sa *gradation*, dont j'ai si peu caché la méthode à M. Buiffart, qu'il en fit imprimer une esquisse dans les *Affiches de Picardie*, du 16 mai 1778, c'est à-dire, plus d'un an après que mon mémoire, sur cet instrument, avoit été mis sous les yeux de l'académie royale des sciences, & communiqué à plusieurs physiciens; mais j'étois bien éloigné de regarder cette lettre de M. Buiffart, comme le prélude de la prétention qu'il a établie depuis.

C'est pourquoi quand j'eus besoin de donner dans mes résultats d'observations météorologiques, une idée de mon hygrometre, je dis : *La sécheresse fut marquée par l'élevation de 64 degrés d'un hygrometre comparable d'une nouvelle invention*; mais non pas de l'invention de M. Buiffart, qu'il m'auroit fallu dire, pour passer la déclaration formelle, qu'il suppose que j'ai faite. Ces mots suivans de mes résultats : *Voyez la lettre de M. Buiffart*, du 16 mai 1778, par lesquels je me dispensois de faire une longue répétition de ce que M. Buiffart avoit dit dans cette lettre, ne signifioient autre chose sinon : *Voyez la description que M. Buiffart a esquissee des hygrometres que je lui ai donnés (& qu'il a encore)* qui ont mérité son suffrage & qu'il peut avoir imités.

Cette contestation a été portée devant l'académie royale des sciences de Paris; mais MM. les commissaires de cette compagnie n'ont pas cru devoir s'en occuper, *parce que*, ont-ils dit, *l'idée appartient à M. Deluc, & les conten-*

dans n'ont fait que substituer un tuyau de plume à un tuyau d'ivoire. Il est cependant certain qu'il y a de mon hygrometre, à celui de M. Deluc, une différence infiniment plus grande que celle qui a fait préférer le thermometre de M. de Réaumur, à ceux de Fahrenheit, de Lille, &c. Ils ont ajouté que l'académie ne pouvoit en approuver la construction, attendu que le mercure se sépare dans le tube ; je n'ai jamais vu arriver cet accident à aucun de mes hygrometres, ni de ceux de M. Deluc ; il procede sans doute de quelque cause étrangere à la construction de cet instrument, & qui doit être relative, soit au transport qu'on a fait d'ici à Paris, de ceux que MM. les commissaires ont examiné, soit de l'oubli de défendre leurs ouvertures contre l'entrée de l'eau de pluie ou des grands brouillards, laquelle aura rouillé le mercure à l'extrémité de sa colonne, l'aura fait attacher au verre, & aura intercepté la continuité de cette colonne, après qu'elle se sera élevée au-dessus de l'endroit occupé par la rouille. Cela arrive souvent pour cette raison aux thermometres à mercure qu'on ne ferme plus, & dont l'académie a cependant approuvé la construction ; cela arrive par d'autres raisons également accidentelles aux barometres, sans que les physiciens rejettent pour cela ni l'un ni l'autre de ces instrumens.

Je suis avec considération,

MM.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

A Arras, ce 28
juillet 1779.

RETZ, Doct. Méd. à Arras.

M É D E C I N E.
C H I R U R G I E.

I.

Succès de l'opération de la Symphise.

M. Alphonse le Roy , docteur & professeur de médecine, ayant fait, à Paris, en présence de plusieurs personnes & avec le succès le plus complet, le 18 & le 24 Juillet dernier, l'opération de la symphise du pubis sur deux femmes, l'une du fauxbourg S. Marcel, l'autre du Gros-caillou ; il les a présentées, ainsi que leurs enfans, le 16 août, à la faculté assemblée. La compagnie a témoigné la plus vive satisfaction sur un événement aussi heureux & qui couvre de gloire un de ses membres. Comme ce fait est des plus importans, nous allons joindre le témoignage authentique de M. le doyen.

» Le 16 août 1779, la faculté étant assem-
» blée en la maniere accoutumée, M. Alphonse
» le Roy, docteur-régent de la faculté, pro-
» fesseur de médecine & de chirurgie, a pré-
» senté deux femmes, l'une nommée Julie,

» demeurant au fauxbourg S. Marcel , & l'autre la femme du Belloy , demeurant au Gros-caillou , auxquelles il avoit fait la section de la symphise des os pubis , à la premiere le 18 juillet , & à la seconde le 24 du mois. Ces deux femmes ont marché avec sûreté & sans douleur , ont déclaré se bien porter. Elles avoient avec elles leur enfans qui jouissent d'une bonne santé »

Signé, DESESSARTZ , doyen.

(*Gazette de santé.*)

II.

Succès de l'inoculation en Sibérie.

Les dernieres lettres d'Irkursk , en Sibérie ; portent que l'établissement d'une maison d'inoculation aux frais de la couronne , continue à y produire les meilleurs effets. L'année dernière on a fait , tant dans cette ville que dans le district qui en dépend , cette opération sur CINQ MILLE SEPT CENS QUARANTE-NEUF sujets , dont CINQ seulement sont décédés ; mais il est essentiel d'observer que leur mort a été occasionnée par des accidens tout-à-fait étrangers à l'inoculation.

(*Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances ; Mercure de France , &c.*)

I I I.

DÉCISIONS MÉDICINALES, ET DÉCISION JUDICIAIRE, en faveur de l'emploi du charbon de terre, comme combustible.

LETTRE de M. MORAND, citoyen de Liege, assesseur-honoraire du college de médecine de Liege, honoraire de la société d'émulation, & conseiller-intime de S. A. S., à M. le chevalier DE HEUSY, seigneur d'Agimont, Hier, &c. ancien bourg-mestre de Liege, & ancien ministre de S. A. C., près S. M. Très-Chrétienne, associé de la société d'émulation de Liege. A l'occasion de l'établissement d'une pompe à feu, près Paris.

MONSIEUR,

LA faculté de médecine vient en effet, comme vous l'avez entendu dire, de prononcer encore une fois, en faveur de l'innocence des vapeurs, & de la fumée que donne le charbon de terre, au feu. Ce qui a donné lieu à cette nouvelle décision, c'est l'établissement dont vous avez entendu parler ici dans votre dernier voyage, d'une machine à vapeur, (dite vulgairement *pompe à feu*,) à la porte de Paris. La faculté ayant à se choisir à cette occasion des commissaires, pour diriger ses conclusions, j'ai été du nombre comme étant familiarisé plus que personne avec les recherches, les discussions de tout genre, dans lesquelles le charbon de terre est pour quelque chose. Je me trouve doublement, par cette cir-

constance , en état de vous donner sur cette affaire tous les détails que vous pouvez désirer. Voici le fait.

Messieurs Perier , freres, ingénieurs-mécaniciens , connus par deux petites machines à vapeur dont j'ai fait mention dans mon ouvrage , se proposent , à l'instar de ce qui se pratique à Londres , de tirer parti des machines à vapeur qu'ils établiront successivement sur le bord de la rivière , pour fournir à tous les quartiers de Paris une quantité d'eau suffisante pour subvenir aux agrémens des bains , des jardins , à la propreté des rues , même aux cas fortuits d'incendie , pour être même distribuée aux porteurs d'eau , & dans les maisons des particuliers.

MM. Perier ont obtenu , le 7 février 17..... de lettres-patentes registrées en parlement le 16 juillet de la même année , à l'effet d'établir ces machines à leurs frais : vous avez pu voir dans mon ouvrage , Monsieur , que cette même entreprise avoit été proposée en 1726 , à Paris , où cela n'a pu avoir lieu , qu'à cause de la dépense considérable , dont la charge regardoit le corps de-ville.

J'ai dans mon recueil particulier , la copie des lettres-patentes accordées le 6 juillet 1727 , au sieur Jean May , Anglois , pour établir ces machines dans le royaume.

Le privilege qu'avoient obtenu les sieurs Perier , & qui a été annoncé il y a quatre ans dans les papiers publics , a eu le suffrage de la ville , par délibération du 19 avril , & du 25 octobre 1777 ; il a mérité l'approbation de l'académie des sciences , & celle de toutes les administrations auxquelles est lié le projet , qui en conséquence n'a éprouvé aucun obstacle à son enregistrement.

Les sieurs Perier ont donc fait l'acquisition d'un terrain , jugé convenable (aux termes de l'arrêt,) par le bureau de la ville. Ce terrain est à Chaillot au fauxbourg de Paris , nommé fauxbourg de la Conférence , dans le Marais du terrain appelé l'Orangerie , sur le bord du grand chemin , attenant la grille du Cours-la-Reine ; ils se disposent à y établir très-incessamment une machine à vapeur , qui sera une des plus grandes que l'on connoisse. Le cylindre du grand piston aura onze pieds de haut sur six pieds de diametre. Et le fourneau sera alimenté, comme à Liege , en Angleterre , avec du charbon de terre.

L'eau de la riviere est amenée au puits dans lequel plongeront les pompes , par un aqueduc passant sous le grand chemin ; la profondeur de ce canal est telle , que dans les tems des moyennes eaux , il y en viendra trois pieds , & alors le charbon de terre déchargé dans des petits bateaux , arrivera par le même canal , auprès de la machine à vapeur. Dans le cas des plus basses eaux , le puits les recevra par un tuyau couché en terre plus profondement que l'aqueduc , avancé de trois ou quatre toises environ dans le lit de la riviere , & disposé en pente vers le puits ; de ce puits , l'eau sera élevée dans un réservoir d'approvisionnement de la contenance de cent mille muids , & où elle aura le tems de déposer la vase dont elle est souvent chargée , de maniere à pouvoir être propre à la boisson , qui n'entre que pour une partie dans le projet.

Les Srs. Périer se proposent de ne faire marcher la machine , que quatre ou six heures par jour ; ils comptent n'avoir besoin pour cet espace de tems , que de quatre muids de charbon de terre. Vous pouvez aisément , Monsieur, vous

figurer cette quantité, en vous rappelant, qu'un muid de charbon est à peu-près de la contenance de votre charrée de Meuse : sera-t-on obligé par la suite des tems (lorsqu'il faudra fournir une plus grande quantité d'eau, qui ne sera peut-être pas demandée de si-tôt,) d'employer plus de combustible ? Supposons cette quantité d'eau, au plus fort de 26 mille muids, élevés par jour, ce sera pour la quantité de charbon mille trois cents trente-trois voies par an, & par jour, 3 voies & deux tiers. Les frais pour ce seul article seront de 40 mille francs par an, à dix écus la voie, sans les droits, dont MM. Perier espèrent sans doute obtenir l'exemption.

Les habitans de Chaillot, représentés par leur curé, & par plusieurs bourgeois de Paris, possesseurs de maisons de plaisance avoisinantes le terrain appartenant aujourd'hui aux Srs. Perier, ont présenté à M. le prévôt des marchands deux mémoires expositifs de leurs craintes sur la fumée & les vapeurs du charbon de terre. Ces mémoires se rapportent entièrement ensemble ; les réclamations contenues dans l'un & dans l'autre, fondées sur la position du local où doit être établie la machine à vapeur, peuvent être distinguées en deux chefs. Je vous en présenterai ici la teneur puisée dans les propres expressions portées dans chacun de ces mémoires.

1°. *Un volume immense de fumée infecte & puante rassemblée dans un espace formé en entonnoir, laquelle altérera les denrées, gâtera les ameublemens du voisinage, de manière qu'inafailliblement il faudra désertier tout le quartier.*

2°. *La proximité d'une grande route fréquentée par la cour & par la famille royale, qui en conséquence se trouvent exposées, comme on l'éprouve en Angleterre, aux effets nuisibles des vapeurs sul-*

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,
*phureuses , bitumineuses , & vitrioliques du char-
bon de terre.*

Telles sont, Monsieur, les inquiétudes des habitans de Chaillot, non-seulement pour eux personnellement, mais encore *pour une grande partie de la France qui passe en cet endroit* : M. le prévôt des marchands est fort en état de prononcer sur ces craintes, mais il a jugé, avec raison, qu'un avis de la faculté de médecine étoit un moyen convenable pour rassurer. L'examen de *commodo & incommodo*, qu'il a confié à la faculté, se borne évidemment au fait de la santé, à laquelle on a cru long-tems que le feu de charbon de terre pouvoit préjudicier : nous avons dû en conséquence, commissaires de la faculté, nous renfermer dans cet examen. La partie publique qui a enregistré la concession faite par S. M., pouvant seule prononcer sur les effets incommodes, quels qu'ils puissent être, qui pourront résulter de la fumée de ce combustible, mais qui sont absolument étrangers à notre mission. Ce n'est pas que nous ne fussions très-à même, comme physiciens, (si la partie publique nous eût interrogés sur ce point,) de l'aider à s'éclairer. Je veux parler de l'inconvénient d'un grand volume de fumée, soit pour les ameublemens, soit pour l'agrément des habitations du voisinage où va être établie la machine à vapeur, & dont le local comparé dans le mémoire des réclamans, à une espece d'entonnoir, ou cul-de-sac, se trouve favoriser le séjour de ces vapeurs.

C'est conséquemment à cette maniere de juger l'endroit choisi par MM. Perier, que les particuliers réclament auprès du corps-de-ville l'usage d'une propriété entière, c'est-à-dire, d'une propriété non gênée, d'une jouissance non altérée. Vous avez par vous-même, Monsieur,

l'idée du local; mais pour réduire à sa juste valeur l'allégation des habitans de Chaillot, cette connoissance générale n'est pas suffisante; les détails que je vais ajouter, sont nécessaires.

Le marais de l'Orangerie où sera assise la machine à vapeur, contient trois arpents 89 perches, & 9 toises en superficie plane; cette superficie s'élevant ensuite dans une étendue de deux arpents 96 perches, sept pieds, va former un cône, portant sur sa crête, une file d'édifices qui terminent ce rideau, & où sera le réservoir d'approvisionnement. C'est sans doute cet espace que les habitans de Chaillot qualifient *entonnoir*. C'est l'exposition de ce local, qui est à examiner par rapport à la direction du vent. Celui dominant sur Chaillot, en face de ce rideau, est sud-sud-est; mais dans l'hiver & dans l'été, le vent dominant sud-ouest, ne donne pas sur cet endroit: c'est le vent d'hiver de sud-est, qui y souffle, & le soir il y est toujours tempéré par un air très-froid qui le rend dense, & moins malsaisant qu'un air dilaté; la fumée qui y seroit arrêtée, quand le vent est moins fort, seroit entraînée & portée plus loin par le courant de la rivière; il est aisé de reconnoître cet effet, en allant se promener en hiver dans les Thuileries, après les pluies douces. Autour du tronc des arbres, dans la partie qui avoisine le sol, on voit sous la forme d'une vapeur humide, une trace sèche dans la direction opposé au vent du sud-est, dominant sur Chaillot comme sur les Thuileries.

Les habitans de Chaillot sont donc dans l'erreur sur ce premier point fondamental de leurs réclamations, c'est-à-dire, sur le vrai gisement de la côte menacée des influences de la fumée du charbon de terre.

Quant à la fumée qui résultera du charbon de

terre employé à chauffer la chaudiere remplie d'eau bouillante, dont la vapeur met les pompes en action; les réclamans estiment sans doute le volume de cette fumée par celui du combustible; cela est tout simple; ne connoissant point les machines à vapeur, ils ignorent que toute la fumée du charbon qui se consomme dans le fourneau, ne se porte point au-dehors. Ils ne savent point que par une construction ménagée dans la maçonnerie environnante la chaudiere, la fumée, avant de parvenir à la cheminée par laquelle elle s'échappe, fait un tour entier autour des côtés, & autour des plat-bords de la cucurbite, & que cette circulation ménagée pour entretenir la chaleur, consomme une partie de la fumée. J'aurai l'honneur de vous dire à cette occasion, Monsieur, qu'il existe une construction particulière, imaginée par le docteur Franklin, (qui doit la publier,) pour réduire presque à zero, toute la vapeur du charbon de terre, employé dans le fourneau des machines à vapeur, & dont le voisinage de Chaillot est alarmé d'avance.

Dans le cas où il se fera une plus grande consommation de charbon de terre pour cette machine, & d'où il résultera en conséquence un plus grand volume de fumée, que dans les premiers tems, je réponds d'avance pour les habitans de Chaillot, (& sûrement, vous serez de mon avis, Monsieur,) le voisinage ne souffrira plus alors à se plaindre; la raison en est toute simple. Le commissaire la Marre, dans son *Traité de la Police*, remarque très-bien, & j'ai cité cet auteur, pag. 23 de mes *Mémoires sur les feux de houille*, que cette odeur est incommode aux personnes qui n'y sont pas habituées. Tous les environs de Chaillot, où se portera la vapeur du charbon employé à la ma-

chine, une fois accoutumés à sentir cette fumée, ne s'en occuperont plus : la chose est certaine ; il n'en seroit pas de même, s'il y avoit inconvénient réel ; ainsi persuadés que nous sommes, qu'il n'y en n'a aucun, nous n'avons pas hésité à conclure dans notre rapport, que les vapeurs du charbon de terre, pour n'être pas toujours flatteuses à l'odorat, ne sont aucunement nuisibles à la santé, & que mal-à-propos ; les habitans de Chaillot attribuent aux vapeurs de ce fossile, la maladie à laquelle les Anglois sont particulièrement sujets, & que l'on connoît généralement sous le nom de *Consumption Angloise*.

(*La suite au journal prochain.*)



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

DU PAIN DES DIFFÉRENS PEUPLES.

ON appelle pain, un aliment dur, fait ordinairement avec de la farine de bled pètrie, fermentée & cuite au four. Il est apparent que les premiers hommes ont mangé les graines farineuses sans préparation, telles que la nature les produit ; mais que les ayant trouvées difficiles à digérer, & moins propres à la nourriture dans leur état naturel, ils les ont amollies dans l'eau, concassées, cuites, & d'abord mangées dans une forme à demi-fluide ; qu'ensuite ils en ont fait des especes de galettes ; & sont enfin parvenus par degrés à en préparer un pain sain & savoureux : ce qui de tous les arts est sans contredit le plus utile.

On peut juger du commencement des arts par ce qui se pratique encore chez les peuples que leurs foibles connoissances rapprochent le

plus de l'ignorance primitive, tels que sont les Sauvages & autres moins civilisés que nous, dont les uns mangent la farine sèche ou simplement détrempée, & les autres la cuisent en forme de galettes sans levain. Don Ulloa, dans ses voyages, raconte de certains Indiens de Quilo, qu'ils font rôtir le bled de Turquie, leur nourriture ordinaire; qu'ensuite ils l'écrasent, & mangent cette espèce de farine sans autre préparation. Ils en portent avec eux une provision dans leurs voyages, & en prennent de tems en tems une couple de cuillerées, quand la faim les presse. Bossu rapporte la même chose des Acancas, nation guerrière de l'Amérique, quand ils vont en campagne. Aussi les Chinois ont coutume de manger de la bouillie de riz, cuit à l'eau, au lieu de pain.

La coutume de faire cuire des gâteaux de farine sans levain est fort ancienne, puisqu'Abraham en présenta aux Anges de cette sorte. Les Orientaux donnent à leur pain la forme de galettes minces, particulièrement les Arméniens, qui, au rapport de Tavernier, amincissent la pâte de l'épaisseur d'une feuille de papier, & la font cuire d'un pied & demi de large sur une platine de fer. Les Persans la font aussi très-mince, la parsement de grains de jugoline, & n'en cuisent qu'autant qu'ils en ont besoin par jour, ou dans des fours formés de petits cailloux ronds, faciles à échauffer avec le moindre feu, ou dans des vases de terre, autour desquels ils colent leur pâte intérieurement, après les avoir échauffés. Il

résulte de cette cuisson un bon pain très-blanc. Le pain se cuit à-peu-près de la même manière, en voyageant dans les déserts de l'Arabie. On creuse un trou en terre, dans lequel on jette des racines & des brossailles qu'on allume, on y met aussi de petits cailloux, qui, rougissant promptement, aident à échauffer le trou. Quand il est assez chaud, on le nettoie, puis l'on y place & l'on y cuit la pâte aplatie en forme de galettes minces. Les pains de pâques des Juifs peuvent nous donner une idée de ce pain des Orientaux.

L'invention du pain est attribuée, suivant Sanchoniaton, à Dagon, fils d'Uranus & de Gé; d'autres en font honneur à Isis, reine d'Egypte, que la superstition a divinisée; d'autres à Cérès ou à Bacchus; & les Chinois à Fohi.

Il n'est pas plus sûr de quelle plante on a commencé à faire du pain. La plupart des sçavans s'accordent à dire que c'a été des grains de lotier. Hérodote nomme expressément cette plante, comme propre à faire du pain : & sur plusieurs anciennes monnoies, Isis est représentée, tenant en main une plante de lotier. Non-seulement les anciens Egyptiens ont fait du pain avec la moëlle séchée du lotier, mais ils en mangeoient les racines.

Après le lotier, il est vraisemblable que l'orge, puis le froment, & ensuite le seigle, sont devenus la principale matière du pain. L'orge & le froment ne sont pas indigènes en Allemagne : ils tirent leur origine d'Egypte &

de la petite Tartarie, où ils viennent presque sauvages. Le seigle est natif des contrées froides du septentrion, où on le cultive avec succès. Ces trois plantes sont adoptées en Europe par préférence, parce que nos corps s'en trouvent bien. L'avoine, originaire du nord, s'emploie aussi dans le pain, ainsi que le sarrazin, apporté en Italie par les Croisiers, & delà répandu en Allemagne & ailleurs, pouvant même se naturaliser jusqu'en Sibérie. Le riz production d'Ethiopie, propagé généralement en Orient, où des peuples entiers ne connoissent point d'autre pain, & multiplié abondamment en Amérique depuis la fin du dernier siècle; le bled de Turquie apporté d'Afrique par les Portugais, & aussi commun à présent en Amérique; l'épéautre, d'origine orientale, fort cultivée en Italie & en Suisse; le millet du Levant, que plusieurs peuples y mêlent avec l'orge; l'alpiste ou graine de canarie & la graine de manne commune en Pologne, sont toutes plantes dont les grains farineux servent de pain à différens peuples, ou peuvent être réduits en pain.

Outre ces grains plus ou moins connus en Allemagne, il y en a d'autres moins en usage qu'on ne met point au rang des bleds, parce qu'ils ne viennent point sur un tuyau. La famine y a fait recourir quelquefois, & ils servent aux peuples qui n'ont point l'usage des bleds. Car il n'y a guere de nation qui n'ait une sorte de pain, quoique la matiere & la préparation en soient différentes dans les divers

pays. Les plantes à gouffes, telles que les pois & les feves, des fruirs de certains arbres, leur écorce, leur bois & leur moëlle, beaucoup de racines ont été une ressource dans les besoins pressans, au rapport des historiens qui témoignent aussi que la nécessité d'employer les alimens grossiers & extraordinaires, a toujours été suivie de grandes maladies, tandis que ceux qui y sont accoutumés, les trouvent aussi sains que nos bleds.

Quant au gland, aux fâines & aux châtaignes, plusieurs peuples en ont fait du pain avant de connoître le bled. On rapporte particulièrement des Allemands, qu'ils ont mangé du gland & de toute sorte de fruits avant de faire usage du pain de bled. En Virginie, où il croît beaucoup de chênes fertiles en glands plus tendres & d'un goût moins acerbe que les nôtres, les habitans en font du pain. Il y a aussi en Barbarie, suivant Jonston, des glands plus agréables à manger que les châtaignes; & sur les frontieres qui séparent la Turquie de la Perse, presque tout le pain se fait encore aujourd'hui de glands gros comme des noix. En quelques districts de la Norwege, les paysans & le peuple tirent le même service du gland : ce qui est une preuve certaine que, malgré que les glands aient ordinairement une faveur désagréable, & des qualités peut-être nuisibles, ils peuvent néanmoins servir de nourriture aux hommes dans un grand besoin, sur-tout en détruisant ce qu'ils ont de nuisible par des préparations artificielles, & en y accoutumant les

organes de la mastication & de la digestion.

On ne peut contester aux châtaignes leur vertu alimentaire, puisque non-seulement quelques anciens peuples barbares en ont fait du pain, mais que les paysans en vivent en plusieurs endroits de la France. Le Congo produit des noix dont on fait du pain, & certains habitans des bords de la mer Ossiaque, en font aussi avec des noix d'eau, au rapport de Brown. Bossu raconte que des Sauvages des Indes-Occidentales font avec une sorte de nesses du pain ressemblant à nos pains d'épices, qu'ils le sechent & s'en nourrissent dans leurs longs voyages, quoique le fruit en soit astringent, & qu'on l'emploie pour remede dans les cours-de-ventre.

Les isles Marianes ont des arbres qui portent des fruits qui ressemblent à de grosses poires, ou à des melons, couverts d'une bogue épineuse : les voyageurs les nomment fruits-pains, parce que les habitans & les navigateurs étrangers les mangent pour du pain. Il y en a de plusieurs especes, les uns ayant le goût de châtaignes, & d'autres étant boulangés ou simplement grillés ont celui d'un bon pain frais. Voyez les voyages de le Gentil & de Carri.

Les Européens ont vu dans l'isle de Ternate, une des Moluques, un arbrisseau de douze pieds de hauteur, dont les feuilles jointes circulairement au sommet forment un vase qui contient une farine blanche, dont les habitans se nourrissent. Ils y mettent de l'eau, la lais-

sent aigrir ou fermenter , la pétrissent & la cuisent au feu. Clusius assure qu'ils la mangent également chaude ou froide , & que , quand elle devient dure , ils en font une bouillie en la detrempant dans l'eau.

Ce ne font pas seulement les fruits , mais encore les écorces , le bois & la moëlle des arbres dont plusieurs peuples ont fait du pain. En Norwege , on mêloit autrefois de l'écorce dans le pain : de quoi l'on trouve des traces dans de vieux comptes , où l'on voit combien il a été livré de farine d'écorce. Suffmilch dit de la Dalécarlie , province de Suede , qu'elle est si peuplée , qu'il n'y a pas assez de pain pour ses habitans , que la nécessité oblige souvent de se nourrir d'écorces d'arbre préparées. A peine y mêloient-ils quelquefois un cinquième ou un sixième de farine de bled. Il paroît que cette nourriture d'écorce les préservoit de la fièvre , inconnue dans leur pays. Schultze fait aussi mention d'un pain des Dalécarliens d'écorce de bouleau , de l'épaisseur d'une oublie d'une forme ovale , de six à huit pouces de long , de quatre ou cinq de large , & brun de couleur. Encore aujourd'hui , les paysans de Norwege font moudre du bois de sapin , quand ils n'ont point assez de seigle ou d'orge. Ce pain de Norwege , ainsi mêlé de bois , est d'autant plus agréable qu'il est plus vieux , selon le témoignage des auteurs & des voyageurs ; c'est pourquoi ils en font des provisions qu'ils conservent trente ans & davantage : en sorte qu'il n'est point rare , le jour de la naissance

d'un enfant de manger du pain cuit à la naissance de son grand-pere.

Dans les isles Caribes , on fait de la farine & du pain avec l'intérieur d'un arbre nommé *maccaou* ; & à Siam , en ôtant l'amertume au bois d'un certain arbre , on en peut manger. Il y a des peuples qui , au lieu de pain , mangent des gommés qui suintent de plusieurs arbres. A Quamsi en Chine , suivant les relations de Neuhof & de Martin Martinius , il vient un arbre appelé *quamlang* , qui contient , au lieu de moëlle , une substance semblable à de la farine , qu'on peut manger comme du pain , pourquoï on lui donne le nom d'arbre-farine.

Le sagou dont on use en Allemagne , comme d'une nourriture excellente pour rétablir les forces des personnes amaigries par les maladies ; approche beaucoup de l'arbre-farine pour les propriétés , & peut être compté parmi les alimens qui servent de pain. On nous l'apporte en petits grains blancs & ronds de l'isle Mindanao , des côtes des Caragas , de Borneo , de Ceran , de Gilolo & d'autres isles Moluques ; ces grains sont formés avec une pâte faite avec la moëlle d'une sorte de palmier qui remplace le bled dans ces climats où il n'en vient point. On en cuit aussi des gâteaux quarrés , plats ; & on en compose des poudings.

Enfin les racines de différentes plantes ont été converties en pain. Jule-César , entr'autres historiens , raconte que dans un besoin de vivres , les soldats de l'armée commandée par Valerius , ont apprêté & mangé en façon de pain une

espece de navets sauvages qu'il nomme *chara*. Dans les dernieres années de cherté & de disette on a vécu en plusieurs endroits d'Allemagne aussi avec des navets , du chervi , & particulièrement avec des pommes de terre. Il y a des peuples qui ne connoissent point d'autre pain que celui de racines. Isbrandides nous apprend de quelques hordes de Tartares & de Cosaques, qu'ils recueillent les oignons de lys jaunes qu'ils appellent *saran* , qu'ils les font sécher , les réduisent en farine , les mangent sans autre apprêt ou en font du pain , & boivent par-dessus leur eau-de-vie de lait de jument. Suivant la relation de Kolbe , les Caffres mangent comme du pain , les racines d'une espece d'ari , après les avoir lavées dans plusieurs eaux , les avoir séchées au soleil , puis cuites au four ou rôties. Nieremberg débite que dans l'isle Hispaniola , au milieu des côteaux & des rochers de la province d'Yguey , il pousse une racine bulbeuse comme l'oignon qu'on écrase sur une pierre dure , & dont on fait des masses ou des pelottes blanches , qui exposées au soleil , prennent l'apparence de son , & se remplissent de vers en peu de jours. Alors on en façonne de petits gâteaux qu'on cuit dans des vases de terre sur les charbons. Cet écrivain assure que les vers s'y mettent. Benzo dit qu'en quelques endroits d'Amérique on sert du pain de racines d'hajas semblables à des carottes rouges. Rison fait le même récit du cara des Brasiiliens. Et Leri du maniot & de l'aipi. Les Egyptiens , les Javans , les Chinois & les Malais ont aussi un pain de

racines que ces derniers nomment *culcas*. Après les avoir coupées par morceaux on les met pendant plusieurs jours dans l'eau courante qui dissout & enleve leur viscosité vénéneuse ; on les foule ensuite sous une presse ; on les seche au soleil ; on les réduit en farine ; & on en pétrit & cuit des gâteaux.

Pison & les autres voyageurs célèbrent les racines du yuca ou du manioc de Cuba, d'Hispaniola, du Brésil & d'autres parties d'Amérique où on cultive avec soin ses diverses especes, pour entr'autres usages en faire de la farine & du pain, que les Européens même préfèrent au meilleur de froment, & au biscuit dans les longs voyages ; parce qu'il est plus agréable & qu'il se conserve plus long-tems bon & frais. Le jésuite Alonso d'Ovaglie parle aussi succinctement d'une racine du Chili, laquelle il nomme *lucce*, qu'on seche au soleil, pour ensuite en faire du pain exquis. Voilà pour le pain de racines, dont on pourroit encore grossir les recettes.

Diverses substances animales ont aussi fourni une espece de pain. En certains pays, au lieu de pain, on use d'une sorte de fromage de lait sec. Les Irlandois, les Lapons, les Groënlandois y substituent des poissons séchés par le froid, ou la chair des busles & des rennes qu'ils mettent sécher, & qu'ils mêlent avec de la farine d'écorces d'arbres pour en faire du pain. Quelques tribus d'Arabes de l'Arabie déserte se servent de poisson maigre séché au soleil ; & des peuplades d'Africains de sauterelles seches qui les visitent en quantité en certaines saisons.

312 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

La prétendue farine qu'on a tirée de terre en des tems de cherté, & que la simplicité a fait considérer comme un présent du ciel, n'est qu'une terre plâtreuse nullement propre à la nourriture ; & le bled & la farine tombés du ciel doivent être renvoyés aux fables.

Au reste, il seroit à souhaiter que des curieux opulents essayassent de transplanter dans nos climats un grand nombre de plantes alimentaires qui y sont à peine connues de nom.

(Ceci est tiré du Journal Allemand de Duisbourg.)

I I.

MANIERE de cultiver l'arbutus ou arboisier ; tirée du traité sur les arbres des forêts , de M. BOUTCHER. (Article traduit de l'anglois.)

L'*arbutus* se propage par semence ou par bouture. Les semences sont communément mûres de la mi-novembre à la fin de décembre ; suivant que l'été & l'automne ont été plus ou moins doux ; mais il y a une précaution à prendre en les recueillant , c'est de ne pas les ramasser toutes indistinctement , car il y en a en même-tems de mûres & d'autres qui ne le sont pas. Les baies mûres se distinguent aisément des autres, passant de la plus belle couleur écarlate , à une couleur brune foncée ; ainsi dès que vous en voyez quelques-unes de cette couleur, examinez vos arboisiers tous les deux ou trois jours , & recueillez ces graines tant qu'il

qu'il y en aura. Elles conservent pendant quelque tems leur aptitude à croître. La pratique ordinaire est de séparer les semences de la pulpe immédiatement après qu'on les a cueillies sur l'arbre ; mais ayant eu pendant long-tems en ma possession une grande quantité d'arboisiers, qui portoient du fruit tous les ans, & dont j'ai tiré beaucoup de plants, j'ai éprouvé que ce n'étoit pas la meilleure méthode, & je conseille de garder les baies entières, & de les mêler avec du sable sec jusqu'au tems de l'ensemencement ; alors si vous les frottez légèrement dans vos mains, elles se sépareront d'elles-mêmes de la pulpe. Vous les sèmerez avec la pulpe & le sable que vous y aurez mêlé.

Vers le milieu de mars préparez une couche chaude de tan ; & si vous avez une quantité considérable de grains à semer, couvrez cette couche de six pouces de terreau gras & léger, & semez dessus vos graines, avec l'attention de ne pas les enfoncer dans la terre à plus d'un sixieme de pouce. Si vous n'avez qu'une petite quantité de graines, vous pouvez les semer dans des pots que vous plongerez dans le tan. En cinq ou six semaines les tiges sortiront de terre, & alors il faudra les arroser fréquemment, mais très-légèrement, car étant encore très-tendres, on risque de les détruire si on jette de l'eau dessus sans précaution. Il faudra couvrir la couche avec des nattes durant la chaleur du jour. Quand il y aura un mois que les tiges seront sorties de terre, elles pourront recevoir sans danger la rosée du soir &

314 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les petites pluies, & toujours de plus en plus à mesure qu'elles se fortifieront. Vers le commencement d'août, on pourra ôter les verres dont on les aura couvertes, pour qu'elles puissent profiter de toutes les influences célestes dans les beaux tems ; mais à l'approche de l'hiver & des mauvais tems il faudra remettre les verres.

Le printems suivant, vers le commencement d'avril, préparez une autre couche chaude qu'il faudra couvrir de nattes soutenues par des cerceaux ; levez de terre vos plants qui doivent avoir cinq ou six pouces, au moyen d'une truelle, & transplantez-les avec le plus de terre attachée aux racines qu'il se pourra, dans des pots d'un sol rempli du bon terreau dont j'ai déjà parlé ; plongez-les aussi-tôt dans la couche chaude ; arrosez-les, & continuez de le faire légèrement toutes les fois que vous verrez que la surface commencera à se sécher ; laissez les en cet état jusqu'au commencement d'août, mais fortifiez-les par degrés, en les laissant exposés au grand air durant le cours du mois de juillet, dans les journées douces & humides. A cette nouvelle époque, tirez les pots du rang où vous les aurez plongés, & placez-les dans un endroit chaud à l'abri d'une haie jusqu'au mois d'octobre ; vous les exposerez pendant l'hiver au soleil dans une situation convenable, & dans les mauvais tems, vous les couvrirez d'une natte. Le printems suivant ôtez tout le terreau de la surface, jusqu'à ce que vous trouviez les racines, & remplissez ce vuide avec de bonne

terre ; placez vos pots à l'ombre jusqu'à l'automne, & arrosez-les le soir dans les tems secs tous les deux ou trois jours. Exposez-les pendant l'hiver au soleil à l'abri d'un mur ou d'une haie.

Quand ils auront passé deux années dans des pots, il faudra les en tirer avec précaution ; & en même-tems toute la terre qui les entourera, ce qui ne sera pas difficile, cette terre étant pleine de racines & de fibres ; ôtez autant de terre de la partie extérieure que vous pourrez sans déranger les racines ; coupez tous les bouts que la compression causée par le peu d'espace aura fait moisir ; plongez ensuite ces plants pendant une heure dans un mélange d'eau & de terre, & ensuite placez-les dans des pots de deux sols, où vous les laisserez deux ou trois ans suivant les circonstances. Tenez-les la première saison à l'ombre & à l'abri, & arrosez-les régulièrement & abondamment dans les tems secs ; après cela ils n'exigeront de vous d'autre soin que celui de les arroser ainsi que les autres plantes en pots, lorsque le tems le demandera. Observez seulement chaque printemps, d'ôter toute la terre de la surface des pots, & de la remplacer par une autre fraîche & riche.

Ces plants étant ainsi devenus forts, on peut les transplanter dans le terrain où ils doivent rester à demeure, & qui doit être, soit naturellement, soit par une préparation de l'art, un sol riche & sec ; ce terrain doit être à l'abri d'autres arbres placés à une distance convenable. Quoique je n'aie jamais vu de plants-

316 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de cette espece parvenus à un certain degré de force , périr dans un bon sol & une bonne situation , si ce n'est l'an 1740 , dans ma jeunesse ; cependant , pour ne pas courir le moindre risque de perdre des plants si précieux , je conseille à tout jardinier de conserver dans des pots une provision de plants parvenus de trois à six ou huit pieds de haut , pour remplacer ceux qui seront en plein air , si quelque mauvais tems vient à les détruire.

La raison pour laquelle je conseille de tenir ces plants si long-tems dans des pots , est que leurs racines sont naturellement lâches & traînantes , avec très-peu de fibres , ce qui fait que la plupart ne manquent pas de tomber quand on les met en plein air ; mais étant resserrés dans des pots & fortifiés par la chaleur du tan , leurs qualités changent , & ils poussent des racines & des fibres en abondance. Il faut aussi observer que cet arbre n'aime pas à être élagué lorsqu'on le transplante , & par conséquent l'une de ces opérations doit se faire un an avant ou après l'autre.

L'arbousier à fleurs doubles est plus petit & plus tendre que les autres especes ; il n'est pas aisé de réussir à le greffer suivant la méthode ordinaire , mais on peut le propager en courbant une de ces branches sur un arbousier d'une autre espece , qui doit être vigoureux & bien portant ; autrement les deux arbres ne s'uniroient pas , ou ils ne vivroient pas long-tems.

L'arbousier est certainement une des plantes les plus belles & les plus élégantes que notre

contrée produise ; & pour une personne attachée au jardinage qui passe sa vie à la campagne , je ne connois pas d'arbre plus digne de culture dans un climat aussi froid que celui de la Grande-Bretagne l'est ordinairement durant l'hiver.

Ces arbres ne réussissent pas dans les terres humides , lourdes ou argilleuses ; ils réussissent médiocrement dans les terrains légers & sablonneux , mais la terre qu'ils aiment de préférence est une terre profonde , grasse , & riche.

(*Universal magazine.*)

III.

COURS complet d'agriculture théorique , pratique & économique , & de médecine rurale & vétérinaire ; précédé d'un discours contenant un plan d'étude propre à fixer la marche des connoissances nécessaires au cultivateur : ou Dictionnaire universel d'agriculture , mis à la portée de tout le monde : par une société d'agriculteurs praticiens , & rédigé par M. l'abbé ROZIER , chevalier de l'église de Lyon , membre de plusieurs académies , &c. Ouvrage proposé par souscription , sur un plan nouveau.

P R O S P E C T U S.

„ Il est inutile d'entreprendre l'éloge de l'agriculture , de préconiser ses avantages pour le bonheur de la société , de parler des plaisirs sans remords qu'elle promet , de l'utile & de l'agréable qu'elle réunit ; d'élever cet art de première nécessité au-dessus des arts que le luxe

a introduits. Ces vérités ne sont plus un problème , & les cris impérieux de nos besoins portent la conviction de l'importance & des attraits de l'agriculture jusques dans l'ame de ceux qui vivent dans le sein des villes , au milieu du tourbillon des affaires ou des plaisirs. L'habitude familiarise l'homme avec ses jouissances les plus désirées ; peu-à-peu elles le dégoûtent : l'agriculture seule lui en offre sans cesse de nouvelles , & par conséquent des plaisirs toujours nouveaux. «

» Mais l'agriculture est-elle un art ? Le paysan ne fait-il pas tout ce qu'il doit savoir ? N'a-t-on pas déjà écrit sur tous les objets de son ressort , &c. &c. ? Que répondre à des objections sans cesse répétées par ceux qui ne prennent par la peine de lire , & qui décident sans avoir la plus légère notion de l'objet dont on leur parle ? Oui , l'agriculture est un art , fondé sur l'observation , qui demande le plus de notions premières pour en tirer le parti le plus avantageux ; un art si étendu , que l'homme même très-instruit trouve à chaque moment de nouveaux sujets de méditations , & par conséquent d'instructions. Si l'on savoit tout ce qu'il faut savoir , pourquoi une province seroit-elle mieux cultivée que la province voisine ? Pourquoi un canton produiroit-il un vin supérieur au vin du canton limitrophe , lorsque l'exposition & les espèces de raisins sont les mêmes ? On a déjà beaucoup écrit sur l'agriculture , & encore plus compilé ; les livres fourmillent , & les bons sont rares : leur inutile multiplicité dégoûte , effraie , & ne sert souvent qu'à ruiner celui qui se livre avec confiance à leurs systèmes hasardés : ces systèmes sont présentés avec art , & pour n'être pas suffisamment instruit , le

cultivateur paye bien cher les suites de son imprudente crédulité. «

» C'est donc pour fixer autant qu'il est possible les principes agronomiques , pour rassembler les parties éparées de la science dans un seul corps de doctrine ; pour séparer le vrai du faux ou du douteux , que l'on publie aujourd'hui ce dictionnaire. On a préféré cette forme , la plus simple , la plus commode , à celle d'exposer les matieres par une suite de traités méthodiques ; ils entraîneroient nécessairement des répétitions fastidieuses , & uniquement propres à grossir les volumes. Le plan d'étude placé à la tête de cette édition , servira de guide à celui qui desirera sincèrement s'instruire. Il sera supposé ignorer entièrement ce que c'est que l'agriculture ; & le faisant avancer pas-à-pas dans la carrière , il parviendra à fixer avec ordre & précision ses connoissances sur toutes les parties de cet objet intéressant : de sorte que cet ouvrage réunira le double avantage d'être en même-tems , & un livre élémentaire & un dictionnaire. «

» Pour avoir une idée de l'ouvrage qu'on propose , il suffit de jeter un coup-d'œil sur le plan général des auteurs : ils considerent l'agriculture sous trois points de vue , comme agriculture de *théorie* , agriculture de *pratique* , & agriculture *économique*. «

» Sans une théorie solidement établie par des principes généraux , & ces principes généraux fondés sur l'expérience , il est difficile , pour ne pas dire presque impossible , d'opérer avec connoissance de cause sur des objets soumis à des loix physiques. De-là , cette nécessité de donner des prolégomenes , des notions préliminaires , qui soient comme autant d'échelons pour

s'élever à la pratique , & à la loi qui prescrit chaque genre de travail. Avant de labourer , par exemple , ne doit-on pas connoître les instrumens consacrés au labourage , & les modifications qu'ils exigent relativement aux terres auxquelles on les destine ? «

» Mais pour juger si les modifications de ces instrumens seront avantageuses , ne convient-il pas auparavant d'avoir une idée exacte de la nature de la terre à labourer ; par conséquent des causes de sa compacité ou de son atténuation , plus ou moins fortes ; des moyens de remédier à l'un ou à l'autre , afin de faire acquérir à cette terre l'aptitude à ne retenir que la quantité d'humidité propre à la riche végétation de tel ou de tel végétal ? Ces discussions entraînent nécessairement celles sur les engrais , tirés d'un des regnes de la nature , ou de deux , ou des trois ensemble , & enfin de toutes les combinaisons dont ils sont susceptibles. «

» Voilà déjà un pas immense ; mais à quoi servira-t-il à l'homme qui n'aura aucune teinture des connoissances physiques sur la végétation , sur l'élaboration de la sève , sur l'organisation des plantes , sur l'usage & les fonctions que la nature a assignés à chacune de leurs parties ; enfin , sur leur état de santé , de maladie & de dépérissement ? Si , au contraire , on suppose le cultivateur parfaitement instruit de ces préliminaires , il saura à quelle espece de grain sa terre est propre , de quelle espece de charrue il faudra se servir pour labourer , quand & comment il faudra labourer..... Cet homme ne balancera plus sur le choix du sujet qu'il doit greffer , ni sur celui de la méthode à employer..... Il ne craindra plus de porter un fer meurtrier sur l'arbre qu'il taille ; & fidele sectateur des loix de

la nature, il doublera, à l'exemple du jardinier de Montreuil, le produit de ses arbres fruitiers, même en assurant leur durée au-delà de tous les termes connus jusqu'à ce jour. «

» Avant de dépouiller la terre de ses grains, le cep de ses raisins, les arbres de leurs fruits, ne faut-il pas songer aux différens instrumens que chaque récolte exige en particulier? Tout propriétaire qui ne veut pas être trompé, peut-il ne pas voir par lui-même si ses cuves, ses pressoirs, ses tonneaux sont en état, s'il ne manque rien aux voitures de toute espece, consacrées aux travaux champêtres, si les jougs des bœufs, si les harnois des chevaux n'exigent aucune réparation? Il faut voir & tout voir par soi-même, & ne jamais perdre de vue le précepte que donne la Fontaine, lorsqu'il dit dans une de ses fables : *Il n'est pour voir que l'œil du maître*, & l'on ajoutera à cet adage : l'homme qui n'est point instruit ne peut ni ne fait pas voir. Ces différens exemples pris au hasard, suffisent pour offrir l'aperçu de ce que les auteurs de ce dictionnaire entendent par ces mots, *agriculture de théorie ou notions préliminaires*, & il est aisé d'apprécier leur étendue & leur importance. «

» La plus brillante *théorie*, sur-tout en agriculture, n'est rien sans la *pratique*. La pratique doit être le résultat des combinaisons & des expériences. La théorie met sur la voie, dirige l'expérience, apprend à rejeter ce qui est contraire aux loix de la physique, & enseigne à opérer; mais la pratique seule assure les produits dans tous les genres, & confirme les principes de la théorie. *L'agriculture de pratique* a pour objet la grande culture des grains, comme froment, seigle, orge, avoine, &c. Celle des menus grains, comme maïs, sarrasin, pois, fèves.

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

panis, millet, &c. La culture des semences huileuses, lin, chanvre, navette, colsat, cameline, &c. Tous ces objets sont cependant subordonnés à une culture première, sans laquelle ils n'existeroient presque pas, parce que les moyens de l'homme sont trop foibles pour se passer du secours des animaux. Il faut donc songer à assurer leur subsistance par la formation de prairies, soit naturelles, soit artificielles. «

» Après ces cultures de nécessité première, il en est d'autres qui ne sont pas moins utiles, & qui concourent à multiplier d'une manière particulière les douceurs de la vie. Ce sont celles des plantes légumineuses, des plantes potagères, & celles dont le commerce & nos manufactures tirent de grands avantages, comme de la garance, du pastel, de la gaude, du safran, du chardon-bonnetier, &c. «

» La nature toujours prodigue envers l'homme, a multiplié autour de lui les arbres, les arbrisseaux; les uns pour décorer & faire le charme de son habitation, les autres pour fournir à ses besoins : c'est à lui à diriger & non pas à contrarier la nature dans l'aménagement de ses forêts, dans la plantation des arbres à bois blanc, dans la conduite des arbres fruitiers, soit à noyaux, soit à pépins; enfin, dans la culture de la vigne, qui se plaît si bien sous le ciel tempéré de la France. Tel est en abrégé le tableau des objets qui sont du ressort de l'*agriculture pratique*. «

» A quoi serviront à l'homme les récoltes les plus abondantes & les plus précieuses, s'il ne fait pas les conserver pour les besoins, & assurer leur durée pour prévenir les années de disette? L'*agriculture économique* doit venir à son secours. Ici, elle prépare les greniers, les étuves, pour

la dessiccation des grains, & perfectionne leur mouture. Là, elle dispose les cuves, les tonneaux, pour soustraire aux vicissitudes de l'atmosphère, cette liqueur bienfaisante qui répare les forces de l'homme, & qui flatte agréablement les houpes nerveuses de son palais : de-là, naît la comparaison des différentes méthodes de faire le vin, le cidre, le poiré, la bière, &c. de retirer de ces liqueurs chargées du principe sucré, ces esprits ardens qui sont presque incorruptibles. Ici, sous des cylindres, sous des pressoirs de différens genres, les huiles d'olives, de noix, de navette, de pavot, de lin, &c. coulent à grands flots. Là, une ménagère prépare le beurre, façonne les fromages, tandis que d'un autre côté sa compagne suit le travail de ce peuple laborieux qui fournit le miel, la cire & l'hydromel. Ici, sous un toit rustique, ce ver originaire de Chine, & naturalisé, pour ainsi dire, dans nos climats, prépare la matière de ces tissus précieux que le luxe a rendus nécessaires. Là, l'humble brebis se laisse paisiblement dépouiller de sa toison, pour fournir à l'homme de tous les états de vêtement le plus chaud & le plus sain. Malheur à celui dont l'ame froide & apathique voit avec indifférence cette multiplicité de travaux ! «

» Que de détails ce simple coup-d'œil ne laisse-t-il pas à desirer ! L'agriculture économique ne s'étend-elle pas encore sur l'éducation des chevaux, des bœufs, des moutons, des chèvres, des cochons, & sur celle des oiseaux de basse-cour ; sur les étangs, sur les rivières, sur les préparations de fils de chanvre, de lin, &c. ? Mais il est plus aisé de suppléer à ces détails par la réflexion, que de les retracer tous dans ce peu de lignes, plus uniquement consacrées à présenter en général le tableau de la manière dont ils seront

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

envisagés , que de toutes les parties qui doivent l'enrichir. «

» Il s'agit actuellement de faire connoître la méthode adoptée par les auteurs pour remplir ce canevas , & comment ils en réunissent toutes les parties pour en composer un livre élémentaire. 1^o. Chaque mot sera présenté sous toutes les acceptions dont il sera susceptible , & discuté dans tous les points. Afin de ne pas sortir des exemples déjà cités , prenons le mot *greffer* : il y a plusieurs manières de greffer qu'il faut développer ; il y a un choix à faire dans les sujets qu'on destine à la greffe , enfin une saison à observer. Comme plusieurs auteurs ont déjà écrit sur la greffe , on comparera & on discutera leurs méthodes ; on dévoilera leurs erreurs ou leurs contradictions , enfin , on fera connoître en quoi ils se rapprochent ou s'éloignent de la nature. Ce n'est pas tout , il y a plusieurs pratiques avantageuses , éparées dans différentes provinces , & dont on n'a jamais parlé , qu'il est important de rassembler & de publier , afin de ne rien laisser à désirer sur cet article , & composer un traité sur la greffe , qui fixe le point où cette partie de la science agronomique en est restée. Ce traité doit encore offrir de nouvelles vues , de nouvelles expériences à tenter pour reculer les limites de l'art de la greffe. Ainsi , lorsqu'on parlera de greffer tel ou tel arbre en particulier , il suffira d'indiquer si la greffe doit être pratiquée ou à *ail dormant* , ou en *flûte* , ou en *couronne* , &c. & celui qui ignorera la valeur de ces dénominations , n'aura qu'à recourir au mot *GREFFE*. «

» Tous les autres articles seront traités de la même manière que celui dont on vient de parler , & ce seul exemple cité , démontré que ce

dictionnaire pourra tenir lieu de tous les livres écrits sur l'agriculture depuis Pline jusqu'à ce jour, puisque ce sera une véritable concordance, & un rapprochement raisonné de ce qu'ils contiennent. «

» Le public sera surpris lorsqu'il reconnoitra que tel ouvrage n'est qu'une compilation de tel autre, & celui-là, d'un autre plus ancien, qui avoit déjà été habillé à la moderne pour lui donner un air de nouveauté. Il seroit très-important, pour l'avancement des connoissances humaines, qu'à la fin du siècle, un auteur se donnât la peine de rassembler en un seul corps de doctrine, tout ce qui a paru sur chaque partie de la science. La trop grande abondance de livres, le tems qu'exigeroit leur lecture, anéantissent le desir de les parcourir. Beaucoup de bonnes vues, de sages expériences restent perdues pour la société, & ensevelies sous des monceaux d'inutilités. «

» Les auteurs de ce cours complet d'agriculture connoissent toute l'étendue & la difficulté de leur entreprise. La difficulté même augmente & redouble leur courage, quoiqu'ils sachent par expérience que rien n'est plus pénible à bien exécuter qu'un dictionnaire; mais comme ils entreprennent celui-ci par goût & par amour pour l'agriculture, ils osent se flatter que le public leur saura gré de leurs efforts. «

» Cet ouvrage étant particulièrement destiné pour ceux qui vivent dans leurs terres, & qui, par conséquent, sont souvent éloignés des secours, on a pensé qu'il seroit à propos d'indiquer les vertus médicales des plantes, de donner les signes auxquels on reconnoit les maladies les plus communes à la campagne, & de prescrire les remèdes pour les combattre : ce

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

fera le précis d'une médecine rurale , réduit à sa plus grande simplicité , & rédigé par un médecin fort connu. Les maladies des bœufs , des moutons , des chevaux , &c. fourniront des articles intéressans , ou plutôt la partie vétérinaire y sera traitée complètement : en un mot , tout ce qui concourt à l'utilité & à l'agrément de l'habitant de la campagne , sera discuté dans ce dictionnaire. «

» Cet ouvrage formera *six volumes in-4to.* chacun de *700 pages* , sur le caractère de *cicero* , à deux colonnes , & chaque volume sera enrichi de *quinze à vingt gravures en taille-douce*. On doit voir que les auteurs ne cherchent pas à multiplier les volumes , ni la dépense pour les acheteurs. «

» L'impression de ce dictionnaire sera très-dispendieuse ; on ne la commencera donc qu'autant qu'il y aura un nombre suffisant de souscripteurs ; mais comme on a souvent abusé des souscriptions , & que le public a été plusieurs fois trompé & déçu dans ses espérances , on ne demande aujourd'hui à ceux qui desireront se procurer cet ouvrage , qu'une simple soumission par écrit de prendre les volumes à mesure qu'ils paroîtront. Pour éviter jusqu'à l'apparence du plus léger reproche , le souscripteur qui ne sera pas content de l'ouvrage , aura la liberté de le rendre , & de retirer l'argent qu'il aura déboursé , dans le délai de trois mois , pourvu qu'il n'ait pas dégradé les volumes. C'est donc uniquement pour ne pas hasarder les frais d'une forte édition , que les auteurs exigent cette formalité préliminaire. «

» Il n'est pas possible de mettre plus de bonne-foi & plus d'honnêteté dans les procédés , & d'offrir au public un moyen plus simple de n'être

pas trompé. Ce qu'ils demandent à MM. les souscripteurs, c'est d'envoyer leur soumission le plus promptement qu'il sera possible, afin d'être dans le cas de commencer sous peu l'impression de cet ouvrage. Les soumissions seront adressées, *franches de port*, à Paris, chez CUCHET, au bureau du *Journal de physique*, rue des Mathurins, cloître Saint-Benoît ; on les recevra jusqu'au premier décembre prochain. «

» Les deux premiers volumes paroîtront en 1780, les deux seconds en 1781, & les deux derniers en 1782. On paiera 24 liv. en recevant chaque livraison ; desorte que pour la somme de 72 liv. on aura une collection complète de tout ce qui aura été fait & dit sur l'agriculture depuis Columelle jusqu'à ce jour ; & cette collection sera tellement rédigée, qu'elle tiendra lieu de tous les livres concernant cette science. «

» Les auteurs de ce dictionnaire prient tous ceux qui liront ce *Prospectus*, d'avoir la bonté de leur communiquer les nouvelles expériences qu'ils auront faites, leurs vues intéressantes sur différens articles, les pratiques locales qui ne sont point assez connues, &c. Ils recevront avec reconnoissance ce qu'on leur enverra, & citeront les auteurs qui désireront être connus. «

A la fin du dernier volume, on trouvera un catalogue raisonné de tous les ouvrages qu'on aura consultés pour la rédaction de ce dictionnaire.

MODELE DE SOUSCRIPTION.

Je soussigné, promets & m'engage de prendre Exemplaire du *Cours complet d'agriculture théorique, pratique & économique, & de médecine rurale & vétérinaire, &c. &c. ou Dictionnaire universel d'agriculture, rédigé par M.*

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'abbé ROZIER , formant six volumes in-4to. avec des planches en taille-douce , & de payer la somme de douze livres par chaque volume en feuille , à la réception des livraisons. Fait à le
du mois d 17

N. B. *Il faut écrire son nom , ses qualités , le nom du lieu de sa résidence , ou l'endroit le plus prochain où est établi le bureau de la poste , afin que MM. les souscripteurs soient avertis à l'instant que les volumes paroîtront.*

On prie aussi MM. les souscripteurs d'affranchir leurs lettres.

I V.

LETTRE aux Auteurs du Journal de Paris , sur la maniere de faire le pain.

MESSIEURS ,

Je n'ai point l'honneur de connoître M. Parmentier ni le lieu qu'il habite ; mais ses ouvrages sur la boulangerie me sont parvenus , tels que son *avis aux bonnes ménageres sur la meilleure maniere de faire leur pain & le parfait boulanger* ; si mes observations ne méritent pas une place dans votre journal , je vous serai au moins obligé de les lui faire parvenir , c'est la plus foible reconnoissance que je puis lui témoigner.

J'habite une partie de l'année le Gâtinois ; ma campagne est éloignée de la ville , c'est ce qui m'a forcé de faire préparer le pain à la maison pour sa consommation journaliere ; mais malgré la bonté du bled qu'on y emploie ,

& tous mes soins, je l'ai mangé long-tems bis, mat, & aigre, sans chercher à l'améliorer, persuadé que ces défauts tenoient à l'eau de puits dont nous sommes obligés de nous servir.

Quel a été mon étonnement en lisant l'*avis aux bonnes ménageres & le parfait boulanger* ! l'auteur assure, d'après des expériences multipliées, que toutes sortes d'eaux peuvent être également propres au pétrissage, qu'il s'agit seulement de ne la faire chauffer qu'en hiver, & de l'employer telle qu'elle est en été ; que le levain doit être plus nouveau & plus abondant que de coutume ; qu'il faut pétrir d'une manière plus prompte & plus légère ; qu'enfin il vaut mieux laisser revenir la pâte dans des corbeilles ou paniers appelés *panetons*, pour favoriser sa fermentation, que de l'abandonner à elle-même ; j'ai exécuté ces préceptes à la lettre, & j'ai obtenu avec la même farine & la même eau un pain plus léger, plus blanc, plus favorable, se conservant plus long-tems frais, & ce qu'il y a d'étonnant, en plus grande quantité ; au point que le même four qui contenoit huit boisseaux de farine pétrie suivant l'ancienne habitude, ne peut contenir à présent que cinq boisseaux ; quelques habitans du pays frappés de ces avantages, & qui, comme moi, employoient l'eau trop chaude dans toutes les saisons, un petit levain de huit jours sans le renouveler, un pétrissage languissant & sans légèreté, se sont rectifiés à mon exemple, ont obtenu le même succès ; j'espère que cette ré-

volution heureuse s'opérera bientôt dans tout le pays , & qu'en un mot nous jouirons des bienfaits de la nature que nous avons si long-tems détériorés par la maniere vicieuse de préparer cet aliment.

Mais , messieurs , il manque encore quelque chose à mes vœux ; je desirerois voir la manipulation du pain , c'est précisément ce que les boulangers refusent : je ne blâme point ce refus ; mais n'existeroit-il point dans la capitale quelqu'un parmi eux qui ayant adopté les principes de M. Parmentier , voulût en faire la démonstration , à laquelle pourroient assister les domestiques de l'un & l'autre sexe qui à la campagne sont chargés du soin de préparer le pain.

Vous ferez certainement plaisir , messieurs , à beaucoup de personnes , en l'indiquant par vos feuilles.

J'ai l'honneur d'être , &c. J. B. QUENET.

A Boresses en Gâtinois , près Pithiviers , ce 21 mai 1779.

Note des Rédacteurs.

M. le lieutenant-général de police , qui porte les regards les plus attentifs sur une partie aussi essentielle de l'administration que l'est celle de la fabrication du pain , a projeté une école publique & pratique de boulangerie ; on ne tardera pas à jouir de cet établissement , dont on sentira moins la nécessité dans la capitale où l'art de faire le pain n'est pas , à beaucoup près , aussi imparfait que dans la plupart de nos villes de province , & sur-tout dans les campagnes , où un préjugé , fortifié par l'usage journalier ,

est bien plus difficile à déraciner. Aussi a-t-on lieu d'être surpris de ce que les tentatives heureuses de M. Quenet aient pu influencer, comme il le mande, sur quelques-uns des habitans de son pays; ce seroit d'un heureux augure pour la révolution qui doit résulter de cet établissement, & sur-tout une preuve de l'utilité dont il sera.

V.

NOUVELLE voiture qui roule sans chevaux.

Le sieur Blanchard, des Andelys en Normandie, a fait à Versailles, en présence du roi, de la reine & de la famille royale, l'expérience d'un joli carrosse de son invention, qui roule sans chevaux, & qui va aussi vite que le trot. Il a reçu des témoignages de satisfaction de toute la cour; & MESDAMES ont bien voulu elles-mêmes faire l'essai de cette voiture. Plusieurs des principaux membres de l'académie des sciences lui ont aussi accordé leur approbation. Il se propose de faire par la suite, de ces voitures très-commodes pour voyager.

A la partie qu'occupe le brancard ou le timon, est une aigle, les ailes déployées; c'est-là que sont attachées les guides, à l'aide desquelles la personne placée dans la voiture en dirige la marche. Derrière est un homme qui imprime à la machine un mouvement plus ou moins rapide, en pressant alternativement des deux pieds, de qui ne paroît pas du tout fatigant, & exigeroit un relais d'homme en place de relais de chevaux. Il est debout ou assis,

332 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,
les jambes en partie cachées dans une sorte de
malle ou coffre où paroissent établis les ressorts.

On fait voir ce carrosse les lundi , mercre-
di , samedi & dimanche de chaque semaine ,
à 5 , à 6 & à 7 heures , aux Champs-Elysées,
près du Colisée , dans une grande cour où étoit
le manège des chevaux : il y a des places à 30
sols & à 12. On en fait des expériences parti-
culieres pour les personnes de distinction.

(*Journal général de France ; Journal
de Paris.*)



TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

Nos ayeux avoient trouvé une expression bien propre à caractériser la bienfaisance de leur souverain, en l'appellant *NOTRE BON ROI*. Cette expression est simple & touchante. Elle convient dans toute son étendue au prince qui nous gouverne. Chaque jour il donne des preuves de son amour & de sa bonté pour son peuple. Ses intérêts lui sont chers ; sa gloire & sa félicité l'occupent constamment. La renommée en publie des traits multipliés ; mais rien ne servira mieux à constater la noblesse de ses sentimens, que l'édit suivant, dont nous rapporterons le préambule en entier, avec les articles les plus importans.

Edit du roi portant suppression du droit de main-morte & de servitude dans les domaines du roi, & dans tous ceux tenus par engagement, & abolition générale du droit de suite sur les serfs & mainmortables ; donné à Versailles au mois d'août 1779, enregistré en parlement le 10 du même mois. LOUIS, &c.
Constamment occupé de tout ce qui peut inté-

334 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

resser le bonheur de nos peuples , & mettant notre principale gloire à commander une nation libre & généreuse , nous n'avons pu voir sans peine les restes de servitude qui subsistent dans plusieurs de nos provinces ; nous avons été affecté , en considérant qu'un grand nombre de nos sujets , servilement encore attachés à la glebe , sont regardés comme en faisant partie , & confondus , pour ainsi dire , avec elle ; que , privés de la liberté de leurs personnes & des prérogatives de la propriété , ils sont mis eux-mêmes au nombre des possessions féodales ; qu'ils n'ont pas la consolation de disposer de leurs biens après eux , & , qu'excepté dans certains cas rigidelement circonscrits , ils ne peuvent pas même transmettre à leurs propres enfans le fruit de leurs travaux ; que des dispositions pareilles ne sont propres qu'à rendre l'industrie languissante , & à priver la société des effets de cette énergie dans le travail , que le sentiment de la propriété la plus libre est seul capable d'inspirer. Justement touché de ces considérations , nous aurions voulu abolir , sans distinction , ces vestiges d'une féodalité rigoureuse ; mais nos finances ne nous permettant pas de racheter ce droit des mains des seigneurs , & retenu par les égards que nous aurons dans tous les tems pour les loix de la propriété , que nous considérons comme le plus sûr fondement de l'ordre & de la justice , nous avons vu avec satisfaction , qu'en respectant ces principes , nous pouvions cependant effectuer une partie du bien que nous avons en vue , en abolissant le droit de servitude , non-seulement dans tous les domaines en nos mains , mais encore dans tous ceux engagés par nous & les rois nos prédécesseurs , autorisant à cet effet les engagistes qui se croiroient lésés par cette disposition ,

à nous remettre les domaines dont ils jouissent, & à réclamer de nous les finances fournies par eux ou par leurs auteurs. Nous voulons de plus qu'en cas d'acquisition, ou de réunion à notre couronne, l'instant de notre entrée en possession dans une nouvelle terre ou seigneurie, soit l'époque de la liberté de tous les serfs ou main-mortables qui en relevent; & pour encourager, en ce qui dépend de nous, les seigneurs des fiefs & les communautés à suivre notre exemple, & considérant bien moins ces affranchissemens comme une aliénation, que comme un retour au droit naturel, nous avons exempté ces sortes d'actes des formalités & des taxes auxquelles l'antique sévérité des maximes féodales les avoit assujettis. Enfin, si les principes que nous avons développés, nous empêchent d'abolir, sans distinction, le droit de servitude, nous avons cru cependant qu'il étoit un excès dans l'exercice de ce droit, que nous ne pouvions différer d'arrêter & de prévenir; nous voulons parler du droit de suite, sur les serfs & main-mortables, droit en vertu duquel des seigneurs de fiefs ont quelquefois poursuivi, dans les terres franches de notre royaume, & jusques dans notre capitale, les biens & les acquêts de citoyens éloignés, depuis un grand nombre d'années, du lieu de leur glebe & de leur servitude; droit excessif que les tribunaux ont hésité d'accueillir, & que les principes de justice sociale ne nous permettent plus de laisser subsister. Enfin, nous verrons avec satisfaction que notre exemple, & cet amour de l'humanité, si particulier à la nation françoise, amènent, sous notre regne, l'abolition générale des droits de main-morte & de servitude, & que nous serons ainsi témoins de l'entier affranchissement de nos sujets qui,

dans quelque état que la providence les ait fait naître, occupent notre sollicitude, & ont des droits égaux à notre protection, & à notre bienfaillance. A ces causes, &c.

Cet édit contient six articles. Art. IV. Les héritages main-mortables, situés dans nos terres & seigneuries, ou dans nos domaines engagés & possédés par des personnes franches, ou main-mortables (lesquels héritages deviendront libres, en vertu de la disposition, des art. 1, 2, & 3.) seront chargés envers nous & notre domaine, d'un *sol* de cens par arpent seulement; ledit cens emportant lods & ventes, conformément à la coutume de leur situation. Art. V. Les seigneurs, même les ecclésiastiques & les corps & communautés, qui, à notre exemple, se porteroient à affranchir de ladite condition servile & main-mortable, telles personnes & tels biens de leurs terres & seigneuries qu'ils jugeront à propos, seront dispensés d'obtenir de nous aucune autorisation particulière, & de faire homologuer les actes d'affranchissement en nos chambres des comptes ou ailleurs, ou de nous payer aucune taxe ni indemnité, à cause de l'abrégement ou diminution que lesdits affranchissemens pourroient opérer dans les fiefs tenus de nous, desquelles taxes ou indemnités nous faisons pleine & entière remise.

(*Affiches, annonces & avis divers de Paris.*)

I I.

Les papiers publics ont rendu compte du combat soutenu par le capitaine Royer, commandant le corsaire le *Commandant de Dunkerque*, contre sept bâtimens anglois; M. de Calonne,

Calonne, intendant de la Province, en ayant rendu compte à M. de Sartine, ce ministre a écrit la lettre suivante à M. Royer, qui avoit déjà mérité & obtenu une distinction.

» J'apprends avec plaisir, Monsieur, que vous justifiez la grace que le roi vous a précédemment faite par le don d'un épée, & que vous soutenez la réputation de bravoure que vos premières actions vous ont acquises. J'ai mis sous les yeux de sa majesté les nouvelles preuves que vous venez d'en donner dans le combat que vous avez livré à sept pinques angloises, dont cinq sont tombées en votre pouvoir, après une résistance opiniâtre, & malgré des forces très-supérieures; sa majesté en est très-satisfaite: elle m'a chargé de vous le marquer, en vous annonçant de sa part, une gratification de 300 livres, que M. d'Anglemont vous fera payer. Je suis, M., votre très-dévoué. DE SARTINE. «

A M. Royer, capitaine du cutter le *Commandant de Dunkerque*, à Dunkerque.

(*Mercur de France.*)

III.

On a fait depuis peu à Stockholm, l'ouverture de la maison d'éducation établie par les officiers du régiment des gardes, à l'occasion de la naissance du prince-royal. Plusieurs personnes bienfaisantes se sont réunies pour grossir le fonds qu'ils avoient d'abord fait pour cet institut. Le comte Charles-Frédéric de Scherfer, sénateur, y a ajouté récemment une somme de 416 écus, envoyée de Paris par

une dame de qualité; & le président baron de Celsing, y a joint 150 écus recueillis entre les Suédois établis à Constantinople. Cet établissement patriotique a donné lieu à un second; plusieurs gens-de-lettres se sont réunis pour perfectionner les livres élémentaires employés dans les universités & dans les colleges, & pour en composer de nouveaux.

I V.

Le roi de Suede continue de recevoir avec bonté tous ceux de ses sujets qui ont des graces à lui demander. Deux jeunes filles du paysan Olof de Blekingen, ont été le supplier dernièrement à Ulrichstahl, de faire rendre à leur pere une ferme dont on lui disputoit la propriété. S. M. leur a promis de faire examiner & expédier promptement leur affaire. Le même jour elles allerent voir le prince-royal; comme dans leur pays, on ne visite jamais un enfant auquel on s'intéresse sans lui faire un petit présent, elles lui avoient préparé une chemise qu'elles s'empresserent de lui offrir; les gouvernantes, au grand regret de ces bonnes filles, refuserent de l'accepter; le roi & la reine en ayant été instruits, ne voulurent pas qu'on leur fit ce chagrin, & ordonnerent qu'on mît devant elles cette chemise à l'enfant. Cette faveur leur a été encore plus chere que les médailles & la somme d'argent que LL. MM. leur ont fait donner.

V.

On lit dans un papier anglois l'anecdote suivante , que son intérêt nous engage à citer. Une jeune demoiselle avoit contracté des engagements avec le capitaine Charles Ross; ses parens refuserent de les ratifier; le capitaine fut conduit par son service en Amérique; elle l'y suivit vêtue en homme. Elle apprend à son arrivée qu'il a été détaché contre un parti d'Américains & d'Indiens. Elle vole sur ses traces : après avoir erré long-tems , elle apprend qu'il y a eu une escarmouche sanglante dans un endroit; elle s'y rend , elle voit plusieurs morts sur le champ de bataille; elle reconnoît parmi eux le corps de son amant, se précipite sur lui , découvre une petite blessure, cherche à en étancher le sang , finit par le sucir , & le ramene insensiblement à la vie. Craignant que sa vue ne cause une révolution qui pût être dangereuse au malade , & ne se croyant pas assez déguisée par son habit d'homme, elle se peint d'une couleur jaunâtre , continue ses soins au blessé, qui hors d'état de marcher pendant six semaines , pensant à sa maîtresse , en entretenoit le généreux inconnu. Portez-lui , lui disoit-il , mes derniers soupirs , assurez-la que je suis mort son époux. Il se rétablit enfin; reprend le chemin de Philadelphie , où il reconnoît son amante dans l'ami qui l'a secouru ; on peut se peindre sa reconnoissance & ses sentimens; il n'a rien de plus pressé que de l'épouser. Alors Mistriss

Ross tombe dans un état de langueur , accompagné quelquefois de douleurs aiguës. On consulte , on pèse les circonstances ; on devine que la plaie dont elle a sucé le sang , a été faite par la fleche empoisonnée d'un Sauvage. Le poison attiré par l'aspiration avoit passé du flanc de l'époux , dans le sein de l'épouse , qu'il minoit lentement. Trois ans s'écoulerent ; le capitaine , vivement affecté , mourut au printems dernier , à Johns-Town , consumé par la douleur. Sa femme sentant sa fin approcher , espérant avoir le tems de repasser en Angleterre , s'embarqua , arriva il y a environ deux mois chez ses parens , pour leur demander pardon des chagrins qu'elle leur avoit causés , & mourut le 25 du mois de juin dernier , à Hammersmith , âgée de 26 ans.

V I.

Une lettre de Brest contient l'anecdote suivante : » Un habitant du Havre se voyant harcelé par un chien qui vouloit le mordre dans la rue , crut devoir lui donner un coup de pied pour l'écarter. Un jeune officier à qui le chien appartenoit , prit avec une chaleur qui n'est que trop ordinaire à son âge , la défense de son chien ; il avoit une canne à la main , dont il frappa l'habitant ; la garde survint , l'Officier fut arrêté ; le battu alla se plaindre au commandant. *Je suis déshonoré* , lui dit-il , en lui exposant l'insulte qu'il avoit reçue. *Non , monsieur* , répondit le commandant , *vous ne l'êtes point , je vous retiens ici à dîner , & je vous pro-*

metts une satisfaction éclatante. Ayant mandé le jeune homme , il lui fit les reproches les plus vifs , qu'il termina par ces mots : *Allez vous rendre en prison , & sachez que vous ne serez pas de la descente.* Ce dernier trait a confondu l'officier , qui est au désespoir. Le lendemain , l'homme insulté & les principaux habitans ont été demander sa grace au commandant , qui l'a refusée , en disant que s'il cédoit à leurs instances , il se rendroit coupable de tout ce qui pourroit arriver de semblable à l'événement qu'il subissoit.

V I I.

Lorsque l'amiral Hardy eut accepté le commandement de la flotte , le lord Sandwich fit venir le capitaine Elliot , qui détruisit , dans la dernière guerre , l'escadre du célèbre Thurot , & lui dit qu'il le nommoit capitaine du pavillon amiral. Je ne puis accepter , répondit M. Elliot , je suis prêt à attaquer avec mon vaisseau telle force ennemie qu'on voudra ; mais je n'entends rien aux manœuvres d'une ligne de bataille ; le brave officier qu'il faut choisir est le capitaine Kempenfeld. Lord Sandwich témoigna qu'il craignoit un refus de la part de cet officier , & M. Elliot reprit : on n'a rien fait pour lui , à la vérité , il peut se croire négligé ; mais voici ce qu'on peut faire. Le roi m'a fait l'honneur de me nommer colonel des troupes de la marine ; je vais résigner cette place , & je vous prie de la lui donner. On dit que le ministre accepta cette résignation ; mais que le capitaine

Kempensfeld, flatté du témoignage que lui rendoit son ami, n'a pas voulu le dépouiller, & a accepté le commandement du pavillon amiral, sans qu'on ait eu besoin de joindre l'appât de l'intérêt à l'influence de la sensibilité.

V I I I.

Un savant très-distingué vient d'envoyer au *Journal encyclopédique*, la copie suivante d'une lettre écrite de Mittau, le 23 avril dernier, à Mlle. Guillemine Sulzer, à Berlin, par le duc de Courlande. *Il y a long-tems, Mademoiselle, que les soins dont feu M. Sulzer, votre digne pere, s'étoit chargé par amitié pour moi, & les avantage réels dont mes sujets lui sont redevables, m'avoient porté à rechercher l'occasion de lui donner des marques de ma reconnoissance. Sa mort, dont je partage les regrets avec vous, m'ayant privé du plaisir d'exécuter ce dessein, je me flatte que vous ne me refuserez pas la satisfaction d'accepter le billet que je joins à cette lettre, comme un témoignage de la considération avec laquelle je suis, Mademoiselle, &c.*

Ce billet étoit une assignation de 1000 rixdales payables à vue.

I X.

On a fait à Dresde une quête pour procurer quelque soulagement aux places frontières de l'électorat de Saxe qui ont souffert pendant la guerre; elle a produit 3 mille écus. L'élec-

teur en donne 6 mille ; & comme il a été prouvé que les différens campemens de l'armée du prince Henri , ont causé aux cultivateurs une perte de 18 mille écus, le roi de Prusse a déclaré qu'il en assignoit 30 mille ; les 12 mille écus de surplus seront répartis entre les habitans des places frontieres qui ont éprouvé quelques dommages.

(*Journal encyclopédique.*)

X.

Un ecclésiastique de Dijon , peu riche , fort âgé , accablé d'infirmités , & qui avoit toujours soutenu sa famille avec le revenu d'un bénéfice très-modique , avoit contracté , pour venir au secours de son frere , ancien militaire , réduit à l'indigence , différentes dettes montant à 3000 liv. Il étoit pressé pour le paiement , & ne pouvoit s'acquitter qu'en se défaisant de quelques fonds dont les circonstances ne rendoient pas la vente facile. Cette position lui caufoit un chagrin qui se peignoit sur son extérieur. Un de ses confreres , qui fait de son bien le meilleur usage , pénétra son secret , lui apporta les 1000 écus dont il avoit besoin , & refusa d'en recevoir un billet. On sent l'impression que devoit faire ce procédé sur une ame sensible ; elle a décidé l'ecclésiastique , objet du bienfait , à instituer pour héritier universel celui qui lui avoit rendu un si grand service. Il est mort quelque tems après. L'héritier institué , vu l'absence de la sœur du

défunt, qui n'habite pas Dijon, a rempli tous les devoirs d'héritier; mais en même tems il a renoncé à l'héritage, a écrit à l'héritière naturelle pour lui annoncer sa renonciation, & a porté la générosité jusqu'à refuser le remboursement des 3000 liv. qu'il avoit données à son ami.

X I.

L'impératrice-reine, animée du desir de réunir de plus en plus les Catholiques & les Protestans, & voulant en même tems épargner à ceux-ci les dépenses considérables qu'ils étoient obligés de faire pour aller prendre le degré de docteur en pays étranger, S. M. I. a ordonné qu'à l'avenir, les Protestans seront admis à prendre le bonnet de docteur dans tous ses pays héréditaires. En conséquence, M. de Sebeok, issu d'une ancienne famille noble de Hongrie, vient de recevoir le bonnet dans l'université de Vienne; c'est le premier des Protestans qui ait joui de ce nouveau bienfait d'une tolérance éclairée.

X I I.

Les Anglois ont répandu le bruit que la rupture de la cour de Madrid avec celle de Londres, avoit déplu à la majeure partie de la nation espagnole; mais rien n'est moins fondé que cette assertion; & les marques de zèle que les citoyens les plus distingués viennent de donner, à cette occasion, à leur souverain, sont la preuve la plus authentique du contrai-

re. Le corps des commerçans de Cadix a offert 4 millions tournois à S. M. C. pour contribuer aux frais des armemens maritimes. Les négocians & fabricans de Madrid font bâtir à leurs dépens 3 vaisseaux & 2 frégates, & de plus ils ont fait porter 3 millions de liv. au trésor de la marine. Leur exemple a été suivi par plusieurs grands ou autres personnes aisées ; sur-tout par la comtesse de Tera, qui a donné 10 millions de liv. des biens immenses qu'elle possède tant en Europe qu'en Amérique, pour servir à l'accroissement des forces navales de la monarchie.



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

UN Ne lettre écrite de Richmond, dans le comté de Surry, en Angleterre, porte qu'il y existe actuellement une demoiselle âgée & fort riche, qui, ayant eu le malheur dans sa jeunesse, de ne pouvoir épouser un jeune voisin dont elle étoit éprise, a fait serment de ne voir jamais d'homme, & de n'en être jamais vue. Elle vit en conséquence depuis 30 ans, dans la retraite, & ne laisse approcher d'elle que des femmes, qui transmettent ses ordres à son intendant & à ses autres domestiques. Les murs de son jardin ont 30 pieds de haut.

I I.

Un jour Louis XIV fut étonné de ne voir personne au sermon, où il avoit toujours remarqué la plus grande affluence de courtisans; ce prince en demanda la raison au major de ses gardes. *Sire*, répondit le major, *j'avois fait dire que votre majesté n'iroit point au sermon; j'é-*

tois bien aise que vous connussiez par vous-même ceux qui y viennent pour Dieu , & ceux qui n'y viennent que pour vous.

I I I.

François Arnoul , dominicain , natif du Maine , projecta vers le milieu du dernier siècle , d'ériger un ordre de chevalerie particulier au beau-sexe , & propre à étendre le culte de la Sainte-Vierge. Anne d'Autriche , régente de France , à qui il communiqua son dessein , lui donna son agrément. Le nouvel instituteur publia , en 1647 , à Paris & à Lyon , le projet de son ordre *du collier céleste du sacré rosaire , composé de cinquante demoiselles* ; mais il ne put trouver de chevalieres. N'ayant point réussi dans le rôle de fondateur , il entreprit de jouer celui de médecin , qui ne lui fut pas plus avantageux ; car , ayant publié des *révélation charitables de plusieurs remèdes* , on le plaça au rang des empiriques.

I V.

Un médecin qui faisoit l'homme d'importance , disoit dans un cercle qu'il ne vouloit voir de malades que des gens de qualité. On apprit , dans le même moment , qu'un malade de grande condition venoit de mourir entre ses mains. Quelqu'un dit alors : *Si on le laisse faire , il rendra ce pays-ci comme la Suisse , il exterminera la noblesse.*

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.

I T A L I E.

VETERA monumenta, quæ in hortis Cœlimontanis, & in ædibus Mathæorum adservantur, nunc primum in unum collecta, & adnotationibus illustrata a *Rodolphino Venutio*, & a *Johanne Christophoro Amadutio*. III tomi in folio. Romæ, 1779. Sumptibus Venantii Monaldini, & typis Johannis Zempel.

LA maison de plaisance des ducs Matteia subit le sort de toutes celles des autres seigneurs Romains qui ordinairement ne survivent pas long-tems à leurs fondateurs. Leur grandeur & leur magnificence deviennent le plus souvent onéreuses aux successeurs qui ont d'autres penchans & d'autres vues, & quelquefois même le besoin les oblige d'en distraire les objets les plus précieux ; il y a en Europe de certaines statues qui, malgré leur immobilité, ont plus couru le monde, que des personnages vivans. M. l'abbé Amaduzzi a remédié en grande partie à cet inconvénient pour la maison de plaisance & le palais des ducs Mattei, en donnant cette savante description des monumens qui les embellissoient. Ce travail avoit été déjà entrepris par le marquis Rodolphe Venuti, mais la mort arrêta ce savant

au milieu de son ouvrage, & il étoit réservé à M. Amaduzzi de le compléter & d'y mettre la dernière main. La préface est un chef-d'œuvre d'érudition, dont on ne peut se former une juste idée qu'en la lisant. Nous ne parlerons point des détails que M. Amaduzzi donne comme en passant sur d'anciennes églises voisines de la maison de plaisance & du palais des ducs Mattei. L'érudition relative à l'histoire du moyen âge est d'un genre plus difficile que celle qui a pour objet l'histoire ancienne ; mais M. l'abbé Amaduzzi les possède l'une & l'autre au même degré. Après avoir passé en revue toutes les belles maisons de plaisance construites dans les environs de Rome depuis la renaissance des arts, & avoir donné l'histoire de celle des ducs Mattei, qui fut bâtie l'an 1581 par Ciriaque de cette famille, l'auteur parle des musées modernes, tels que le Capitolin & le Clémentin, où l'on conserve quelques-unes des raretés qui ornoient ces maisons de plaisance. Il parle ensuite des palais Mattei, construits par divers membres de cette famille, frères, cousins & neveux, édifices qui, tous réunis, forment une île remarquable dans le centre de Rome. Ils ont été bâtis sur une partie des ruines de l'ancien cirque Flaminien, ce qui donne occasion à notre auteur de parler de ce grand édifice, aujourd'hui totalement détruit, qui étoit le plus célèbre de l'ancienne Rome, après le cirque dit *Maximus*. De tous les palais Mattei, le plus digne de l'attention des littérateurs, est celui qui est à côté de l'église de Ste. Catherine de *Funari*, parce que c'est un véritable musée en tout genre. Il fut bâti l'an 1616 par Asdrubal Mattei, rival de Ciriaque son frère aîné, fondateur de la maison de plaisance : tous les murs des

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

portiques , des cours , des escaliers , des vestibules sont enrichis de bas-reliefs , de sarcophages , de bustes , de statues , &c. Dans les chambres du palais , il y a de très-belles peintures , & il suffira de dire qu'on y trouve des tableaux de Michel-Ange , du Guide , du Guercin , de Pierre de Cortone , &c. ; mais on n'y voit qu'une seule antiquité , qui , à la vérité , est précieuse : c'est un buste de Cicéron , avec son nom au bas très-anciennement gravé.

Pour mettre plus d'ordre dans ses descriptions , M. Amaduzzi a divisé les objets qu'il parcourt en trois classes. Le premier volume contient les statues , qui sont au nombre de plus de cent. Le second contient les bustes , les boucliers , quelques bas-reliefs , les chandeliers , les masques , les trophées , les chapiteaux , les bases , les autels , les morceaux mutilés & autres qu'on n'a pu rapporter aux classes précédentes , entre lesquels il y a une belle lampe de bronze. Le troisième contient plusieurs bas-reliefs importants , les sarcophages figurés , les pierres sépulchrales & les inscriptions. Dans chaque volume l'auteur procède suivant la même méthode ; il parle d'abord des Dieux , puis des choses relatives à la religion , ensuite des monumens des magistratures , de ceux des empereurs , des impératrices & augustes , & des rois barbares , & enfin des monumens dont les objets sont inconnus. Des statues dont traite le premier volume , onze sont déjà passées au musée Clémentin. Les plus remarquables de celles-ci sont un faune endormi , un satyre qui tire une épine du pied du faune , dont le visage exprime parfaitement le sentiment de la douleur , & une amazone avec cette inscription : *Translata de schola medicorum* , sur laquelle M. Amaduzzi fait plusieurs observations intéressan-

tes. La statue LXII, que Winckelmann croit être une Melpomene, à cause des cothurnes qu'elle porte, paroît une *pudicitia velata* à notre auteur, qui remarque que les femmes romaines portoient des chaussures très-hautes qu'on peut confondre avec le cothurne théâtral. Il y a encore un L. Aurelius Commode à cheval, & deux histrions qui sont très-beaux. Notre auteur s'étend beaucoup sur une statue de femme voilée qui a à ses pieds un enfant très-décharné; elle porte sur sa tête une espece de bonnet, & elle tient à sa main une grande feuille en guise d'éventail, que quelques-uns ont pris mal-à-propos pour une bouteille. Le marquis Venuti avoit travaillé lorsqu'il est mort, sur presque toutes ces statues; M. Amaduzzi rapporte fidèlement ses explications, en y joignant partout où il l'a trouvé nécessaire, des éclaircissements & souvent des corrections très-heureuses. Le second volume lui appartient plus en propre, & est entièrement son ouvrage. Il contient une grande quantité de bustes, dont quatre sont passés dans le musée Clémentin, savoir, un très-beau Jupiter Serapis de basalte, un Silene, une Plautine, & un Lucius Verus. Le buste de Néron & celui de Trebonianus Gallus, qui sont de bronze, sont passés dans la chambre des bronzes de Clément XIII au Vatican. Parmi les autres bustes qui sont restés au pouvoir des ducs Mattei, le plus remarquable est celui qui représente Alexandre-le-Grand, suivant l'opinion commune. C'est le plus grand buste colossal qu'il y ait au monde. Il fut trouvé au mont Aventin du tems de Ciriaque Mattei, qui l'ayant fait réparer, en orna sa maison de plaisir. La hauteur de la tête seule est de huit pieds de France, & par conséquent il

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

falloit que la hauteur de la statue entière fût de soixante-quatre pieds. Il y a une tête d'Homere sur laquelle M. l'abbé Amaduzzi observe que les portraits de ce prince des poëtes Grecs se faisoient de fantaisie, même dans l'antiquité, comme Pline le dit expressément. Cela lui donne occasion de parler de l'imposture que débita il y a quelques années un certain voyageur Allemand, qui prétendoit avoir trouvé dans une isle de l'Archipel, le tombeau d'Homere avec son cadavre, qui s'étoit conservé intact, assertion plus digne de risée que de vérification. L'auteur donne ensuite des détails également étendus sur le buste de Ciceron, dont le nom gravé anciennement au bas, garantit l'authenticité. Il le compare à deux médailles grecques, représentant ce célèbre orateur, dont une a appartenu au P. Sarti, abbé Camaldule, & qui est actuellement au musée de Ravenne, & l'autre est au musée royal à Naples. Cette dernière est gravée en grand & en petit. M. Amaduzzi fait aussi une digression sur la découverte qu'on a prétendu avoir faite en différens tems du tombeau de Ciceron & de Tullia sa fille, & il assure que cette découverte doit être mise au rang de celle du tombeau d'Homere. Les autres morceaux les plus remarquables, après ceux dont nous venons de parler, sont un buste que Venuti prétendoit être celui de Caligula, & qui est celui de Brutus, l'assassin de César, comme le prouve M. Amaduzzi; deux bustes unis, représentant un mari & une femme, qui sont Caton & Porcie, suivant quelques-uns, & suivant d'autres Arrie & Petus: un Dieu *Lunus*, qui donne lieu à une dissertation très-savante sur les Dieux Androgenes; & un autel unique en son genre, sur lequel on voit un belier égorgé

de grandeur naturelle. Ce morceau, qui est un chef-d'œuvre de sculpture, est passé au musée Clémentin.

Les articles du troisieme volume ont déjà été éclaircis en partie par divers savans, tels que Spon, Fabretti, Pignorius, Montfaucon, Winkelmann & d'autres. Mais ce que M. Amaduzzi ajoute à ces explications, n'est pas ce qu'il y a de moins satisfaisant ni de moins instructif. Telle est à la page 95, une longue dissertation sur les Nymphes; tels sont à la page 104 & à la page 107, les éclaircissements que notre auteur donne sur une inscription de L. Aradius Proculus, & sur une autre de Vetius Agorius Prætextatus; en parlant de cette dernière, il promet de donner au public un ouvrage, de *gracitate extra gratiam variis temporibus usurpata & exulta*. Il est dit dans cette inscription que Vetius Agorius Prætextatus étoit *utrisque litteris eruditus*, ce que M. Amaduzzi entend des lettres grecques & latines. A la page 119, on voit une inscription, où il est question du *Lucus Semelis*, à l'occasion duquel M. Amaduzzi parle des bocages sacrés, & prouve par un passage de Denis d'Halycarnasse, l'existence du bocage consacré à la Déesse Libitine, révoquée en doute par le savant marquis Maffei. A l'occasion de l'inscription mortuaire d'une certaine *Gallia secunda*, qui vécut quatre-vingt-dix ans, M. Amaduzzi fait diverses réflexions sur la brièveté de la vie des anciens, qu'il attribue avec raison à l'usage immodéré des plaisirs. Il y a aussi dans ce volume plusieurs inscriptions relatives à divers esclaves de la célèbre Acté, concubine de Néron, qui, suivant S. Jérôme, fut convertie par S. Paul au christianisme, & entr'autres celle d'un de ses affranchis Claude-Felix, eunuque.

Cette inscription donne lieu à M. l'abbé Amaduzzi, de s'élever avec force contre la coutume dénaturée de mutiler des hommes pour le vain plaisir de l'oreille, & il cite ces belles paroles de St. Ambroise : *Tollis homini quod natus est, & virum de viro exseris, abscissâque corporis parte sexum negas, spadonem efficis, ut quod negavit natura in hominibus efficeret audacia.* Que diroit aujourd'hui ce saint évêque, s'il voyoit ces demi-hommes chanter le matin la messe dans la cathédrale, & le soir les ariettes de Métastase sur le théâtre ! Nous terminerons ici cet article qui n'est déjà que trop long ; nous ajouterons seulement que cet ouvrage est imprimé magnifiquement ; mais les gravures ne répondent pas à la beauté de l'exécution typographique.

(*Efemeridi di Roma.*)

IL falso discepolo di Sant'Agostino, &c. *Le faux disciple de Saint Augustin & de Saint Thomas convaincu d'erreur. Réflexions critico-dogmatiques de M. le chanoine Louis Mozzi, sur un livre nouveau, &c. dédiées à S. E. le cardinal Alexandre Albani. In-8vo. Venise, 1779.*

En 1776, il a paru à Brescia un ouvrage traduit ou prétendu traduit du françois, ayant pour titre : *la doctrine de St. Augustin & de St. Thomas, victorieuse de celle de Molina & de ses partisans.* C'étoit s'y prendre un peu tard, comme le remarquent très-bien les journalistes de Rome, & cela ressemble à l'exploit de ce brave de la fable, qui, voyant que le voleur qui l'a attaqué, vient d'être tué, accourt l'épée à la main & le défie. Mais si on peut dire que l'agresseur s'est battu contre un cadavre, ne

peut-on pas dire aussi que l'autre champion, M. Mozzi, se bat pour une ombre ? *Id cinerem aut manes credis curare sepultos ?* En un mot, ceux qui sont morts sont morts, & il est tems de laisser s'assoupir en Italie, comme ailleurs, de vieilles querelles, qui n'ont produit que du mal.

DE romanis appellationibus propositiones critico-canonicæ, quas sub faustissimis auspiciis eminentissimi, & reverendissimi S. R. E. cardinalis *Francisci Caraffæ*, in Ferrariensi ducatu a latere legati defendit *Ferdinandus Vghi* Ferrariensis, &c. In-4to. Ferrariæ, 1779, Josepho Rinaldi typographo.

Cette these soutenue dans l'université de Ferrare par M. Vghi, sous la présidence du pere Héraud, Dominicain, professeur de droit canon, a pour objet les appels au St. siege. Leur premiere origine, suivant plusieurs écrivains, ne remonte pas au-delà du concile de Sardique, célébré dans le quatrieme siecle, & dont la qualité d'œcuménique est contestée. L'auteur prouve, comme il devoit le faire, que le droit d'appel au St. siege, est fondé sur la primatie de l'église romaine, que l'un a été reconnu & exercé de toute antiquité, aussi-bien que l'autre, qu'il n'a été que confirmé par le concile de Sardique, que ce concile est œcuménique, &c. (*Efemeridi di Roma.*)

DISSERTATIO medico-practica de morbis pectoris in hieme præsentis anni 1779 observatis. Romæ, ex typographiâ Joannis Zempel.

Cette dissertation de M. le docteur Pierre Or-

356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

landi, jeune médecin, qui l'a dédiée au prince Don Marc-Antoine Borghèse, a pour objet d'établir le caractère des maladies de poitrine, qui ont paru l'hiver dernier, & qui ont fait beaucoup de ravage en Europe, & sur-tout à Rome & dans ses environs. L'ouvrage est divisé en vingt-six paragraphes, dans lesquels l'auteur, après avoir expliqué les effets que produisent sur les hommes la diverse nature des climats, le changement des saisons, & les altérations de l'air, décrit les maladies qui en sont les suites, & en particulier, les maladies de poitrine qui ont régné à Rome & dans les environs. Il fait voir qu'on a observé dans les siècles passés des maladies semblables, & il fait connoître d'après les auteurs qui en ont traité, leur caractère & les divers moyens employés pour les guérir. Il donne aussi les résultats de ses propres observations, & les moyens de cure simples & faciles, dont il a fait usage avec succès.

(*Efemeridi di Roma.*)

MEMORIE apologetiche in risposta alle opposizioni, &c. *Mémoires apologetiques en réponse aux objections contre le décret de Didier, roi des Lombards, gravé sur un ancien marbre qui se conserve, divisé en deux parties, dans le palais du magistrat de Viterbe ; avec un appendice, dans lequel on répond à quelques difficultés nouvellement proposées. II vol. in-4to.* Viterbe, 1779.

Plusieurs écrivains ont contesté l'authenticité du décret du roi Didier, qui accorde de grands privilèges à la ville de Viterbe, & on a prétendu qu'il avoit été fabriqué par le fameux

Annius de Viterbe, si connu pour de semblables impostures. L'auteur de ces mémoires, M. l'abbé Jean-Baptiste Faure, prend la défense de ce décret, & entreprend de prouver qu'il n'a pu être fabriqué, ni par Annus de Viterbe, ni par aucun autre imposteur dans les siècles précédens. En conséquence, cette apologie est divisée en deux parties. Dans le supplément, l'auteur répond à quelques objections nouvelles, proposées par M. l'archi-prêtre Turriozzi, dans ses *mémoires historiques de Tuscania*. (*)

(*Efemeridi di Roma.*)

DOCTORIS FRANCISCI CREMADALLS *in archynofocomio sancti spiritus urbis medici secundarii nova physiologia elementa*. In-12. Romæ, 1779, apud Paulum Junchium.

C'a été de tout tems l'opinion des médecins & des philosophes les plus célèbres, que les causes physiques & les loix connues de la nature ne fussent pas pour expliquer les principaux phénomènes de l'économie animale, comme la nutrition, les sécrétions, le mouvement du cœur, le mouvement péristaltique, &c. & qu'il faut absolument recourir à une force secrète, à un principe totalement inconnu, qui réside dans le corps de l'animal, & qui l'anime durant tout le cours de la vie. Pour ne pas courir le ridicule de dire avec Stahl, que l'ame, sans s'en appercevoir, produit tous les mouvemens vitaux, on a supposé autrefois, & on reproduit maintenant avec plus de force que jamais, un principe différent de l'ame & du corps, dont on ignore la nature

(*) *Esprit des Journaux*, mai 1779, pag. 366.

358 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& la maniere d'agir , mais dont la présence ou l'absence , produit la vie ou la mort dans les animaux : c'est ainsi qu'il a été défini par le célèbre Gorter , un de ses plus zélés partisans : *vis agens , neque ex voluntate , neque ex potentiâ externâ producta , ob quam dicitur animal vivere... & ob cujus absentiam mortuum dicitur*. Les nouveaux élémens de physiologie , que nous annonçons , ont été composés pour démontrer l'existence de ce principe vital , & son influence générale sur l'économie animale. L'auteur est entièrement dans les principes de M. Barthez. On desireroit que son style fût plus correct & plus pur ; car c'est dans ces matieres sur-tout que la clarté dépend de la propriété des termes. On desireroit aussi qu'il se fût attaché davantage , ainsi que tous les partisans du même système , à donner une idée précise de ce principe vital & de ses opérations.

(*Efemeridi di Roma.*)

ORAZIONE del sig. canonico *Antonio Monti* , &c. *Discours prononcé par M. le chanoine Antoine Monti dans l'église du S. Sauveur , le 17 juin 1776 , aux funérailles de l'illustre François Marie Zanotti. In-4to. Bologne, 1779, de l'imprimerie de S. Thomas d'Aquin.*

Cette oraison funebre aussi éloquente qu'instructive , fait très-bien connoître l'homme célèbre qui en est le héros. Son panégyriste n'a pas eu besoin d'exagérer son mérite pour trouver matiere à le louer ; il n'a eu qu'à rendre compte de sa vie passée dans l'étude & dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes & morales. La gloire de Zanotti est liée avec celle de l'institut de Bologne , dont il fut long-tems le secrétaire ,

& il a des droits éternels à la reconnoissance de cette ville, où il a introduit le premier & contribué plus que tout autre à faire fleurir la saine philosophie. La vérité & le bien public furent toujours l'objet de ses recherches & de ses travaux. Il avoit été élevé dans les principes de la philosophie d'Aristote, il les abandonna bientôt pour suivre Descartes & Mallebranche, & enfin il s'attacha à Newton, dont les systêmes lui parurent mieux prouvés, mieux d'accord avec les faits, & présentés avec plus de modestie, ce qui n'étoit pas à ses yeux une petite considération, car il étoit lui-même singulièrement modeste, & ennemi du ton affirmatif. Aussi avoit-il coutume de dire que *les plus grands génies avoient proposé leurs idées en doutant, comme Newton, ou s'étoient égarés, comme Descartes.*

(*Efemeridi di Roma.*)

FRANCISCI Carbonii coralliorum libelli duo. Editio prima. Accedunt nonnulla V. Cl. Camilli Zampierii, & ipsa nunc primum edita. In-8vo. Carali, ex typographiâ Bernardi Titard, typographi civitatis.

On pêche beaucoup de corail dans le voisinage d'Aglariens, ville & port de Sardaigne, en latin *Algara*. C'est ce qui a donné lieu à ce poëme en deux chants & en vers hexamètres, où l'auteur traite de cet être vraiment singulier que les trois regnes de la nature semblent revendiquer. Dans le premier chant il parle de la nature du corail qu'il met, d'après Marfigli, au rang des plantes; de ses différentes formes & de ses différentes couleurs; du tems où on en fait la pêche, qui commence au mois d'avril & finit au mois d'octobre, & de la maniere dont cette pêche se

360 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fait. Il termine ce chant par des plaintes patriotiques sur l'indolence de ses compatriotes qui abandonnent cette pêche précieuse aux Napolitains. Le second chant commence par un épisode sur l'origine du corail ; l'auteur feint qu'une nymphe de Sardaigne nommée Corilla ayant fait périr par ses rigueurs Nisus son amant, fut précipitée au fond de la mer & punie de sa dureté par cette métamorphose. Il décrit ensuite les divers usages qu'on fait du corail dans les arts, & il finit par celui qu'en fait la médecine. Pour donner à nos lecteurs une idée de la poésie de M. Carboni, nous citerons la métamorphose de la nymphe Corilla.

... *Arboream in faciem namque illico versam
Rex superum æquoreas indignans mergit inundas,
Infidamque animam tenebrarum in regna relegat.
Nec satis exhaustum pœnarum : scilicet ipsam
Æternum scopulis hærentem, undæque furentis,
Ventorum que iras patientem vindice nutu,
Saxorum rigido jussit durescere vultu ;
Constitit & lapis, olim corde imitata rigentum
Duritiem lapidum ; duris pendet que Corilla
Escopulis, cujus jamdudum Nisus ab ore
Naufragus, immensoque absorptus vertice amoris
Ne quid quam lacrimas inter gemitus que pependit.
Præterea que dedit, quascumque ut posceret usus,
Indueret formas, & fabræ cederet artis
Idibus, omnigenæ in morem arboris, atque lapilli.*

Le huitième vers n'a pas de césure, & il ne paroît pas que cette licence produise un bon effet pour l'oreille, quoique la coupe *constitit & lapis*, soit très-pittoresque.

Les poésies de M. le comte Zampieri, jointes à ce poëme, sont une élégie pour le mariage de
M.

M. le marquis Ercolani de Bologne, & de Mde. la marquise Cauriani de Mantoue, deux épigrammes, l'une adressée à M. Carboni, l'autre sur la mort de Jean-Jacques Rousseau, & des endécasyllabes sur le couronnement de la fameuse Corilla Olimpica. Voici cette dernière pièce, qui est très-jolie.

*Grata calitibus pæsis alma
 Justo desine personare questu.
 Tu mortalibus usque adhuc fuisti
 Parum nota. Tuos decore plenos
 Sanguisquam potuit videre vultus?
 Grex vaturn illepidos & inficetos
 Effutire italas solet per urbes,
 Disrupto aggere ut fluentia, versus;
 Quorum tu strepitum audiens, utramque
 Aurem candidulis tibi ipsa claudis
 Confestim digitis, fugisque præcepis.
 Omni quippe carent sale ac lepore.
 At quæso, mane me; ulla nec voluntas
 Tangat te amplius hinc pedem movendi.
 En nota Hesperiiis simulque Eloiis
 Præstans fœmina (& hoc virile pace
 Cum suâ genus audiat) Corilla
 Phœbi sanguinis una te referre
 Omni ex parte valet. Quid? ignis illi
 Edit delius intimas medullas.
 Deus jam deus ecce. Non repente
 Vultus, non color unus; inde comptæ
 Non mansere comæ; sed ipsi anhelum
 Pectus, cor que agili tumescit astro,
 Et major solito interim videri
 Nec mortale sonans, premente quando
 Est afflata Deo, ac trecenta fundit
 Phæbo carmina digna, quæ stupenti
 Aure densi humeris bibunt quirites.*

Quam vero Timius () propago divum
 Lauream parat ipse apollinarem
 Hanc parat tibi. Tutemet coronam
 In illa capis unice ac triumphas.
 Quanam condito aborbe fœminarum
 Gavisa est simili? Matheſis ipſa
 Ipſa jam ſophia hunc proſeſſo honorem
 Invidet tibi, muſſitat que fruſtra.
 Grata cœlitibus poeſis alma
 Juſto deſine perſonare queſtu.
 (Eſemeridi di Roma.)*

TRATTATO completo d'elettricità, &c. *Traité complet d'électricité théorique & pratique, avec des expériences originales; par M. Tiberius Cavallo: ouvrage traduit de l'anglois en italien, avec des additions & des changemens faits par l'auteur. In-8vo. avec trois gravures. Florence, 1779. chez Gaëtan Cambiagi, imprimeur du grand-duc.*

Cette traduction eſt du même auteur que celle de l'introduction à l'électricité de M. Jacques Feruſon, que nous avons annoncée dans le tems avec de juſtes éloges. Elle réunit au mérite de la clarté & de l'exactitude, celui de contenir les changemens que M. Cavallo avoit indiqués dans une lettre à M. Magellan, qui ſe trouve ici rapportée dans l'avertifſement. L'ouvrage eſt diviſé en quatre parties; la première contient les loix fondamentales de l'électricité; la ſeconde, la théorie & les hypothèſes imaginées par les phyſiciens, pour rendre raiſon de phénomènes électriques. La description des machines électriques, des

(*) Nom que le pape regnant porte en Arcadie.

expériences ordinaires qu'on fait avec ces machines, & de la manière dont on les fait, occupe la troisième partie. M. Cavallo rend compte dans la quatrième de celles qu'il a faites pendant deux ans avec l'électrophore & d'autres instrumens qu'il décrit, sur l'électricité atmosphérique, sur les couleurs, &c. (*Novelle letterarie.*)

LA Hiacinteide, &c. *LA Hyacintheïde; à la signora dona Giacinta Leone. In-8vo. avec cette épigraphe.*

Si flores hyacinthæ fertis, ferte hyacinthos.

Æquum est; sunt rebus nomina danda suis.

Naples, 1779, chez Dominique Sangiacomo.

C'est un de ces recueils si communs en Italie qui se font à l'occasion des mariages ou d'autres fêtes semblables. Celui-ci a été fait à l'occasion du mariage de la signora Giacinta Leone avec M. Vincenzas Masi; & nous n'en parlons que pour faire part à nos lecteurs d'un joli sonnet composé par la jeune épouse, & adressé par elle à son époux.

Se un fior Giacinto io ti donassi, un pegno.

Non darei dimia fè costante, e forte:

Col fiore avresti un non durevol segno

D'un bello, che col fior va presto a morte.

Non pel cinto di lei, che in Pao à regno,

Nè per Cupido, a te son'io consorte;

Il santo Imen fè il nodo assai più degno

Con più tenaci amabili ritorte.

Questa mia gemma da natie profonde

Etiopi cave estratta, ove tuttora

Vaga natura i suoi tesori asconde:

Quest'è il Giacinto, che a te dono: impresso

Quiviè'l cormio: questo Giacinto ognora

Durerà finche dura il tempoistesso.

364 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Il nous semble qu'on ne peut rien voir de plus simple ni de plus délicat. Quelle grace dans ces vers qui n'expriment cependant qu'une idée très-commune!

Col fiore avresti un non durevol segno
D'un bello, che col fior va presto a morte.

Quelle simplicité intéressante dans ceux-ci!

Quest'è il Giacinto, che a te dono : impresso
Quivi'è'l cormio.

Ces vers annoncent un talent & un caractère également aimables, & il y a peut-être aussi peu de femmes capables d'en faire de pareils, que de maris qui les méritent.

(*Novelle letterarie.*)

ALCUNI componimenti in prosa e in versi, &c.
Mélange de productions en prose & en vers; par M. Gaspar Gozzi, dédié à S. E. Madame Catherine Dolfini, &c. In-8vo. avec cette épigraphe. Site ad studia revocaveris, omne vitæ fastidium effugeris : nec noctem fieri optabis tædio Lucis, &c. Sen. de tranquil. an. Venise, 1779, chez Dominique Pompeati.

Il n'y a rien dans ce recueil qui s'élève au-dessus du médiocre, soit en vers, soit en prose. Ce qu'on y trouve de mieux, ce sont quelques portraits dans le genre de ceux de la Bruyère.

(*Novelle letterarie.*)

ELEMENTI dell' aritmetica universale &c. *Elémens de l'arithmétique universelle & de la géométrie plane & solide; par M. Philippe-Antoine Re-*

verelli, docteur du college des arts liberaux, ci-devant professeur de géométrie dans l'université royale de Turin, & actuellement auditeur de la chambre royale des comptes. II. parties in-8vo. Turin, chez Jean-Michel Briolo; & se trouve à Florence, chez François Pisoni.

Il a déjà paru à Venise une édition de cet ouvrage furtive & pleine de fautes, dirigée probablement par quelque écolier de M. Reverelli qui avoit mal écrit sous sa dictée. On sent qu'elle ne doit être comptée pour rien, & que celle que nous annonçons, faite sous les yeux de l'auteur même, est la première & la seule qu'on puisse citer. Cela seroit vrai de tout autre ouvrage, mais cela l'est encore plus d'un ouvrage de mathématiques tel que celui-ci, qui ne peut être utile qu'autant qu'il est imprimé avec la dernière correction. Il ne faut qu'une intelligence ordinaire pour appercevoir & corriger une faute typographique dans un ouvrage d'agrément; mais, dans un livre d'algebre & de géométrie, une formule mal énoncée, un signe mal placé, un mot mis pour un autre, une seule lettre changée, suffisent pour induire en erreur un commençant.

(*Novelle letterarie.*)

PENSÉES sur la tactique & la stratégie, ou vrais principes de la science militaire; par M. le marquis de Silva, officier de l'état-major dans l'armée du roi de Sardaigne. In folio avec trente gravures. Turin, 1778.

Ces pensées sur la tactique, qui, à ce que l'auteur nous assure dans son avertissement, n'avoient point été destinées à être rendues publiques, ont

vu le jour pour la première fois il y a neuf ans. Depuis cette époque, M. le marquis de Silva a eu le tems de faire de nouvelles observations & de nouvelles réflexions, de consulter des militaires expérimentés, d'éclaircir ses doutes, & de rectifier quelques erreurs qui lui étoient échappées. Il a en conséquence refondu presque entièrement son ouvrage dans cette nouvelle édition. Il appuie presque par-tout sa théorie des exemples des plus grands généraux anciens & modernes, & principalement de ceux que lui ont fourni les guerres d'Allemagne de 1758. Mais en rendant justice à plusieurs généraux vivans, il évite avec prudence d'humilier les autres. C'est ainsi qu'après avoir dit, page 134, que le secret de cacher aux ennemis les mouvemens de ses troupes, ignoré des généraux médiocres, étoit réservé aux seuls maîtres de l'art; il ajoute : *tels étoient cet Amilcar, dont j'ai déjà fait mention, pere du grand Annibal, Annibal lui-même, Fabius Maximus, son digne antagoniste, Scipion l'Africain, son vainqueur, Sertorius, César, Turenne, Luxembourg, Catinat, le prince Eugene; tels sont aujourd'hui...* Mais laissons-les nommer au lecteur, & ne blessions ni la modestie des uns, ni l'amour-propre des autres. Ces pensées sur la tactique sont suivies d'un autre opuscule du même auteur, écrit aussi en françois, & intitulé, *Considérations sur la guerre de 1769 entre les Russes & les Turcs*, qui a été publié au commencement de cette guerre. M. Silva en prédit dès-lors l'issue, & il s'applaudit avec raison de cette prédiction, qui prouve beaucoup en faveur de ses principes. *En raisonnant sur les premières opérations, j'ai entrevu, & en quelque façon deviné les événemens qu'elles devoient produire, & qu'elles ont réellement produits : ce qui prouve bien que la science de conduire*

les armées a des principes sûrs, desquels on peut tirer les conséquences les plus justes. Cet ouvrage réunit au mérite du fond, celui d'être écrit avec une pureté & une élégance qu'on ne devoit pas attendre d'un étranger écrivant en françois. Il a mérité à l'auteur la lettre suivante du roi de Prusse, plus fait que personne pour l'apprécier.

» M. le marquis de Silva.

» Je vous fais mes remerciemens de l'ouvrage
 » que vous venez de me présenter sur la tactique
 » par votre lettre du 15 octobre dernier; les ob-
 » servations qu'il renferme, sont le fruit d'une
 » profonde méditation; elles me rappelleront
 » agréablement le souvenir d'un militaire aussi
 » distingué par l'étendue de ses connoissances que
 » par la sagacité de ses vues dans une carrière
 » que vous courez si honorablement. Je suis bien
 » aise de vous marquer en réponse combien je
 » vous tiens compte de votre attention, en vous
 » temoignant mon estime bien sincere, & en priant
 » Dieu, sur ce, &c.

(*Novelle letterarie.*)

NUOVE osservazioni, &c. *Nouvelles observations sur l'histoire-naturelle du Pulmo Marinus des anciens, par M. Xavier Macri, docteur en médecine & en philosophie. In-12. avec cette épigraphe. Vagientem etiamnum incunis scientiam, a matre lactante longius remotam, ne mirentur adultiores. Linn. Syst. Nat. Tome I. part. II. Naples.*

M. Macri, auteur de cette lettre adressée au fils du célèbre Linnæus, regarde le *Pulmo Marinus* comme une nouvelle espece de méduse, qui mérite une attention particuliere, tant par sa

merveilleuse structure, que par les phénomènes singuliers que cet animal offre aux observateurs. Il le range dans la classe des insectes & des champignons, suivant les règles que Linnæus a données dans son système de la nature. Les mouvemens de cet animal sont très-curieux, on le voit nager dans toutes les directions, se tenir ferme sur l'eau à quelque hauteur que ce soit, & étendre & resserrer à volonté son grand chapeau rond, semblable à la tête d'un champignon. Ce chapeau est dans sa partie supérieure couverte & lisse, & dans sa partie inférieure composé d'un grand nombre de fibres concentriques très-subtiles. Quand il est hors de l'eau, il s'imbibe avec avidité d'air atmosphérique, qu'il rejette ensuite entièrement quand il se plonge dans l'eau. Le frottement de cet animal contre quelque partie de notre corps, y produit une démangeaison. Si on coupe ses rameaux, ses branches, ou ses extrémités, elles repoussent de nouveau. Cet animal a la propriété de déraciner, & de faire tomber les poils, propriété d'autant plus sensible qu'il est dans un état de corruption plus grand.

» S'il y a, dit l'auteur, un ouvrage de la nature dans lequel la toute-puissance & la sagesse du créateur brillent avec plus d'éclat, c'est la structure de cet animal. Sans tête, sans yeux, sans cerveau, sans moëlle spinale, & sans nerfs (à moins qu'on ne veuille prendre pour tels les fibres de son chapeau) sans muscles, sans grands vaisseaux, sans bouche, sans cœur, & sans les autres organes qu'on estime nécessaires à la vie, il vit, sent, se meut, croît, se nourrit, se multiplie & remplit toutes les fonctions vitales. Cela montre bien clairement combien nous som-

» mes peu avancés dans la connoissance de la
 » physiologie animale. »

(*Novelle letterarie.*)

ANGLETERRE.

LETTERS from an officier in the guards, &c.
*Lettres d'un officier dans les gardes à son ami
 en Angleterre, contenant quelques détails sur la
 France & l'Italie. In-8vo. Londres, chez
 Cadell.*

Cet ouvrage n'est pas sans mérite ni sans agrément. Quoiqu'on ne puisse pas donner l'auteur pour un profond connoisseur, on peut dire cependant que ses descriptions sont, en général, simples, claires & exactes; nous en donnerons pour exemple la description suivante de St. Pierre de Rome.

» Cet édifice est à tout prendre le temple le
 » plus magnifique qu'on ait jamais élevé à la
 » Divinité. La façade est d'une beauté au-dessus
 » de toute description, & a été construite par
 » Paul V. On voit au sommet les statues de
 » Jesus-Christ & des douze apôtres; & au-des-
 » sous est la galerie ou colonnade d'où le pape
 » donne sa bénédiction au peuple. La fameuse
 » coupole de cette église a six cens sept palmes
 » romaines de hauteur, & cent quatre-vingt
 » seize de largeur; l'église elle-même en a huit
 » cens quarante-quatre de longueur. Sa double
 » colonnade, le grand obélisque égyptien &
 » les fontaines, sont aussi des ouvrages d'une
 » beauté frappante; mais c'est dommage que
 » cette colonnade n'ait pas été poussée plus loin,
 » la vue qu'on a de l'église, étant maintenant
 » terminée par une des plus vilaines rues qu'il

370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» y ait à Rome. En entrant dans cette église ;
 » on est extraordinairement frappé de sa beauté
 » & de la parfaite symmétrie qui y regne ; &
 » je vous assure que quoiqu'on ait dépensé des
 » sommes immenses pour l'orner , je n'y ai pas
 » trouvé un tableau ou une statue de trop , ni
 » même un pied de dorure ou de sculpture. A
 » droite en entrant , au-dessus de l'autel d'une
 » chapelle , est le fameux Christ mort entre
 » les bras de Marie , par Michel-Ange Buona-
 » roti. La figure de la Vierge est extrêmement
 » belle , mais il me semble que son expression
 » est plutôt celle de l'abattement stupide que
 » d'une douleur intéressante , causée par la mort
 » du Sauveur du monde. Un peu plus loin est
 » une magnifique chapelle du saint sacrement ,
 » avec un bel autel de *lapis lazuli* , d'une sculptu-
 » re admirable ; toute la chapelle est enrichie de
 » bronze & de dorure. Devant l'autel il y a
 » sept lampes d'argent qui brûlent continuelle-
 » ment , & au-dessus un tableau en mosaïque ,
 » représentant la Trinité , d'après l'original de
 » Pierre de Cortone.

» Avant d'aller plus loin , il faut vous expli-
 » quer ce que c'est que la mosaïque. C'est un
 » ouvrage très-curieux , dont l'invention nous
 » vient des anciens , qui coupoient des marbres
 » de différentes couleurs en petits morceaux ,
 » qu'ils assortissoient ensemble pour faire des
 » fleurs , des figures , &c. mais à présent les
 » artistes modernes se servent d'une compo-
 » sition que le feu rend plus dure que le mar-
 » bre ; ils en ont de près de dix mille couleurs
 » ou nuances , qu'ils coupent en une infinité de
 » petits morceaux , qui assortis ensemble sur la
 » surface d'une pierre , & liés par un ciment ,
 » dont cette surface est couverte , imitent toutes

» sortes de tableaux, avec cet avantage que ni
 » le tems ni l'humidité ne peuvent altérer leurs
 » couleurs. Ces sortes d'ouvrages exigent, à la
 » vérité, beaucoup de tems, mais ils sont très-
 » convenables pour les églises, & je ne crois
 » pas qu'il soit possible d'imaginer à quel point
 » de perfection on est parvenu en ce genre. Tous
 » les tableaux de St. Pierre sont de cette ma-
 » tière, & on a ainsi rassemblé dans cette église,
 » de toutes les parties du monde, les plus belles
 » productions des plus grands maîtres, auxquelles
 » l'immortalité est assurée par ce moyen.

» Mais pour revenir à ma description de St.
 » Pierre, il y a beaucoup d'autres chapelles
 » superbes, & la cathédrale entière est incrus-
 » tée de marbres de différentes couleurs, avec
 » des sculptures, par les plus grands maîtres,
 » où l'on voit l'art du bas-relief, porté au plus
 » haut degré de perfection.

» Dans chaque chapelle & au-dessus de cha-
 » que autel, sont de grands tableaux en mo-
 » saïque. Ceux qui m'ont fait le plus de plai-
 » sir, sont la chute de St. Pierre, d'après le
 » Dominicain, & la transfiguration d'après le
 » fameux tableau de Raphael; j'ai vu les origi-
 » naux, & je vous en parlerai dans la suite.
 » Au-dessus du maître autel est un dais sou-
 » tenu par quatre colonnes torses de bronze
 » doré, ornées de feuillages, de chérubins, de
 » fleurs, &c. le tout fait de main de maître;
 » mais tout cela paroît noir & sale, ainsi que
 » les cent cinquante lampes d'argent qui brû-
 » lent continuellement devant l'autel, & les
 » chandeliers massifs qui sont dessus. On dit
 » qu'on les change quand le pape y dit la
 » messe, & qu'on met à leur place des chan-
 » deliers d'or massif; mais cela n'arrive qu'une

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ fois l'année , & ceux qui restent ordinaire-
 „ ment font un très-mauvais effet. Certaine-
 „ ment j'ai vu d'autres autels plus magnifiques ,
 „ & qui me plaisoient davantage , quoiqu'on
 „ dise que la dorure de ces colonnes a coûté
 „ quarante mille écus. Le bronze dont elles sont
 „ formées a été tiré du Panthéon. Derrière l'au-
 „ tel est la chaire de St. Pierre , soutenue par
 „ quatre figures en bronze doré , représentant
 „ les quatre docteurs de l'église. On voit dans
 „ la cathédrale plusieurs beaux monumens de
 „ papes & de princes , & on en érige un main-
 „ tenant à un prince malheureux , qui est mort
 „ dans l'obscurité , après avoir fait d'inutiles
 „ efforts pour remonter sur le trône de ses
 „ peres. “

(*Monthly Review.*)

THE Sadducee : a poem , &c. *Le Saducéen , poëme occasionné par différens ouvrages dernièrement publiés , & sur-tout par les Recherches relatives à la matiere & à l'esprit ; par Joseph Priestley. In-4to. Londres , chez Fielding.*

Depuis qu'on a donné des regles pour le *Bathos* , personne ne paroît les avoir réduites plus heureusement en pratique que l'auteur de ce poëme. Il commence par comparer le docteur Priestley au diable Lucifer ; puis il met en question , si c'est un homme ou une bête ; car , lui dit-il , *tu es trop fou pour un homme , & trop sage pour une bête* ; il le met ensuite fort au-dessous de l'ânesse de Balaam , si ce n'est cependant que le docteur lui paroît trop grand pour un âne ; enfin , quand il ne fait plus que lui dire , il finit par l'appeller bâtard , & sa mere une prostituée. (*Monthly Review.*)

THE history of Edinburgh, &c. *Histoire d'Edimbourg*; par M. Hugues Arnot, écuyer, avocat. In-4to. Edimbourg, 1779, & se trouve à Londres, chez Murray.

Cet ouvrage contient tout ce qui a quelque rapport à la ville d'Edimbourg, dans l'histoire civile & ecclésiastique d'Ecosse. Les mœurs du peuple Ecossois, les prix des denrées & des marchandises, & la valeur de l'argent monnoyé, occupent tour-à-tour l'attention de l'auteur. Il décrit les édifices publics d'Edimbourg, les maisons religieuses, la population, les plaisirs nationaux; il traite de la législation & des tribunaux, & il s'explique sur ces objets avec une liberté patriotique. Il parle ensuite du gouvernement militaire d'Edimbourg, & de sa constitution politique, de ses revenus, de ses manufactures, de son commerce, & des fondations charitables qu'on y trouve, & il finit par la description de Leith, qui est le port d'Edimbourg. Cet ouvrage est bien fait & intéressant; le style en est clair & élégant, & quelquefois même trop fleuri.

(*Monthly Review.*)

THE dramatic works of *Philips Massinger*, &c.; *Œuvres dramatiques de Philippe Massinger, en quatre volumes, revues & corrigées avec des notes critiques & des éclaircissement par M. Jean Monk Mason, écuyer; à quoi on a ajouté des remarques & observations des différens auteurs; des réflexions critiques sur les Anciens auteurs dramatiques anglois, & un court essai sur la vie & les écrits de Massinger, adressé au docteur S. Johnson.* In 8vo. Londres chez T. Davies.

Philippe Massinger, poète dramatique Anglois,

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vivoit dans le siècle dernier , & s'est distingué par ses piéces de théâtre peu de tems après Shakespeare. On a déjà donné plusieurs éditions de ses ouvrages. Celle-ci ne paroît l'emporter à aucun égard sur les autres , & elle est même , à quelques égards , très-inférieure. Ce n'est pas que l'éditeur ne fasse les plus belles promesses du monde dans sa préface , où il dit même *qu'il se flatte qu'on trouvera son édition de Massinger plus correcte que la meilleure qu'on ait donnée jusqu'à présent d'un ancien auteur dramatique*. Il n'est pas possible , dit un journaliste Anglois , d'avoir plus de confiance en soi-même avec moins de raison.

(*Critical Review.*)

THE prince of peace , &c. *Le prince de paix , & autres poèmes. In 4to. Londres , chez Murray.*

Le prince de paix est un poème sur la guerre d'Amérique , dont l'auteur déplore les malheurs avec beaucoup de sensibilité. Les piéces qui suivent sont une *élégie à la mémoire d'une lady* qui a déjà été imprimée , mais qui reparoît ici avec des corrections ; un *hymne à la patience* ; une *ode au sommeil* ; un *sonnet écrit sous une statue de l'Hymen* , &c. Il y a dans toutes ces piéces de l'intérêt & un ton vraiment poétique.

(*Critical Review.*)

THE planter's guide , &c. *Le guide du planteur , enrichi de gravures propres au sujet ; par M. Jacques Meader , dernier jardinier du duc de Northumberland , Londres , chez Robinson.*

Quoique cet ouvrage ne contienne guere que ce qu'on trouve dans ceux de Miller , de

Mawe, & de divers autres auteurs, cependant la méthode qu'indique M. Meader de disposer les arbres & les arbrisseaux, dans les plantations d'ornement, mérite l'attention de tous ceux qui s'attachent à ce genre d'embellissement. « La raison, observe l'auteur, pour laquelle tant de
 » plantations, au bout de huit ou dix ans, offrent
 » un coup-d'œil peu agréable, est le mélange
 » mal entendu des plantes. Si elles avoient été
 » bien disposées, nous ne verrions pas tant de
 » creux ou d'ouvertures, mais nous aurions des
 » remparts continus & des décorations de verdure, & dans l'été à peine discerneroit-on une
 » seule branche. Au contraire combien voyons-nous souvent un arbre bien venu à la tête
 » d'une plantation, & plus loin d'humbles arbrisseaux rendus toujours plus petits par l'accroissement des branches du grand arbre, dont la véritable place auroit été derrière les autres, qui ainsi auroient profité librement des influences du soleil & de l'air si nécessaires aux végétaux.....

» Dans des plantations d'une étendue peu considérable, on a coutume de mêler des arbres toujours verts à d'autres qui perdent leurs feuilles en hiver. Cette disposition n'est pas désagréable en été, quand ces derniers arbres étalent toute la beauté de leur feuillage, qui fait un contraste assez heureux avec la sombre verdure des premiers; mais à l'approche de l'hiver & durant cette saison, quand les arbres si beaux l'été sont dépouillés de leur verdure, ce mélange paroît choquant à beaucoup de personnes; & c'est pour cette raison que les gens de goût, dans leurs plantations, séparent les arbres toujours verts de ceux qui perdent leurs feuilles, & en font

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ des massifs différens , qui produisent certaines
 „ ment un meilleur effet qu'un pin ou un sa-
 „ pin entouré d'arbres sans feuilles. Ainsi par-
 „ tout où on voudra de pareils mélanges , il
 „ sera plus agréable pour l'œil de disposer cha-
 „ que genre d'arbres en vastes groupes alterna-
 „ tivement ; car dans les mois d'été ces grou-
 „ pes formeront ensemble un contraste plus
 „ frappant , que par le mélange ordinaire , &
 „ dans l'hiver les arbres toujours verts , pro-
 „ duiront un bien meilleur effet que s'ils étoient
 „ isolés entre des arbres dépouillés de leurs feuil-
 „ les. Par conséquent si cela est agréable à l'œil
 „ dans les plantations continues , combien cela
 „ ne le sera-t-il pas davantage dans les endroits
 „ où les plantations sont divisées en parties sé-
 „ parées ? “

M. Meader donne ensuite d'excellentes ob-
 servations sur les différentes especes de sol con-
 venables pour de telles plantations ; une terre
 grasse bien riche lui paroît la meilleure pour
 toutes sortes d'arbres & d'arbrisseaux.

„ On ne trouve pas , observe-t-il , un pa-
 „ reil sol dans tous les endroits où l'on veut
 „ faire de nouvelles plantations ; beaucoup de
 „ terrains étant composés d'une argille très-
 „ forte , d'autres d'un sable aride , quelques-uns
 „ de craye & un plus grand nombre de diffé-
 „ rens mélanges ; il est donc essentiel de con-
 „ sidérer quelles especes d'arbres & d'arbrisseaux
 „ s'accoutument le mieux de ces différens ter-
 „ reins. La beauté à venir de la plantation dé-
 „ pend de cette considération : comme il y a
 „ beaucoup d'especes d'arbres d'une constitution
 „ robuste qui croissent indifféremment dans pres-
 „ que tous les terrains , il y en a d'autres qui
 „ ne feront que très-peu de progrès , si on ne

„ les met pas dans une terre analogue à leur
 „ nature ; quelques-uns se plaissant dans une
 „ argille très-forte , d'autres venant mieux
 „ dans un sol aride , & d'autres dans un terrain
 „ fréquemment inondé. C'est pourquoi , quand
 „ on n'a pas un sol tel qu'on pourroit le sou-
 „ haiter , il vaut mieux ne pas y mettre une
 „ si grande variété de plantes , & ne choisir
 „ que ceux dont on peut espérer la réussite ,
 „ en essayant toutefois quelques autres especes ,
 „ car il arrive quelquefois que des arbres où
 „ des arbrisseaux croissent très-bien dans des
 „ terrains où on n'auroit jamais cru qu'ils pus-
 „ sent s'habituer. «

M. Meader traite après cela de la maniere
 de préparer le sol pour les plantations , des sai-
 sons où il faut planter les arbres toujours verts ,
 & ceux qui perdent leurs feuilles ; de la ma-
 niere d'élaguer & de préparer les racines &
 les têtes des arbres & des arbrisseaux avant de
 les planter , de celle de les gouverner dans les
 deux premieres années , & de la distance où
 ils doivent être placés les uns des autres.

„ Les arbrisseaux qui sont à la tête de la plan-
 „ tation , doivent être placés à la distance où
 „ on veut qu'ils soient lorsqu'ils auront achevé
 „ leur crue , & qui doit être telle qu'ils se
 „ touchent à cette dernière époque ; on doit
 „ déterminer ces distances sur l'accroissement
 „ que prennent les différens plants. Dans les
 „ commencemens on peut remplir les interval-
 „ les avec des plantes à fleurs annuelles & viva-
 „ ces , qui serviront d'ornement à la nouvelle
 „ plantation. «

L'ouvrage est terminé par un catalogue des
 différentes especes d'arbres & d'arbrisseaux , qui
 n'en est pas la partie la moins utile.

(*Critical Review.*)

A L L E M A G N E.

D. GOTTL. Christiani Storr observationes ad analogiam & sintaxim hebraicam pertinentes. *Observations sur l'analogie & la syntaxe hébraïque ; par M Storr.* A Tubingen , chez Heerbrandt , 1779. In-8vo. de 491 pag.

L'origine de la signification des mots & de la diversité de leurs usages , remplit presque entièrement les prolégomenes. La première partie, que l'auteur nomme la partie analogique, s'occupe des noms , des pronoms , du verbe , &c. ; avec des remarques grammaticales. La seconde partie est proprement une syntaxe. En général l'auteur a recueilli les meilleures règles éparées dans Glaff , Schulten , Schroeder & autres philologues , en faveur de ceux qui desirerent apprendre l'hébreu à fond. Il éclaircit tout par des exemples. De tems en tems , il saisit l'occasion de rétablir les textes de l'écriture , qu'il dit qu'Houbigant a altérés par son ignorance des vrais usages de la langue hébraïque.

COMMENTATIO de dæmoniacis , &c. *Commentaire sur les démons dont il est fait mention dans le N. T. par M. le D. Semler.* 4eme édit. A Halle , chez Hendel , 1770. In-8vo. de 8 feuilles.

ANIMADVERSIONES ad psychologiam sacram. *Remarques sur la psychologie sacrée ; par M. Seiler.* In-4to. de 24 pag.

DISSERTATIO exegetica in illustrem locum Heb. III. 3--6. *Dissertation dans laquelle on expli-*

que un passage célèbre de l'épître aux Hébreux.
A Jena, 1779. In-8vo. de 38 pag.

Ces trois ouvrages intéressent les savans amateurs de la littérature de la bible.

DOCTOR Albert Hardenbergs in Dom Zu Bremen gefurtes lehramt und dessen nächste folgen. *De la doctrine d'Hardenberg, ministre à Brême, & de ses suites.* A Brême, chez Meier, 1779. In-4to. de 419 pag. [1 thal. 8 gl.]

M. Gerdes a décrit dans son *Hist. motuum ecclesiast. in civit. Bremensi.* 1756, les mouvemens produits par cet homme célèbre, & on les retrouve aussi au tome V, du *Scrinium antiquar.* Malgré cela, cette histoire anonyme fait plaisir à lire, parce qu'elle est moins partiiale, & qu'on y rend justice à chacun sans dissimuler le bien & le mal des deux côtés. On fait connoître dans la préface les imprimés rares & les mss. dont l'auteur s'est servi dans sa composition. Les faits sont rangés dans un ordre très-clair qui en laisse parfaitement voir la chaîne & la suite. Après avoir rapporté dans les deux premiers chap. les situations & les entreprises d'Hardenberg avant son arrivée, & au commencement de son séjour à Brême, l'auteur conduit l'histoire de ses démêlés dans les neuf suivans, depuis 1555, que la *Farrago* de Timann les fit naître sur l'ubiquité du corps de J. C. jusqu'en 1561, époque de l'exil de Handenberg hors de Brême, & il finit au 12eme. chap. en 1562, lorsque le conseil rendit son ordonnance de religion, sans entrer dans les troubles civils qu'elle a occasionnés, sur lesquels il promet un autre ouvrage. Celui-ci est curieux par la

peinture des mœurs du XVIIe. siècle, sur-tout de l'acharnement, de la violence & de l'intolérance avec lesquels chacun vouloit faire dominer la doctrine de son parti. La chaleur de Timann, la modération du bourgmestre de Buren, la scélératesse du notaire Buck, la comparution singulière de tous les bourgeois un à un devant le conseil de Brême, pour y déclarer leur croyance sur la cène, le traitement fait à ceux qui refusoient de condamner expressément l'opinion d'Hardenberg, & leur exclusion de la communion, & la fureur de Musæus, à poursuivre leur bannissement général, sont représentés d'une manière intéressante.

BEYTRÆGE zur vertheidigung der auferstehungsgeschichte Jesu, &c. *Défense de la résurrection de J. C. contre les nouvelles objections ; par M. le docteur Mosche.* A Francfort-sur-le-Mein, chez Garbe, 1779. In-8vo. de 352 pag.

C'est encore une réfutation des pernicious fragmens tirés de la bibliothèque de Wolfenbutel, par M. Lessing. M. Schickedanz, prédicateur réformé à Francfort, vient aussi de se joindre à la légion qui repousse les fragmens.

EICHMANN erklärung des burgerlichen rechts. *Eclaircissmens sur le droit civil suivant l'introduction élémentaire de M. Hellefeld aux Pandectes ; par M. Eichmann.* Iere. part. de 439 pag. in-8vo. A Berlin, chez Lang, 1779.

Le dessein de M. Eichmann est d'aider par ces discours sur les Pandectes, ceux qui desirerent en apprendre un peu plus que dans un com-

pendium ordinaire , & qui cependant n'ont ni l'occasion ni le loisir de feuilleter les grands ouvrages. On ne fait combien il fournira de volumes , celui-ci ne touchant que les trois premiers titres du 1er. liv. La préface renferme un abrégé de l'histoire du droit , avec une notice des plus fameux jurisconsultes , & de leurs ouvrages & systèmes , comme de Cujas , Bartole , Budæus.

BEYTRAEGE zur juristischen biographie. *Mémoires pour servir à la vie des jurisconsultes ; par M. Jugler. 5eme. vol. A Leipfick , chez Kummer , 1779. In-8vo. de 379 pag.*

Cette partie contient la vie plus ou moins en abrégé de 29 hommes d'état ou savans en jurisprudence , tels qu'Alteferra , Hert , Bode , &c. Tous ne se sont pas également distingués , mais ils méritent tous qu'on les rappelle au souvenir de leur patrie qu'ils ont servie. M. Jugler s'est principalement appliqué à donner une notice exacte & complete de leurs écrits.

BRIEFE , &c. *Lettres contenant la relation d'un voyage fait en 1772 dans l'Islande ; par M. Uno de Troil , traduites du suédois en allemand , avec des remarques. A Upsal , chez Magnus Swederus , 1779 , grand in-8vo.*

Les relations qu'Anderson & Horrebow ont données de l'Islande , sont maigres , & on n'y peut pas trop compter. Le vuide qu'elles laissent ne se trouve pas suffisamment rempli par le beau voyage d'Olafsen , tout précieux qu'il est ; parce qu'il se borne à la description de l'histoire-naturelle & de l'économie. Ce recueil de lettres

est bien plus complet, & venant d'un témoin oculaire des merveilles de l'isle, il ne peut que plaire au public. L'original suédois a paru en 1777. M. Moeller, professeur à Greifswald, qui l'a traduit, n'a pas seulement augmenté le catalogue des écrits rares des Islandois ; mais il y a joint de nouvelles remarques, la plupart littéraires, qui lui ont été communiquées par M. de Troil & M. le professeur Berkmann. Il y a vingt-cinq lettres, toutes, excepté les trois dernières, de M. de Troil, premier prédicateur du roi de Suede, président du consistoire & pasteur de la grande église de Stockholm. La 1re. lettre, ainsi que la 18me. & les suivantes, rapportent les phénomènes du feu en Islande. La 3me. fait connoître la disposition du pays dont on donne une carte. On n'y compte pas plus de 60000 habitans, qui ont 189 églises sous deux évêchés, suivant la 5me. lettre, qui expose l'état de la religion. Les mœurs, loix & coutumes des Islandois, & en détail leur maniere de s'habiller, leurs chants, leurs danses & autres divertissemens, leurs demeures, leur nourriture, leur travail, leurs maladies, leur agriculture, leur pêche & leur chasse, leur commerce font le sujet d'autant de lettres, dont la principale matière est tirée d'Olafsen. Les 14me. & 15me. regardent la littérature & l'imprimerie. La langue des Islandois est celle qu'on parloit en Suede, en Danemarck & en Norwege, au 9me siècle. L'imprimerie a été apportée en Islande, par Jean Mathieson, qui y a imprimé en 1531, le *Breviarium Nidarosense*, dont on ne fait pas s'il existe encore un seul exemplaire. M. Troil se glorifie d'avoir été le premier avec ses compagnons de voyage, [Mrs. Bank, sans doute, & Solander,] qui ait monté jusqu'au sommet du

mont Hécla , élevé de 5000 pieds , [d'Allemagne apparemment] au-dessus du niveau de la mer. Les antiquités & les sources chaudes ne sont point omises. La 23me. lettre est de M. le conseiller Ihre , & concerne l'Edda , dont il avoit déjà traité dans une autre lettre que M. le professeur Schloezer avoit insérée dans la *Littérature Islandoise*. La 24me. lettre , de M. le médecin du roi Baek , a pour objet le scorbut d'Islande , espece d'éléphantiasis. La 25me. de M. Berkmann , contient plusieurs éclaircissemens sur quelques-unes des précédentes.

XENOPHONTIS historia Græca. *L'histoire grecque de Xénophon , revue & accompagnée de notes , par M. Sam. Frid. Nathan. Morus , avec la version de Leunclavius. A Leipzick , chez Schwickert , 1778. Grand in-8vo. d'un alph. 20 feuilles & demie.*

Les meilleurs auteurs Grecs & les plus propres à former la jeunesse sont quelquefois ceux qui ont eu le moins d'interpretes , & qui ont été commentés avec le moins de soin. Cela est arrivé à Xénophon. M. le professeur Morus , dont le nom seul est une puissante recommandation pour cette édition , après avoir expliqué ci-devant quelques traités de Xénophon , à l'usage des commençans , en publie l'histoire grecque avec un discernement & une correction du texte qui lui assure la primauté par-dessus les éditions précédentes , en sorte qu'elle peut servir de guide à ceux qui voudront entreprendre un travail plus étendu. La préface est ornée d'un catalogue raisonné des différentes éditions qui lui ont servi dans la composition de la sienne. Les notes ne sont ni plus courtes , ni plus longues qu'il n'a

384 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

fallu pour rendre raison du choix des variantes , éclaircir l'histoire , la géographie & quelques passages obscurs. Pour éviter de les grossir , on a préposé quelques petites dissertations sur des points qui avoient encore besoin d'être éclaircis , comme sur le tems précis de la guerre du Peloponnesse , sur la question , qui de Xénophon ou de Themistogène est auteur de la campagne du jeune Cyrus ? sur la ville de Pullene en Arcadie , &c. Il seroit superflu de parler des talens de l'illustre professeur , relevés par une rare modestie. Des travaux du même genre l'ont rendu justement célèbre.

ANALECTA quibus historia , antiquitates , jura tam publica quam privatum regni Norvegici illustrantur , &c. *Recueil d'actes , la plupart inconnus jusqu'à présent , qui sont propres à éclaircir l'histoire , les antiquités , le droit public & particulier du royaume de Norwege , publié par M. Thorkelin. A Copenhague , chez Hallager , 1778. In-8vo. de 185 pag.*

Quoiqu'il y ait là des actes déjà compris dans le corps diplomatique du droit des gens , & dans la collection de Rymer , comme le traité de paix de 1326 entre les Norvégiens & les Russiens (Novicos & Rutenos ,) parmi les lettres surtout on en rencontre qui paroissent avoir échappé à Huidtsfeldt & à Torfœus. Les documens répandent du jour sur l'histoire du nord depuis la fin du 13eme. siecle jusqu'au commencement du 16eme.

FELDZUGE des vicomte Turenne , &c. *Campagnes du vicomte du Turenne , décrites suivant les meilleurs mémoires ; par M. de Zanthier , général*

ral-major au service de Portugal. A Leipfick, chez Weidmann & Reich, 1779. In-4to. de trois alphabets 6 feuilles, avec le portrait du héros gravé par Geyfer, & 18 feuilles de plans & de cartes.

Cette histoire commence en l'année 1644, lorsque le maréchal de Turenne commanda en chef en Allemagne, jusqu'en 1675, qu'il fut tué. Rien n'a été écrit de plus exact & de plus entier sur ce sujet. L'éditeur s'appuie le plus souvent sur les propres mémoires du maréchal, qui développent ses desseins & ses motifs. Pour faire un tout complet il a aussi eu recours à des lettres originales & aux histoires du tems, telles que celles de Puffendorf, le *Theatrum Europæum* de Merian, des relations suédoises & impériales. Les plans des batailles sont empruntés du *Theatrum Europæum*. C'est une bonne école pour les gens du métier. On promet de continuer l'histoire jusqu'à la paix de Nimegue.

HISTORISCHE nachrichten von dem haufe und wappenbild des Herren Riedesel. *Mémoires historiques touchant la maison & les armes de M. Riedesel, baron d'Eisenbach, par M. Oetter, historiographe de Brandebourg. A Tubingen, chez Heerbrandt, 1778. In-8vo. de 9 feuilles.*

Ces mémoires adressés en forme de lettre à madame Riedesel, baronne d'Eisenbach, épouse de l'assesseur de la chambre de justice, née baronne de Seckendorf, contiennent, premièrement, des recherches sur l'origine & les armes de la maison de Riedesel, & ensuite la comparaison des services que cette famille & celle de Seckendorf ont rendus à la religion, à la patrie & aux

sciences ; puis une convention héréditaire des deux branches de Riedesel passée en 1586, qui n'avoit point encore été imprimée. On y trouve aussi l'annonce d'un ouvrage plus étendu sur les droits, les privileges, les biens & l'histoire de la baronne de Seckendorf, qui est prêt d'être livré à l'impression. Dans un titre de Marbourg de 1226, le chef de la famille de Riedesel est nommé Ditmarus Riedesel. Il semble qu'il n'a pas dérivé ce nom d'un village, mais plutôt d'une enseigne & d'un écu. Esel ou l'Ane a conservé en Allemagne, au moins jusqu'en 1459, l'estime dont il jouissoit au tems d'Homere, & il étoit un emblème de force,

UEBER die wappenschildhalter, &c. *Des supports des armoiries.* Ibid. 1779. In-4to. de 4 feuilles.

On y prétend qu'il est libre à chacun d'ajouter des supports à ses armes, ou de les quitter, & que ce n'est point une réserve impériale.

Archæologische untersuchungen, &c. *Recherches concernant les antiquités grecques*, par M. Rambach, premier prédicateur à Quedlimbourg. 1778. In-8vo. d'environ deux alphabets.

Ces recherches complètent l'archéologie de Potter, dont elles font le 3eme vol. C'est l'unique ouvrage, ou au moins le meilleur de son espece, sur la chronologie, les monnoies, les poids, les mesures, & tous les arts des Grecs. Le travail qu'a dû coûter la seule comparaison des monnoies & des mesures entr'elles & avec les allemandes, est très-considérable.

Einleitung in die Griechische und Römische

mythologie der alten schriftsteller. *Introduction à la connoissance de la mythologie des anciens écrivains Grecs & Romains ; par M. Seybold, professeur & recteur du college de Gmundstadt. A Leipfick, chez Hertel, 1779. In-8vo d'un alph. 11 feuilles & demie, avec 13 planches de fig. (20 groschen.)*

Sa destination est pour la jeunesse qui en a besoin dans la lecture des poètes. Les livres communs de mythologie ont le défaut d'être ou trop étendus, ou trop courts, souvent farcis de bagatelles, & quelquefois d'obscénités. Les tems & les lieux n'y sont pas ordinairement assez distingués, même dans Banier, & on y confond trop la religion des Grecs avec celle des Romains. Au contraire, tout est mieux digéré dans l'ouvrage de M. Seybold. Après un discours sur l'utilité & l'origine de la mythologie, il traite de celle des Grecs ; & en différens chapitres, de leurs dieux supérieurs, des différentes especes de leurs divinités inférieures, de celles des eaux, des bois & des montagnes, des démons, des génies, & de plusieurs dieux de race humaine ; ensuite des héros, dont le chapitre est fait avec un soin extraordinaire. Des Grecs on vient aux Romains, & on remarque ce qu'ils avoient de commun avec les Grecs, & ce qu'ils avoient de particulier quant à l'histoire, les noms & les fêtes des divinités, leurs oracles, les victimes qui leur étoient sacrifiées, & les choses qui leur étoient consacrées.

Lesebuch fur judische kinder. *Livret à l'usage des enfans Juifs. A Berlin, par commission, chez Voss, 1779. In-8vo de 3 feuilles.*

Il contient les alphabets latin, allemand, &

388 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

celui usité par les Juifs dans l'écriture, les articles fondamentaux du judaïsme, suivant le rabbin Mosche Majemonssohn, les dix commandemens, des fables instructives de Barachia - Ben-Natronai - Hanakdan, une belle priere tirée de l'hébreu, des proverbes extraits du Talmud. M. Friedlander, Juif de Berlin, est auteur de ce petit recueil, qu'on lit avec plaisir.

Musikalisk - kritische bibliothek. *Bibliothèque critique de musique*, par M. Forkel; 2eme. & 3eme partie. A Gotha chez Ettinger, 1778 & 1779. Grand in-8vo.

Nous n'en connoissons point la 1ere. La seconde contient un extrait du *Traité du beau de Croufaz*, où il a traité particulièrement des beautés de la musique; des extraits de livres de théorie, tels que les *observations* de Web sur la liaison de la musique avec la poésie, traduites par Eschenburg; *l'essai sur l'expression de la musique*, traduit de l'anglois d'Avifon; *l'histoire de l'art & de la pratique de la musique*, par Hawkins, ouvrage de seize ans de travail, dont il a été rendu compte dans ce journal; des jugemens sur des œuvres pratiques, tels que *Walder*, opéra sérieux de M. Benda, des *sonates* du fameux Bach & de Turk; des *nouvelles & annonces de musique*, & des pieces de musique vocale.

La 3eme. partie renferme une bonne traduction du *traité* d'Isaac Voffius sur le chant de la poésie, traité devenu rare dans sa langue originale; quelques *remarques* sur la musique pythagorienne par M. Tiedeman; un extrait du 1er. vol. de *l'histoire de la musique*, par M. Burney, qui a voyagé à ses dépens exprès pour mieux connoître cet art dans ses exécutions diverses en différens pays; & d'autres extraits de Kirnberger, de Schu-

bach, & de Junker; d'*Ariane à Naxos & Médée*; deux drames de M. Benda; morceaux de maître; des *nouvelles historiques*; la *vie de Graun*, maître de chapelle du roi de Prusse; des *annonces d'ouvrages* la plupart françois, comme l'*essai sur la musique* de M. de la Borde, les *compositions* laissées par feu J. J. Rousseau, les *entretiens sur l'état de la musique grecque*, l'*Enéide*, opéra françois, de la *musique en Italie*, par le prince de Besoleski; une *description du magasin de musique* de Westphal & compagnie à Hambourg; & de ce que M. Thomas a écrit sur la musique.

VERSUCH einer an Weisung zur anlegung, verbesserung und nutzung der Wildbahnen, &c. *Essai d'instruction sur l'exercice de la chasse, soit en pleine campagne ou dans les parcs, son utilité, & son amélioration.* Avec 118 planches de fig. A Berlin & à Stettin, chez Pauli, 1779. In-4to de 356 pag.

La chasse est d'un revenu médiocre, parce qu'on ne le pourroit augmenter qu'au détriment des grains & des bois; ajoutez qu'elle coûte beaucoup de tems & de dépense. C'est un droit plus honorable que profitable. On enseigne ici à chasser, forcer, & prendre le gibier suivant les regles de l'art. Les leçons sont d'une clarté, d'une solidité & d'un style qui l'emporte beaucoup sur ce qu'en ont écrit Flemming & Doebel. L'introduction est un traité de la chasse en général. Le corps de l'ouvrage est divisé en trois parties, la 1ere. de la maniere de conserver & d'attirer le gibier; la seconde est l'histoire naturelle des animaux qu'il est permis de chasser, & de ceux dont on se sert pour la chasse; la 3eme. traite de la chasse proprement dite.

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

KATECHISMUS der natur. *Catéchisme de la nature, traduit en allemand, du hollandois de M. Martinet, de la société des sciences d'Harlem, & ministre à Zutphen ; par M. Ebert, professeur de mathématiques à Wittenberg. 1ere. partie. A Leipfick, chez Weidmann & Reich, 1779. In-8vo. de 409 pag. avec fig.*

Ouvrage en dialogues, dans le goût du *Spectacle de la nature*, mais qui contient bien plus de matiere en un plus court espace, & qui est très-propre à être mis entre les mains de la jeunesse. Quatre éditions épuisées en moins d'une année garantissent son succès en hollandois. La traduction en est bonne, & ne manque pas des notes qui ont été jugées nécessaires.

DIE naturliche magie. *La magie naturelle, consistante dans un grand nombre de secrets & de tours d'adresse ; par M. Wiegleb. A Berlin, chez Nicolai, 1779. Grand in-8vo. de 412 pages.*

Le progrès des connoissances physiques dans toutes les conditions a porté un coup mortel à la crédulité & à la superstition. L'empire du démon a été en quelque sorte circonscrit, depuis qu'il y a des lecteurs capables de réflexion. On a beaucoup puisé dans les récréations physiques & mathématiques de Guyot, & dans les meilleurs naturalistes, qu'on cite tous exactement en leur lieu. L'électricité, l'aimant, l'optique, la chymie, la mécanique, l'arithmétique, l'économie, les cartes fournissent des articles curieux.

DESIGNATIO remediorum tam simplicium quam compositorum pharmacopoeæ castrensis exer-

citus primi magni regis Borussiae, cum annexis formulis, ordine alphabetico digesta. C'est-à-dire. *Apoticaire des armées du roi de Prusse*. A Neiss en Silésie, 1779. Grand in-8vo. de 127 pages.

C'est l'ouvrage des médecins militaires. La souveraine vigilance du grand monarque sur tout ce qui appartient à la guerre, doit faire présumer de la bonté de cette pharmacopée.

APPARATUS medicaminum tam simplicium quam præparatorum & compositorum, in praxeos adjumentum consideratus. *Traité des médicamens tant simples que préparés & composés*, par M. Murray. Tome second. A Gottingen, chez Dietrich, 1779. In-8vo. de 465 pag.

L'auteur s'attachant à suivre l'ordre naturel des plantes, il livre dans cette partie, celles de la classe des *rotaceæ*, *sepiares*, *bicornes*, *asperifolia*, *verticillatæ*, *personatæ*, *rhoeades*, *putamineæ*, *siliquosæ*, *papilionaceæ*, *lomentaceæ*. Il y a des articles fort étendus, comme ceux de l'opium, des huiles; & d'autres qui méritent une attention particulière, tels que ceux de *brassica*, *polygala*, &c. On a mis à la fin, en forme d'addition pour la 1^{re} partie, ce qu'on a tiré des ouvrages récents de Muller & de Regnault.

VERMISCHTE chirurgische schriften, &c. *Recueil de divers écrits de chirurgie*, publiés par M. Schmucker, premier chirurgien-général du roi de Prusse. Second vol. A Berlin, chez Nicolai. In-8vo. de 302 pag.

Ce volume contient 6 traités & 46 observations intéressantes de différens chirurgiens.

392 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

WILLIAM Hunters Bemerkungen ueber die...
zertheilung der schaambeine, &c. *Observa-
tions de M. Hunter sur la section de la sym-
phise recommandée dans certains accouchemens
difficiles, avec un traité de M. Jumelin sur le
même sujet.* A Leipfick, chez Weidmann &
Reich, 1779. In-8vo. de 57 pag.

Ce font des traductions de l'anglois & du fran-
çois. Hunter est contre, & Jumelin pour l'o-
pération.

ABHANDLUNG von den krankeiten der haut. *Traité
des maladies de la peau, traduit du latin de
M. Held, de Gera.* Ier. vol. A Leipfick, chez
Weidmann & Reich, 1779. Grand in-8vo.
de 748 pag.

Ceux qui ne connoissent pas l'original estima-
ble, peuvent consulter les derniers cahiers de la
Bibliothèque de médecine du professeur Murrai.
La traduction est bien faite.

ULRICH Christoph Salchow.... Heilung und gänz-
liche tilgung der Rindviehsuche. *Maniere fon-
dée sur la raison & l'expérience, de guérir &
d'entièrement extirper les maladies des bêtes à
cornes; par M. Salchow docteur en chymie,
ci-devant professeur à Pétersbourg, & médecin
du roi de Danemarck dans le pays de Dithmar-
sen.* A Hambourg, chez Gleditsch. 1779. In-
8vo. de 84 pag.

La théorie & la pratique de l'auteur ressem-
blent à celles qu'on a proposées pour détruire
la petite-vérole. Depuis 1745 il a continuelle-
ment étudié ces maladies; & dès 1755 il avoit

composé une instruction sur cette matiere. Il en est de la maladie des bêtes à cornes comme de la variole ; elle n'attaque qu'une fois. L'inoculation doit être pratiquée de maniere que non-seulement on applique convenablement les fils imprégnés de la matiere morbifique , mais qu'on entretienne long-tems l'écoulement au moyen d'une espee de tente de poil : avis que M. Salchow communique comme quelque chose de nouveau & une découverte qui lui est propre. La préparation & la diete , sur-tout l'abstinence des fourrages durs & grossiers sont absolument nécessaires. On ne doit donner que des alimens fluides pendant la durée de la maladie artificielle. Il faut retenir le bétail dans l'étable & inoculer en même tems toutes les bêtes qui y demeurent , pour ainsi en peu de semaines exterminer la maladie dans tout un pays. M. Salchow donne le détail d'une suite d'expériences qui lui ont réussi ; & il assure qu'un de ses amis a eu en grand un succès aussi complet. Il n'y a soumis que des animaux sains que la contagion n'avoit point encore gagnés. Avec les préparatifs requis , on vante encore une poudre composée de sel de cuisine , de tartre rouge crud , d'antimoine crud , & de magnésie , pour purger & fortifier ; il en donne les justes proportions. Les procédés de l'inoculation , & tous les soins du traitement sont expliqués avec assez d'étendue. L'édit du roi de Danemarck du 7 mars 1776 , pour les pays allemands de sa domination , concernant les maladies des bestiaux , termine ce petit ouvrage qui mérite l'attention des patriotes par l'importance du sujet. Après tant de remedes préservatifs & curatifs annoncés avec confiance & éprouvés sans effet , si l'expérience démontre l'utilité de ceux-ci , l'inventeur sera digne de la

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;
récompense des gouvernemens & de la reconnaissance de tout le monde.

ECCONOMISCHE encyclopedie , &c. *Encyclopédie économique ; par M. Krunitz. 16eme. partie. A Berlin chez Pauli, 1779. Grand in-8vo. de 822 pag.*

Cette partie va depuis *Gau* jusqu'à *Gelb*. L'article *Garten*, jardin, est travaillé avec un très-grand soin, & vaut un livre, dont il a seul presque l'étendue.

UEBER barmherzigkeit und grausamkeit gegen die thierische schöpfung, &c. *De la compassion & de la cruauté à l'égard des bêtes. Traduction de l'anglois du docteur Primat. A Halle, chez Gebauer, 1778. In-8vo. de 180 pag.*

Protéger les animaux déraisonnables & les défendre des mauvais traitemens qu'ils éprouvent, & de la cruauté aussi contraire à la raison qu'à la religion, tel est le but de cet ouvrage qui a fait honneur à la sympathie de l'auteur. Tous les passages de la bible en faveur des bêtes y sont rassemblés ; & l'on y réfute les argumens tirés du souverain domaine des hommes sur elles, des dommages qu'elles causent quelquefois, & de l'inutilité de plusieurs.

C. W. Nose Abhandlung vom mennigebrennen. *Traité de la préparation du vermillon, particulièrement en Allemagne ; par M. Nose. A Nuremberg, chez Lochner, 1779. In-8vo. de 124 pag. avec fig.*

M. Nose a non-seulement rassemblé ici & vé-

rifié avec soin tout ce qui a été écrit sur ce travail ; mais il donne encore le description fidelle de la manipulation usitée de tems immémorial dans la fabrique de Mrs. Fœrster & Bielitz , à Rollhofen en Baviere , à cinq lieues de Nuremberg. Il fait voir de plus que le vermillon d'Allemagne n'est point inférieur à l'étranger qu'on lui préfère sans raison , & qu'il surpasse beaucoup l'anglois en finesse , en pureté & en autres qualités. Premièrement , on met 180 livres de plomb , jusqu'à ce qu'il soit brûlé & changé en une chaux d'un gris-jaune un peu verdâtre , dans un fourneau que M. Nole décrit exactement , ainsi que tous les détails qu'il compare avec ceux des Anglois , en rendant le tout sensible par des dessins. Aussi-tôt que le plomb est entré en fusion , on le remue continuellement avec une spatule jusqu'à ce qu'il soit calciné , & quand il est calciné , on le laisse encore environ 16 heures au feu ralenti. La chaux étant refroidie & humectée , on la porte au moulin pour être reduite en poudre mince. On en sépare tout ce qui n'a pas été calciné , & on partage la poudre calcinée & broyée dans 6 creusets égaux qu'on remplit jusqu'au quart de leur contenance , c'est-à-dire , qu'on met 20 à 30 livres de calcination dans chacun. On allume le fourneau avec du bois d'aulne coupé menu , qui donne une flamme forte , sans l'être trop , mais égale , qui fasse rougir le bas des creusets. Il faut remuer de demi-heure en demi-heure avec une spatule la masse qui y est contenue. Cette combustion dure deux fois 24 heures. Enfin on la tamise , & on la nettoie des particules brillantes qui y sont mêlées. La couleur du vermillon dont on fait cas est d'un jaune rouge haut en couleur , plus haut quand il est humecté , parfaitement

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

jaune sur le beau papier fin qu'on en a teint.
Comme il est éprouvé que le feu change la surface des corps , dont les couleurs dépendent de la réfraction des rayons de lumière qui dépendent eux-mêmes de la forme des superficies , si l'on connoissoit mieux la nature du feu , on pourroit s'en servir artistement à créer toute sorte de couleurs.

GOTTFRIED Albert Kohlneif *Abhandlungen von der wahren todesart der ertrunkenen , &c. Traités sur le véritable genre de mort des noyés , & les meilleurs moyens de les sauver ; par M. Kohlneif. 1er. essai. A Lubec , chez Gréen., 1779. In-4to. de 32 pag.*

Quoique les François soient d'assez bonne foi pour convenir qu'ils ont appris de Haller & de Rœderer une grande partie de ce qu'ils ont écrit sur ce sujet , cependant Haller & Roederer sont pour ainsi dire oubliés ; Louis , Champeaux , & Faissole ont tout l'honneur. Les observations ont démontré la vraie cause de la mort des noyés , il est vrai , & elles ont été confirmées par de nouvelles expériences. A l'égard des remèdes , il reste encore bien à dire & à tenter. M. Kohlneif rejette avec raison les secouemens violens , les frictions outrées , les situations du corps incommodes & extraordinaires , l'électricité , la saignée , la bronchotomie , le chatouillement de la gorge , les vomitifs. Les secours qu'il admet diffèrent peu de ceux qui ont été annoncés & déposés dans les grandes villes. Pour échauffer le corps , ce qui est toujours nécessaire , il préfère l'eau chaude à la chaleur des mouchoirs , des habits & des lits. L'inspiration de l'air dans les poudrons ne lui plaît pas ;

il aime mieux l'aspiration. Il demande si l'on ne pourroit pas trouver une méthode mécanique de donner pendant quelque-tems aux poumons un mouvement semblable à celui de la respiration. Il propose en certains cas d'ouvrir la poitrine, comme dernière ressource. L'introduction de l'air par les boyaux meneroit peut-être au but, s'il étoit toujours facile de le faire circuler & de le retirer pour empêcher l'oppletion. L'auteur n'est point chirurgien de profession, & n'écrit que par zele pour l'humanité.

VON tuch und andern wollmanufacturen, &c. *Traité du drap, & des autres manufactures de laine.* Traduit du françois en Allemand. ALeip-sick, chez Weidmann & Reich, 1779. In-8vo. de 10 feuell. (6 gr.)

Comme la laine est le fondement de ces manufactures, elles produisent des ouvrages d'autant plus parfaits qu'elle est de meilleure qualité & mieux préparée : c'est pourquoi on recommande & on enseigne particulièrement le choix & la préparation des laines. Ce petit traité est divisé en deux parties. Dans la 1ere. on examine les laines d'Espagne & celles d'Allemagne; & on parcourt les divers tissus auxquels on les emploie pures ou mêlées. La seconde traite des laines de France & de leurs especes qui en général sont bien inférieures à celles d'Espagne, quoiqu'il y en ait cependant dans le Berry qui l'emportent par la finesse sur celles de Castille & de Navarre.

UNTERREDUNGEN ueber das Mahlen des korns. *Dialogues sur la mouture du grain.* Ibid. In-8vo, de 5 feuell. (2 gr.)

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Les deux interlocuteurs, Muret & Fulmann, s'entretiennent des moulins, de leurs parties & des substances soumises à la mouture : d'où ils viennent aux ordonnances de police saxonne sur cet objet d'économie ; & enfin ils proposent un projet utile pour perfectionner un travail d'une aussi grande conséquence à la société.

VOLLSTAENDIGE theoretische und practische abhandlung von dem salpeter. *Traité complet théorique & pratique du salpêtre ; par M. Weber, 1779. In-8vo. de 362 pag. (16 gr.)*

L'auteur a donné l'année précédente une nouvelle théorie de la chaux qui diffère beaucoup des sentimens de Black, d'Erxleben & de Meyer ; & par laquelle, entr'autres ouvrages, il s'est acquis la réputation d'un chymiste habile & expérimenté. L'ordre & la clarté regnent dans ce nouveau traité, où l'auteur combat les théories dominantes, sans excepter Baumé. Ensuite il propose & soutient ses propres conjectures sur la génération du salpêtre.

BETRACHTUNGUEBER die rechenkunst der deutschen beamten und einnehmer. *Considérations sur les comptes des intendants & des receveurs Allemands. A Nurenberg, chez Felseker, 1779. In-8vo. de 10 feuilles. (8 gr.)*

Ce petit livre entre dans le goût de ce tems ; où l'on cherche à introduire l'ordre dans routes les parties des administrations. On peut le joindre à celui de Klipstein sur le même sujet. Il est divisé en deux chapitres, dont le 1er. traite des recettes, & le second des dépenses. Dans les unes & les autres, il se rencontre souvent des collu-

sions & des finesſes qu'on enſeigne à reconnoître. Non-ſeulement les ſeigneurs & les particuliers, mais les corps pieux & autres ſociétés ont intérêt à ſavoir ſe faire rendre compte & à bannir les pratiques ſuſpectes.

PINDARS pytiſche ſiegshymnem. *Les odes pythiques de Pindare, traduites du grec en allemand; avec des notes, par M. Gedecke, præ-reſſeur du college de l'Iſle de Frédéric, à Berlin. A Berlin, chez Decker, 1779. In-8vo. de 248 pag.*

On ſait que les odes qui nous reſtent de Pindare ont été faites pour célébrer la gloire des vainqueurs aux quatre jeux ſolemnels des Grecs, les jeux olympiques, les iſthmiques, les pythiques & les néméens. M. Gedecke a publié précédemment avec ſuccès une traduction des hymnes ou odes olympiques; il donne aujourd'hui les pythiques, & promet pour la ſuite les iſthmiques & les néméennes. Cet ouvrage a un mérite quadruple qui conſiſte dans le développement du ſujet & du plan de chaque ode, dans le travail du traducteur pour perfectionner le texte grec, dans la bonté de ſa traduction, & dans l'utilité des notes. Quelque réputation qu'ait eue l'édition de Pindare qu'Eraſme Schmidt a publiée en 1616 avec ſes commentaires, il n'y a pas mis aſſez d'exaſtitude. M. Gedecke a été même plus loin que M. Heyne, qui lui a frayé le chemin. Pour exemple des correſtions ou conjectures de M. Gedecke, nous citerons celle de la ſeconde pythique, dans laquelle en changeant *kalos* en *kakos*, vers 132, il trouve le ſens raſſonnable que voici, inconnu aux ſcoliaſtes ordinaires : *comme un enfant trouve beau le ſinge le plus hideux, ainſi le flatteur plait à un prince ſans expérience.*

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

BESCHREIBUNG einiger handschriften , &c. *Description de quelques manuscrits de la bibliothèque de l'université de Tubingen , par Mr. Reufs , sous-bibliothécaire. A Tubingen , chez Heerbrandt , 1778. In-8vo. d'un alphabet & une demie-feuille.*

On y examine deux mss. seulement, l'un de Polybe qu'on compare avec celui d'Augsbourg que Bœekler a fait connoître en 1670 , & avec les éditions d'Herwag , de Casaubon & d'Ernesti : l'autre d'un fragment du 1er. chap. de l'év. de S. Jean : savoir les v. 38--50.

EPISTOLÆ familiares Des. Erasmi Roterodami ad Bonifacium Amerbachium , &c. *Lettres familiares d'Erasme de Rotterdam à Amerbach , professeur en droit à Bâle. A Bâle , chez Serini , 1779. Petit in-8vo. de 129 pag.*

Tout est précieux d'un aussi grand homme qu'Erasme , & on n'en doit rien laisser perdre : ainsi les savans recevront avec reconnoissance cette petite collection de lettres qui n'avoient point encore été imprimées au nombre de 94 , ou plutôt de 93 ; car la dernière n'est point d'Erasme , mais du cardinal Sadolet. Elles sont tirées d'un mss. de la bibliothèque de l'université de Bâle , trouvé en 1773 dans une église. La plupart semblent plutôt des billets que des lettres. Cependant il y en a quelques-unes de remarquables , comme la 10me. & les 25-27 , qui font connoître ses difficultés avec Eppendorff ; la 11me. dans laquelle il désapprouve le divorce d'Henri VIII avec Catherine d'Arragon , & porte un jugement défavantageux de la réforme entamée ainsi que dans la

61me. On a joint à ces lettres son testament du 12 février 1536; le diplôme du 4 septembre 1506, par lequel il fut créé docteur en théologie dans l'université de Turin; le bref du pape Léon X du 26 janv. 1517, qui l'absout de toutes censures & peines ecclésiastiques, & le déclare habile à posséder toutes sortes de bénéfices; enfin, un bref de Paul III, du 5 août 1535, adressé à Marie, reine d'Hongrie, gouvernante de Flandres, par lequel il recommande Erasme pour la prévôté de Deventer.

De ratione æstimandi felicitatem hominum. *De la maniere d'apprécier le bonheur des hommes: trois dissertations de M. Boeck, professeur à Tubingen. In-8vo. de 96 pag.*

On discute ici la question souvent agitée si la somme du bien l'emporte sur celle du mal, & on conclut qu'en ce monde par rapport aux hommes le bien surpasse le mal.

MISCELLANÉEN artistischen inhalts. *Mélanges touchant les arts; par M. Jean-George Meusel. 1er cahier de 4 feuell. In-8vo. A Erfurt, chez Keyser, 1779.*

Lier les artistes plus étroitement ensemble en les faisant connoître les uns aux autres, de quelques pays qu'ils soient; tirer de l'obscurité plusieurs excellentes œuvres anciennes & modernes; annoncer aux amateurs les tableaux, gravures, sculptures, & livres les plus nouveaux concernant tous les arts; publier la description des cabinets des curieux, le catalogue des productions des plus grands maîtres; tel est en gros le but de ce nouveau journal allemand

qui ne paroîtra point dans des tems déterminés ; mais plus ou moins souvent , à proportion de l'abondance ou de la disette de la matiere. Six cahiers formeront un volume. M. Meusel se propose d'éviter tout conflit avec la *bibliothèque* de Weiff , le *mercure* de Wieland & le *journal* de Murr , jusqu'à s'abstenir de répéter les articles qu'ils auront touchés , à moins qu'il n'y soit obligé par la convenance d'étendre & de multiplier la réputation de certains chefs-d'œuvres. Nous trouvons 16 articles dans ce 1er. cahier. Le 1er. article loue beaucoup les gravures imprimées depuis quelque tems en Angleterre avec des couleurs. M. Meusel a vu une Vénitienne & une Grecque de cette maniere qui lui paroissent des morceaux de maîtres. Le 2me. juge un grand nombre de vues de la Suisse. On y prétend que dans celles qu'on publie sous le titre de *tableaux de la Suisse* , il y en a un tiers qui ne méritoient pas d'entrer dans cette collection de 21 cahiers , imaginée par M. Felice , ex-jésuite Italien , établi à Yverdun , & exécutée à Paris. Le 3me. donne la suite du catalogue de l'œuvre de Chodowieki , fameux graveur , & peintre né à Dantzic , établi à Berlin , fournie par lui-même. Le 4me. décrit les peintures à fresque , qui ornent la belle église de l'abbaye de Schwarzach en Franconie. Le 5me. rectifie le jugement du *Teutsche museum* sur le monument élevé à la mémoire de feue madame Neuberin , & sur le portrait de madame Brandes. Le 6me. vante les gravures en bois des sieurs Unger & Meil de Berlin. Le 7me. examine la musique du nouveau drame intitulé : *Lazare* ou *la fête de la résurrection*. Le 8me. regarde les copies des anciens monumens que Kork fait à Rome admirable-

ment en bois sur la mesure d'une petite échelle, & particulièrement le temple de Tivoli, & la pyramide de Cestus. Le 9me. fait mention d'anciens tombeaux ornés de figures dans la ville d'Eisleben, où ils ne sont pas si attentivement conservés que le chaperon de Luther, qu'on y garde comme une précieuse relique. Les 10me. & 16me. concernent le médaillon de M. Franklin par Ninni, l'état présent des artistes à Rome, des annonces de souscription pour des gravures & des livres d'arts, des tableaux, &c.

DAS lotto. *Le lotto, petite piece populaire en un acte.* A Francfort, 1779. In-8vo. de 5 feuil.

Elle n'est pas mal imaginée pour tâcher de guérir les pauvres ouvriers, les domestiques & les payfans de la manie d'y porter leur argent, & de se rendre de plus en plus misérables, en se laissant tromper par l'appas d'un gain chimérique pour presque tous.

CATALOGUS LIBRORUM, &c. Catalogue de livres choisis & précieux en tout genre, parmi lesquels il y en a d'une extrême rareté, dont la vente se fera le 9 novembre 1779, & les jours suivans, à Manheim, dans la maison de FONTAINE, libraire. On trouve des exemplaires de ce catalogue à Paris, chez la veuve SAVOIE, libraire; à Francfort-sur-le-Mein, au chef-bureau des postes impériales; à Manheim, au bureau de postes, & chez les principaux libraires d'Allemagne. Il est rédigé en ordre alphabétique, avec un soin extraordinaire. Les articles qui le méritent, sont accompagnés de notes qui indiquent les divers degrés de rareté des livres, non suivant la propre opinion de l'auteur du catalogue, mais suivant les meilleurs biblio-

404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;
graphes, tels que David Clement, de Bure ;
&c. il y en a du 15^{me}. siècle inconnus à tous
les bibliographes. Il contient 4979 articles

H O L L A N D E.

' Nous avons annoncé au mois de janvier 1778 ;
pag. 399 & suivantes, l'histoire critique des
comtes de Hollande & de Zelande en latin ;
par A. Kluit, professeur d'éloquence, & en lan-
gue grecque, à Middelbourg. Au mois de fé-
vrier de la même année, pages 70 — 80, nous
avons donné un extrait de la 1^{re}. partie du
1^{er}. tome. Nous venons de lire la seconde par-
tie de ce premier tome, qui répond parfaite-
ment au jugement que nous avons porté de
l'ouvrage, qui mérite des savans l'accueil le plus
favorable, parce que l'auteur a percé les téné-
bres les plus obscures de l'histoire, & qu'il a
corrigé une infinité de dates & d'autres fautes,
généralement répandues dans les historiens Alle-
mands & François. Cette seconde partie de 500
pag. in-4to. contient XI digressions nécessaires
pour l'éclaircissement de la première. Voici les
titres de ces XI digressions, qui feront présumer
de leur importance.

Digression 1^{re}. sur l'an 728, pag. 9. Question :
s'il est vrai que RADBOUD, ROI des FRISONS,
ait été reçu sur les fonts de baptême par S.
Wolfran, évêque de Sens, l'an 719. Dans cette
première digression l'on donne des éclaircisse-
mens sur JONAS DE FONTANELLES, auteur de
la vie de S. WOLFRAN.

Digression II^e. sur l'an 863, pag. 16. De la
vraie origine des mots THEODERICUS, FEO-
DUM, LEODIUM, ALODIUM, NEOMAGUS, &c.

Digression III^e. sur l'an 1018, pag. 44. De la

prise de la SUD-HOLLANDE, autrefois connue sous le nom de MERWEDE & de VLARDINGEN, par ceux qui après ont été nommés comtes de HOLLANDE.

Digression IVe. sur l'an 1057, pag. 48. Apologie de la chronique des comtes de Hollande, contre les sentimens du célèbre Huidecoper, à l'égard de l'inféodation de WALCHEREN, île de Zelande, par l'empereur HENRI.

Digression Ve. sur l'an 1063, pag. 50--55. De la vie & des actions de ROBERT-LE-FRISON, comte de Hollande, & ensuite de Flandre, relativement sur-tout à la Hollande.

Digression VIe. sur l'an 1063, pag. 53. De la distinction des provinces de HOLLANDE & de FRISE, sous le regne de ROBERT-LE-FRISON.

Digression VIIe. sur l'an 1168, pag. 118 & 158. De la ZELANDE OCCIDENTALE, & du différend qui a eu lieu entre les comtes de FLANDRE & de HOLLANDE, sur la juridiction.

Digression VIIIe. sur l'an 1198. Des comtés d'OOSTERGO & de WESTERGO, sous GUILLAUME Ier. comte de Hollande, frere du comte THIERRI VII.

Digression IXe. sur l'an 1200, pag. 173. Défense d'un titre de Brabant, concernant le droit féodal de la SUD-HOLLANDE, l'an 1200.

Digression Xe. sur l'an 1203, pag. 180, &c. Du droit de dévolution du comté de Hollande, après la mort du comte THIERRI VII, qui laissa sa fille ADA & son frere GUILLAUME.

Digression XIe. sur l'an 1203, pag. 180-188. La véritable histoire d'ADA, comtesse de Los, épouse de LOUIS, comte de ce nom, après leur fuite, éclaircie & justifiée par des auteurs contemporains, tirée de documens authentiques.

Le second tome de cet ouvrage formera un

code ou collection complète des titres ou des diplômes, dont la plupart n'ont jamais été imprimés, faits d'après les originaux, plusieurs avec les empreintes de leurs sceaux en taille-douce, avec les modèles de l'écriture de ce tems, & parmi lesquelles on trouvera des sceaux des premiers comtes, qui n'ont jamais paru, ni été connus au public. Tous ces titres sont tirés des archives de *Lille*, de *Bruxelles*, de *Malines*, de *Namur*, de *Middelbourg*, de plusieurs abbayes, & d'autres archives, & excéderont le nombre de trois cens, tous compris entre les années 839 & 1324. Une grande partie de ces titres ont été entièrement inconnus à F. VAN MIERIS, rédacteur du code diplomatique des comtes de Hollande.

Nous omettons la plupart des titres des dissertations qui entreront dans les tomes suivans, nous contentant seulement de faire connoître le sujet des dissertations IV, VII, VIII, X, d'où les François & les Allemands puissent comprendre combien cet ouvrage est intéressant pour eux.

DISSERTATION IV. *Dissertation historique & politique*, de l'administration politique du regne des Francs, dans laquelle on trouve la description de leurs rois, l'état du peuple, des prélats, des comtes, des seigneuries, des nés libres & des paysans; ensuite des domaines, des biens des ecclésiastiques, des possessions des nobles, & des rôturiers. On y recherche la nature des vasseaux, l'état des bénéfices, des biens féodaux & des seigneuries. Enfin, on y fait une description exacte des généraux, des comtes, & de leurs vicaires, des cens, des conseillers, des envoyers, des *Pagi* ou cantons, des placards, des loix, &c.

DISSERTATION VII. *Dissertation historique & juridique*, de la jurisprudence des Frisons sous les rois des Francs.

DISSERTATION VIII. Les actions des Frisons sous les rois des Francs; depuis Charlemagne jusqu'à la captivité de *Charles-le-simple*, roi des Francs depuis l'an 815 jusqu'à 922, l'an que le comte Thierri I. reçut du roi des Francs ses dons & ses biens, lorsque le duché de la Lorraine commençoit à tomber sous la domination d'Allemagne.

DISSERTATION X. *Dissertation historique & politique*, contenant les origines civiles de la Hollande, ou de la Hollande-Frisonne, sous les empereurs d'Allemagne, éclaircies en diverses parties.

M. Kluit venant d'être nommé professeur d'antiquités, d'histoire & de diplomatique, dans l'université de Leyde, y a transféré son domicile, & l'impression de ses ouvrages, sans rien changer aux conditions de la souscription que nous répéterons comme il suit.

Les souscrivans de l'ouvrage ne paieront la feuille in-4to. qu'un sol & demi, argent courant de Hollande: c'est-à-dire, un quart de moins du prix, que ceux qui ne souscriront pas. Ce qui aura également lieu à l'égard des *planches en taille-douce*, des sceaux & des anciennes écritures.

Il paroîtra chaque année un nouveau tome.

Les souscrivans ne paieront rien d'avance, mais ils paieront chaque tome quand il paroîtra.

On ne manquera pas de joindre à l'ouvrage la liste des souscrivans, à l'endroit où cela conviendra le mieux.

On pourra s'adresser pour la souscription qui est continuée, quoique le premier tome soit publié, par-tout où ce *Prospectus* se débite, & où

408 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

il en est fait mention dans les journaux littéraires, & nommément chez les imprimeurs suivans; qui sont priés d'adresser leurs billets à *P. Gillissen & J. de Winter*, libraires à Middelbourg en Zelande.

A la Haye, chez P. F. Goffe.

A Amsterdam, Marc-Michel Rey, & E. van Harrevelt.

A Bruxelles, chez M. Horgnies, distributeur de l'*Esprit des Journaux*; & à Liege, chez Desoer, imprimeur & libraire.

Aussi chez les éditeurs des livres suivans :

Le Journal de politique & de littérature.

Gazette universelle de littérature.

Affiches & annonces de Paris.

Monthly Review, & Critical Review, en Angleterre.

L I E G E.

ŒUVRES choisies du baron DE WALEF, gentilhomme Liégeois; revues, retouchées & précédées d'un discours préliminaire sur sa vie, ses ouvrages, & d'une notice des Artistes Liégeois anciens & modernes les plus distingués. Vol. in-12 de 210 pages. A Liege, chez Lemarié, libraire, vis-à-vis l'hôtel-de-ville; à Maestrick, chez Dufour; à Bruxelles, chez J. L. de Boubers, & Lefrancq. 1779.

Ce volume, que nous ferons connoître plus particulièrement, renferme des épîtres, des satyres, des impromptu, des fragmens d'une tragédie, & d'autres morceaux de poésie, dont l'éditeur a su faire un choix heureux, dans la collection beaucoup trop volumineuse des œuvres du poëte Liégeois. Les productions du baron de Walef ne sont pas sans mérite : on y trouve

trouve de l'imagination, de bons vers, des traits d'originalité qui prouvent le talent; mais on est obligé de convenir que le poëte ne se soutient pas long-tems; qu'avec beaucoup d'esprit il manque de goût; & qu'une trop grande facilité lui a fait composer de longs poëmes dont on ne peut supporter la lecture. Aussi cet écrivain a-t-il éprouvé le sort des poëtes médiocres, dès que l'on ramasse indistinctement toutes leurs productions: il est tombé dans l'oubli; & sans le zèle de l'amateur qui a bien voulu se charger d'extraire les meilleurs morceaux de ses poésies, on ne parleroit plus du baron de Walef, dont néanmoins plusieurs pieces méritoient d'être conservées. Le discours préliminaire nous a paru très-bien fait: l'éditeur y a rassemblé tout ce qu'il a pu recueillir sur la vie du poëte auquel il donnoit, pour ainsi dire, une nouvelle existence; & cette tâche étoit difficile à remplir; elle exigeoit beaucoup de recherches & beaucoup d'art pour en faire un morceau de biographie intéressant, puisqu'on n'avoit même aucun renseignement exact sur l'année où naquit M. de Walef, ni sur celle où il mourut. C'est aussi dans ce discours, que l'éditeur amène adroitement plusieurs citations des œuvres du Poëte Liégeois, qui développent son caractère, ses vues patriotiques, diverses circonstances de sa vie; citations qui suffiroient seules pour faire connoître & l'homme & le poëte. Nous ne nous étendrons pas davantage aujourd'hui sur un ouvrage dont nous nous proposons de donner, par la suite, un extrait plus détaillé.

*Essai sur l'usage, l'abus, & les inconvéniens
de la torture, dans la procédure criminelle;
par M. S. D. C. A Lausanne, chez François
Tome X,*

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Graffet & compagnie ; & se trouve à Liege ; chez Lemarié , libraire , vis-à-vis l'hôtel-de-ville ; & à Mons , chez Henri Hoyois , imprimeur-libraire. 1779. Brochure de 112 pag.

On a réuni , dans cette petite brochure , les argumens employés par les philosophes , & les jurisconsultes qui ont écrit contre l'usage de la torture ; & l'auteur y a joint des réflexions solides , & des observations particulières qui ne peuvent que leur donner encore plus de force. Il n'est pas aisé de concevoir comment , après tant d'ouvrages publiés contre la torture , & qui ont préparé la réforme qui s'est faite dans la plupart des états policés de l'Europe , il n'est pas aisé de concevoir , disons-nous , comment il se trouve encore des fanatiques toujours disposés à prendre la défense d'un usage dont la barbarie & même l'absurdité sont si bien démontrées. Les apologistes de la torture , sont forcés de convenir qu'il résulte de son usage *quelques inconvéniens* , c'est-à-dire , qu'elle peut conduire un innocent au dernier supplice ; mais ils n'en persistent pas moins à soutenir qu'elle est nécessaire dans l'instruction des procès criminels . . . » Le martyr d'un homme » qui peut être innocent , est un spectacle insoutenable pour un cœur vraiment chrétien , « dit avec beaucoup de vérité l'auteur de cet *essai*. » Ici , s'écrie un illustre magistrat , un spectacle » effrayant se présente tout-à-coup à mes yeux ; » le juge se lasse d'interroger par la parole , il » veut interroger par les supplices ; impatient » dans ses recherches , & peut-être irrité de leur » inutilité , on apporte des torches , des chaînes , » des leviers , & tous ces instrumens inventés » pour la douleur : un bourreau vient se mêler » aux fonctions de la magistrature , & termine

» par la violence, un interrogatoire commencé
 » par la liberté.... Sont-ce des gémissemens que
 » nous voulons entendre?... Ah! sans doute nous
 » pouvons ordonner la question ; mais si c'est la
 » vérité que nous cherchons, est-ce dans le trouble
 » de la douleur que nous espérons de la trouver?..
 » Quel homme ignore sa terrible impression sur
 » un être que la sensibilité rend si foible? Toutes
 » ses facultés s'agitent & retombent. Dans cette
 » convulsion générale de son être, rien n'est
 » constant que le violent desir de la faire cesser. «
 L'usage de la question, cruel & odieux par lui-même, ne produit donc rien d'assuré, puisqu'on ne peut regarder comme vrai, rien de tout ce qui est arraché par la douleur : ce peut être une épreuve de force ou de foiblesse, de sensibilité ou de constance pour celui qu'on y expose ; mais jamais pour le juge une preuve de vérité. Rien ne le prouve mieux que l'aveu des criminalistes mêmes qui prononcent la nullité de tous les aveux faits à la question : à la vérité ils croient en corriger le vice, » en réitérant l'interrogatoire, deux ou trois jours après la question soufferte, & en faisant lire *au prévenu* de nouveau ses réponses, pour qu'il puisse les ratifier de sang froid. « Ce qui résulte, c'est que si le prévenu confirme l'aveu fait à la torture, la sentence de mort est prononcée ; s'il le révoque, sans en rendre des raisons démonstratives, on revient de nouveau au cruel moyen des tourmens. Que signifie donc le correctif qu'on emploie, & quel fonds peut-on faire sur le *sang-froid* qu'on suppose à l'accusé ? Si l'aveu qu'il a fait dans la première épreuve, jouissant de toute sa vigueur, n'a aucune force, celui qu'il fera trois jours après, affoibli par la question, malade, troublé par le souvenir de ses maux passés, &

par la crainte des douleurs dont on le menace encore, en aura-t-il davantage? Une objection terrassante pour la torture, c'est qu'elle met l'innocent dans une condition pire que le coupable. Celui qui est digne de mort peut échapper, & l'innocent peut périr : l'un peut éviter la peine qu'il méritoit; & l'autre peut souffrir celle qu'il ne méritoit pas : inconvéniens affreux qui ne pourront avoir lieu dans les pays où l'on a supprimé l'usage de la torture, & dans ceux qui feront encore cette excellente réforme. Un petit nombre de regles tirées des principes fondamentaux du droit naturel & des notions les plus intimes du juste, exposées par l'auteur avec autant de force que de clarté, peuvent suffire pour convaincre qu'on ne peut employer la torture dans la procédure criminelle sans les violer. L'auteur va plus loin, il démontre que la révélation n'est pas plus favorable à cet usage. Selon la loi que Dieu donna à son peuple, le crime devoit être invariablement puni; mais il ne devoit pas être recherché que d'une manière qui pût le rendre certain. Cette partie de l'ouvrage est traitée avec beaucoup de sagacité; l'auteur a senti qu'il avoit à réfuter des hommes qui, pour attirer quelque respect à l'usage de la torture, alleguent qu'elle doit son origine à la loi de Dieu. Nous recommandons la lecture d'un ouvrage dont l'auteur mérite la reconnoissance de toutes les ames sensibles.

PROBLÈMES proposés à résoudre au marquis DE V..... ou lettres du duc DE***, au marquis DE V..... sur des matieres d'histoire, de grammaire, de littérature, de religion, &c. relativement aux divers ouvrages de M. DE VOLTAIRE, & aux critiques qu'on en a faites. A Liege, chez P. A. Painsmay, imprimeur.

libraire, au prince de Galles, rue sur Meuse,
1779. Vol. in-12. de 261 pages.

Cet ouvrage est bien propre à faire changer les idées reçues sur le genre d'occupations des hommes de cour. M. le duc de*** s'est donné la peine de transcrire dans ses lettres au marquis de V..... les critiques, bonnes ou mauvaises, qui ont été faites des ouvrages & de la personne de M. de Voltaire. Il a mis à contribution l'*Année littéraire*, le *Journal des beaux-arts*, la *Gazette ecclésiastique*, &c. &c. Ce qui a produit dix-huit lettres, dans lesquelles on expose les erreurs de Voltaire sur toutes les matières énoncées dans le titre du livre. Nous ne nous permettrons qu'une seule observation sur cette brochure. Le style de M. le duc de*** ne nous a pas paru être tout-à-fait celui d'un homme de qualité : lorsque ce seigneur veut faire usage de l'ironie, ce qui lui arrive presque toujours, lorsqu'il ne copie personne, on ne peut s'empêcher de dire : *mais cela n'est pas plaisant ! mais un homme bien élevé n'écrit pas comme cela !* M. le duc annonce à son correspondant, en commençant sa *lettre IXeme*, qu'un nouvel athlète présente le combat à M. de Voltaire, & voici la tournure délicate qu'il emploie dans cette circonstance : » Il ne s'agit ni de l'abbé Non- » note, ni de l'abbé du Contant, ni de l'abbé » Guénée, ni des abbés Grosier & Fontenay ; » il s'agit, chose incroyable ! Eh ! comment » pourrai-je vous en faire naître l'idée ? Imaginez » tout ce qu'il y a de *plus vil, de plus abject, de » plus ignoble*, dans les individus de l'espèce » humaine, & puisqu'il faut vous le dire, car » vous ne le devineriez jamais ; figurez-vous l'un » de ces *êtres*, non pas pensans, mais *végétans*

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» *sous le froc* ; oui , c'est un moine enfroqué qui
 » a l'audace , je ne dis pas d'*escarmoucher* en
 » passant , l'incomparable M. de Voltaire , ce
 » qui seroit toujours infiniment téméraire à
 » un *ANIMAL* de son *espece* , mais de le com-
 » battre de front.... &c. « (& dans les let-
 tres X & XI) » L'*insolent encapuchonné* ; l'*imper-
 rinent moinillon* ! « Les gens de la société de M.
 le duc , accoutumés à la finesse de ses plaisante-
 ries , peuvent trouver celles-ci délicieuses & de
 l'ironie la plus piquante ; mais les *bonnes-gens*
 qui ignorent le ton des cours (du moins de celle
 où M. le duc de*** paroît s'être formé) seroient-
 ils reprehensivebles s'ils voyoient dans tous les traits
 de cette *espece* moins un persifflage adroit qu'une
 indécence révoltante ? Ce qui vaut infiniment
 mieux que les plaisanteries ou les sarcasmes du
 prétendu seigneur , ce sont les observations qu'il
 a copiées des ouvrages de MM. Guénée , du
 Contant de la Molette , du Voisin , Moreau ,
 Crillon , & de plusieurs autres écrivains qui ont
 combattu les opinions philosophiques reprochées
 aux incrédules de nos jours : on ne pouvoit
 puiser dans de meilleures sources ; & l'auteur de
 la brochure a du moins le mérite de les avoir
 indiquées à ses lecteurs.

GRAVURES.

ENtre les monumens qui décorent la ville
 de Liege , on doit distinguer la FONTAINE DES
 TROIS GRACES , érigée sur le grand marché ,
 d'après les dessins du célèbre Delcourt , (Lié-
 geois) & exécuté , quant aux parties de sculp-

ture, par cet artiste célèbre. Le groupe des trois Graces qui couronne cette composition est de la plus heureuse pensée & d'un exécution incontestablement supérieure. Le mélange & la richesse des marbres employés à cet édifice, ajoute encore à son mérite propre, qui, à certains égards, offre un ensemble pittoresque.

Le Sieur Henri J. Godin, vient de graver & de mettre en vente l'élévation perspective de cette fontaine : son dessin nous a paru rendre ce monument avec toute la justesse & le goût dont il étoit susceptible.

Si cette tentative lui réussit, l'auteur se propose de donner successivement au public les édifices les plus remarquables de la même ville : nous ne doutons point que des vues aussi patriotiques ne soient puissamment encouragées.

Cette gravure a 14 pouces de hauteur sur 10 de largeur : *Elle se vend à Liege, chez l'auteur, rue sur Meuse, au pistolet couronné, & chez Desoer, Libraire, sur le Pont-d'Isle, &c. &c.*

Les mêmes Imprimeurs & graveurs qui ont déjà publié en Italie, avec l'approbation générale, une suite d'oiseaux gravés en couleurs, s'occupent actuellement d'une autre partie de l'histoire-naturelle, savoir de la conchyliologie ou de l'histoire des testacées, qui sera pareillement exécutée en gravures coloriées au naturel. On suivra la méthode de Linnæus, & on donnera les figures non-seulement des espèces qu'il a décrites, mais encore de celles qui lui ont échappé ; ou qui ont été découvertes postérieurement. Les *litophytes* mêmes & le petit nombre des *zoophytes* auront place dans cette collection, bien que quelques-uns les classent parmi les végétaux. L'ouvrage entier sera divisé en deux volumes, chacun desquels con-

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tiendra environ cent planches & autant de pages d'histoire , dans les deux langues , toscane & latine. Tous les deux mois on délivrera aux associés huit planches , au prix de 10 paoli de Florence. La premiere livraison s'est faite au mois de mai dernier. On souscrit à Florence , chez Laurent Vanni & compagnie.

On trouve chez le Sieur Bresson Maillard , graveur-coloriste de l'académie de S. Luc , rue Saint-Jacques , en face de la rue de la Parcheminerie , maison du limonadier , à Paris , *des emblèmes sur velin & papier pour les différentes fêtes , avec des pensées qui y sont relatives.*

L'épouse & la fille dudit Sieur Bresson , montrent aux Dames à dessiner & à peindre dans ce genre.

Elles se chargent de faire composer des vers sur des complimens de fêtes , d'étrennes & autres , & de les faire transcrire proprement dans de jolis cartels.

Les Dame & Demoiselle Bresson colorent dans le fin toutes sortes d'estampes , trophées , armoiries , &c.

On trouvera à la même demeure 48 estampes de saints patrons , & saintes , au bas desquelles sont des vers , des complimens de fêtes , & d'autres bouquets , &c. Sentences en lettres d'or & autres en gros caractères , &c. Une suite de 36 fables de La Fontaine , réduites en quatrains , gravées par le célèbre Prévôt.

Portrait de Montesquieu , par Savart. A Paris , chez l'auteur , hôtel Chamouset , quai S. Bernard. Prix , 3 liv.

Troisième cahier de têtes de différens caractères , dessinées par J. B. Greuze. A Paris , chez le

Tellier, rue de Grenelle-Saint-Honoré, près du marchand de musique. Prix, 1 l. 4 f.

Plantes nouvellement découvertes, récemment dénommées & classées, avec leurs descriptions, pour servir d'intelligence à l'histoire générale & économique des trois regnes, par M. Buchoz. In-folio. Prix, 15 liv. A Paris, chez l'auteur, rue de la Harpe, vis-à-vis la place de Sorbonne.

G É O G R A P H I E.

PLAN de la ville & des forts de Gibraltar, & de la Baye d'Algeiras, par M. Maugein, ingénieur-géographe. A Paris, chez l'auteur, rue des Francs-Bourgeois, porte St. Michel, maison d'un arquebusier; & à l'hôtel Soubise, au magasin de géographie. Prix, 1 liv. 16 sols.

Cette carte, faite pour la circonstance présente, indique les mouillages, les sondes, & tout ce qui concerne un siège par terre & par mer.

Plan topographique de la ville de Gibraltar, située au détroit de ce nom. Cette carte offre de plus la vue de la ville & de la montagne en perspective & par élévation; on y voit aussi le plan de la ville de Ceuta, située dans le même détroit, du côté d'Afrique. On y trouve des détails qui, dans les circonstances présentes, peuvent satisfaire la curiosité. Ce qui la distingue de toutes les autres, c'est une montagne voisine de Ceuta, & fameuse par un siège de 34 ans, qu'elle soutint autrefois contre les Mau-

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

res. Cette montagne présente à la vue sept sommets, qu'on appelle les sept freres , à cause de leur singuliere ressemblance : dressée par M.D. F. Elle se vend à Paris , chez Desnos , ingénieur-géographe du roi de Danemarck , rue St.-Jacques , au Globe. Prix , 1 liv. 4 s. en blanc , & 3 liv. enluminée.

Carte des environs de Londres , qui comprend le cours de la Tamise & les provinces qui l'environnent , tant au nord qu'au sud , tirée de la grande carte d'Angleterre , de Browne , par M. Robert de Vaugondy , géographe ordinaire du roi , &c.

Carte des environs d'Edenbourg , qui comprend les shires ou comtés d'Edenbourg , d'Haddingtoun , de Berwick , de Linlithgow , de Lanerk , de Stirling , de Clackmannan , de Kinross , de Fife , &c. tirée de la grande carte d'Ecosse de Dowet , ingénieur du duc d'Argile. Par le même. Prix , 1 liv. 4 s. chaque carte.

Les isles britanniques , en quatre feuilles , formant une grande carte. Prix , 4 liv. A Paris , chez le sieur Fortin , ingénieur-mécanicien du roi , pour les globes & sphères , rue de la Harpe , près celle du Foin.

M U S I Q U E.

C O N C E R T O pour le clavecin ou le forte-piano , avec accompagnement de deux violons , alto & basse , deux flûtes , deux cors *ad libitum* ,

OCTOBRE, 1779. 419

composé par M. W. G. Hauff. Œuvre Ve. Prix, 6 liv. A Bruxelles, chez MM. Van-Ypen & Mechtler; & à Paris, chez Cornouaille, montagne Ste. Genevieve.

Concerto pour le clavecin ou le forte-piano, avec accompagnement de deux violons, alto, violoncelle, contre-basse, deux flûtes & deux cors, composé par Ferdinand Staes. Œuvre VIe. Prix, 6 liv. A Paris & à Bruxelles, aux adresses ci-dessus.

Six Quartetto pour deux violons, alto & violoncelle obligés, composés par W. G. Hauff. Œuvre IVe. Prix, 9 liv. A Paris, & à Bruxelles aux adresses ci-dessus.

Nouveautés publiées par le bureau du Journal de musique, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux Augustins, dans les mois de juin & juillet 1779.

Myrtil & Licoris, pastorale en un acte, mise en musique par M. Désormery, représentée pour la première fois par l'académie royale de musique, le mardi 2 décembre 1777, & reprise le 25 avril 1779. Prix 18 livres avec les parties séparées.

Iphigénie en Tauride, tragédie en 4 actes, par M. Guillard, mise en musique & dédiée à la reine par M. le chevalier Gluck, représentée pour la première fois le mardi 18 mai 1779. Prix, 24 livres.

Airs détachés d'Iphigénie en Tauride. Prix, 2 l. 8 s.

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Airs détachés d'Agénor & Zulma , ou le Petit Œdipe , comédie-pastorale en un acte en vers , mêlée d'ariettes & de vaudevilles , par M. Désaugiers. Prix , 1 liv. 4 sols.

Le Printems de Vivaldi , arrangé pour une flûte sans accompagnement , par M. J. J. Rousseau , en 1775. Prix , 1 liv. 16 sols.

Tre sonate per il cembalo on violino ad libitum , da Sig. Felice Bambini , op. VI. Prix , 6 livres.

Sei duetti per due flauti da Sig. Freisleben. op. I. Prix , 6 liv.

Airs de Zémire & Azor , arrangés pour flûte , violon & basse , par M. Mussar , maître de flûte. Prix , 6 liv.

Six quatuor pour flûte & violon , ou deux violons , alto & violoncelle , par F. H. Graaff. Œuvre V. Prix , 9 liv.

Journal d'airs choisis , avec accompagnement de harpe , par les meilleurs maîtres. Année 1779. N^o. 6. Le prix de l'abonnement de ce journal est de 15 liv. pour Paris , & pour la province franc de port. Chaque cahier se vend séparément 1 liv. 16 sols.

Almanach musical 1779 , contenant les découvertes , les anecdotes & annonces des spectacles étrangers de 1778 , la notice de tous les ouvrages de musique de la même année , les listes des compositeurs , maîtres d'instrumens , copistes , graveurs , marchands , &c.

CATALOGUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

LA Caroline, ou code criminel de l'empereur Charles V, à l'usage des conseils de guerre des troupes Suisses; par M. Vogel, grand juge des gardes-suisse du roi : in-4to. br. 7 l.
 relié. 9 l.

A Paris, chez Saugrain & Lamy, L. quai des Augustins

N. B. Cet ouvrage fait suite aux privilèges des Suisses, du même auteur, qui se vend chez les mêmes libraires.

Grand-œuvre de l'agriculture, ou l'art de régénérer les surfaces & les très-fonds; accompagné de découvertes sur l'agriculture & la guerre : présenté au roi & à la famille royale par M. Montagne, marquis de Poncins, ancien officier aux gardes-françoises : in-12. de 401 pag.

Lyon, chez Faucheux, L. & à Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue St. Jacques.

Réflexions sur les préjugés militaires, par le marquis de Bressé : in-8vo. br. fig. 3 l. 12 s.
Paris, chez Cellot & Jombert fils jeune, L. rue Dauphine.

Remarques sur le Commentaire de M. Legrand

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sur la coutume de Troyes , à l'usage du Bra-
bant & des Pays-Bas Autrichiens : tom. 1er,
in-fol. br. 15 l.
relié. 18 l.

La suite sous presse.

Paris , chez Saugrain & Lamy , Lib. quai des
Augustins.

Traité contre l'amour des parures & le luxe des
habits ; par l'auteur du Traité contre la danse
& les mauvaises chansons : in-12. br.

Paris , chez Lottin aîné , Lib.-imp. rue St. Jac-
ques.

La clef de la langue latine , ou moyen très-
simple , par lequel les personnes des deux
sexes & de tous les âges , particulièrement les
dames , peuvent apprendre le latin ; par M.
Drobecq ; brochure de 31 pages.

Rome & à Paris , chez l'auteur , rue des Petits-
Carreaux , maison de Mlle le Poivre , près la
rue du Bout-du-Monde.

La malédiction paternelle , lettres sincères & vé-
*ritables de N*****, à ses parens , ses amis &*
ses maîtresses , avec les réponses ; recueillies
& publiées par Timothée Joly , son exécuteur
testamentaire : 3 vol. in-12. br. fig. 6 l.

Leipsick , & à Paris , chez la veuve Duchesne ,
Lib. rue St. Jacques.

Commentaire sur les coutumes du Maine &
d'Anjou , ou Extrait raisonné des autorités ,
édits & déclarations , arrêts & règle-
mens qui ont rapport à ces deux coutu-
mes ; par M. Louis-Olivier de Saint-Vast ,
tome IV , in-8vo. 4 l. 10 s.

OCTOBRE, 1779. 423

*Alençon, & à Paris, chez Mériçot jeune, L.
quai des Augustins.*

Manuel des religieuses, qui renferme la maniere dont les religieuses doivent se conduire, & les maximes propres à les faire parvenir à la perfection de leur état; par le R. P. Colomme, Barnabite : in-12. de 329 pages, broché.

1 l. 10 s.

relié.

2 l.

Paris, chez l'auteur; on s'adressera au portier.

Des moyens que la saine médecine peut employer pour multiplier un sexe plutôt que l'autre; par M. Saury, docteur en médecine, & correspondant de l'académie des sciences de Montpellier; sixieme partie de ses Opuscules : br. 1 liv. 10 sols, & 1 liv. 16 sols franc de port par la poste, pour la Province, en affranchissant le port des lettres & de l'argent

Paris, chez l'auteur, au collège des Trésoriers, rue de Richelieu-Sorbonne.

Panegyrique de S. Louis, roi de France, prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'académie Française, le 25 août 1779; par M. l'abbé Talbert, chanoine de l'illustre église métropolitaine de Besançon, de l'académie des sciences, belles-lettres & arts de la même ville, & de celle de Dijon, vicaire-général du diocèse de Lescar, prédicateur du roi : in-8vo. br. 1 l. 4 s.

Paris, chez Demonville, Lib-Impr. rue Saint-Severin.

Mémoire sur la peinture à l'encaustique & sur

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la peinture à la cire; par M. le comte de Caylus, de l'académie des belles-lettres; & M. Majault, docteur de la faculté de médecine en l'université de Paris, & ancien médecin des armées du roi. in-8vo. de 133 pages.

Geneve, & à Paris, chez la Ve. Tillard, L. rue de la Harpe; Saugrain & Lamy, & Barrois aîné, Libraires, quai des Augustins.

Portrait de Jean-Jacques Rousseau, en dix-huit lettres, qui présentent une courte analyse de ses principaux ouvrages; par M. de Longueville, écrivain public : in-8vo. br. 1 l. 16 f. *Amsterdam, & à Paris, chez l'auteur, au palais-royal, dans la galerie qui communique de la cour des fontaines à la rue S. Honoré.*

Aux manes de Voltaire, dithyrambe qui a remporté le prix au jugement de l'académie françoise en 1779. 12 f.

Paris, chez Demonville, Lib.-impr. rue S. Severin.

Les Battus paient l'amende, proverbe-comédie-parade, ou ce que l'on voudra; par M. Dornigny.

Paris, chez Jorry, Impr.-lib. rue de la Huchette; près le petit Châtelet.

Eloge de Suger, abbé de Saint-Denis, ministre d'état & régent du royaume, sous le regne de Louis-le-jeune, discours qui a remporté le prix au jugement de l'académie françoise, en 1779; par M. Garat, avocat au parlement. 1 l. 4 f.

Paris, chez Demonville, Lib.-imp. rue S. Severin.

Eloges de Voltaire, pieces qui ont concouru pour le prix en 1779; par M. Pastorel. 12 f.
Paris, chez Demonville, Lib.-impr. rue S. Severin.

Épître à Voltaire, piece qui a obtenu l'accesse au jugement de l'académie françoise en 1779; par M. de Murville. 12 f.
Paris chez Demonville, Lib.-impr. rue S. Severin.

Recueil des sceaux du moyen âge, dits sceaux gothiques: in-4°. br. figures. 6 l.
Paris, chez l'auteur, M. Poisson, cloître S. Honoré, maison des enfans de cœur; & chez Boudet, imprimeur, rue S. Jacques.

Recueil des pieces couronnées par l'académie des belles-lettres, sciences & arts de Marseille, dans la séance publique du 14 avril 1779, avec le discours de M. le directeur: in-8°, broché 1 l. 16 f.
Marseille, chez Mossy, Impr.-lib. & à Paris, chez Demonville, Impr.-lib. rue S. Severin.

Contes orientaux, ou les récits du sage Caleb, voyageur Persan: par Mlle M***, seconde édition: in-12. br. 1 l. 10 f.
Constantinople, & à Paris, chez Demonville, Lib.-imp. rue S. Severin.

Mémoires secrets tirés des archives des souverains de l'Europe, contenant le regne de Louis XIII; ouvrage traduit de l'italien, tomes 21 & 22, in-12. Chaque volume. 3 l.
Amsterdam, & à Paris, chez Bastien, L. rue du Petit-Lion, F. S. G.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>E</i> Loge de Jeanne d'Arc , dite la Pucelle d'Orléans , prononcé dans l'église cathédrale d'Orléans , le 8 mai 1779 , jour anniversaire de la levée du siège de cette ville , en 1429 ; par M. André-Guillaume de Gery , abbé de Sainte-Genevieve , supérieur-général des chanoines réguliers de la congrégation de France , &c. &c.	Pag. 3
Œuvres de Blaise Pascal.	16
L'ami de la concorde , ou essai sur les moyens d'éviter les procès , & sur les moyens d'en tarir la source ; par un avocat en parlement.	38
Le favori de la fortune.	45
Dialogues sur les principes innés ; contenant un examen de la doctrine de M. Locke sur ce sujet ; par l'auteur des trois dialogues sur la liberté.	50
Mémoires sur les conducteurs , pour préserver les édifices de la foudre ; par M. l'abbé Joseph Toaldo , &c. traduits de l'italien avec des notes & des additions , par M. Barbier de Tinnan.	56

- Nouveaux opuscules de M. Feutry.* 71
- Essai sur différentes especes d'air , qu'on désigne sous le nom d'air fixe , pour servir de suite & de supplément aux élémens de physique du même auteur ; par M. Sigaud de la Fond.* 75
- Dictionnaire historique de la ville de Paris & de ses environs , dans lequel on trouve la description des monumens & curiosités de cette capitale ; l'établissement des communautés d'artistes & artisans ; le nombre des rues & leur détail historique , tous les colleges & bourses qui leur sont affectées , &c. &c. avec le plan nouveau de la ville & celui des environs à quinze lieues au moins à la ronde ; par MM. Hurtaut & Magny.* 89
- Dissertations sur la lepre ; par M. Schilling , publiées par M. Hahn.* 106
- Recherches sur les volcans éteints du Vivarais & du Velay ; avec un discours sur les volcans brûlans ; des mémoires analytiques sur les schozls , la zéolite , le basalte , la pouzzolane , les laves & les différentes substances qui s'y trouvent engagées ; par M. Faujas de Saint-Fond.* 113
- Les fastes ou les usages de l'année , poëme en seize chants , par M. le Mierre.* 137
- Lettres sur l'emprunt & sur l'impôt , adressées à M*** , par M. Rilliet de Sauffure.* 150
- Transactions philosophiques de la société royale de Londres , vol. LXVIII , pour l'année 1778. Part. I.* 155
- Institution & instruction chrétienne , dédiée à la reine des Deux-Siciles.*

M Ê L A N G E S.

- Lettre à M. l'abbé Grofier , contenant des réflexions
détachées des discours prononcés par M. Ser-
vent.* 186
- Anecdotes sur le roi de Prusse , tirées des lettres
sur l'état de la société & des mœurs en France ,
en Suisse & en Allemagne , & traduites de
l'anglois.* 192
- Lettre aux auteurs du Journal de Paris , concer-
nant le pilote de Dieppe , surnommé le brave-
homme.* 200
- Lettre sur l'origine des jetons.* 205

P O É S I E S F U G I T I V E S.

- Epître à un jeune philosophe ; par M. Dorat.* 211
- A une vieille coquette , ode anacréontique ; par M.
Maffon de Morvilliers.* 217
- L'heureux choix , épigramme ; par le même.* 218
- Vers sur Mademoiselle D... ; par M. Jeannot.* 219
- Mes deux âges , épître à M. G. ; par M. Davef-
ne ,* ibid.
- Couplets à l'occasion du mariage du prince aîné de
la maison de Ligne , avec la princesse Mas-
salska , de Pologne , adressés aux nouveaux ma-
riés par les habitans de Belœil.* 221
- Gasconnade.* 223

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Académie Française.</i>	224
II.	<i>Académie royale des belles-lettres , sciences & arts de Bordeaux.</i>	226
III.	<i>Académie royale des belles-lettres de la Rochelle.</i>	231
IV.	<i>Académie royale de Nîmes.</i>	232
V.	<i>Académie de peinture , sculpture & architecture de Toulouse.</i>	233
VI.	<i>Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin.</i>	235
VII.	<i>Société économique de Berne.</i>	238
VIII.	<i>Académie royale des sciences de Gottingen.</i>	239

SPECTACLES.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	247
	<i>Comédie Française.</i>	248
LONDRES.	<i>Hay-Market</i>	250
ALLEMAGNE.		256

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE.
CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Histoire-naturelle du requin ; par M. le docteur Goldsmith.</i>	272
II.	<i>Nouvelles expériences électriques.</i>	281
III. IV. V.	<i>Evénemens extraordinaires.</i>	282
VI.	<i>Extrait d'une lettre écrite de Bayon , bourg de Lorraine , le 3 août dernier , au R. P</i>	

- Z. provincial des religieux du Tiers-ordre de St. François , &c. sur une trombe qui a causé de grands ravages à Froville , & dans les environs. 285
- VII. Lettre aux rédacteurs de l'esprit des journaux , sur le nouvel hygrometre qu'ils ont annoncé. 287

MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. Succès de l'opération de la symphise. 292
- II. Succès de l'inoculation en Sibérie. 293
- III. Décisions médicales , & décision judiciaire , en faveur de l'emploi du charbon de terre , comme combustible. Lettre de M. Morand , citoyen de Liege , &c. à M. de Heusy , Seigneur d'Agimont , &c. &c. à l'occasion de l'établissement d'une pompe à feu près Paris. 294

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE.
COMMERCE.

- I. Du pain des différens peuples. 302
- II. Maniere de cultiver l'arbutus ou arboisier , tirée du traité sur les arbres des forêts , de M. Boutcher. (Article traduit de l'anglois.) 312
- III. Cours complet d'agriculture théorique , pratique & économique , & de médecine rurale & vétérinaire ; &c. &c. ou dictionnaire universel d'agriculture , mis à la portée de tout le monde : par une société d'agriculteurs , & rédigé par M. l'abbé Rozier ; ouvrage pro-

DES MATIERES. 431

posé par souscription sur un plan nouveau. 317

IV. *Lettre aux auteurs du Journal de Paris,*
sur la maniere de faire le pain. 328

V. *Nouvelle voiture qui roule sans chevaux.*
331

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 333

ANECDOTES. SINGULARITÉS. 346

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 348

ITALIE. *ibid.*

ANGLETERRE. 369

ALLEMAGNE. 378

HOLLANDE. 404

LIEGE. 408

GRAVURES. 414

GÉOGRAPHIE. 417

MUSIQUE. 418

CATALOGUE DE LIVRES NOUVEAUX.

421

A V I S.

*LIVRES qui se trouvent chez NYON l'aîné, rue
du Jardinnet, quartier St. André-des-Arcs, à
Paris.*

Explication des Cérémonies de la Messe, con-
tenant les dissertations historiques & dogma-
tiques sur les liturgies de toutes les églises

du monde chrétien , &c. &c. , par le *R. P. Pierre Le Brun*, prêtre de l'oratoire ; nouvelle édition corrigée avec soin. 8 vol. grand in-8vo. 1778.

Essai critique sur l'histoire des ordres royaux , hospitaliers & militaires de St. Lazare de Jérusalem , & de Notre-Dame du Mont-Carmel , 1 vol. in-12. 1775.

Histoire de la vie & des exploits militaires de Mde. de Saint-Balmont ; par le *R. P. des Billons*. 1 vol. in-8vo. 1773.

Nouvel éclaircissement sur la vie & les ouvrages de Guillaume Postel ; par le *R. P. des Billons*. 1 vol. in-8vo. 1773.

Chez *VALADE*, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, vis-à-vis St.-Yves.

Supplément aux erreurs de Voltaire , ou réfutation complète de son traité sur la tolérance , précédée d'une lettre polémique sur la tolérance chrétienne ; ouvrage destiné à prémunir les esprits contre les écrits philosophiques ; par un *ecclésiastique du diocèse de Reims*. 1 vol. in-12. 1779.



